

LES ŒUVRES DE PLATON

TRADUITES EN FRANCOIS, avec des Remarques.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez JEAN ANISSON Directeur de l'Imprimerie Royale, ruë de la Harpe.

M. DC. XCIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

ARGUMENT
DE
L'APOLOGIE.

ON a vû dans l'Eutyphron de quelle maniere Socrate combattoit la superstition des Athéniens, & la pluralité de leurs Dieux, en faisant voir le ridicule des fables dont leur Theologie estoit pleine, & en tâchant par là de les ramener à la connoissance d'un seul Dieu. Un peuple si attaché à l'idolatrie, & toûjours en garde contre les nouveautez, comme nous l'apprenons par les actes des Apostres, où nous voyons les Athéniens émus par la predication de saint Paul, s'écrier, il semble que cet homme nous préche de nouveaux Dieux, *ne pouvoit pas manquer d'estre alarmé d'une doctrine si contraire à ses erreurs. Mais ce ne fut pas la premiere source de son animosité contre Socrate. Il y avoit long-temps que la vertu & la genereuse liberté de cet homme sage luy a-*

Chap. 17 18.

voient attiré beaucoup d'ennemis
crets qui dans la vûë de se défaire d'
censeur public qui ne cessoit de leur
procher leurs vices, le decrioient so
dement comme un impie qui se mes
de sciences suspectes, & qui enseign
les moyens de faire toûjours triomp
l'injustice. Aristophane fut celuy d
on se servit le plus utilement pour
pandre cette calomnie. Par sa com
die des Nuées il disposa entieremen
peuple à recevoir l'accusation qu'on
tenta plus de vingt ans aprés contre
Philosophe, en le déferant comme
scelerat qui introduisoit de nouve
Divinitez. Le procés instruit dans
formes, Socrate fut obligé de com
roistre devant ses Juges, & de répo
dre à ces deux sortes d'accusateurs.
c'est en cette occasion sur tout, qui
comme le dernier acte de sa vie, q
soûtient admirablement le caract
d'un vieillard Philosophe qui a un
prit divin & une sagesse consomm
& qui n'a jamais ni rien fait temer

*parler à ſon ordinaire avec ſes Juges, & de faire quelques queſtions à ſes accuſateurs. De ſorte que c'eſtoit un entretien familier, & non pas un diſcours preparé, car le Genie qui le conduiſoit l'avoit empéché de le faire. Mais cette Apologie, quoyque negligée, ne laiſſoit pas d'eſtre une veritable Apologie. Platon qui y eſtoit preſent la recueillit enſuite, & ſans rien adjoûter à la verité, il en compoſa un diſcours d'une éloquence preſque Divine, & qui me paroiſt au deſſus de tous les chef-d'œuvres que nous connoiſſons. Jamais on n'a vû tant de naïveté & tant de ſimplicité, avec tant de force. Mais l'Eloquence n'eſt pas ce qu'il y a de plus admirable dans ce diſcours, ce ſont les ſentimens dont il eſt rempli. La generoſité, la raiſon, la pieté & la juſtice y paroiſſent avec tout leur éclat; & les maximes qui y ſont répanduës peuvent eſtre appellées Saintes. Qui n'admireroit cette leçon de Socrate? qu'*un accuſé ne doit pas

iller [illegible]
, & qu'il [illegible]
es prieres [illegible]
faire [illegible]
s par [illegible]
affis [illegible]
ir en [illegible]
dre, [illegible]
t ainsi qu'il [illegible]
m qui [illegible]
une [illegible]
mettre [illegible]
e Juge[illegible]
her, [illegible]
s innocen[illegible]
ufessme [illegible]
conti[illegible]
d [illegible]
ace [illegible]
[illegible]
ament [illegible]
a acfi[illegible]
ume [illegible]
n de [illegible]
s de [illegible]

LES ŒUVRES DE PLATON

TRADUITES EN FRANCOIS, avec des Remarques.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez JEAN ANISSON Directeur de l'Imprimerie Royale, ruë de la Harpe.

M. DC. XCIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



ARGUMENT
DE
L'APOLOGIE.

ON a vû dans l'Eutyphron de quelle maniere Socrate combattoit la superstition des Athéniens, & la pluralité de leurs Dieux, en faisant voir le ridicule des fables dont leur Theologie estoit pleine, & en tâchant par là de les ramener à la connoissance d'un seul Dieu. Un peuple si attaché à l'idolatrie, & toûjours en garde contre les nouveautez, comme nous l'apprenons par les actes des Apostres, où nous voyons les Athéniens émus par la predication de saint Paul, s'écrier, il semble que cet homme nous préche de nouveaux Dieux, *ne pouvoit pas manquer d'estre alarmé d'une doctrine si contraire à ses erreurs. Mais ce ne fut pas la premiere source de son animosité contre Socrate. Il y avoit long-temps que la vertu & la genereuse liberté de cet homme sage luy a-*

Chap. 17. 18.

voient attiré beaucoup d'ennemis secrets qui dans la vûë de se défaire d'un censeur public qui ne cessoit de leur reprocher leurs vices, le decrioient sourdement comme un impie qui se mesloit de sciences suspectes, & qui enseignoit les moyens de faire toûjours triompher l'injustice. Aristophane fut celuy dont on se servit le plus utilement pour répandre cette calomnie. Par sa comedie des Nuées il disposa entierement le peuple à recevoir l'accusation qu'on intenta plus de vingt ans aprés contre ce Philosophe, en le déferant comme un scelerat qui introduisoit de nouvelles Divinitez. Le procés instruit dans les formes, Socrate fut obligé de comparoistre devant ses Juges, & de répondre à ces deux sortes d'accusateurs. Et c'est en cette occasion sur tout, qui est comme le dernier acte de sa vie, qu'il soûtient admirablement le caractere d'un vieillard Philosophe qui a un esprit divin & une sagesse consommée & qui n'a jamais ni rien fait temerai-

rement, ni dit une ſeule parole mal à propos. La mort meſme dont il eſt menacé, & qui ſe preſente à luy, ne peut luy faire quitter un ſeul moment le chemin de la vertu & de la juſtice. Il parle ſimplement de ſon innocence, & ne s'abaiſſe point à mendier des ſuffrages par toutes les voyes pleines de lâcheté qui eſtoient alors en pratique. Il n'employe ni les artifices ni les couleurs de l'éloquence humaine; il n'a point recours aux ſupplications, & aux larmes; il ne fait pas venir ſa femme & ſes enfans afin que par leurs gemiſſemens, & par leurs lamentations ils fléchiſſent ſes Juges. Sa deffenſe n'a rien d'humble, de craintif, de ſervile, ni de bas; c'eſt un diſcours fier, maſle, genereux, & qui reſſent la liberté d'un Philoſophe. Ses raiſons expliquées avec cette ſimplicité ont donné lieu à quelques anciens de dire qu'il ne s'eſtoit pas deffendu. En effet il n'avoit pas parlé comme les accuſez parloient; il s'eſtoit contenté de

*parler à ſon ordinaire avec ſes Juges, & de faire quelques queſtions à ſes accuſateurs. De ſorte que c'eſtoit un entretien familier, & non pas un diſcours preparé, car le Genie qui le conduiſoit l'avoit empéché de le faire. Mais cette Apologie, quoyque negligée, ne laiſſoit pas d'eſtre une veritable Apologie. Platon qui y eſtoit preſent la recueillit enſuite, & ſans rien adjoûter à la verité, il en compoſa un diſcours d'une éloquence preſque Divine, & qui me paroiſt au deſſus de tous les chef-d'œuvres que nous connoiſſons. Jamais on n'a vû tant de naïveté & tant de ſimplicité, avec tant de force. Mais l'Eloquence n'eſt pas ce qu'il y a de plus admirable dans ce diſcours, ce ſont les ſentimens dont il eſt rempli. La generoſité, la raiſon, la pieté & la juſtice y paroiſſent avec tout leur éclat; & les maximes qui y ſont répanduës peuvent eſtre appellées Saintes. Qui n'admireroit cette leçon de Socrate? qu'*un accuſé ne doit pas

vailler à émouvoir la pitié d'un
e, & qu'il doit le toucher, non
ses prieres, mais par ses raisons,
e faire absoudre non par grace,
is par justice; car le Juge n'est
assis sur son siege pour faire
isir en violant la loy, mais pour
dre justice en obeissant à la loy.
st ainsi qu'il l'a juré par un ser-
nt qui doit estre inviolable. Un
mme de bien ne doit pas faire
nmettre un parjure à son Juge,
e Juge ne doit pas s'y laisser en-
isner; autrement ils feront de
ux innocents, deux coupables.
enseigne qu'un honneste homme
t toûjours garder son poste quelque
nd que soit le danger dont il est
nacé, qu'il doit obeïr à ses supe-
urs, & donner sa vie quand ils la
mandent; car de desobeïr à ce qui
au dessus de nous, soit Dieu soit
mme, il n'y a rien de plus crimi-
l ni de plus honteux. *Il nous ap-*
nd à ne point craindre la mort, mais

la honte qui vient aux hommes plus rapidement que la mort. Et il veut que noſtre exercice ordinaire, ſoit de parler de la vertu, & de nous examiner inceſſament ſelon ſes regles, car une vie ſans examen n'eſt pas une vie. *En un mot cette Apologie eſt un modelle parfait de la conduite que doit tenir un homme de bien dans tous les eſtats de ſa vie, & ſur tout de la maniere dont il doit ſe deffendre lorſqu'il eſt accuſé injuſtement.*

Pluſieurs de ceux qui avoient aßiſté à ce jugement, firent l'apologie de Socrate, où chacun rapportoit les raiſons dont il ſe ſouvenoit, ou qui l'avoient le plus frappé, & ils avoient tous conſervé la fierté & la magnanimité de ce Philoſophe. Xénophon en fit außi une aprés tous les autres, ſur ce qu'Hermogene fils d'Hipponicus luy en avoit rapporté, car il n'eſtoit pas alors à Athénes. Le temps n'a épargné que celle de Platon & celle de Xénophon: mais on peut dire que ce ſont deux pieces

bien inégales. Dans la premiere on reconnoist toute la force du plus grand disciple de Socrate, & d'un disciple qui estoit present, & qui travaille d'aprés le veritable original, au lieu que dans l'autre on ne trouve que la main d'un disciple absent qui ne travaille que sur une copie mesme imparfaite. Mais cette copie toute foible qu'elle est ne laisse pas de faire entrevoir que les traits de l'ouvrage de Platon sont vrais, car non seulement on y en retrouve l'idée, mais Xénophon y asseure mesme que Socrate parla comme on le fait parler.

Il est évident par là, *dit Xénophon*, que Socrate parla veritablement de cette maniere.

Voyons donc, comme dit Montagne, par quelles raisons Socrate éveille son courage aux hazards de la guerre, quels argumens fortifient sa patience, contre la calomnie, la tyrannie & la mort. Il n'y a icy rien d'emprunté de l'Art & des sciences; les plus simples y reconnoissent leurs moyens & leurs forces. Il n'est pas possible d'aller plus arriere & plus bas. Il a fait grand service à

Liv. 3. Chap. xij.

l'humaine Nature de montrer combien elle peut d'elle-même; car c'eſt un plaidoyer puerile d'une hauteur inimaginable, & employé, en quelle neceſſité! & ſa façon d'argumenter eſt admirable également, & en ſimplicité & en vehemence. Il eſt plus aiſé de parler comme Ariſtote, & de vivre comme Céſar, qu'il n'eſt aiſé de parler & de vivre comme Socrate : là loge l'extréme degré de perfection & de difficulté : l'Art n'y peut joindre.

Mais avant que de commencer cette lecture, il faut dire un mot de l'Eſprit familier qui conduiſoit Socrate, & dont on a tant parlé. Les uns l'ont regardé comme une chimere & comme un menſonge, & les autres l'ont expliqué fort differemment.

Je ne diray point icy que l'opinion de Platon qui enſeignoit que Dieu avoit aſſigné un Genie, un Ange, à chaque homme dés ſa naiſſance afin qu'il en priſt ſoin, eſt un rayon de la verité en-

ſeignée par l'Ecriture ſainte où nous voyons des hommes conduits par des Anges, & où Jeſus-Chriſt meſme dit que les Anges des petits enfans voyent inceſſament la face de Dieu dans le Ciel. *Cela ne peut eſtre revoqué en doute. C'eſt pourquoy auſſi Origene traite de calomniateurs ceux qui vouloient faire paſſer pour une fable ce Génie de Socrate. Une marque certaine que Socrate a eſté veritablement conduit par un bon Génie, c'eſt qu'il a eſté toute ſa vie pieux, temperant & juſte; qu'il a toûjours pris le bon parti en tout, qu'il n'a jamais fait tort à perſonne, qu'il a toûjours fait la guerre au vice, & combattu les fauſſes Religions, & qu'il a travaillé toute ſa vie à rendre les hommes plus gens de bien, & à leur faire connoiſtre la verité & la juſtice.*

Dans le VI. livre contre Celſe.

Toute la difficulté eſt de ſçavoir comment ce Genie ſe faiſoit entendre à luy, & de quelle nature eſtoit cette voix Divine. C'eſtoit ſans doute une inſpira-

tion :& Plutarque nous méne naturellement à l'entendre de cette maniere, lorsqu'en parlant des miracles qu'on lit dans Homere qui introduit fort souvent des Divinitez qui viennent au secours des hommes, & qui leur inspirent ce qu'ils doivent faire ou éviter, il dit, qu'il faut entierement éloigner la Divinité de toute cause mouvante, & de tout principe de nos operations, ou avoüer qu'elle n'a aucun autre moyen de secourir les hommes, & de cooperer avec eux, que d'exciter la volonté par des idées qu'elle leur envoye, & qui les determinent ; car elle ne pousse & ne remuë pas nostre corps, elle ne fait agir ni nos pieds ni nos mains: mais par de certains principes, & par de certaines idées qu'elle réveille en nous, elle excite la vertu active de nostre Ame, & pousse nostre volonté, ou la retient & la detourne.

Dans la vie de Coriolan.

Plutarque se trompe icy en bornant trop les moyens que Dieu a de secourir les hommes. On verra là les remarques.

Mais dira t-on, ce n'estoit donc pas une voix. C'estoit une voix, c'est-à-di-

ve, un mouvement formé dans la partie imaginative de l'Ame, comme il arrive souvent qu'en dormant, & quelquefois en veillant, on croit voir & entendre, quoy qu'on n'entende, & qu'on ne voye point; & c'est l'opinion que Plutarque mesme a embrassée, car il dit que Socrate ayant un entendement pur, net & tranquille, c'est-à-dire, qui n'estoit agité d'aucun trouble, ni d'aucune passion, estoit entierement disposé à entendre la parole de ce Genie qui par sa lumiere seule touchoit la partie intelligente de son Ame, & faisoit sur elle la mesme impression qu'une voix qui l'auroit frappée, aprés avoir passé par les organes du corps. C'est cette voix qu'Homere a admirablement décrite, lorsqu'en parlant du songe envoyé à Agamemnon, il dit que la voix Divine se répandit tout au tour de luy.

Dans le traité du Demon de Socrate.

Il reste encore une autre difficulté qui est de sçavoir pourquoy cette voix ne servoit qu'à detourner Socrate, & jamais à le pousser, car Marsile Ficin se

trompe ſans doute lorſqu'il explique cela myſterieuſement, & qu'il dit que le Genie de Socrate ne le provoquoit jamais, parce qu'il n'eſtoit pas Martial, & qu'il le détournoit, parce qu'il eſtoit Saturnien, & que la Divinité l'illuminoit pour nier, & non pas pour affirmer; c'eſt ſe tirer d'une difficulté par des difficultez plus grandes, ou par des diſtinctions qui ne ſont que de pures réveries. Il y a plus de raiſon à dire naturellement que Socrate eſtant trés-vertueux & toûjours trés-porté à embraſſer tout ce qui luy paroiſſoit honneſte, & n'ayant d'ailleurs qu'à mener une vie ſimple & unie, n'avoit beſoin que d'eſtre retenu & détourné quand ſa raiſon alloit l'engager à faire ou un faux jugement, ou une fauſſe démarche.

Cette Apologie paroiſt fort obſcure dans les traductions Latines, parce que les interpretes ne l'ont pas ſeparée, ne s'eſtant pas appercens qu'elle fuſt faite à trois repriſes qui ſont marquées dans ma traduction.

L'APOLOGIE DE SOCRATE.

JE ne ſçay pas, Atheniens, quelle impreſſion a fait ſur vous le diſcours de mes accuſateurs. Pour moy j'avouë que je me ſuis preſque méconnu moy-meſme, tant ils ont donné de couleur & de vrayſemblance à leurs raiſons. Cependant je puis aſſeurer qu'ils n'ont pas dit une ſeule choſe qui ſoit veritable.

Mais de toutes leurs calomnies, celle qu'il m'a le plus ſurpris, c'eſt lors qu'ils vous ont dit que vous deviez vous bien tenir ſur vos gardes pour n'eſtre pas ſeduits par mon éloquence,* dont ils ont

* Ils vantoient ſon éloquence pour aggraver l'injuſtice dont ils l'accuſoient, en diſant, qu'il confondoit les idées de la juſtice, & qu'il enſeignoit les moyens de rendre bonnes les plus méchantes cauſes.

voulu vous donner une tres-grande opinion. Car de n'avoir pas craint la honte du démentir que je vais leur donner tout-à l'heure, en faiſant voir que je ne ſuis point du tout éloquent, voilà le comble de l'impudence, à moins qu'ils n'appellent éloquent celuy qui ne ſçait dire que la verité. Si c'eſt là ce qu'ils prétendent, j'avouë que je ſuis un tres-grand orateur, mais non pas à leur mode, car encore une fois, ils n'ont pas dit un ſeul mot de vray, & vous allez apprendre de moy toute la vérité pure, non point dans un diſcours orné de ſentences graves & de termes choiſis, comme ſont les diſcours de mes accuſateurs, mais dans les termes les plus communs & les plus ſimples. Car j'ay cette confiance que je dis la verité, & aucun de vous ne doit s'attendre à autre choſe ; il ne ſeroit pas convenable à mon âge de venir devant vous, comme un enfant qui auroit preparé un diſcours ſur un ſujet feint.

C'eſt pourquoy la ſeule grace que je vous demande, & je vous conjure de me l'accorder, c'eſt que lorſque vous verrez que dans ma deffenſe je n'employeray que les termes & les manieres les plus ordinaires dont j'ay accoûtumé de me ſervir toutes les fois que je m'entretiens a-

us, dans la place, dans les banques
ues & dans tous les autres lieux où
n'avez souvent rencontré, vous
oyez pas surpris, & que vous ne
mportiez pas contre moy, car je
iray la chose comme elle est.
ourdhuy j'entre dans ce Palais pour
niere fois de ma vie, quoyque j'aye
e soixante & dix ans : j'y suis tout
& ne connois ni son stile, ni ses
res. Comme donc, si j'estois estran-
ous auriez la bonté de m'entendre
je vous parlerois à la maniere &
a langue de mon païs, je vous con-
ussi, & je croy que ma demande est
de m'accorder aujourd'huy la mes-
nce, & de ne pas prendre garde à
aniere de parler, qui est peut-estre
auvaise qu'autrement, mais qui est
stre aussi meilleure ; & de regarder
ent & d'avoir toute l'attention pos-
cecy, c'est à sçavoir si je vous dis des
justes, car c'est en celà que consiste
la vertu du Juge, comme celle de
eur consiste à ne dire que la verité.
st juste que je commence d'abord
pondre à mes premiers calomnia-
pour venir ensuite aux derniers. Car
n des accusateurs auprés de vous,

depuis bien des années, & qui n'ont rien avancé qui ne ſoit faux. Je crains bien plus ces anciens-là, que je ne crains Anytus & ſes complices : quoyque ces derniers ſoient fort éloquents ; mais les autres ſont beaucoup plus redoutables, en ce que vous prenant dés voſtre enfance, ils vous ont fait recevoir toutes les calomnies qu'il leur a plu. Ils vous ont dit qu'il y avoit un certain Socrate, homme ſage, qui recherchoit ce qui ſe paſſe dans les cieux & ce qui eſt caché dans le ſein de la terre, & qui confondoit ſi fort les idées de la juſtice & de la verité, que la plus méchante cauſe du monde, il la rendoit bonne.

Ces gens-là qui ont ſemé ces faux bruits, ſont mes plus dangereux accuſateurs, car ceux qui y ont preſté l'oreille ſont tres-perſuadez que les Philoſophes qui s'occupent à ces recherches, ne croyent point de Dieux. D'ailleurs ces accuſateurs ſont en fort grand nombre, & il y a déja long-temps qu'ils travaillent à ce complot, car ils ſont fort vieux, & ils vous ont prévenus de cette opinion dans un âge qui eſt ordinairement tres-credule : car vous eſtiez enfans pour la pluſpart, ou dans la premiere jeuneſſe, lorſqu'ils m'accuſoient auprès de vous tout à leur aiſe, ſans que perſonne

les contredist, & ce qu'il y a encore de plus injuste, c'est qu'il ne m'est pas permis de connoistre mes accusateurs, & l'on se contente de faire paroistre un faiseur de comedies, pendant que tous ceux qui par envie ou par malice vous ont persuadé toutes ces faussetez & sement encore sourdement ces calomnies, demeurent cachez. Car je ne puis ni les appeller icy devant vous, ni avoir le plaisir de les refuter en vostre presence; mais il faut que pour me deffendre, je me batte, comme on dit contre une ombre, & que je parle sans sçavoir contre qui. Mettez-vous donc bien dans la teste, Atheniens, que j'ay affaire à deux sortes d'accusateurs, à ceux qui m'ont accusé depuis long-temps & à ceux qui m'ont cité en dernier lieu, & croyez, je vous prie, qu'il est necessaire que je réponde d'abord aux premiers. Car ce sont les premiers que vous avez écoutez, & ils ont fait beaucoup plus d'impression sur vous que les autres.

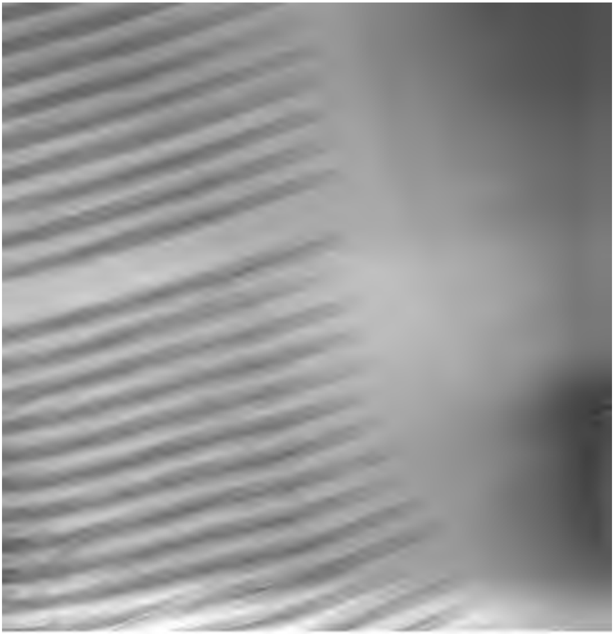
A la bonne heure donc, Atheniens, il faut se deffendre, & tascher d'arracher de vostre esprit dans un espace de temps fort court, une calomnie que vous y avez receuë pendant long-temps, & qui y a pris de fortes racines. Je souhaiterois de tout mon cœur que ce fust pour vostre avantage,

comme pour le mien, & que mon Apologie puſt ſervir à une choſe bien plus importante que ma juſtification : mais je voy combien cela eſt difficile, & je ne ſuis pas ſi aveugle que je ne voye à quoy aboutira tout cecy. Qu'il arrive tout ce qu'il plaira à Dieu. Il faut obéïr à la Loy & ſe deffendre.

Remontons-donc à la premiere origine de l'accuſation ſur laquelle j'ay eſté tant décrié & qui a donné à Melitus l'audace de m'appeller en Juſtice. Que diſoient ces premiers accuſateurs. * Car il faut mettre leur accuſation dans les formes, comme ſi elle eſtoit écrite & les ſermens preſtez. *Socrate eſt un impie : par une curioſité criminelle, il veut penetrer ce qui ſe paſſe dans les Cieux, & ſonder ce qui eſt dans les abyſmes de la terre. Il a des moyens qui font toûjours triompher l'injuſtice, & il ne ſe contente pas de garder ces ſecrets pour luy, il les enſeigne aux autres.*

Voilà l'accuſation, vous en avez veu tous les chefs dans la Comedie du Poëte

* Socrate traitte les calomnies d'Ariſtophane & de ſes premiers ennemis, comme une accuſation faite en juſtice avec toutes les formalitez requiſes, & les ſermens preſtez ; car il falloit que l'accuſateur & l'accuſé juraſſent tous deux qu'ils n'employeroient que la verité : & c'eſt ce qu'on appelloit ἀντωμοσία.



Leontin, Prodicus de Céos, & Hippias d'Elée. Car ces grands perſonnages, dans quelque ville qu'ils aillent, ont ce merveilleux talent de perſuader aux jeunes gens, qui ſans qu'il leur en couſtaſt choſe au monde pourroient s'attacher à tel de leurs Citoyens qu'il leur plairoit de choiſir, ils ont dis-je, le talent de faire en ſorte que quitant leurs Citoyens, ils ne s'attachent qu'à eux, les payent bien, & leur ont encore une obligation infinie. J'ay oüy dire auſſi, qu'il y avoit en cette ville un autre homme de Paros qui eſt fort habile, car m'eſtant rencontré l'autre jour chez un homme qui fait plus de dépenſe en Sophiſtes que tous nos autres Citoyens enſemble, je veux dire chez Callias, fils d'Hipponicus, je m'aviſay de luy demander en parlant de deux fils qu'il a, Callias, luy dis-je, ſi vous aviez deux jeunes chevaux, ne chercherions-nous pas à les mettre entre les mains d'un habile homme que nous payerions bien, afin qu'il les rendiſt auſſi beaux & auſſi bons qu'ils peuvent eſtre, & qu'il leur donnaſt toutes les qualitez qu'ils doivent avoir? & cet habile homme ne feroit pas un bon eſcuyer ou quelque bon laboureur? Vous avez deux enfans, quel maiſtre avez-vous donc

resolu de leur donner ? qui avons-nous qui soit habile dans les vertus humaines & politiques ? car je ne doute point que vous n'y ayez déja pensé depuis que vous vous voyez des enfans, en connoissez-vous quelqu'un ? Sans doute me répondit Callias. Qui est-il, repris-je : d'où est-il ? & que prend-il ? C'est Evenus, Socrate, me dit-il, il est de Paros, & il prend cinq mines. A cela je ne fis que m'écrier, qu'Evenus estoit heureux, s'il estoit vray qu'il eust cet Art, & qu'il pust l'enseigner aux autres.

Cinquante écus.

Pour moy, Atheniens, je serois bien fier & bien glorieux si j'avois cette habileté, mais malheureusement je ne l'ay point. Vous m'allez dire sans doute, *mais Socrate* * *qu'avez-vous donc fait, & d'où viennent ces calomnies que l'on a répanduës contre vous ; car si vous n'a-*

*C'est ainsi qu'il faut traduire *τὸ σὸν τί ἐςι πρᾶγμα*, & non pas comme de Serres, *Quænam hæc est tua res ? quelle est donc vostre affaire ?* Les Juges n'ignoroient pas quelle estoit l'affaire de Socrate, ils ne pouvoient donc faire cette question, mais ils pouvoient fort bien demander ce qui l'avoit attirée, ce que Socrate avoit fait pour se l'attirer : Marsille Ficin a mieux connu le Génie de la langue Greque, car il a traduit, *Quodnam tuum est opus ?*

viez jamais rien fait de plus que les autres Citoyens, & que vous ne vous fussiez pas meslé de plus d'affaires, jamais on n'auroit fait courir ces bruits-là de vous. Dites-nous donc ce que c'est, afin que nous ne fassions pas un jugement temeraire. Cette objection me paroist juste, je vais donc tascher de vous expliquer ce que c'est qui m'a tant décrié & qui a rendu mon nom si celebre. Ecoutez-moy, & soyez bien persuadez que je ne vous diray que la verité.

La méchante réputation qu'on m'a donnée ne vient que d'une certaine sagesse qui est en moy. Quelle est cette sagesse ? c'est peut-estre une sagesse purement humaine, car je cours grand risque de n'estre sage que de cette sagesse, au lieu que les hommes dont je viens de vous parler, sont sages d'une sagesse bien plus qu'humaine.

Je n'ay rien à vous dire de cette sagesse, car je ne la connois point, & tous ceux qui me l'imputent, mentent, & ne cherchent qu'à me calomnier. Mais je vous conjure, Atheniens, de ne pas vous émouvoir si je parois vous parler avantageusement de moy-mesme; je ne vous diray rien qui vienne de moy, & je vous alle-

oit mon compagnon dés mon enfan-
il l'eſtoit auſſi de la pluſpart d'entre
. Il fut banni avec vous, & revint
vous. Vous ſçavez donc quel hom-
'eſtoit que Cairephon, & combien il
t ardent dans tout ce qu'il entrepre-
. Un jour eſtant allé à Delphes, il eut
rdieſſe de demander à l'Oracle (&
ous prie encore une fois, de ne pas
s émouvoir ſur ce que je vais dire) il
demanda s'il y avoit un homme au
de plus ſage que moy, la Preſtreſſe
répondit qu'il n'y en avoit aucun. Son
qui eſt encore en vie, pourra vous le
ifier. Conſiderez-donc bien, je vous
, Atheniens, pourquoy je vous dis
es ces choſes, car c'eſt uniquement
vous faire voir d'où viennent les faux
ts qu'on a fait courir contre moy.

veut-il donc dire en me déclarant le plus ſage des hommes ? car il ne ment point, la Divinité ne ſçauroit mentir. Je doutay donc pendant long-temps du ſens de l'Oracle, juſqu'à ce qu'enfin aprés bien de la peine, je m'aviſay de faire cette épreuve : j'allay chez un de nos Citoyens qui paſſe pour un des plus ſages de la ville, & j'eſperois bien que là mieux qu'ailleurs, je pourrois refuter l'Oracle & luy faire voir quelqu'un plus ſage que moy. Examinant donc cet homme, dont je n'ay que faire de vous dire le nom, il ſuffit que c'eſtoit un de nos plus grands politiques, & m'entretenant avec luy, je trouvay que tout le monde le croyoit ſage, qu'il ſe croyoit tel luymeſme & qu'il ne l'eſtoit point. Aprés cette découverte, je m'efforçay de luy faire voir & ſentir qu'il n'eſtoit nullement ce qu'il croyoit eſtre, & voilà déja ce qui me rendit odieux à cet homme & à tous ceux qui aſſiſtoient à noſtre converſation

croy pas non plus ſçavoir. Il me
la donc qu'en cela j'eſtois tant ſoit
lus ſage, parce que je ne croyois pas
oir ce que je ne ſçavois point.
e là j'allay chez un autre qui paſſoit
re pour plus ſage que le premier, je
vay la meſme choſe, & je me fis là de
reaux ennemis. Je ne me rebute point,
'en vais encore chez d'autres, ſentant
que je me faiſois haïr, & en eſtant
faſché, parce que j'en craignois les
es, mais il me paroiſſoit que ſans ba-
er, je devois préferer à toutes choſes
oix du Dieu, & pour en trouver le
table ſens, aller de porte en porte chez
s ceux qui avoient le plus de réputa-
; & voicy, Atheniens, tout le fruit
je tiray de mes recherches, car il faut
s dire la verité : tous ceux qui paſ-
nt pour les plus ſages, me parurent
s comparaiſon l'eſtre le moins, & ceux
it on n'avoit aucune opinion, je les
ıvay beaucoup mieux diſpoſez à la ſa-
e.

Cela eſt aſſez ordinaire : ceux qui ont le moins de reputation ſont ſouvent les plus ſages.

il faut achever de vous dire toutes mes
rſes, comme autant de travaux que
treprenois pour refuter l'Oracle.
Aprés avoir eſté à tous ces grands hom-
s d'Eſtat, j'allay aux Poëtes tant à ceux

qui font des Tragedies qu'aux *Poëte
thyrambiques & autres, ne doutant
que je ne me prisse là, comme on di
flagrant delict, en me trouvant beau
plus ignorant qu'eux. Là prenant cer
leurs ouvrages qui me paroissoient le
travaillez, je leur demandois ce
vouloient dire, & quel estoit leur de
comme pour m'instruire moy-mesme
honte, Athéniens, de vous dire la v
il faut pourtant vous la dire : il n'y
pas un seul homme de tous ceux q
toient là presents qui ne fust plus ca
de parler & de rendre raison de leurs
mes qu'eux-mesmes qui les avoient
Ainsi dans ce peu de temps je connus
les Poëtes ne travaillent point par sa
mais par certains mouvemens de la
re, & par un enthousiasme, comm
Prophetes & les Devins, qui disent

des plus grandes choſes, & cette ſeule ex
travagance cachoit toute leur habileté.

Je me demandois donc à moy-meſme
comme parlant pour l'Oracle, ſi j'aime
rois mieux eſtre tel que je ſuis, ſans tout
l'habileté de ces gens-là, & auſſi ſans leu
ignorance; ou avoir l'une & l'autre, &
eſtre comme eux: & je me répondois
moy-meſme & à l'Oracle, qu'il m'eſtoi
beaucoup plus utile d'eſtre comme je ſuis
& c'eſt de cette recherche, Athéniens
que ſont nées toutes ces haines & ces ini-
mitiez ſi dangereuſes & ſi capitales, qu
ont produit toutes les calomnies que vou
ſçavez, & qui m'ont fait donner le nom
de ſage. Car tous ceux qui m'entendent,
croyent que je ſçay toutes les choſes ſur
leſquelles je découvre & fais ſentir l'igno-
rance des autres. Or il me ſemble, Athé-
niens, qu'il n'y a que Dieu ſeul qui ſoit
veritablement ſage, & que c'eſt auſſi ce
qu'il a voulu dire par ſon Oracle, en fai-
ſant entendre que toute la ſageſſe humai-
ne n'eſt pas grand' choſe, ou pour mieux
dire qu'elle n'eſt rien. Et quant à ce que
l'Oracle a nommé *Socrate*, il s'eſt ſans dou-
te ſervi de mon nom pour me propoſer en
exemple, comme diſant à tous les hom-
mes, le plus ſage d'entre vous, c'eſt celuy

Dieu ſeul ſage.

Quel eſt le plus ſage des hommes.

qui reconnoiſt comme Socrate, qu'il n'y a veritablement aucune ſageſſe en luy.

Convaincu donc de cette verité, pour m'en aſſeurer encore davantage, & pour obéïr à Dieu, je continuë ces recherches, non ſeulement parmi nos citoyens, mais auſſi parmi les étrangers, pour voir ſi je n'en trouveray point qui ſoient ſages veritablement, & n'en trouvant point, je ſers d'interprete à l'Oracle, en leur faiſant voir qu'ils n'ont aucune ſageſſe en eux. Cela m'occupe ſi fort que je n'ay pas le loiſir de me meſler de la moindre choſe de la Republique, ni d'avoir ſoin de mes affaires, & que je vis dans une grande pauvreté * à cauſe de ce culte & de ce ſervice continuel que je rends à Dieu.

D'ailleurs beaucoup de jeunes gens des plus riches familles & qui ont le plus de loiſir, s'attachent à me ſuivre de leur bon gré, & prennent un ſi grand plaiſir à voir de quelle maniere je refute tous les hommes, qu'ils taſchent enſuite de m'imiter en refutant ceux qu'ils rencontrent, & il ne faut pas douter qu'ils ne trouvent une

* Il appelle culte & ſervice rendu à Dieu, la peine qu'il prend de faire voir aux hommes qu'ils n'ont nulle ſageſſe, & qu'il n'y a que Dieu qui ſoit ſage.

abondante moiſſon, car il y a bon nombre de ces hommes vains, qui croyent tout ſçavoir, quoyqu'ils ne ſçachent rien ou que tres-peu de choſe.

Tous ceux qu'ils convainquent ainſi d'ignorance, s'en prennent à moy & non pas à eux, & vont diſant qu'*il y a un certain Socrate qui eſt un ſcelerat & un infame, qui corrompt les jeunes gens*, & quand on leur demnade ce que c'eſt qu'il fait ou qu'il enſeigne, ils n'en ſçavent rien: mais pour ne pas demeurer court, ils ont recours à ces reproches triviaux qu'on fait ordinairement aux Philoſophes, *qu'il recherche ce qui ſe paſſe dans les cieux & dans le ſein de la terre; qu'il ne croit point de Dieux, & qu'il rend bonnes les plus méchantes cauſes;* car ils n'oſent dire ce qui en eſt, que Socrate les prend ſur le fait, & découvre qu'ils font ſemblant de ſçavoir quoyqu'ils ne ſçachent rien. Ainſi eſtant ambitieux, violents, & en fort grand nombre, & d'ailleurs bien ameutez & munis d'une éloquence fort capable de ſéduire, ils vous ſoufflent depuis long-temps aux oreilles toutes ces calomnies qu'ils ont forgées contre moy, & preſentement ils m'ont détaché Melitus, Anytus, & Lycon. Melitus prend le fait & cauſe des

Poëtes; Anytus paroiſt pour les Politiques, & pour les Artiſans; & Lycon pour les Orateurs. C'eſt pourquoy, comme je le diſois au commencement, je regarderois cela comme un grand miracle, ſi en ſi peu de temps je pouvois détruire une calomnie qui a eu tout le loiſir de prendre racine & de ſe fortifier dans voſtre eſprit.

Voilà, Athéniens, la verité toute pure. Je ne vous cache & ne vous déguiſe rien, quoyque je n'ignore pas que tout ce que je dis là, ne fait qu'envenimer la playe; & c'eſt cela meſme qui prouve que je dis la verité, & que c'eſt la ſource de ces calomnies; toutes les fois que vous voudrez prendre la peine de les approfondir, ſoit preſentement ou dans un autre temps, vous en ſerez pleinement convaincus. Et voilà contre mes premiers accuſateurs une apologie ſuffiſante.

Venons preſentement aux derniers, & taſchons de répondre à Melitus, qui, ſi on l'en croit, eſt ſi homme de bien & ſi affectionné à ſa patrie. Prenons-donc l'information comme nous avons fait aux premiers; voicy ce qu'elle contient, *Socrate commet injuſtice, & corrompt les jeunes gens, en ne croyant pas les Dieux que croit ſa patrie, & en introduiſant de nouvelles di-*

vinitez. Voilà l'information, nous en examinerons tous les chefs l'un aprés l'autre.

Il dit que je commets injustice en corrompant les jeunes gens. Et moy, Athéniens, je dis que c'est Melitus qui est fort injuste, en ce que de gayeté de cœur, il appelle les gens en justice, pour faire semblant de se soucier beaucoup & d'avoir grand soin de choses dont il ne s'est jamais mis en peine. Et je m'en vais vous le prouver. Venez-donc, Melitus, dites-moy, N'y a-t-il rien que vous ayez tant à cœur que de faire en sorte que les jeunes gens deviennent aussi bons qu'ils puissent estre?

MELITUS.

Non sans doute.

SOCRATE.

Mais dites-donc à nos Juges, qui est-ce qui rendra ces jeunes gens meilleurs? car il ne faut pas douter que vous ne le sçachiez, puisque cela vous occupe si fort. En effet, puisque vous avez trouvé celuy qui les corrompt, & que vous l'avez dénoncé, il faut que vous disiez qui est celuy qui les rendra meilleurs. Parlez ...... Melitus vous voyez que vous estes interdit, & que vous ne sçavez que répondre. Cela ne vous semble-t-il pas honteux, & n'est ce pas une preuve certaine que vous ne vous estes

jamais soucié de l'éducation de la jeunesse? Mais encore une fois, qui est-ce qui peut rendre les jeunes gens meilleurs?

MELITUS.

Les Loix.

SOCRATE.

Ce n'est pas là, mon amy, ce que je vous demande. Je vous demande, qui est-ce? qui est l'homme? car il est bien seur que la premiere chose qu'il faut que cet homme là sçache, ce sont ces Loix.

MELITUS.

Je vous dis, Socrate que ce sont ces Juges.

SOCRATE.

Comment dites vous, Melitus? quoy, ces Juges sont les seuls capables d'instruire les jeunes gens & de les rendre meilleurs?

MELITUS.

Tres-certainement.

SOCRATE.

Mais sont-ce tous ces Juges, ou y en a-t-il parmy eux qui le puissent, & d'autres qui ne le puissent pas?

MELITUS.

Tous ces Juges.

SOCRATE.

Voilà qui va à merveilles, & vous nous avez trouvé un grand nombre de bons Precepteurs. Et ces Auditeurs qui nous écou-

tent, peuvent-ils aussi rendre les jeunes gens meilleurs, ou ne le peuvent-ils pas ?

MELITUS.

Ils le peuvent aussi.

SOCRATE.

Et les Senateurs ?

MELITUS.

Les Senateurs de mesme.

SOCRATE.

Mais, mon cher Melitus, ceux qui haranguent dans les Assemblées, corrompent-ils les jeunes gens, ou sont-ils aussi tous capables de les rendre meilleurs ?

MELITUS.

Ils en sont aussi tous capables.

SOCRATE.

Il s'ensuit donc de là que tous les Athéniens peuvent les rendre meilleurs, hors moy ? il n'y a que moy qui les corromps : n'est ce pas là ce que vous dites ?

MELITUS.

C'est cela mesme.

SOCRATE.

Vrayement vous me faites appercevoir là d'un grand malheur qui est attaché à moy. Mais continuez de me répondre. Vous paroist-il qu'il en soit de mesme des chevaux ? tous les hommes peuvent-ils les rendre meilleurs, & n'y en a-t-il qu'un seul

ait le secret de les gaster ? ou est-ce tout
ontraire, n'y a-t-il qu'un homme seul,
un petit nombre d'escuyers qui puis-
les rendre meilleurs, & le reste des
mes, s'ils s'en servent, ne peuvent-ils
les gaster ? n'en est-il pas de mesme de
les autres animaux ? Oüy sans doute,
qu'Anytus & vous en conveniez, ou
vous n'en conveniez point. Car ce se-
un grand bonheur & un grand avan-
pour la jeunesse, qu'il n'y eust qu'un
mme seul qui pust la corrompre, & que
les autres pussent la redresser. Mais
avez suffisamment prouvé, Melitus,
l'éducation de la jeunesse ne vous a ja-
fort inquieté ; & vous venez encore
aire paroistre clairement que vous ne
en estes jamais mis en peine. D'ail-
, je vous prie Melitus, de me répon-
à cecy : Lequel est le plus avantageux
biter avec des gens de bien, ou d'habi-
avec des méchants ? Répondez-moy,
amy, car je ne vous demande rien de
cile: N'est-il pas vray que les méchants
toûjours quelque mal à ceux qui les
uentent, & que les bons font toûjours
lque bien à ceux qui vivent avec eux ?

MELITUS.

ans doute.

SOCRATE.

Y a-t-il donc quelqu'un qui préfere de recevoir du préjudice de ceux qu'il voit à en recevoir de l'utilté ? Répondez-moy, car la loy ordonne de répondre. Y a-t-il quelqu'un qui aime mieux recevoir du mal que du bien ?

MELITUS.

Non, il n'y a personne.

SOCRATE.

Mais voyons quand vous m'accusez de corrompre la jeunesse & de la rendre plus méchante, dites-vous que je la corromps le voulant & le sçachant, ou sans le vouloir ?

MELITUS.

Le voulant & le sçachant.

SOCRATE.

Quoy donc Melitus, à vostre âge, vostre sagesse surpasse-t-elle de si loin la mienne à l'âge où je suis, que vous sçachiez fort bien que les méchants font toûjours du mal à ceux qui les frequentent, & que les bons leur font du bien, & que je sois si ignorant que je ne sçache pas que si je rends méchant quelqu'un de ceux qui me suivent, je m'expose à en recevoir du mal : & que cependant je ne laisse pas de m'attirer ce mal le voulant & le sçachant ? En cela, Melitus, je ne vous croy point, & je ne pense pas

qu'il y ait un homme au monde qui puisse vous croire. Car il faut de deux choses l'une, ou que je ne corrompe pas les jeunes gens, ou si je les corromps, que ce soit malgré moy & sans le sçavoir. De quelque maniere que ce soit, vous estes un calomniateur & un menteur. Si c'est malgré moy que je corromps la jeunesse, la Loy ne veut pas qu'on appelle en justice pour des fautes involontaires. Mais elle veut qu'on prenne en particulier ceux qui les commettent, qu'on les avertisse, qu'on les reprenne, qu'on les enseigne, car il est bien seur qu'estant instruit, je cesseray de faire ce que je fais malgré moy; mais vous n'avez pas voulu me voir & m'instruire, & vous me menez devant ce Tribunal où la Loy veut qu'on cite ceux qui ont merité des punitions, & non pas ceux qui n'ont besoin que de remontrances. Ainsi, Athéniens, voilà une preuve bien évidente de ce que je vous disois, que Melitus ne s'est jamais mis en peine de toutes ces choses-là, & qu'il n'y a jamais pensé.

Cependant répondez encore, & dites-nous comment je corromps les jeunes gens. N'est-ce pas selon vostre information, en leur apprenant à ne pas reconnoistre les Dieux que reconnoist la patrie, & en leur enseignant à honorer d'autres

Divinitez ? N'eſt-ce pas là ce que vous dites ?

MELITUS.

C'eſt cela meſme.

SOCRATE.

Je vous conjure donc Melitus, au nom de tous les Dieux dont il s'agit maintenant, expliquez-vous d'une maniere un peu plus claire, & pour moy & pour nos Juges. Car je ne comprends pas bien ſi vous dites que j'enſeigne à croire qu'il y a quelques Dieux, (en effet je ſuis perſuadé qu'il y a des Dieux, je ne ſuis pas un Athée, & ce n'eſt pas là mon crime) & que j'enſeigne à ne pas croire ceux que croit la Ville, mais d'autres. Eſt-ce cela de quoy vous m'accuſez ? ou bien m'accuſez-vous de ne croire aucun Dieu, & d'enſeigner aux autres à n'en pas croire ?

MELITUS.

Je vous accuſe de ne croire aucun Dieu.

SOCRATE.

O le merveilleux homme ! pourquoy dites-vous cela? Quoy je ne croy pas comme les autres hommes que le Soleil & la Lune ſont des Dieux ?*

* C'eſt une ironie de Socrate pour faire ſentir le ridicule de la Religion des Athéniens qui prenoient pour des Dieux le Soleil & la Lune qui ne ſont que l'ouvrage de Dieu.

MELITUS.

Non ſans doute, Athéniens, il ne le croit pas ; car il dit que le Soleil eſt une pierre & la Lune une terre.

SOCRATE.

Vous croyez parler à Anaxagore, mon cher Melitus, & vous mépriſez ſi fort nos Juges, & vous les prenez pour ſi ignorans dans les Lettres, que vous croyez qu'ils ne ſçavent pas que les livres d'Anaxagore le Clazomenien ſont pleins de ces contes ; & deplus les jeunes gens apprendroient-ils de moy des choſes qui ſont dans des livres qu'-ils pourroient acheter à tout moment dans l'Orcheſtre, qui ne leur couſteroient qu'-une dragme tout au plus, & qui leur donneroient une belle occaſion de ſe moquer de Socrate s'il s'attribuoit ainſi des choſes qui ne ſont pas à luy, & qui ſont d'ailleurs ſi étranges & ſi abſurdes ? Mais dites-moy, prétendez-vous que je ne reconnois aucun Dieu ?

MELITUS.

Oüy, vous n'en reconnoiſſez aucun.

SOCRATE.

Vous dites des choſes tres-incroyables, mon cher Melitus, & vous n'eſtes pas d'accord avec vous-meſme. Pour moy, Athéniens, il me paroiſt que Melitus eſt un inſolent, qui n'a intenté cette accuſation que

pour m'inſulter & par une audace de jeune homme: car il eſt venu icy juſtement comme pour me tenter, en propoſant un énigme, & diſant en luy-meſme, voyons ſi Socrate, cet homme qui paſſe pour ſi ſage, connoiſtra que je me moque, & que je dis des choſes qui ſe contrediſent, ou ſi je le tromperay luy & tous les auditeurs. En effet il paroiſt entierement ſe contredire dans ſon information. Car c'eſt comme s'il diſoit: *Socrate commet injuſtice en ne croyant pas des Dieux, & en croyant des Dieux.* Et c'eſt là ſe moquer. voicy comment cela me paroiſt, ſuivez-moy, je vous en prie, & comme je vous en ay conjurez au commencement, ne vous emportez pas contre moy, ſi je vous parle à ma maniere ordinaire.

Répondez-moy, Melitus: Ya-t-il quelqu'un dans le monde qui croye qu'il y ait des choſes humaines, & qui ne croye pas qu'il y ait des hommes? qu'il réponde, & qu'il ne faſſe pas tant de bruit. Y a-t-il quelqu'un qui croye qu'il y ait des regles pour dreſſer des chevaux, & qu'il n'y ait pas des chevaux? ou qui croye qu'il n'y ait point de de joüeur de flûte, & qu'il y ait pourtant des airs de flûte? Il n'y a perſonne, car je répondray pour vous ſi ne voulez pas répondre. Mais répondez à cecy: Y a-t-il

quelqu'un qui croye qu'il y ait des choses divines, & qui croye pourtant qu'il n'y ait point de Dieux?

MELITUS.

Non, sans doute.

SOCRATE.

Qu'on a eu de peine à vous arracher ce mot!* Vous dites donc que je croy, & que j'enseigne qu'il y a des Divinitez? Qu'elles soient vieilles ou qu'elles soient nouvelles, il est toûjours vray selon vous, que je croy les Divinitez. Et c'est ainsi que vous l'avez juré dans vostre information. Si je croy les Divinitez, il faut necessairement que je

* Ces passages sont plus importans qu'ils ne paroissent d'abord. Tout homme qui croit des enfans des Dieux, croit des Dieux. On croit un Dieu dés qu'on croit des Anges, & c'est ce que Socrate veut insinuer. Ces Diéux inferieurs sont les enfans du Dieu supréme, du Dieu des Dieux, & ses Ministres. Socrate reconnoissoit une infinité de ces estres subalternes, qu'il regardoit & expliquoit comme une chaîne continuë qui descend depuis le trosne de Dieu, jusqu'à la terre, & qui sont comme le lien du commerce que Dieu veut avoir avec les hommes, & le milieu qui unit la terre au ciel. Il pouvoit avoir tiré cette idée de la chaîne mysterieuse d'Homere, ou peut-estre qu'il avoit oüi parler de l'échelle de Jacob, dont le haut touchoit au ciel, & le pied estoit appuyé sur la terre, & les Anges de Dieu montoient & descendoient. *Genes.* 28. 12.

croye des Dieux, n'eſt-ce pas ? oüy ſans doute: car je prends voſtre ſilence pour un conſentement. Mais ces Divinitez ou ces Démons, croyons-nous que ce ſoient des Dieux ou des enfans des Dieux ? Répondez.

MELITUS.

Ouy, ſans doute.

SOCRATE.

Et par conſequent puiſque je croy des Démons, de voſtre propre aveu, & que les Démons ſont des Dieux, voilà juſtement la preuve de ce que je diſois, que vous me propoſiez un énigme pour vous divertir à mes dépens, en diſant que ne croyant point de Dieux, je croy pourtant des Dieux, puiſque je croy des Demons. Car ſi les Demons ſont enfans des Dieux,* enfans baſtards, ſi vous voulez, puiſqu'-

* Socrate parle ainſi par rapport à l'opinion du peuple, qui croyoit que les demons eſtoient nez du commerce que les Dieux avoient eu avec des Nymphes ou des femmes. Il n'eſtoit pas queſtion de combattre icy cette erreur. Il eſt certain que ce n'eſtoit pas l'opinion de Socrate qui avoit appris de Pythagore que les Demons, ou les Anges, & les Heros, c'eſt-à-dire, les hommes devots, & les Saints ſont fils de Dieu, parce qu'ils tirent de luy leur eſtre, comme la lumiere tire ſon origine du corps lumineux. Et dans le Timée il dit que de parler de la generation des Anges (des Demons) cela eſt au deſſus de la nature humaine.

on dit qu'ils les ont eu des Nymphes ou d'autres perſonnes, qui eſt l'homme qui croye qu'il y ait des enfans des Dieux, & qu'il n'y ait pas des Dieux? Cela ſeroit auſſi abſurde, que de croire qu'il y a des poulains & des aiglons, & qu'il n'y a ni chevaux ni aigles. Ainſi, Melitus, il ne ſe peut que vous n'ayez intenté cette accuſation pour m'éprouver, ou bien il faut que vous avoüiez que vous manquez de prétexte légitime pour me citer devant ce Tribunal. Car vous ne perſuaderez jamais à qui que ce ſoit qui aura un peu de ſens, que le meſme homme qui croira qu'il y a des choſes qui concernent les Dieux & les Démons, croira pourtant qu'il n'y a ni Démons ni Dieux ni Heros, cela eſt entierement impoſſible. Mais je n'ay pas beſoin d'une plus longue deffenſe, Athéniens; & ce que je viens de dire ſuffit pour faire voir que je ne commets aucune injuſtice, & que l'accuſation de Melitus eſt ſans fondement.

Et pour ce que je vous diſois au commencement que je me ſuis attiré la haine des Citoyens, ſoyez bien perſuadez que cela eſt; & ce qui me perdra ſi je meurs, ce ne ſera, ni Melitus ni Anytus; ce ſera cette haine & cettte envie du peuple

La haine & l'envie du peuple tou-

jours pernicieuses aux gens de bien.

qui a fait perir tant de gens de bien, & qui en fera encore perir tant d'autres. Car il ne faut pas esperer qu'elle finisse par moy, ma vie seroit trop bien employée.

Mais quelqu'un me dira peut-estre icy, *N'as-tu point de honte, Socrate, de t'estre attaché à une étude qui te met presentement en danger de mourir?* A cela j'ay une réponse tres-juste. Car je diray à cet homme quel qu'il soit, qu'il se trompe fort de croire, qu'un homme qui a quelque vertu, doive considerer les dangers de la mort ou de la vie. L'unique chose qu'il doit regarder dans toutes ses démarches, c'est de voir si ce qu'il fait est juste ou injuste, & si c'est l'action d'un homme de bien, ou d'un méchant homme; autrement il s'ensuivroit de vostre proposition que les demy Dieux qui moururent au siege de Troye, auroient esté des imprudens tous tant qu'ils estoient, & particulierement le fils de Thétis, qui pour éviter la honte, méprisa si fort le danger, que la Déesse sa mere, qui le voyoit dans l'impatience d'aller tuer Hector, luy ayant parlé en ces termes, si je m'en souviens, *Mon fils, si tu vanges la mort de Patrocle, en tuant Hector, tu mourras:*

Dans le 18. liv. de l'Ilia-

Car Hector en mourant precipite ta

mort,

ut si peu touché de sa menace, que mé-
sant la mort, il craignit beaucoup plus
vivre comme un lasche sans vanger ses
uis. *Que je meure sans differer*, s'é-
ie-t-il, *pourveu que je punisse le meur-
ier de Patrocle, & que je ne demeure
is sur mes vaisseaux exposé aux mé-
is, & n'estant sur la terre qu'un poids
utile.*

Vous paroist-il qu'il considere le dan-
er & la mort ? c'est une verité constante,
théniens, que tout homme qui a choisi
n poste qu'il a jugé le plus honorable,
u qui y a esté placé par ses Superieurs,
loit y demeurer ferme, quelque danger
qui l'environne, & ne considerer ni la
mort, ni ce qu'il y a de plus terrible, mais
estre entierement occupé du soin d'éviter
la honte.

La honte plus à crain dre que la mort.

Je commettrois donc une action bien hor-
rible, Athéniens, si aprés avoir gardé fidel-
lement tous les postes où j'ay esté mis par
nos Generaux, à Potidée, à Amphipolis &
à Delium, & aprés avoir si souvent expo-
sé ma vie, presentement que Dieu a pris
le soin de me placer, & qu'il m'a ordonné
de passer mes jours dans l'étude de la Phi-
losophie, en m'examinant moy-mesme
& en examinant les autres, la peur de la

Jours pernicieuses aux gens de bien.

qui a fait perir tant de gens de bien, & qui en fera encore perir tant d'autres. Car il ne faut pas esperer qu'elle finisse par moy, ma vie seroit trop bien employée.

Mais quelqu'un me dira peut-estre icy, *N'as-tu point de honte, Socrate, de t'estre attaché à une étude qui te met presentement en danger de mourir?* A cela j'ay une réponse tres-juste. Car je diray à cet homme quel qu'il soit, qu'il se trompe fort de croire, qu'un homme qui a quelque vertu, doive considerer les dangers de la mort ou de la vie. L'unique chose qu'il doit regarder dans toutes ses démarches, c'est de voir si ce qu'il fait est juste ou injuste, & si c'est l'action d'un homme de bien, ou d'un méchant homme; autrement il s'ensuivroit de vostre proposition que les demy Dieux qui moururent au siege de Troye, auroient esté des imprudens tous tant qu'ils estoient, & particulierement le fils de Thétis, qui pour éviter la honte, méprisa si fort le danger, que la Déesse sa mere, qui le voyoit dans l'impatience d'aller tuer Hector, luy ayant parlé en ces termes, si je m'en souviens, *Mon fils, si tu vanges la mort de Patrocle, en tuant Hector, tu mourras:*

Dans le 18. liv. de l'Iliade.

Car Hector en mourant precipite ta mort,

de plus honteux. Ainsi, Athéniens, je ne craindray & ne fuiray jamais les maux que je ne connois point, & que je ne sçay point s'ils ne sont pas de veritables biens; mais je craindray & je fuiray toûjours les maux que je sçay certainement estre de veritables maux.

... loir à ses su... perieurs.

Si vous me disiez donc presentement, malgré les poursuites d'Anytus qui vous a representé qu'il ne falloit pas m'appeller en justice, ou qu'aprés m'y avoir appellé, vous ne sçauriez vous dispenser de me faire mourir, parce, dit-il, que si j'échapois, vos fils, qui sont déja si attachez à la doctrine de Socrate, ne manqueroient pas d'estre entierement corrompus: si vous me disiez donc, Socrate, nous n'avons aucun égard aux instances d'Anytus, & nous te renvoyons absous; mais c'est à condition que tu cesseras de philosopher & de faire tes recherches accoûtumées, & si tu y retombes, & que tu sois découvert, tu mourras. Si vous me renvoyiez à ces conditions, je vous répondrois sans balancer, Athéniens, je vous honore & je vous aime, mais j'obéïray plûtost à Dieu qu'à vous: & pendant que je vivray je ne cesseray jamais de philosopher, en vous exhortant toûjours, en vous reprenant à

mort ou de quelque autre danger, me faisoit abandonner ce poste. Ce seroit-là veritablement une desertion bien criminelle & qui meriteroit qu'on me citast devant ce Tribunal comme un impie qui ne croit point de Dieux, qui desobéït à un Oracle, qui craint la mort, & qui se croit sage. Car craindre la mort, Athéniens, ce n'est autre chose que se croire sage sans l'estre, & croire connoistre ce que l'on ne connoist point. En effet personne ne connoist la mort ni ne sçait si elle n'est point le plus grand de tous les biens pour l'homme. Cependant on la craint, comme si l'on sçavoit certainement que c'est le plus grand de tous les maux. Eh n'est-ce pas une ignorance bien honteuse, que de croire connoistre ce que l'on ne connoist point?

Ce que c'est que craindre la mort.

Elle est le plus grand de tous les biens pour les justes.

Pour moy je suis en cela bien different de tous les autres hommes. Et si je parois plus sage qu'eux en quelque chose, c'est en ce que ne sçachant pas bien ce qui se passe dans les enfers, je ne croy pas non plus le sçavoir. La seule chose que je sçay, c'est que de commettre des injustices & de desobéïr à ce qui est meilleur que nous & au dessus de nous, soit Dieu, soit homme, il n'y a rien de plus criminel ni

Il y a non seulement du crime, mais de la honte à deso-

le plus heureux. Ainsi, Athéniens, je ne craindray & ne fuïray jamais les maux que je ne connois point, & que je ne sçay point s'ils ne sont pas de veritables biens; mais je craindray & je fuïray toûjours les maux que je sçay certainement estre de veritables maux.

Si vous me disiez donc presentement, malgré les poursuites d'Anytus qui vous a representé qu'il ne falloit pas m'appeller en justice, ou qu'aprés m'y avoir appellé, vous ne sçauriez vous dispenser de me faire mourir, parce, dit-il, que si j'échapois, vos fils, qui sont déja si attachez à la doctrine de Socrate, ne manqueroient pas d'estre entierement corrompus: si vous me disiez donc, Socrate, nous n'avons aucun égard aux instances d'Anytus, & nous te renvoyons absous; mais c'est à condition que tu cesseras de philosopher & de faire tes recherches accoûtumées, & si tu y retombes, & que tu sois découvert, tu mourras. Si vous me renvoyiez à ces conditions, je vous répondrois sans balancer, Athéniens, je vous honore & je vous aime, mais j'obéïray plûtost à Dieu qu'à vous: & pendant que je vivray je ne cesseray jamais de philosopher, en vous exhortant toûjours, en vous reprenant à

mon ordinaire, & en vous diſant à chacun quand je vous rencontreray : *Eſtant honneſte homme comme vous eſtes, & Citoyen de la plus fameuſe Cité du monde, & pour la ſageſſe & pour la valeur, n'avez-vous point de honte de ne penſer qu'à amaſſer des richeſſes, & qu'à acquerir de la gloire, du credit & des honneurs, & de negliger les treſors de prudence, de verité & de ſageſſe, & de ne pas travailler à rendre voſtre Ame auſſi bonne qu'elle puiſſe eſtre?* Et ſi quelqu'un me nie qu'il ſoit en cet eſtat, & qu'il me ſoûtienne qu'il a ſoin de ſon Ame, je ne le quitteray point ſur ſa parole ; mais je l'interrogeray, je l'examineray, je le refuteray ; & ſi je trouve qu'il ne ſoit pas vertueux, mais qu'il faſſe ſemblant de l'eſtre, je luy feray honte, & je luy reprocheray ſon ignorance, de préferer des choſes ſi viles & ſi periſſables, à celles qui ſont d'un ſi grand prix, & qui ne nous quitteront jamais.

ſageſſe eſt treſor que mort meſme nous peut vir.

Voilà de quelle maniere je parleray aux jeunes & aux vieux, aux citoyens & aux étrangers, mais plûtoſt aux citoyens, parce que vous me touchez de plus prés. Car ſçachez que c'eſt ce que Dieu m'ordonne, & je ſuis perſuadé qu'il n'eſt jamais arrivé un ſi grand bien à voſtre ville, que

choses qui peut-estre vous serviront. Soyez bien persuadez que si vous me faites mourir, moy qui aime tant vostre ville, vous vous ferez plus de mal qu'à moy. Ni Anytus ni Melitus ne sçauroient jamais me faire aucun mal, cela est impossible.* Car Dieu n'a pas permis que ce qui est meilleur puisse estre blessé par ce qui est pire. Les méchants peuvent nous tuer, nous chasser, nous accabler de calomnies, & Anytus & les autres prennent sans doute cela pour de tres-grands maux, mais moy je ne suis pas de leur avis. A mon sens, le plus grand de tous les maux, c'est de faire ce qu'Anytus fait en poursuivant un innocent, & en taschant de le faire perir par une injustice atroce.

** Les méchans ne sçauroient faire aucun veritable mal aux gens de bien.*

Presentement donc, Athéniens, ce n'est nullement pour l'amour de moy que je me deffends, on auroit tort de le croire, c'est pour l'amour de vous. Par vostre Arrest ne pechez-donc point contre Dieu, & ne soyez pas méconnoissants du present qu'il vous a fait. Car si vous me condamnez à la mort, vous ne trouverez pas facilement un autre Citoyen comme moy que Dieu ait attaché à vostre ville, la comparaison vous paroistra peut-estre trop ridicule, que Dieu, dis-je, ait attaché à vos-

Ecoutez-donc mes avantures, afin
vous connoissiez que je suis incapable d
der à qui que ce soit contre la justice p
crainte de la mort;& que ne cedant p
il ne se peut que je ne sois la victime de
justice. Je vous diray des choses desag
bles, mais des choses qui se sont pa
dans vos conseils, & qui sont tres-vr

Vous sçavez, Athéniens, que je n'a
mais exercé aucune Magistrature [a] &
j'ay esté seulement Senateur. Nostre T
Antiochide estoit justement de tour au
tanée, lorsque, contre toutes les L
vous vous opiniâtrastes à faire le pr
en mesme temps aux dix Capitaines
n'avoient pas recueilli & enterré les c
de ceux qui avoient esté tuez ou no
au combat naval des Isles Argineuses
que vous ne voulustes pas les juger
rément. Injustice que vous reconnust

[a] Le peuple d'Athénes estoit partagé en di
bus, de chacune desquelles on prenoit tour
cinquante hommes qui gouvernoient pendan
te-cinq jours: & on les appelloit les Prytanes
à dire les Senateurs.

[b] Ce combat fut donné par Callicratides
[illegible] Lacédémoniens contre les dix Géné
néral [illegible] emporterent la vic
Athéniens. Ces derniers [illegible]
Xénophon le décrit dans le I. liv. de l'Hi
Greque.

gré vos menaces & vos cris, j'aimay
ıx courir ce danger avec la Loy & la
ice, que de consentir avec vous à une
ande iniquité par la crainte des chaiſ-
ou de la mort.
Cela se paſſa pendant que la ville eſtoit
ore regie par le peuple, mais aprés qu'-
ut établi l'Oligarchie, [b] les trente Ty-
m'ayant mandé moy cinquiéme [c] au
olus, me donnerent ordre d'amener de
mine Leon le Salaminien, afin qu'on
ſt mourir, car ils donnoient de ces or-
à pluſieurs perſonnes pour les charger
a haine de ces méchantes actions. Et a-
je fis voir non point en paroles mais

La deuxiéme année de l'Olympiade 81.

Ils s'en repentirent, & ordonnerent que ceux
avoient ſeduit le peuple, ſeroient appellez en
ce comme calomniateurs.
Les trente Tyrans furent établis la premiere

Ecoutez-donc mes avantures, afi
vous connoissiez que je suis incapable
der à qui que ce soit contre la justice
crainte de la mort;& que ne cedant
il ne se peut que je ne sois la victime d
justice. Je vous diray des choses desa
bles, mais des choses qui se sont p
dans vos conseils, & qui sont tres-v

Vous sçavez, Athéniens, que je n'
mais exercé aucune Magistrature [a] &
j'ay esté seulement Senateur. Nostre T
Antiochide estoit justement de tour a
tanée, lorsque, contre toutes les L
vous vous opiniâtrastes à faire le p
en mesme temps aux dix Capitaine
n'avoient pas recueilli & enterré les
de ceux qui avoient esté tuez ou no
au combat naval des Isles Argineuse
que vous ne voulustes pas les juger
rément. Injustice que vous reconnus

[a] Le peuple d'Athénes estoit partagé en d
bus, de chacune desquelles on prenoit tour
cinquante hommes qui gouvernoient pend
te-cinq jours: & on les appelloit les Prytane
à dire les Senateurs.

[b] Ce combat fut donné par Callicratide
... Lacédémoniens contre les dix Gén
néral des ... remporterent la vi
Athéniens. Ces derniers ...
Xénophon le décrit dans le I. liv. de l'Hi
Greque.

que voilà, Antiphon encore du Bourg de Céphise & pere d'Epigenés, & beaucoup d'autres dont les freres assistent à ce jugement, comme Nicostrate fils de Zotidas & frere de Theodotus. Il est vray que Theodotus est mort, & qu'ainsi il n'a plus besoin du secours de son frere. Je vois encore Paralus fils de Demodocus & frere de Theagés, & Adimante fils d'Ariston & frere de Platon que vous voyez devant vous, & Aiantodorus frere * d'Apollodore, & un grand nombre d'autres, parmy lesquels Melitus estoit obligé de prendre au moins un ou deux témoins.

Que s'il n'y a pas pensé, il est encore temps, je luy permets de le faire, qu'il dise donc s'il le peut. Mais vous trouverez tout le contraire, Atheniens, vous verrez que tous ces gens-là sont portez à me deffendre, moy qui ay corrompu & perdu entierement leurs enfans & leurs freres, s'il en faut croire Melitus & Anytus,

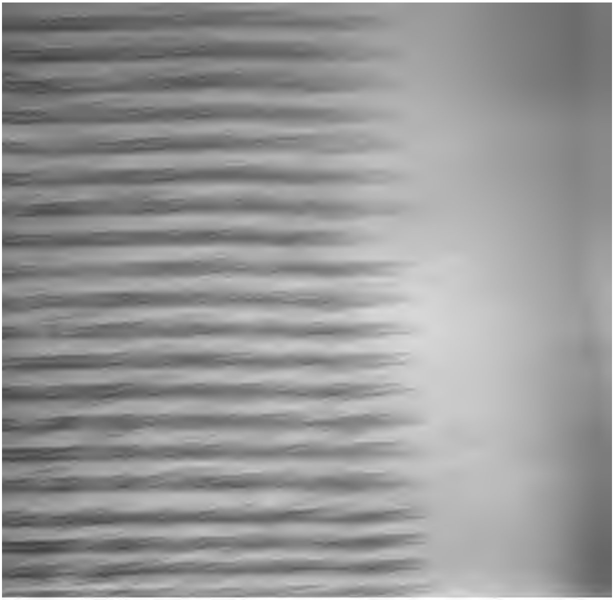
* Cet Apollodore estoit aussi present. Il aimoit extrémement Socrate, mais c'estoit un homme trés-simple. Quand Socrate fut condamné, comme on le menoit en prison, il se mit à crier, *Socrate, ce qui m'afflige le plus, c'est de vous voir mourir innocent.* Socrate luy passant doucement la main sur la teste, luy dit en riant, *mon amy, aimerois-tu mieux me voir mourir coupable ?*

plaisent à m'entendre & à convers
long-temps avec moy, je vous ay di
verité toute pure, c'est qu'ils prennent
singulier plaisir à voir refuter ces gens
se prétendent sages & qui ne le sont po
Car cela n'est pas desagreable. Aussi, c
me je vous l'ay déja dit, c'est Dieu n
me qui m'a donné cet ordre par des C
cles, en songe, & de toutes les autres
nieres dont la Divinité peut faire ent
dre aux hommes ses volontez.

Si ce que je vous dis n'estoit pas vr
il vous seroit aisé de me convaincre
mensonge. Car si je corrompois les jeu
gens, & que j'en eusse déja corromp
faudroit que ceux qui sont vieux, &
sçavent en leur conscience que je l
donné de pernicieux conseil
jeunesse, vinssent s'élever
me faire punir; & s'ils n
faire, ce seroit le devoir
comme de leurs peres
de leurs oncles, de veni
geance contre le corrup
de leurs néveux ou de leu
voy plusieurs qui sont icy
me Criton qui est du mesm
moy & de mon âge, pere de
le, Lysanias le Sphettien pere

plaisent à m'entendre & à converser long-temps avec moy, je vous ay dit la verité toute pure, c'est qu'ils prennent un singulier plaisir à voir refuter ces gens qui se prétendent sages & qui ne le sont point. Car cela n'est pas desagreable. Aussi, comme je vous l'ay déja dit, c'est Dieu mesme qui m'a donné cet ordre par des Oracles, en songe, & de toutes les autres manieres dont la Divinité peut faire entendre aux hommes ses volontez.

Si ce que je vous dis n'estoit pas vray, il vous seroit aisé de me convaincre de mensonge. Car si je corrompois les jeunes gens, & que j'en eusse déja corrompu, il faudroit que ceux qui sont vieux, & qui sçavent en leur conscience que je leur ay donné de pernicieux conseils dans leur jeunesse, vinssent s'élever contre moy & me faire punir; & s'ils ne vouloient pas le faire, ce seroit le devoir de leurs parens, comme de leurs peres, de leurs freres, de leurs oncles, de venir demander vengeance contre le corrupteur de leurs fils, de leurs néveux ou de leurs freres. Et j'en voy plusieurs qui sont icy presents, comme Criton qui est du mesme Bourg que moy & de mon âge, pere de ce Critobule, Lysanias le Sphettien pere d'Eschinés



car je ne veux pas faire valoir icy la prote-ction de ceux que j'ay corrompus, ils pourroient avoir leurs raiſons pour me deffendre, mais ceux que je n'ay pas ſéduits, qui ſont déja avancez en âge, & qui ſont les plus proches parens de ces malheureux, quelle autre raiſon peuvent-ils avoir de me proteger, que mon bon droit & mon innocence ? Ne ſçavent-ils pas que Melitus eſt un menteur, & que je ne dis que la verité ? Voilà, Atheniens, les raiſons que je puis employer pour me deffendre: les autres que je paſſe ſous ſilence, ſont de la meſme force & du meſme poids.

Mais peut-eſtre ſe trouvera-t-il quelques-uns parmy vous qui ſe ſouvenant d'avoir eſté à la meſme place où je me trouve aujourd'huy, ſeront irritez contre moy de ce que dans un peril beaucoup moins grand, ils ont conjuré & ſupplié leurs Juges avec larmes, & que pour exciter une plus grande compaſſion, ils ont fait apporter icy leurs enfans, & fait venir tous leurs parens & tous leurs amis, au lieu que je n'ay point du tout recours à tout cet attirail, quoiqu'il y aït bien de l'apparence que je cours le plus grand de tous les dangers. Peut-eſtre que cette difference ſe preſentant à leur eſprit, les ai-

fausse, il suffit que c'est une opinion ge
ralement reçûë que Socrate a quelque av
tage sur la pluspart des hommes. Si c
qui parmy vous passent pour estre au de
des autres en sagesse, en courage ou en q
que autre vertu, estoient donc tels, cl
honteuse à dire, que j'en ay vû plusieu
qui, quoy qu'ils eussent toûjours passé p
de grands personnages, faisoient pour
des choses d'une bassesse étonnante qu
on les jugeoit, comme s'ils eussent esté
suadez qu'il leur arriveroit quelque gr
mal si vous les faisiez mourir, & qu
deviendroient immortels si vous venie
les absoudre: s'ils estoient tels, di-je, ils
roient un tres-grand affront à cette ville,
ils donneroient lieu aux étrangers de p
ser que parmi les Athéniens ceux qui on
plus de vertu, & que tous les autres ch
sissent préférablement à eux-mesmes p
les élever aux honneurs & aux dignit
ne different en aucune façon des moind
femmes; & c'est ce que vous ne devez
faire, Athéniens, vous qui avez quel
sorte de reputation & d'autorité; &
nous voulions le faire, vous seriez obli
de nous en empescher, & de faire co
noistre que vous condamnerez bien pl
tost celuy qui aura recours à ces scénes

ues pour exciter la compassion, & qui
là rendra vostre ville ridicule, que ce-
qui attendra tranquillement & en re-
, la Sentence que vous prononcerez.
Mais sans parler de la gloire qui est si
ssée d'une telle indignité, il ne me pa-
st pas juste de prier son Juge, ni de se
re absoudre par ses supplications. Il
t le persuader & le convaincre. Car le
ge n'est pas assis sur son siege pour faire
isir en violant la Loy, mais pour ren-
justice en obéïssant à la Loy. C'est ainsi
'il l'a juré par un serment qui doit estre
iolable. Il n'est pas en son pouvoir de
re grace à qui il luy plaist, il est obli-
de faire justice. Il ne faut donc pas que
is vous accoûtumions au parjure, &
is ne devez pas vous y laisser accoûtu-
r. Car les uns & les autres nous blesse-
ns également la Justice & la Religion,
nous deviendrions tous coupables.
N'attendez-donc point de moy Athé-
ns, que j'aye recours auprés de vous à
choses, que je ne croy ni honnestes, ni
es, ni pieuses, & que j'y aye recours,
tout dans une occasion où je suis accusé

Devoir du Juge.

chose toute évidente que je vous enseignerois à ne pas croire de Dieux, & en voulant me justifier, je m'enferrerois dans l'accusation de mes adversaires, & je prouverois contre moy-mesme que je ne croy point de Dieux. Mais il s'en faut bien, Athéniens, que je ne sois dans cette croyance. Je suis plus persuadé de l'existence de Dieu, que mes accusateurs; & j'en suis si persuadé que je m'abandonne à vous & à Dieu, afin que vous me jugiez comme vous le trouverez le meilleur, & pour vous & pour moy.

Quand Socrate eut parlé de cette maniere, les Juges opinerent, & la condamnation passa de trente-trois voix : on declara qu'il estoit atteint & convaincu. Aprés cela Socrate reprit la parole.

JE ne suis nullement fasché, Athéniens, de ce qui s'est passé dans le jugement que vous venez de prononcer; plusieurs choses m'en empeschent, & la principale, c'est que j'y estois tout preparé, & que vous n'avez pas trompé mon attente. Je suis bien plus surpris de la quantité de voix que j'ay euës pour moy. Car je n'espérois pas estre à si peu de chose prés de ma justification, & je croyois que je serois condamné par un plus grand nombre de suffrages. Presentement je voy qu'il

n'a tenu qu'à trente-trois boules que je n'aye esté absous. Il me semble donc que j'ay échapé à toutes les poursuites de Melitus. Et non seulement je luy ay échapé, mais il est évident que si Anytus & Lycon ne se fussent levez pour m'accuser,[a] il avoit perdu ses mille drachmes, n'ayant pas eu la cinquiéme partie des voix pour luy. Melitus me juge donc digne de mort, à la bonne heure,[b] & moy de quelle peine

[a] Il falloit que l'acc[illegible]teur eust la moitié des voix, & encore un cin[illegible]me, autrement il estoit condamné à l'amande [illegible]ille drachmes, c'est à dire, de cent écus. *T[illegible]raste dans le liv. des loix, & Demosthéne contre Androtion.*

[b] *Et moy, de quelle peine?* Pour entendre cecy, il faut sçavoir que quand un accusé estoit jugé coupable, & que l'accusateur demandoit qu'il fust condamné à mort, la loy permettoit à l'accusé de se condamner luy-mesme à une de ces trois peines, à une prison perpetuelle, à une amende, ou à l'éxil ; ce qu'on appelloit ὑποτιμᾶσθαι : & la loy avoit établi cela en faveur des Juges, afin qu'ils n'eussent aucun scrupule de condamner un homme qui en se condamnant luy-mesme se declaroit coupable de son propre aveu. Socrate n'eut garde de donner dans ce piege, aussi Xénophon dit qu'il ne se condamna point, & qu'il ne permit pas à ses amis de le faire, disant que ce seroit avoüer le crime; mais pour obeïr à la loy, en faisant honneur à son innocence, au lieu d'une peine il s'adjuge une recompense digne de luy.

me jugeray-je digne ? Athéniens, vo
verrez clairement que je ne choisis que
que je merite. Qu'est-ce ? & à quoy va
je me condamner ? pour n'avoir pas t
ce que j'ay appris de bon dans toute m
vie ? pour avoir negligé ce que les autr
recherchent avec tant d'empressement, l
richesses, le soin de ses affaires domesti
ques, les employs & les dignitez, & pou
n'estre jamais entré dans aucune cabale
ni dans aucune fonction, pratiques asse
ordinaires dans cette ville. Car je me sui
toûjours connu trop homme de bien &
trop honneste homme pour vouloir con-
server ma vie par ces indignes moyens.
D'ailleurs vous sçavez que je n'ay jamais
voulu prendre aucune profession où je
n'aurois pû travailler en mesme temps
pour vostre utilité & pour la mienne, &
que mon unique but a esté de me tenir
toûjours à portée de vous procurer à cha-
cun en particulier, le plus grand de tous
les biens, en vous persuadant de n'avoir
soin d'aucune des choses qui sont à vous,
avant que de prendre soin de vous mes-
mes, pour vous rendre tres-sages & tres-
parfaits, comme il faut avoir soin de la
ville, avant que de penser aux choses qui
sont à la ville : & ainsi de tout le reste,

: chose devant estre soignée avant
:ense à ce qui luy appartient.
:és tous ces crimes, de quoy suis-
c digne ? d'un grand bien, sans
Athéniens, si vous proportion-
:itablement la récompense au me-
: d'un grand bien qui puisse con-
. un homme comme moy. Et qu'-
qui convient à un pauvre qui est
bienfaicteur, & qui a besoin d'un
loisir pour ne s'employer qu'à vous
, qu'à vous exhorter ? Rien ne luy
nt tant, Athéniens, que d'estre
dans le Prytanée ; cela luy est bien
:u qu'à ceux d'entre vous qui ont
rté le prix des courses de chevaux
:hariots aux Jeux Olympiques. Car
y font par leurs victoires que vous
sez heureux ; & moy je vous rends
blement heureux par les miennes.
eurs ils n'ont pas besoin de ce se-
& j'en ay besoin. S'il faut donc dans
ice m'adjuger une recompense di-
: moy, voilà celle que je merite, c'est
: nourri aux dépens du public.
uand je vous parle ainsi, Athé-

Ceux qui a-voient rem-porté ces vi-ctoires, es-toient regar-dez comme des Dieux.

tantost, lorsque je condamnois les l
mentations & les prieres des accuse
Mais ce n'est nullement cela ; écoute
moy, je vous prie.

C'est une de mes maximes qu'*il ne fa
jamais faire le moindre tort à person
le voulant & le sçachant*. Je ne puis p
vous la faire recevoir aujourd'huy,
temps est trop court. Si vous aviez u
Loy qui ordonnast qu'un jugement
mort occuperoit plusieurs jours, co
me cela se pratique ailleurs, & non p
un seul, je suis persuadé que je vous la f
rois gouster. Mais le moyen de détrui
tant de calomnies dans un si petit espa
de temps ? Estant donc bien convain
qu'il ne faut faire tort à personne, co
ment m'en ferois-je à moy-mesme,
avoüant que je merite d'estre puni, &
me condamnant moy-mesme à quelq
peine ? Quoy, pour faire voir que
crains le supplice auquel me condam
Melitus, supplice que je ne sçay verit
blement si c'est un bien ou un mal, ira
je choisir quelqu'une de ces autres pein
que je sçay certainement estre des mau
& m'y condamneray-je moy-mesme? se
ce à une prison perpetuelle ? Mais qu'ay-
affaire de vivre toûjours esclave des on

Magiſtrats ? Sera-ce à une amende, & à garder la priſon juſqu'à ce que je l'aye payée ? Mais cela revient au meſme, car je n'ay pas de quoy la payer. Me condamneray-je donc à un exil ? peut-eſtre confirmeriez-vous ma ſentence ; mais il faudroit que l'amour de la vie m'euſt bien aveuglé, Athéniens, ſi je ne voyois pas que puiſque vous qui eſtes mes concitoyens, n'avez pû ſouffrir ma converſation ni mes maximes, & qu'elles vous ont eſté ſi fort à charge que vous n'avez eu de ceſſe, juſqu'à ce que vous vous ſoyez deffaits de moy, à plus forte raiſon, les autres ne pourront-ils les ſupporter. Voilà une belle vie à mener pour Socrate, qu'à ſon âge chaſſé d'Athénes, il aille errer de ville en ville comme un vagabond & comme un banni ! Je ſçay bien que par tout où j'iray, les jeunes gens m'écouteront comme ils m'écoutent icy : ſi je les rebute, ils me feront chaſſer par leurs peres, & ſi je ne les rebute pas, leurs peres & leurs parens me chaſſeront à cauſe d'eux.

Mais quelqu'un me dira peut-eſtre : *Quoy, Socrate, quand tu nous auras quittez, ne pourras-tu te tenir en repos, & garder le ſilence ?* Je voy bien que la plus

difficile de toutes les entreprises, c'est de vouloir vous persuader : car si je vous dis que de me taire, c'est desobeïr à Dieu, & que par cette raison, * il m'est impossible de garder le silence, vous ne me croirez point, & vous regarderez cela comme une ironie pleine de quelque mystere. Et si d'un autre costé je vous dis, que le plus grand bien de l'homme, c'est de parler de la vertu tous les jours de sa vie, & de s'entretenir de toutes les autres choses dont vous m'avez entendu discourir, soit en m'examinant moy-mesme, soit en examinant les autres, car une vie sans examen n'est pas une vie, vous me croirez encore moins. Cela est pourtant comme je vous le dis, quoyque vous ne puissiez le croire ; mais enfin je ne suis point accoûtumé à me juger digne de quelque peine. Veritablement, si j'estois riche, je me condamnerois à une amende telle que je pourrois la payer, car cela ne me feroit aucun tort, mais je ne le suis pas, à moins que vous ne vouliez que l'amende soit proportionnée à mon indigence ; & je pourrois peut-estre vous payer environ

[Le] plus grand [bi]en de l'hom[m]e, c'est de [pa]rler de la [v]ertu.

[U]ne vie sans [ex]amen n'est [pa]s une vie.

* Il estoit impossible à Socrate de desobeïr à Dieu, & de garder le silence sur les veritez qu'il devoit enseigner. Quel exemple dans un Payen !

[..]e mine d'argent. Il eſt vray que Pla[..] que voilà, Criton, Critobule, & [A]pollodore veulent que je la pouſſe à [tr]ente mines, dont ils répondront. Je me [co]ndamne donc à trente mines, & voilà [m]es cautions qui ſont tres-ſolvables.

Dix écus.

Trois cens écus.

[So]crate s'eſtant condamné luy-meſme à l'amende pour obeïr à la Loy, les Juges déliberent; & ſans avoir égard à ſa demande, ils le condamnent à mort. Aprés qu'on eût prononcé la Sentence, Socrate reprend.

EN verité, Athéniens, par trop d'impatience & par trop de précipitation, vous allez vous charger d'un grand reproche, & donner lieu à vos envieux d'accuſer voſtre ville, d'avoir fait mourir Socrate cet homme ſage; car pour aggraver voſtre honte, ils m'appelleront ſage, quoyque je ne le ſois point. Au lieu que ſi vous aviez attendu encore un peu de temps, ma mort venoit d'elle-meſme, & vous auriez eu ce que vous demandez. Car vous voyez bien qu'à mon âge, on eſt fort avancé dans ſa courſe, & qu'on eſt bien prés du but. Je ne dis pas cela pour tous mes Juges, mais ſeulement pour ceux qui m'ont condamné à la mort, c'eſt à ceux-là que je m'adreſſe encore.

Penſez-vous donc que j'aurois eſté c
damné, ſi j'avois cru devoir tout fair
tout employer pour me tirer de vos ma
& croyez-vous que j'aurois manqué
paroles touchantes & perſuaſives ? C
ſont pas les paroles qui m'ont manq
Athéniens ; c'eſt l'audace, c'eſt l'im
dence, c'eſt l'envie de vous faire pl
en vous diſant les choſes que vous ai
tant à entendre. C'auroit eſté ſans d
une grande ſatisfaction pour vous, d
voir lamenter, ſoupirer, pleurer, pr
& faire toutes les autres baſſeſſes que v
voyez faire tous les jours à ceux qui
où je me voy. Mais dans ce danger je
pas crû devoir m'abaiſſer à une cho
laſche & ſi honteuſe, & aprés voſtre
reſt, je ne me repens pas de n'avoir
commis cette indignité, car j'aime b
coup mieux mourir aprés m'eſtre def
du comme j'ay fait, que de vivre a
vous avoir priez comme vous auriez v
lu. Ni en juſtice, ni à la guerre, un
neſte homme ne doit pas ſauver ſa vie
toutes ſortes de moyens. Car comme i
rive ſouvent dans les combats qu'on
tres-facilement ſauver ſa vie, en je
les armes, & en demandant quarti
ſon ennemy, il en eſt de meſme dans

s autres dangers, on trouve mille expediens pour éviter la Mort, quand on est capable de tout dire & de tout faire. Eh ce n'est pas là ce qui est difficile, Athéniens, que d'éviter la Mort; mais il l'est beaucoup d'éviter la Honte; elle vient plus rapidement que la Mort. C'est pourquoy presentement, vieux & pesant comme je suis, j'ay esté atteint & pris par la plus lente; & mes accusateurs, comme gens vigoureux & robustes, ont esté attrapez par celle qui marche le plus legerement, qui est l'Infamie. Je m'en vais donc estre livré à la Mort par vostre ordre: * & ceux-là vont estre livrez à l'Infamie & à l'Injustice par l'ordre de la Verité. Pour moy je suis content de mon Arrest; ils le sont aussi du leur. C'est ainsi que cela devoit estre, & ce partage ne pouvoit estre, ni mieux ni plus justement fait.

Il est plus difficile d'éviter la honte que la mort.

* Socrate est condamné par l'injustice des hommes, & ses Juges sont condamnez par l'ordre de la verité: aussi les Athéniens estoient seuls coupables, & envers Dieu & envers les hommes; envers Dieu, en ne reconnoissant pas le Dieu de Socrate, & en foulant aux pieds l'Oracle d'Apollon; & envers les hommes, en corrompant la jeunesse, car ils corrompirent Alcibiade, Hipponicus, Critias, & une infinité d'autres. *Max. de Tyr.*

Aprés cela, vous qui m'avez condamné, je veux vous prédire ce qui vous arrivera; car me voilà dans le moment [a] où les hommes ont les veuës les plus ſeures, & ſont le plus capables de prophétiſer, lorſque la mort approche. Je vous dis donc que vous ne m'aurez pas plutoſt fait mourir, [b] que la vengeance Divine vous pourſuivra, & vous traitera bien plus cruellement que vous ne m'avez traité. En vous défaiſant de moy, vous n'avez cherché qu'à vous décharger de l'importun fardeau de rendre compte de voſtre vie : mais il vous arrivera tout le contraire, & je vous le prédis.

Il s'élevera un plus grand nombre de gens qui vous reprendront. Ils eſtoient retenus par ma preſence & vous ne vous

[a] Les hommes ont les vûës plus ſeures à l'article de la mort, que pendant leur vie, car l'empire des paſſions ceſſe, & l'Ame commence à eſtre en liberté. C'eſt un ſentiment d'Homere, & il n'eſt pas difficile de remonter à la ſource de cette opinion beaucoup plus ancienne que ce Poëte.

[b] Cela arriva comme Socrate l'avoit predit. Il ſurvint bientoſt aprés une peſte furieuſe qui déſola les Athéniens, & on prit pour une marque ſeure de la vengeance Divine tous les malheurs qui fondirent ſur cette injuſte République, & ſur tous les Grecs.

se. La voix Divine, qui m'avertissoit souvent, & qui dans les moindres occa
sions ne manquoit jamais de me détou
ner de tout ce que j'allois entreprendre
& qui ne m'estoit pas bon, aujourd'hu
qu'il m'arrive tout ce que vous voyez,
ce que la plusspart des hommes prenne
pour le plus grand de tous les maux, el
ne m'a donné aucun signe, ni ce mat
quand je suis sorti * de ma maison,
lorsque je suis monté à cette chambr
ni lorsque j'ay commencé à vous parl
Cependant il m'est arrivé tres-souve
qu'elle m'a interrompu & détourné au n
lieu de mes discours; & aujourd'huy, e
ne s'est opposée à moy en quoy que ce s
que j'aye pû dire ou faire. Qu'est-ce q
cela peut signifier? Je vais vous le dire.
y a de l'apparence que ce qui m'arrive
un fort grand bien. Car nous nous tro
pons tous sans doute, si nous pensons q
la mort soit un mal. En voicy une pr
ve bien évidente. C'est que si je n'av
pas dû me procurer aujourd'huy quelq
bien, le Dieu qui a soin de moy n'aur
pas manqué de m'en avertir à son or
naire. Approfondissons la chose de ce
maniere, pour faire voir que c'est une
perance bien fondée que de croire qu
mort est un bien.

* *Car Socrate ne fut mis en prison qu'a-pres qu'il fut condamné.*

avoir eu une nuit si tranquile, sans au
cune inquietude, sans aucun trouble, san
le moindre songe, comparoit cette nuit
là avec toutes les autres nuits qu'il a euës
& avec tous les autres jours qu'il a passez
& qu'il fust obligé de dire en verité & e
conscience, combien il auroit passé d
jours & de nuits dans toute sa vie plu
heureusement que cette nuit-là, je su
persuadé, dis-je, non seulement qu'u
simple particulier, mais que le grand Ro
mesme, en trouveroit un si petit nombr
qu'il seroit tres-aisé de les compter. Si l
mort est quelque chose de semblable, j
l'appelle justement un tres-grand gain
car tout le temps n'est qu'une nuit for
longue.

Que si la mort est un passage de ce lie
cy dans un autre, & que ce qu'on dit so
veritable, que là-bas est le rendez-vous d
tous ceux qui ont vêcu, quel plus gran
bien peut-on s'imaginer, mes Juges? C
si en quittant ceux qui contrefont icy l
Juges, on trouve dans les enfers les ver
tables Juges, qu'on dit qui administre
la Justice avec tant d'équité, Minos, Rh
damanthe, Eacus, Triptoléme & tous l
autres demy-Dieux qui ont esté justes pe
dant leur vie, ce changement n'est-il p

heureux ? Combien n'acheteriez-vous pas de vous entretenir avec Musée, avec Hesiode, avec Homere? Pour moy, si cela est veritable, je mourrois mille fois pour joüir d'un si grand plaisir. Dans quels transports de joye ne feray-je point quand je me trouveray avec Palamede, avec Ajax le Telamonien, & avec tous les autres Heros de l'antiquité qui ont esté icy les victimes de l'injustice! Quel agrément pour moy de comparer mes avantures avec les leurs! mais un agrément encore infiniment plus grand & plus considerable, c'est de passer les jours à interroger & à examiner tous ces personnages, pour distinguer * ceux qui sont veritablement sages, d'avec ceux qui croyent l'estre & ne le sont point. Est-il quelqu'un, mes Juges, qui me donnast tout ce qu'il a au monde pour examiner celuy qui mena une si nombreuse armée contre Troye, où Ulysse, où Sisyphe, & cent mille autres, hommes & femmes qu'on pourroit nom-

Il met ensemble ces trois Poëtes, comme les Auteurs de la Theologie payenne.

* En les interrogeant sur tout ce qu'ils ont fait pendant la vie, & en leur demandant raison de toutes leurs actions; car Socrate parle icy de la Sagesse qu'ils avoient, ou qu'ils croyoient avoir dans ce monde, & il ne presuppose point que des bienheureux puissent se croire sages, & ne l'estre point.

mer, & dont la converſation & l'examen ſeroient une felicité inexprimable. Ceux-là ne feroient pas mourir pour cet examen. Ils ſont plus heureux que nous en toutes choſes & joüiſſent de l'immortalité. C'eſt pourquoy, mes Juges, vous ne devez avoir que de bonnes eſperances ſur la mort, perſuadez de cette verité conſtante* qu'il n'y a aucun mal pour un homme de bien, ni pendant ſa vie, ni aprés ſa mort, & que les Dieux ont ſoin de tout ce qui le regarde, car ce qui m'arrive preſentement n'eſt point l'effet du haſard, & je ſuis tres-convaincu qu'il m'eſt beaucoup meilleur de mourir & d'eſtre délivré de tous les embarras de cette vie. Voilà pourquoy le Dieu qui a pris ſoin de ma conduite, ne m'a point détourné aujourdhuy. Je n'ay donc aucun reſſentiment contre mes accuſateurs, ni contre ceux qui m'ont condamné, quoyque leur intention n'ait pas eſté de

Il ne peut y avoir aucun mal pour les juste, ni pendant leur vie, ni aprés leur mort.

* Voilà une confiance payenne. Socrate ignoroit les funeſtes effets du peché & de la corruption des hommes qui font que le plus juſte doit toûjours trembler, ce qui a fait dire par S. Jéroſme, *Nullus, quamvis ſanctus ſit, ſecurus pergat ad judicem.* Cette maxime de Socrate ne peut donc eſtre vraye que pour ceux à qui Dieu a fait miſericorde, & à qui il n'impute pas leurs pechez.

me faire du bien, & qu'ils n'ayent cherché qu'à me nuire ; en quoy j'aurois quelque sujet de me plaindre d'eux. La seule chose que je leur demande, car je veux bien les prier, & je vais leur adresser la parole. Je vous prie donc que lorsque mes enfans seront grands, * vous les punissiez bien, s'ils vous font les mesmes chagrins que je vous ay faits. Que si vous voyez qu'ils préferent les richesses à la vertu, & qu'ils se croyent quelque chose, quoyqu'ils ne soient rien, ne manquez pas de les bien reprendre & de leur faire honte de ce qu'ils ne s'appliquent pas aux choses qui meritent tous leurs soins, & qu'ils se croyent ce qu'ils ne sont point du tout. Car c'est ainsi que j'en ay usé envers vous. Si vous m'accordez cette grace, & moy & mes enfans, n'aurons qu'à nous loüer de vostre justice. Mais il est temps que nous nous retirions chacun de nostre costé, moy pour mourir & vous

* Non seulement Socrate n'est point fasché de mourir pour la justice ; mais il en est si aise qu'il prie ses Juges de traitter ses enfans comme ils le traittent, si ses enfans sont assez heureux pour leur faire les mesmes chagrins qu'il leur a faits, c'est-à-dire, s'ils travaillent à les corriger de leur injustice, de leur idolatrie, & de tous leurs autres vices.

pour vivre. Or qui de vous ou de moy, va faire un meilleur marché,* c'est ce qui n'est connu de personne, & Dieu seul le sçait.

* Socrate ne parloit pas ainsi par ignorance, car il sçavoit fort bien que la mort des justes est plus heureuse que la vie des scelerats. Mais le peuple qui venoit de le candamner, n'estoit pas alors en état de goûter cette maxime; c'est pourquoy Socrate dit, *Dieu seul le sçait*, aussi Dieu fit bientost connoistre la difference qu'il y avoit entre l'état de Socrate & celuy de ses Juges. Les Athéniens se répentirent d'avoir fait perir un innocent, celuy qui avoit esté condamné par une sentence publique fut regreté par un deüil public. Les Ecoles & les lieux d'exercices furent fermez, on erigea une Statuë à Socrate, on luy consacra une chapelle, & on fit le procés à ses accusateurs. Melitus fut mis en piéces, Anytus fut chassé d'Heraclée où il s'estoit sauvé, & tous ceux qui avoient eu part à cette conspiration furent regardez comme des maudits & des excommuniez, & reduits par là à un tel desespoir, que la pluspart se tuerent eux-mesmes.

loüe son Zéle, mais avant que de se rendre il veut examiner s'il est juste qu'il sorte de la prison sans le consentement des Athéniens. Il est donc question icy de sçavoir si un homme qui est condamné à mort, quoy-qu'injustement, peut sans crime se dérober aux loix & à la justice. Socrate estoit le seul de son temps qui eust mis cela en question; mais, ce qui est bien plus surprenant, il seroit peut estre le seul dans nostre siecle. Tout ce que nous voyons devant nos yeux; tout ce que nous lisons dans nos histoires; en un mot tous les exemples de ce que l'amour de la vie & la peur de la mort font faire aux hommes, ont si fort corrompu nostre jugement, que nous ne pouvons presque plus juger de ce que demande la veritable justice, & que nous prenons pour juste ce que tout le monde fait: & il n'y a peut estre pas d'erreur plus capitale. Mais puisque l'action d'un payen qui a mieux aimé mourir que de violer la justice, nous

puiſt aujourd'huy en folie, ou entiérement, voyons ſi nous ne trouverons point quelque regle ſeure qui puiſſe nous ramener par ſon autorité, & nous éclairer par ſa lumiere. La Religion Chrétienne nous en pourroit fournir pluſieurs : mais en voicy une où nous trouvons au ſouverain degré l'un & l'autre de ces deux caracteres. Saint Paul eſt en priſon dans la Macedoine ; une nuit les portes de ſa priſon s'ouvrent, ſes chaiſnes tombent ; & non ſeulement il ne ſe ſauve pas, mais il empeſche les autres de ſe ſauver. Saint Pierre eſt mis en priſon par Herode qui avoit reſolu de le faire mourir aprés la feſte de Paſques ; la nuit qui preceda le jour deſtiné à ſon ſuplice, il ſe ſauve, mais comment ſe ſauve-t-il? Dieu ne ſe contente pas de délier ſes chaiſnes, & de luy ouvrir la priſon, il luy envoye un Ange qui le pouſſe,

ne les tente point. Il n'y a qu'un Ange qui puiſſe les obliger à ſortir. Socrate, qui n'eſtoit pas ſaint, mais qui ſuivoit autant qu'il luy eſtoit poſſible la meſme lumiere qui éclaire & guide les ſaints, ſe conduit de la meſme maniere : on a beau luy ouvrir la priſon & délier ſes chaiſnes, ſon Ange ne parle point, & il demeure. Il aime mieux mourir innocent que de vivre coupable : mais avant que de ſe determiner, il écoute les raiſons de ſon amy qui parle avec beaucoup de force, & qui n'oublie rien pour l'ébranler, & il luy oppoſe enſuite avec une éloquence divine, des principes inconteſtables qui ont la verité & la juſtice meſme pour fondement, & où l'on reconnoiſt les rayons de la doctrine Evangelique. Qu'il faut mépriſer l'opinion des hommes, & ne faire cas que du jugement de Dieu ; qu'il ne faut pas ſouhaitter de vivre, mais de bien vivre ; que la juſtice eſt la vie de l'Ame, & l'injuſtice ſa mort ;

qu'il ne faut jamais faire de mal à ses ennemis, ni se vanger des injures qu'on a reçûës; qu'il vaut mieux mourir que de pécher; qu'il faut obeïr aux Loix & à la Patrie; que l'injustice des hommes n'est pas un pretexte legitime pour manquer de respect aux Loix, & que les Loix que Dieu a établies dans ce monde ont dans l'autre monde des sœurs qui vengent les outrages qu'on leur a faits.

Voilà les principes de cette action de Socrate. Ceux qui prendront la peine de les examiner, & d'en peser les consequences seront pleinement convaincus, non seulement que Socrate en réfusant de se sauver fit l'action d'un homme de bien; mais ce qui est encore plus, qu'il ne pouvoit estre homme de bien & ne la pas faire. Et ce n'est que dans cette veuë que Quintilien a decidé que ce Philosophe en abandonnant le peu qui luy restoit à vivre a gagné tout ce qu'il avoit vécu, &

la vie de tous les ſiecles. Voilà les pensées dont on doit tenir ſon Ame toûjours pleine, afin que le vice ne puiſſe jamais s'y gliſſer; car ſi une fois on ſe relache, & que cet ennemy ſous une belle apparence, & ſous un pretexte ſpecieux gagne ſur nous quelque choſe, il aura bientoſt tout gagné, il ne trouve plus de digue qui l'arreſte.

LE
CRITON,
OU
DE CE QU'IL FAUT FAIRE.

SOCRATE ET CRITON.

SOCRATE.

POURQUOY venez-vous de si bonne heure, Criton ? Il me semble qu'il est encore bien matin.

CRITON.

Il est vray.

SOCRATE.

Quelle heure peut-il donc bien estre ?

CRITON.

Un peu avant la petite pointe du jour.

SOCRATE.

Je m'étonne que le Geolier ait voulu vous laisser entrer.

CRITON.

C'est un homme que je connois fort, qui m'a vû icy assez souvent, & qui m'a quelque obligation.

SOCRATE.

Ne faites-vous que d'arriver, ou y a-t-il long-temps que vous estes venu ?

CRITON.

Il y a assez long-temps que je suis icy.

SOCRATE.

Pourquoy-donc vous teniez-vous ainsi en repos auprés de moy, au lieu de m'éveiller dés que vous estes entré ?

CRITON.

A Dieu ne plaise, Socrate, car moy-mesme je voudrois fort me défaire de tous mes chagrins, & de toutes mes inquietudes qui ne me permettent pas de fermer l'œil; mais depuis que je suis entré je vous admire de dormir d'un si bon somme ; & je n'ay pas voulu vous éveiller exprés pour vous laisser joüir de ces bons moments. En verité, Socrate, depuis que je vous connois, j'ay toûjours esté charmé de vostre patience & de vostre douceur ; mais beaucoup plus dans la conjoncture presente où vous regardez d'un œil si tranquile & si desinteressé l'estat où vous estes.

Tranquilité de Socrate la veille de sa mort.

La douceur & la patience de Socrate.

SOCRATE.

Ce seroit une chose fort indécente, Criton, à mon âge, d'apprehender la mort.

CRITON.

Eh ! combien de gens voit-on tous les jours, que dans de pareils malheurs, l'âge n'exempte pas de ces craintes !

SOCRATE.

Il eſt vray. Mais enfin, pourquoy eſtes-vous donc venu de ſi bonne heure ?

CRITON.

Pour vous apprendre une nouvelle tres-faſcheuſe, & qui, quelque peu de part que vous paroiſſiez y prendre, ne laiſſe pas de m'accabler de douleur, & d'accabler tous vos parens & tous vos amis. Enfin la plus terrible nouvelle que l'on puiſſe jamais apporter.

SOCRATE.

Quelle nouvelle ? Eſt-il donc arrivé de Delos ce Vaiſſeau dont le retour doit eſtre ſuivi de ma mort ?

V. le commencement du Phedon, l'hiſtoire du vaiſſeau expliqué

CRITON.

Il ne l'eſt pas encore, mais il arrivera sans doute aujourdhuy, ſelon les nouvelles que nous en apportent des gens qui viennent de Sunium où ils l'ont laiſſé. Car à ce compte, il ne peut pas manquer d'eſtre icy aujourdhuy &, vous ne pourrez éviter de mourir demain.

SOCRATE.

A la bonne heure, Criton, que cela

vous. Pour moy, ſi vous mourez, outre le malheur d'eſtre privé pour toûjours d'un amy, de la perte duquel perſonne ne pourra jamais me conſoler, j'ay encore à craindre que beaucoup de gens, qui ne nous connoiſſent pas bien ni vous ni moy, ne croyent que pouvant vous ſauver ſi j'avois voulu employer mon bien, je vous ay abandonné. Eſt-il rien de ſi honteux que d'avoir la réputation d'eſtre plus attaché à ſon argent qu'à ſes amis? Car enfin le peuple ne pourra jamais ſe perſuader que c'eſt vous qui n'avez pas voulu ſortir d'icy lorſque nous vous en avons preſſé.

e peuple ne eut compren're qu'un omme con'amné à mort e ſe ſauve as quand il e peut.

SOCRATE.

Mais mon cher Criton, devons-nous nous mettre tant en peine de ce que croira le peuple? n'eſt-ce pas aſſez que les plus raiſonnables, les ſeuls dont nous devons nous ſoucier, ſçachent de quelle maniere

[illegible]

SOCRATE.

* Plût à Dieu, Criton, que le peuple fût capable de faire les plus grands maux, il seroit aussi capable de faire les plus grands biens. Ce seroit un grand bonheur, mais il ne peut ni l'un ni l'autre; car il ne dépend pas de luy de rendre les hommes sages ou fols. Il ne fait donc que ce qu'il peut faire.

CRITON.

Je le veux, mais répondez-moy, je vous prie, N'est-ce point pour m'épargner & pour épargner vos autres amis, que vous ne voulez pas sortir d'icy; de peur que si vous en sortiez on ne nous fist des affaires, en nous accusant de vous avoir enlevé, & que nous ne fussions obligez par [illegible]

[illegible]

* [illegible]

pour vous ſauver nous nous expoſions à tous ces dangers, & à de plus grands meſme s'il eſt neceſſaire? Encore une fois, mon cher Socrate, croyez-moy, prenez ce party.

SOCRATE.

Il eſt vray, Criton, que j'ay ces conſiderations & beaucoup d'autres encore.

CRITON.

N'apprehendez point, je vous en prie, car premierement la ſomme que l'on demande pour vous tirer d'icy, n'eſt pas fort conſiderable. D'ailleurs vous * voyez la miſere de ceux qui pourroient nous accuſer: il ne faudra pas beaucoup d'argent pour les faire taire, mon bien ſeul ſuffira. Que ſi vous faites quelque difficulté d'accepter mon offre, il y a icy un bon nombre d'eſtrangers qui ne demandent pas mieux que de vous fournir tout l'argent dont vous aurez beſoin: le ſeul Simmias Thebain, a apporté pour cela des ſommes tres-conſiderables: Cebés eſt en eſtat de faire la meſme coſe & pluſieurs autres encore. Que ces craintes ne vous faſſent donc pas perdre l'envie de

* Ceux qui faiſoient le métier d'accuſateurs à Athénes, eſtoient des miſerables à qni on fermoit la bouche pour de l'argent.

vous

soit ainsi puisque c'est la volonté des Dieux. Je ne pense pourtant pas que ce Vaisseau arrive aujourdhuy.

CRITON.

D'où tirez-vous cette conjecture?

SOCRATE.

Je vais vous le dire. Je ne dois mourir que le lendemain du retour de ce Vaisseau.

CRITON.

C'est au moins ce que disent ceux qui doivent faire executer la Sentence.

SOCRATE.

Ce Vaisseau n'arrivera que demain, comme je l'augure d'un certain songe que j'ay eu cette mesme nuit, il n'y a qu'un moment. * Il y a mesme de l'apparence que c'est un bonheur que vous ne m'ayez pas éveillé.

CRITON.

Quel est donc ce songe?

SOCRATE.

Songe remarquable de Socrate.

Il m'a semblé que j'ay vû approcher de moy, une femme fort belle & fort bien faite, vestuë de blanc, qui m'appel-

* Il parle ainsi, parce que l'on croyoit que les songes du matin estoient les plus clairs & les plus veritables. *Certiora & colatiora somniari affirmant sub extimis noctibus, quasi jam emergente animarum vigore, producto sopore.* Tertul. de anima.

loit, en me disant, Socrate,*

Dans trois jours tu seras à la fertile Phthie.

Phthie estoit la patrie d'Achile. V. la rem.

CRITON.

Voilà un étrange songe, Socrate!

SOCRATE.

Il est fort significatif, Criton.

CRITON.

Oüy sans doute, mais pour cette fois Socrate, suivez mes conseils, sauvez-

* Dans le IX. livre de l'Iliade, Achile menaçant de se retirer, dit à Ulysse, *dés demain vous verrez l'Hellespont couvert de mes vaisseaux, & si Neptune m'accorde une heureuse navigation, dans trois jours j'arriveray à la fertile Phthie.* Et c'est ce dernier vers que Socrate entend de la bouche de cette femme qui luy apparoist en songe, car nos songes sont toûjours proportionnez à nostre génie, à nos habitudes, à nostre maniere de penser. Rien ne marque mieux la douce idée que Socrate se faisoit de la mort, que l'application de ce passage où il ne l'envisage que comme une heureuse navigation, & non seulement comme une heureuse navigation, mais comme une navigation qui le ramene dans sa patrie. Les Grammairiens toûjours attachez à la lettre, n'ont pas demeslé la finesse & la beauté de ce passage, où ils n'ont trouvé qu'une idée grossiere de la mort, à cause de quelque ressemblance qu'a le mot, Phthie, avec le verbe φθίειν, *corrompre*, comme si Φθίη pouvoit jamais estre pris pour φθίσις, & par un Grec.

vous. Pour moy, ſi vous mourez, outre le malheur d'eſtre privé pour toûjours d'un amy, de la perte duquel perſonne ne pourra jamais me conſoler, j'ay encore à craindre que beaucoup de gens, qui ne nous connoiſſent pas bien ni vous ni moy, ne croyent que pouvant vous ſauver ſi j'avois voulu employer mon bien, je vous ay abandonné. Eſt-il rien de ſi honteux que d'avoir la réputation d'eſtre plus attaché à ſon argent qu'à ſes amis? Car enfin le peuple ne pourra jamais ſe perſuader que c'eſt vous qui n'avez pas voulu ſortir d'icy lorſque nous vous en avons preſſé.

Le peuple ne peut comprendre qu'un homme condamné à mort ne ſe ſauve pas quand il le peut.

SOCRATE.

Mais mon cher Criton, devons-nous nous mettre tant en peine de ce que croira le peuple? n'eſt-ce pas aſſez que les plus raiſonnables, les ſeuls dont nous devons nous ſoucier, ſçachent de quelle maniere les choſes ſe ſeront paſſées?

CRITON.

Vous voyez pourtant qu'il eſt neceſſaire, Socrate, de ſe mettre en peine du bruit du peuple, & voſtre exemple nous fait aſſez voir, qu'il eſt non ſeulement capable de faire les plus petits maux, mais les plus grands, & de s'emporter avec

excés contre ceux qui sont une fois décriez dans son esprit.

SOCRATE.

* Pleust à Dieu, Criton, que le peuple fust capable de faire les plus grands maux! il seroit aussi capable de faire les plus grands biens. Ce seroit un grand bonheur, mais il ne peut ni l'un ni l'autre; car il ne dépend pas de luy de rendre les hommes sages ou fols. Il ne fait donc que ce qu'il peut faire.

CRITON.

Je le veux, mais répondez-moy, je vous prie, N'est-ce point pour m'épargner & pour épargner vos autres amis, que vous ne voulez pas sortir d'icy? de peur que si vous en sortiez on ne nous fist des affaires, en nous accusant de vous avoir enlevé, & que nous ne fussions obligez par là d'abandonner nostre bien, ou de donner de grosses sommes d'argent, ou mesme de souffrir quelque chose encore de plus funeste. Si c'est-là vostre crainte, Socrate, défaites-vous-en au nom des Dieux. N'est-il pas juste que

* Beau principe de Socrate. Il n'y a que celuy qui peut faire les plus grands maux qui puisse faire les plus grands biens. Cela ne peut convenir aux hommes : il ne convient qu'à Dieu.

chose de bon, que de toutes les opinions des hommes, les unes doivent estre estimées & les autres ne l'estre point. Criton, au nom des Dieux, cela ne vous semble-t-il pas bien dit ? Car comme selon toutes les apparences humaines, vous n'estes pas en danger de mourir demain, il est à présumer que la crainte que donne un danger present, ne vous fera point prendre le change. Pensez-y donc bien. Ne trouvez-vous pas que l'on a dit fort justement qu'il ne faut pas estimer toutes les opinions des hommes, mais quelques-unes seulement ; & non pas mesme de tous les hommes, mais seulement de quelques-uns. Que dites-vous ? cela ne vous semble-t-il pas vray ?

Choix qu'il faut faire des opinions.

CRITON.

Fort vray.

SOCRATE.

A ce compte, n'est-ce pas pour les bonnes opinions que l'on doit avoir de l'estime, & du mépris pour les méchantes ?

CRITON.

Sans doute.

SOCRATE.

Les bonnes ne sont-ce pas celles qu'ont les sages, & les méchantes celles qu'ont les fous ?

CRITON.

Cela ne peut eſtre autrement.

SOCRATE.

Voyons, que répondrez-vous à cecy ? un homme qui fait ſes exercices, lorſqu'il prend leçon ſera-t-il touché de la loüange & du blaſme du premier venu, ou de celuy-là ſeulement qui ſera * ou Medecin ou Maiſtre ?

CRITON.

De celuy-cy ſans doute.

SOCRATE.

Il faut donc craindre le blaſme, & aimer les loüanges de ce ſeul homme, & mépriſer ce qui vient des autres.

CRITON.

Sans difficulté.

SOCRATE.

Par cette raiſon il faut que ce jeune homme, ne mange, ne boive, & ne faſſe rien que par l'ordre de ce Maiſtre, de cet homme entendu, & qu'il ne ſe gouverne point du tout ſelon le caprice des autres.

* Car on faiſoit ces exercices, ou pour ſa ſanté, ou pour acquerir de l'adreſſe & des forces: dans le premier cas on ſe gouvernoit par les ordres du Medecin, & dans le ſecond on ſuivoit auſſi les regles du Maiſtre.

CRITON.

Cela eſt vray.

SOCRATE.

Voilà donc qui eſt établi. Mais ſi en deſobéïſſant à ce Maiſtre, & en mépriſant ſon eſtime & ſes loüanges, il ſe laiſſe ébloüir aux careſſes & aux loüanges du peuple & des ignorants, ne luy en arrivera-t-il point de mal ?

CRITON.

Comment cela ſeroit-il poſſible ?

SOCRATE.

Mais ce mal qu'il en recevra, de quelle nature ſera-t-il, à quoy aboutira-t-il, & à quoy s'attachera-t-il ?

CRITON.

A ſon corps ſans doute, qui ſe ruinera par là.

SOCRATE.

Cela eſt fort bien, mais n'eſt-ce pas la meſme choſe ſur tout ? Car ſur le juſte, & ſur l'injuſte, ſur l'honneſte & ſur le deſhonneſte, ſur le bon & ſur le mauvais, qui ſont preſentement la matiere de noſtre diſpute, nous en rapporterons-nous plûtoſt à l'opinion du peuple pour la ſuivre, qu'à celle d'un ſeul homme, s'il s'en rencontre un tres-expert & tres-habile, pour lequel ſeul nous devons avoir plus de reſ-

peƈt & plus de déference que pour tout le reſte du monde enſemble ? & ſi nous ne nous conformons aux ſentimens de ce ſeul homme, n'eſt il pas vray que nous ruinons & perdons entierement ce qui ne vit & n'aquiert de nouvelles forces que par la juſtice, & qui ne perit que par l'injuſtice ſeule ? Ou faut-il croire que cela n'eſt rien ?

L'Ame ne vit que par la juſtice.

CRITON.

Je ſuis de voſtre avis.

SOCRATE.

Prenez garde, je vous prie ; ſi en ſuivant l'opinion des ignorants, nous détruiſons ce qui ne ſe conſerve que par la ſanté, & qui ſe corrompt par la maladie, peut-on vivre aprés que cela eſt corrompu, eſt-ce noſtre corps, ou ne l'eſt-ce pas ?

CRITON.

Ce l'eſt ſans doute.

SOCRATE.

Peut-on donc vivre aprés que le corps eſt détruit & corrompu ?

CRITON.

Non aſſeurément.

SOCRATE.

Mais peut-on vivre aprés la corruption de ce qui n'a de ſalut que par la juſtice & que l'injuſtice ſeule détruit ? ou croyons-nous bien moindre que le corps, cette

La juſtice le ſalut de l'ame.

chose, quelle qu'elle soit, que la justice & l'injustice ont pour objet ?

CRITON.

Point du tout.

SOCRATE.

La croyons-nous donc plus considerable ?

CRITON.

Beaucoup plus.

SOCRATE.

Nous ne devons donc pas, mon cher Criton, nous mettre en peine que dira le peuple, mais que dira celuy-là seul qui connoist le juste & l'injuste, & ce seul n'est autre que la verité. Vous voyez par là que vous avez établi de faux principes lorsque vous avez dit au commencement, que nous devions faire cas de l'opinion du peuple sur le juste, sur le bon, sur l'honneste, & sur leurs contraires. Quelqu'un me dira peut-estre que le peuple a le pouvoir de nous faire mourir.

Dans toutes nos actions nous ne devons regarder que la verité, c'est à dire, Dieu, qui est seul la verité mesme.

CRITON.

C'est ce que l'on vous dira asseurément.

SOCRATE.

Cela est vray aussi. Mais, mon cher Criton, cela ne change pas la nature de ce que nous venons de dire, qui demeure toûjours le mesme. Car prenez-y bien garde

s'il ne demeure pas toûjours dans voſtre eſprit, qu'il ne faut pas tant rechercher de vivre que de bien vivre.

La vie n'eſt rien, mais la bonne vie eſt tout.

CRITON.

C'eſt ce qui y demeure ſans doute.

SOCRATE.

N'y demeure-t-il pas auſſi que ce bien n'eſt autre choſe que l'honneſte & le juſte?

La bonne vie ne conſiſte que dans l'honneſteté & dans la juſtice.

CRITON.

Oüy.

SOCRATE.

De tout ce que vous venez de m'accorder, il faut examiner avant toutes choſes, s'il y a de la juſtice ou de l'injuſtice, que je ſorte d'icy ſans la permiſſion des Athéniens. Car ſi cela eſt juſte, il faut faire tous ſes efforts pour y réüſſir, mais s'il eſt injuſte, il faut en abandonner le deſſein: Car pour toutes ces conſiderations que vous m'avez alleguées, d'argent, de réputation, de famille, ne ſont-ce pas des conſiderations de cette vile populace, qui fait mourir ſans raiſon, & qui voudroit aprés faire revivre de meſme s'il luy eſtoit poſſible? Mais pour nous qui penſons d'une autre maniere, tout ce que nous avons à conſiderer, c'eſt ce que nous venons de dire, ſi nous ferons une choſe juſte de donner de l'argent & d'avoir de

Portrait du peuple

l'obligation à ceux qui nous tireront d'icy, & si eux & nous nous ne commettrons point en cela d'injustice. Car si c'est en commettre une, pour s'empêcher de le faire, il ne faut point tant raisonner, s'il faut mourir en demeurant icy, ou souffrir mesme quelque chose de plus terrible.

Il vaut mieux mourir que de commettre une injustice.

CRITON.

Vous avez raison, Socrate, voyons-donc comment nous ferons.

SOCRATE.

Voyons-le ensemble; & si vous avez quelque bonne chose à répondre lorsque je parleray, dites-la afin que je m'y rende. Sinon, cessez enfin je vous prie, de me presser de sortir d'icy malgré les Athéniens; je serois asseurément tres-ravi que vous pussiez me persuader de le faire, mais je ne le puis sans estre persuadé. Voyez-donc si vous serez satisfait de la maniere dont je vais commencer cet examen, & taschez de répondre à mes questions le mieux qu'il vous sera possible.

CRITON.

Je le feray.

SOCRATE.

Est-il vray qu'il ne faut faire d'injustice à personne? ou est-il permis d'en faire en quelque maniere à celuy-cy lorsqu'il est

Il ne faut faire injustice à qui que ce soit; il n'y a sur cela

difference ni de temps ni de personnes.

deffendu d'en faire à celuy-là ? ou eſt-il abſolument vray que toute injuſtice n'eſt ni bonne ni honneſte, comme nous en ſommes déja ſouvent convenus, & comme nous le diſions encore tout à l'heure ? ou bien enfin tous ces ſentimens, dans leſquels nous eſtions, ſe ſont-ils évanoüis dans ce peu de jours, & ſeroit-il poſſible, Criton, qu'à noſtre âge, nos entretiens les plus ſerieux euſſent eſté ſemblables à ceux des enfans ſans que nous nous en fuſſions apperceus ? ou plûtoſt faut-il s'en tenir uniquement à ce que nous avons dit, & demeurera-t-il pour conſtant que toute injuſtice eſt honteuſe & funeſte à celuy qui la commet, quelque choſe que les hommes en diſent, & quelque bien ou quelque mal qui luy en puiſſe arriver ?

L'injuſtice toujours honteuſe & funeſte à celuy qui la commet.

CRITON.

Cela eſt conſtant.

SOCRATE.

Il ne faut donc point faire d'injuſtice en aucune maniere ?

CRITON.

Non ſans doute.

SOCRATE.

Il ne faut pas meſme en faire à ceux qui nous en font, quoyque ce peuple croye que cela eſt permis, puiſque vous

avoüez qu'il n'en faut faire en aucune maniere.

CRITON.

Il me le semble.

SOCRATE.

Mais quoy, doit-on faire du mal ou ne le doit-on point?

CRITON.

On ne le doit pas sans doute, Socrate.

SOCRATE.

Mais est-il juste, comme le croit le peuple, de rendre le mal que l'on a receu, ou trouvez-vous que cela soit injuste?

CRITON.

Fort injuste.

SOCRATE.

C'est une injustice de rendre le mal pour le mal.

Il est donc vray qu'il n'y a point de difference entre faire le mal, & estre injuste?

CRITON

Je l'avouë.

SOCRATE.

Il ne faut donc point faire à son tour aucune injustice à qui que ce soit, ni luy faire le moindre mal, quelque chose qu'il nous ait fait. Mais prenez bien garde, Criton, qu'en m'avoüant cela, vous ne parliez contre vostre propre sentiment. Car je sçay fort bien qu'il y a peu de per-

Socrate recon-

noist qu'il y a trés-peu de gens qui soient persuadez de cette vérité, qu'il ne faut pas se vanger, & rendre le mal pour le mal.

sonnes qui en puissent tomber d'accord. Il est impossible que ceux qui ne sont pas sur cela d'un mesme sentiment, s'accordent jamais bien ensemble. Il arrive au contraire qu'en méprisant les opinions les uns des autres, ils se méprisent tous également. Examinez-donc bien si vous estes de mesme avis que moy, & commençons à raisonner sur ce principe que nous ne devons jamais faire d'injustice, quand mesme on nous en auroit fait, ni repousser le mal par le mal. Pour moy je n'en ay jamais eu, & n'en auray jamais d'autre. Dites-moy donc si vous avez changé, sinon écoutez ce qui va suivre.

CRITON.

Je l'écoute.

SOCRATE.

Je dis donc, ou plûtost je vous demande, un homme qui a promis une chose juste, doit-il la tenir, ou y manquer?

CRITON.

Il la doit tenir.

SOCRATE.

C'est en faire un trés-visible & aux Loix & à l'Estat.

Par là voyez si en sortant d'icy sans le consentement des Athéniens, [illegible] ne ferons point de mal à quel[illegible] & à ceux-là [illegible]

pu[illegible]

nous paroist à tous également juste ?

CRITON.

Je ne sçaurois répondre à ce que vous me demandez, car je ne l'entends point.

SOCRATE.

Prenez bien garde ; lorsque nous nous mettrons en estat de nous enfuir, ou comme il vous plaira appeller nostre sortie, si les Loix & la République venoient se presenter en corps devant nous, & qu'elles nous dissent, Socrate, qu'allez-vous faire, d'executer l'entreprise que vous tramez, qu'est-ce autre chose que ruiner entierement les Loix & la Republique ? Croyez-vous qu'une ville subsiste aprés que la justice non seulement n'y a plus de force ; mais qu'elle a esté mesme corrompuë, renversée, & foulée aux pieds par des particuliers ? Que pourrions-nous répondre, Criton, à de pareilles demandes & à beaucoup d'autres encore ? Car qu'y a-t-il qu'un Orateur ne pust dire sur le renversement de cette Loy qui ordonne que les jugements rendus ne seront point executez ? Leur répondrons-nous que la République nous a fait injustice, & qu'elle n'a pas bien jugé ? Est-ce là ce que nous

Socrate introduit les Loix & la République qui luy parlent.

Réponse ordinaire de ceux qui foulent aux pieds les Loix & la Justice.

CRITON.

Sans difficulté, Socrate.

SOCRATE.

Que diront-donc les Loix ? Socrate, n'eſt-il pas vray que nous ſommes convenus vous & nous de nous ſoûmettre au jugement de la République? & ſi nous paroiſſions ſurpris de ce langage, elles nous diroient peut-eſtre : Ne ſoyez point ſurpris, Socrate, mais répondez-nous, puiſque meſme vous avez accoûtumé de vous ſervir de demandes & de réponſes. Dites-donc quel ſujet de plainte vous avez contre la République & contre nous, que vous faſſiez ainſi tous vos efforts pour nous détruire ? * Ne vous avons-nous pas fait naiſtre ? n'eſt-ce pas par noſtre moyen que voſtre pere épouſa celle qui vous a mis au jour ? que trouvez-vous donc à reprendre dans ces Loix que nous avons établies ſur le Mariage ? Rien ſans doute, leur répondrois je. Mais pour ce qui regarde la nourriture & l'éducation des enfans & la maniere dont vous avez eſté élevé, les Loix que nous avons établies ſur

Refutation de cette réponſe.

* Adreſſe merveilleuſe de Socrate pour faire voir l'engagement que tous les hommes ont à obeïr aux loix de leur pays, en vertu du traité qu'ils ont fait avec elles.

cela ne vous paroissent-elles pas justes, d'avoir ordonné à vostre pere, de vous élever dans la Musique & dans les exercices ? fort juste, dirois-je. Cela estant puisque vous estes né, que vous avez esté nourri & élevé par nostre moyen, oseriez-vous soûtenir que vous n'estes pas nostre nourrisson & nostre sujet de mesme que vostre pere ? & si vous l'estes, pensez-vous avoir mesme droit que nous, de sorte qu'il vous soit permis de faire tomber sur nous tout ce que nous tâcherions de vous faire souffrir ? ou lorsque vous ne pourriez avoir ce droit contre un pere ou contre un maistre pour luy rendre mal pour mal, injure pour injure, penseriez-vous l'avoir contre vostre Patrie, & contre les Loix, de maniere que si nous taschions de vous perdre, vous taschassiez de vostre costé de nous prévenir, & de perdre les Loix & vostre Patrie ? Appelleriez-vous cette action une action juste, vous qui estes veritablement attaché à la vertu ? Ignorez-vous que la Patrie est plus considerable, qu'elle est digne de plus de respect & de plus de veneration devant les Dieux & devant les hommes, que pere & mere & tous les parents ensemble ? qu'il faut honorer sa Patrie, luy

Sentimens qu'on doit avoir pour sa Patrie.

ceder & la ménager plus qu'un pere lors qu'elle est colere? qu'il faut ou la ramener par vos conseils, ou obéïr à ses commandemens, & souffrir sans murmurer tout ce qu'elle vous ordonnera? Si elle veut que vous soyez battu, ou que vous soyez chargé de chaisnes, si elle veut que vous alliez à la guerre pour y verser tout vostre sang, il faut le faire sans balancer, cela est juste, il ne faut pas secoüer le joug, il ne faut ni reculer, ni quitter son poste. Mais, & à l'armée, & dans les prisons, & par tout il faut obéïr aux ordres de vostre Patrie, ou la conseiller comme il est raisonnable. Car si c'est une impieté de faire violence à son pere ou à sa mere, c'en est une beaucoup plus grande de forcer sa Patrie. Que répondrons-nous à cela, Criton? reconnoistrons-nous la verité de ce que disent les Loix?

CRITON.

Le moyen de s'en empescher?

SOCRATE.

Voyez-donc, Socrate, continuëroient-elles peut estre, si nous avons raison de dire que ce que vous entreprenez contre nous est injuste? Nous vous avons fait naistre, nous vous avons nourri, nous vous avons élevé, enfin, nous

: tout ce que vous me
détourner feroit inutile.
pourtant y pouvoir réüf-
pesche pas de parler.

ITON.

tre, Socrate.

RATE.

en repos, & passons
là, puisque c'est par
conduit & qu'il nous

là que toutes ces veritez
legere impression, mais
qu'elles luy inspirent une
fureur qui l'empes-
pourroit leur estre con-
& des flutes des Prestres
qui l'entendoient,
n'aura pas la mesme
, & dans l'indiffe-

la vie de tous les ſiecles. Voilà les pensées dont on doit tenir ſon Ame toûjours pleine, afin que le vice ne puiſſe jamais s'y gliſſer ; car ſi une fois on ſe relache, & que cet ennemy ſous une belle apparence, & ſous un pretexte ſpecieux gagne ſur nous quelque choſe, il aura bientoſt tout gagné, il ne trouve plus de digue qui l'arreſte.

LE

CRITON

OU

DE CE QU'I[illegible]AUT FA[illegible]

SOCRATE ET CR[illegible]

SOCRATE.

POURQUOY venez-vous de si bonne heure, Cri[illegible]n ? Il me semble qu'il est encore bien m[illegible]tin.

CRITON.

Il est vray.

SOCRATE.

Quelle heure peut-il donc bien estre ?

CRITON.

Un peu avant la petite pointe du jour.

SOCRATE.

Je m'étonne que le Geolier ait voulu vous laisser entrer.

CRITON.

C'est un homme que je connois fort, qui m'a vû icy assez souvent, & qui m'a quelque obligation.

prêcheriez-vous, comme vous faites icy, que la Vertu, la Justice, les Loix & les Ordonnances doivent estre en veneration aux hommes? ne trouvez-vous pas que cela leur paroistroit ridicule? vous le devez trouver. Mais vous sortirez promptement de ces Villes bien policées & vous irez en * Thessalie chez les amis de Criton: il y a là moins d'ordre & plus de licence, & on y prendra sans doute un singulier plaisir à vous entendre raconter dans quel équipage vous serez sorti de cette prison, vestu de quelques haillons ou couvert d'une peau, ou enfin déguisé de quelque autre maniere, comme ont accoûtumé de faire les fugitifs. Tout le monde dira de vous, c'est un vieillard qui n'ayant plus guere de temps à vivre, a eu pourtant une si forte passion pour la vie, qu'il n'a pas fait difficulté de fouler aux pieds les Loix les plus saintes pour se la conserver. Voilà ce que l'on dira lors mesme que vous ne fascherez personne, mais au moindre sujet de plainte que vous donnerez, vous entendrez mille autres choses honteuses & indignes de vous; vous passerez vostre vie en

* La Thessalie estoit un pays où régnoient la licence & la debauche. Aussi Xenophon remarque que ce fut là que Critias se perdit.

vous

sans Loix ? Aujourd'huy vous ne voulez plus tenir le traité. Mais si vous m'en croyez, Socrate, vous le tiendrez, & vous ne vous exposerez pas à la risée de vos Citoyens, en sortant d'icy de cette maniere. Car voyez un peu je vous prie, quel bien il vous en reviendra & à vous & à vos amis, si vous persistez dans ce beau dessein. Vos amis seront infailliblement exposez au danger, ou d'estre privez de leur patrie, ou de perdre leur bien, & pour vous, si vous vous retirez dans quelque ville voisine, à Thebes ou à Megare, comme elles sont fort bien policées, vous y serez comme un ennemy. Tous ceux qui auront de l'amour pour leur Republique, vous regarderont comme le corrupteur des Loix. D'ailleurs vous les confirmerez tous dans la bonne opinion qu'ils ont de vos Juges, & vous leur ferez approuver le Jugement qu'ils ont rendu contre vous ; car tout corrupteur des Loix, passera toûjours facilement pour corrupteur de la jeunesse & du peuple. Eviterez-vous donc ces Villes bien policées, & ces assemblées d'hommes justes ? mais en cet estat vous siera-t-il bien de vivre ? ou aurez-vous le front de les approcher & de vous entretenir avec eux ? Mais que leur diriez-vous, Socrate ? leur

prêcheriez-vous, comme vous faites icy, que la Vertu, la Justice, les Loix & les Ordonnances doivent estre en veneration aux hommes? ne trouvez-vous pas que cela leur paroistroit ridicule? vous le devez trouver. Mais vous sortirez promptement de ces Villes bien policées & vous irez en * Thessalie chez les amis de Criton; il y a là moins d'ordre & plus de licence, & on y prendra sans doute un singulier plaisir à vous entendre raconter dans quel équipage vous serez sorti de cette prison, vestu de quelques haillons ou couvert d'une peau, ou enfin déguisé de quelque autre maniere, comme ont accoûtumé de faire les fugitifs. Tout le monde dira de vous, c'est un vieillard qui n'ayant plus guere de temps à vivre, a eu pourtant une si forte passion pour la vie, qu'il n'a pas fait difficulté de fouler aux pieds les Loix les plus saintes pour se la conserver. Voilà ce que l'on dira lors mesme que vous ne fascherez personne, mais au moindre sujet de plainte que vous donnerez, vous entendrez mille autres choses honteuses & indignes de vous; vous passerez vostre vie en

* La Thessalie estoit un pays où régnoient la licence & la debauche. Aussi Xenophon remarque que ce fut là que Critias se perdit.

vous

vous insinuant avec mille bassesses, auprés de tous les hommes l'un aprés l'autre, & en vous soumettant à tous également. Car que pourrez-vous faire? serez-vous en Thessalie en de perpetuels festins, comme si la bonne chere vous avoit attiré en Thessalie? mais où seront donc allez tous ces beaux discours sur la Justice & sur la Vertu? Vous voulez aussi peut-estre vous conserver pour vos enfans, afin de les nourrir & de les élever? Quoy? sera-ce en Thessalie où vous les éleverez, & n'avez-vous d'autre bien à leur faire que de les rendre étrangers? ou ne voulez-vous point les emmener, & croyez-vous que pendant que vous serez en vie, ils seront mieux élevez icy, quoyque vous ne soyez pas auprés d'eux, parce que vos amis en auront soin? mais ce soin que vos amis en prendroient pendant vostre absence, pourquoy ne le prendroient-ils pas aprés vostre mort? vous devez estre persuadé que tous ceux qui se disent vos amis, leur rendront toûjours tous les services dont ils seront capables. Enfin Socrate, rendez-vous à nos raisons. Suivez les conseils de celles qui vous ont nourri, & ne faites point tant d'estat de vos enfans, de vostre

ARGUMENT DU PHEDON.

DANS *l'Apologie & dans le Criton, Socrate enseigne de quelle maniere on doit vivre : & icy il enseigne de quelle maniere on doit mourir, & les pensées dont il faut s'occuper quand cette heure est venuë. En exppliquant les veuës, qui ont esté comme les ressorts de toutes ses actions, il donne des preuves de la plus importante de toutes les veritez, & de celle qui doit regler toute nostre vie. Car l'immortalité de l'Ame est un point si important*

ARGUMENT
DU
PHEDON.

DANS *l'Apologie & dans le Criton, Socrate enseigne de quelle maniere on doit vivre : & icy il enseigne de quelle maniere on doit mourir, & les pensées dont il faut s'occuper quand cette heure est venuë. En exppliquant les veuës, qui ont esté comme les ressorts de toutes ses actions, il donne des preuves de la plus importante de toutes les veritez, & de celle qui doit regler toute nostre vie. Car l'immortalité de l'Ame est un point si important qu'il renferme toutes les veritez de la Religion & tous les motifs qui doivent nous exciter & nous conduire. Nostre premier devoir est donc de nous éclaircir sur ce sujet : l'amour propre & l'interest purement humain doivent nous porter à nous*

en instruire, sans compter que le plus funeste de tous les estats, c'est celuy d'ignorer ce que c'est précisément que la mort qui nous paroist aussi terrible qu'inévitable, car selon ce qu'elle est, on en tirera des consequences directement opposées pour la conduite de nostre vie & pour le choix de nos plaisirs.

Socrate employe le dernier jour de sa vie à entretenir ses amis sur ce grand sujet: il leur dévelope toutes les raisons qu'on a de croire que l'Ame est immortelle, & il refute toutes les objections qu'on luy fait & qui sont les mesmes qu'on fait encore aujourd'huy. Il leur démontre l'esperance qu'ils doivent concevoir d'une vie plus heureuse, & leur fait voir tout ce que cette heureuse esperance exige d'eux afin qu'elle ne soit pas vaine, & qu'au lieu de trouver les recompenses preparées aux bons, ils ne trouvent les supplices destinez aux méchants.

Ce qui donne lieu à cet entretien, c'est une verité dite par hasard, qu'un veritable Philosophe doit souhaiter de mourir, & travailler à mourir. Cela pris trop à la lettre, menoit à croire qu'un Philosophe pouvoit se tuer. Socrate fait voir qu'il n'y a rien de plus injuste, & que l'homme appartenant à Dieu qui l'a creé, il ne doit pas sortir de la vie sans ses ordres. Qu'est-ce donc qui peut donner à un Philosophe cet amour pour la mort? Ce ne peut estre que l'esperance des biens qu'il attend dans l'autre vie. Sur quoy cette esperance est-elle fondée? voicy les fondements qu'y trouve un Philosophe Payen. L'homme est né pour connoistre la verité, il ne peut la connoistre entierement pendant qu'il est dans cette vie, car son corps est un obstacle; il ne la connoistra parfaitement que dans l'autre vie. L'Ame est donc immortelle, puisqu'aprés la mort elle agit, & qu'elle connoist. Or que l'homme ait esté

formé pour connoiſtre la verité, cela ne peut eſtre revoqué en doute puiſqu'il eſt né pour connoiſtre Dieu.

De là il s'enſuit qu'il n'a que de la haine & du mépris pour ce corps qui l'empêche d'eſtre uni à Dieu, qu'il ſouhaite d'en eſtre délivré, & qu'il regarde la mort comme un paſſage à une meilleure vie. De cette ferme eſperance naiſſent la veritable force & la veritable temperance qui ſont le partage des vrays Philoſophes, les autres hommes n'eſtant vaillants que de peur, & temperants que par intemperance. C'eſt une eſclave du vice que leur vertu.

On oppoſe à Socrate que l'Ame n'eſt qu'une vapeur & une fumée qui s'évanoüit & ſe diſſipe à la mort. Socrate combat cette opinion par un raiſonnement qui a beaucoup de force dans ſa bouche, mais qui devient plus ſolide & plus fort par la force que luy donne la veritable Religion, qui ſeule le met dans tout ſon jour. C'eſt que

dans la nature les contraires naissent des contraires. La mort estant donc une operation de la nature, elle doit produire son contraire qui est la vie. Les morts doivent donc renaistre ; l'Ame n'est donc pas morte puisqu'elle doit ranimer le corps ?

Avant que de passer plus avant, il faut découvrir une erreur qui est cachée sous ce principe, & que la Religion Chrétienne peut seule dissiper comme elle peut seule la faire connoistre ; c'est que Socrate & tous les autres Philosophes se sont trompez infiniment lorsqu'ils ont dit que la mort est une chose naturelle. Il n'y a rien de plus faux. La mort bien loin d'estre naturelle, est l'horreur de la Nature, & elle estoit tres-éloignée des desseins de Dieu dans l'estat où il avoit creé le premier homme. Car il l'avoit creé saint & innocent, & par consequent immortel ; ce n'est que son peché qui a introduit la mort dans le monde ; mais cette funeste ligue du

Peché & de la Mort, pouvoit-elle triompher ainsi des desseins de Dieu, qui selon ses decrets éternels avoit creé l'homme pour l'immortalité? non sans doute. Dieu a sçu leur arracher leur victoire en ramenant l'homme à la vie par les ombres & par les horreurs mesme de la mort. Voilà comme les vivants naistront des morts *par la resurrection, comme l'enseigne la Religion Chrétienne, qui fait voir que la mort rendra ceux qu'elle a engloutis. Ainsi le principe que Socrate n'entendoit pas bien luy-mesme, & dont il ne comprenoit pas toute la force, est une verité que rien ne peut ébranler, & porte des marques de l'ancienne tradition que les Payens avoient alterée & corrompuë.*

Le troisiéme argument que Socrate apporte de l'immortalité de l'Ame, c'est celuy de la reminiscence qui porte encore des marques de cette ancienne tradition corrompuë par les Payens. Taschons de démesler la verité qu'il

ble raiſon a donc expliqué ce [illegible]*re comme elle a pû, mais dans* [illegible] *explication on ne laiſſe pas de* [illegible]*ver les traces de l'ancienne* [illegible] *Car on y trouve un premier eſtat* [illegible] *bonheur & de lumiere, & un* [illegible] *eſtat de miſere & d'obſcurité.* [illegible] *de quelle maniere on peut ſe ſer*[illegible] *utilement aujourd'huy de ce dogme* [illegible] *la reminiſcence, & voilà comme* [illegible] *égaremens meſme de ces Philoſoph*[illegible] *ſervent ſouvent à établir les veri*[illegible]*tez les plus incomprehenſibles de* [illegible] *Religion Chreſtienne, & à faire voi*[illegible] *que les Payens en avoient eu quel*[illegible]*que tradition.*

Le quatriéme argument ſe tire de la nature meſme de l'Ame. Il n'y a que les corps compoſez qui puiſſent eſtre détruits. Or nous voyons clairement que l'Ame eſt ſimple & immaterielle, & qu'elle reſſemble à ce qui eſt divin, immortel & intelligible. Car elle embraſſe l'eſſence pure des choſes, elle rapporte tout aux idées

originel. Nostre Ame estoit faite pour estre ornée de toutes les connoissances qui convenoient à sa nature, elle s'en voit privée, & elle sent cette privation. Les Philosophes qui ont connu cette misere sans en démester la veritable cause, pour débroüiller ce cahos ont imaginé cette creation des Ames avant les corps & la reminiscence qui en est la suite : & il n'est pas étonnant qu'ils se soient perdus dans cet abysme. Mais nous qui avons une lumiere plus seure, nous sçavons que si l'homme n'avoit jamais esté corrompu, il joüiroit encore pleinement des veritez qu'il a sçuës, & que s'il n'avoit jamais esté que corrompu, il n'auroit aucune idée de ces veritez. Voilà le dénouëment. L'homme a sçu avant que de se corrompre, & il a oublié aprés s'estre corrompu. Il ne rappelle que des idées confuses, & il a besoin d'une nouvelle lumiere pour les éclaircir. Cela estoit impenetrable à toute la raison humaine. Cette foi-

ble raiſon a donc expliqué ce myſtere comme elle a pû, mais dans cette explication on ne laiſſe pas de trouver les traces de l'ancienne verité. Car on y trouve un premier eſtat de bonheur & de lumiere, & un ſecond eſtat de miſere & d'obſcurité. Voilà de quelle maniere on peut ſe ſervir utilement aujourd'huy de ce dogme de la reminiſcence, & voilà comme les égaremens meſme de ces Philoſophes ſervent ſouvent à établir les veritez les plus incomprehenſibles de la Religion Chreſtienne, & à faire voir que les Payens en avoient eu quelque tradition.

Le quatriéme argument ſe tire de la nature meſme de l'Ame. Il n'y a que les corps compoſez qui puiſſent eſtre détruits. Or nous voyons clairement que l'Ame eſt ſimple & immaterielle, & qu'elle reſſemble à ce qui eſt divin, immortel & intelligible. Car elle embraſſe l'eſſence pure des choſes, elle rapporte tout aux idées

qui sont les exemplaires éternels, & elle s'unit à elles quand elle n'en est pas empeschée par le corps. Elle est donc spirituelle & indissoluble, & par conséquent immortelle, ne pouvant jamais estre détruite que par la volonté seule de celuy qui l'a créée.

Quelque fortes que soient ces preuves, & quelque capables qu'elles puissent estre de soûtenir l'Ame dans cette esperance, Socrate & ses amis reconnoissent qu'il est presque impossible qu'on ne soit combattu par beaucoup de doutes & d'incertitudes. Car nostre raison est trop foible & trop corrompuë pour connoistre pleinement la verité dans ce monde. Le devoir de l'homme sage est donc de choisir parmi toutes les preuves que les Philosophes donnent de l'immortalité de l'Ame, celle qui luy paroist la meilleure, la plus forte, & la plus capable de le conduire seurement dans cette vie si pleine d'écüeils, jusqu'à ce que pour une entiere asseurance, il ait,

ou quelque promesse ou quelque revelation divine, qui est seule le vaisseau dans lequel on ne craint aucun danger. Par là le Paganisme le plus éclairé rend hommage à la Religion Chrétienne, & oste tout pretexte & toute excuse à l'incredulité. Car dans la Religion Chrétienne se trouvent les promesses, les revelations, &, ce qui est encore plus considerable, leur accomplissement.

On fait à Socrate deux objections; la premiere que l'Ame n'est qu'une harmonie qui resulte du juste meslange des qualitez du corps: & la seconde, que quoyque l'Ame soit plus durable que le corps, elle perit pourtant enfin, aprés avoir usé plusieurs corps, comme un homme meurt aprés avoir usé plusieurs habits.

Socrate, avant que de répondre, s'arreste quelque temps à déplorer le malheur des hommes, qui à force d'entendre disputer des ignorans qui contredisent tout, se persuadent qu'il

n'y a pas des raisons claires, solides & sensibles, & s'imaginent que tout est incertain. Comme ceux qui à force d'estre trompez par les hommes tombent dans la misanthropie, ils tombent de mesme dans la misologie à force d'estre trompez par les raisons: c'est-à-dire qu'ils conçoivent une haine absoluë pour toutes les raisons generalement, & n'en veulent écouter aucune. Socrate démontre l'injustice de ce procedé. Il fait voir que dans deux partis mesme également incertains, la sagesse voudroit qu'on choisist celuy qui est le plus avantageux avec le moins de risque: celuy de l'immortalité de l'Ame est tel sans contredit; c'est donc celuy-là qu'il faudroit suivre. Car si cette opinion se trouve vraye aprés nostre mort, que n'avons-nous pas gagné? & si elle se trouvoit fausse, qu'aurions-nous perdu?

Aprés cela il attaque l'objection, que l'Ame n'est qu'une harmonie, &

il la refute par des raisons tres-solides & tres-convainquantes qui établissent en mesme temps son immortalité.

Ces raisons sont, que l'harmonie dépend toûjours des parties qui la composent, & ne leur est jamais contraire; l'Ame ne dépend point du corps & est toûjours contraire au corps. Que l'harmonie reçoit le plus & le moins, ce que l'Ame ne peut recevoir: d'où il s'ensuivroit que toutes les Ames seroient égales, qu'il n'y en auroit pas de vicieuses, & que les Ames des animaux seroient aussi bonnes & de mesme nature que celle de l'homme, ce qui repugne à toutes les

qui l'ébranlent : & dans la Nature l'Ame chante le contraire de ce que chante le corps : elle combat toutes ses passions & tous ses desirs, elle le tance, elle le reprime, elle le punit. D'où il s'ensuit qu'elle est d'une nature tres-differente & toute opposée ; ce qui prouve sa spiritualité & sa divinité. Car il n'y a que ce qui est spirituel & divin qui puisse estre entierement opposé à ce qui est materiel & terrestre.

La seconde objection qu'on fait à Socrate, c'est que quoyqu'il puisse bien se faire que l'Ame dure plus que le corps, on ne peut pourtant pas inferer seurement de là qu'elle soit immortelle. Car quelle preuve a-t-on qu'elle ne perisse pas enfin, aprés avoir animé plusieurs fois le corps.

Pour répondre à cette objection, Socrate dit qu'il est necessaire d'examiner à fond la cause de la naissance & de la corruption des estres. Car dés que cette cause sera bien con-

nuë, on connoiſtra certainement ce qui peut ou ne peut pas perir. Mais quel chemin prendra-t-on? ſera-ce celuy de la Phyſique? cette Phyſique eſt ſi incertaine que bien loin d'inſtruire & d'éclairer les hommes, elle ne peut que les tromper & les aveugler. Et il le prouve par ce qui luy eſtoit arrivé à luy-meſme. Il faut donc s'élever au deſſus de cette ſcience, & avoir recours à la Metaphyſique, la ſeule qui puiſſe conduire à la connoiſſance ſeure des raiſons & des cauſes des eſtres & de ce qui fait leur eſſence. Car on doit connoiſtre les effets par les cauſes, les cauſes ne pouvant jamais eſtre connuës par les effets. Il faut donc remonter à l'Intelligence divine, & c'eſt ce qu'Anaxagore avoit bien reconnu, car il avoit commencé ſes traitez de Phyſique par ce grand principe, que l'Intelligence eſt la cauſe des eſtres. *Mais au lieu de le ſuivre, il retomba d'abord dans les cauſes ſecondes,*

& trompa ainsi l'attente de ses lecteurs.

Pour se convaincre de l'immortalité de l'Ame, il faut corriger ce deffaut d'Anaxagore, & approfondir son principe. Or l'approfondir, c'est connoistre que Dieu a mis chaque chose dans l'estat qui luy estoit le meilleur ; c'est ce bon & ce meilleur qu'il faut trouver. Il faut donc sçavoir en quoy consiste le bien de chaque chose en particulier, & le bien de toutes en commun : par là on trouvera les raisons de l'immortalité de l'Ame.

Dans cette vûë donc il éleve d'abord l'esprit aux qualitez immaterielles, aux idées éternelles, c'est-à-dire qu'il établit qu'il y a quelque chose de bon, de beau, de juste & de grand par luy-mesme. Et c'est ce qui est la premiere cause. Car tout ce qui dans ce monde est ou bon ou beau, ou juste ou grand, n'est ce qu'il est que par la communication de ce pre-

mier bon, de ce premier beau, de ce premier juste, &c. n'y ayant d'autre cause de l'existence des choses, que la participation de l'essence propre à chaque sujet.

Cette participation se fait de maniere que les contraires ne se trouvent jamais dans un mesme sujet; & de ce principe, il s'ensuit par une consequence necessaire que l'Ame donnant la vie au corps, non comme forme accidentelle qui luy soit adherente, mais comme forme substantielle demeurant en elle-mesme & vivant formellement par elle-mesme, comme l'idée corporelle, & vivifiant effectivement le corps, ne peut jamais recevoir la mort, qui est le contraire de la vie; que ne recevant point la mort, elle ne peut succomber sous aucune attaque de cet ennemi, & qu'elle est imperissable comme les qualitez immaterielles, la Justice, la Force, la Temperance qui ne sçauroient jamais perir, avec cette diffe-

rence pourtant, que ces qualite[illegible] materielles subsistent par elles-m[illegible] Car elles sont en Dieu, & la [illegible] chose que Dieu, au lieu que [illegible] est un estre creé qui peut finir [illegible] volonté de son auteur : en un[illegible] l'Ame est pour la vie du corps, [illegible] l'idée de Dieu est pour l'Ame.

La seule chos[illegible] [illegible]u'on oppose à Socrate, c'est que [illegible] [illegible]ndeur du sujet & la foiblesse [illegible]aturelle à l'homme sont sur cette m[illegible]atiere deux grandes sources de défia[illegible]ce & d'incredulité. Socrate fait donc ses efforts pour tarir ces deux sources.

Pour combattre la défiance, il fait voir que l'opinion que l'Ame est mortelle, détruit toutes les idées de Dieu. Car par cette mortalité, la Vertu nuiroit aux gens de bien, & le vice seroit utile aux méchants, ce qui ne peut estre imaginé. Il faut donc qu'il y ait une autre vie où les bons soient récompensez & les méchants punis. L'Ame est donc immortelle, & elle

emporte avec elle dans l'autre vie ses bonnes & ses mauvaises actions, ses vertus & ses vices qui sont la cause de son bonheur ou de son malheur éternel. Et de là par une consequence necessaire, il fait voir les soins qu'on doit en avoir dans cette vie.

Pour s'opposer au torrent de l'incredulité, il a recours à deux choses qui doivent naturellement imposer un grand respect aux hommes, & que sans une autorité visible ils ne peuvent legitimement démentir. La premiere ce sont les Ceremonies & les Sacrifices de leur Religion mesme, qui n'estoient que des figures de ce qui s'executeroit dans les Enfers: & l'autre c'est l'autorité des anciens temps, où cette opinion de l'immortalité de l'Ame estoit reçuë; & sur cela il donne quelques anciennes traditions, où, malgré les fables dont elles sont accablées, on ne laisse pas de reconnoistre les vestiges de la ve-

rité comme elle a esté annoncée par Moyse & par les Prophétes. De sorte qu'on voit un Payen qui pour suppléer à l'impuissance de prouver, qui n'est que trop naturelle à l'homme, & aussi pour faire taire l'opiniastreté la plus obstinée, a recours aux Oracles de Dieu dont ils avoient eu quelque connoissance, & par là il satisfait à ce que Simmias luy avoit dit, que l'opinion de l'immortalité de l'Ame, pour estre receuë, avoit besoin de quelque promesse ou de quelque revelation divine. Ainsi lorsque tant de Chrétiens aveugles rejettent l'autorité de nos Livres Saints, & refusent de s'y soûmettre, on voit un Payen éclairé qui y a recours & qui s'en sert pour appuyer sa foy, s'il est permis de se servir de ce terme, & pour se soûtenir dans cette douce esperance d'une heureuse éternité. Car il fait connoistre qu'il démesle fort bien dans ces traditions la fable d'avec la verité, & il n'asseure que ce qui est con-

forme à l'Histoire Sainte, comme le dernier Jugement des bons & des méchants; la purgation necessaire à ceux qui sortent de cette vie soüillez du peché; les peines éternelles de ceux qui ont commis des pechez mortels; & le pardon des pechez veniels aprés le repentir, la satisfaction, & la penitence, & le bonheur de ceux qui ont renoncé pendant toute leur vie aux voluptez du corps, qui n'ont recherché que les voluptez qui se trouvent dans la veritable science, c'est-à-dire dans la connoissance de Dieu, & qui ont orné leur ame des ornemens qui luy sont propres, comme la Temperance, la Justice, la Force, la Liberté, la Verité. Il n'est plus question du retour des Ames qui reviennent animer les corps pour cette vie. Socrate ne plaisante plus sur cette opinion de la metempsychose si mal conceuë, il parle serieusement, & il fait voir qu'aprés la mort tout est fini, les méchants sont précipitez pour toûjours

dans

l'abysme, & les bons sont envoyez dans le sejour des bienheureux. Ceux qui n'ont esté ni bons ni méchants, ou qui ont commis des crimes dont ils ont fait penitence toute leur vie, sont envoyez dans des lieux de peine & de supplice, jusqu'à ce qu'ils en soient lavez & purifiez.

Aprés que Socrate a cessé de parler, ses amis luy demandent quels ordres il veut leur donner pour ses affaires : Les seuls ordres que je vous donne, *leur dit-il*, c'est d'avoir soin de vous, & de vous rendre semblables à Dieu autant que cela est possible. *On luy demande encore comment il veut estre enterré? Cette expression le choque, il ne veut pas estre confondu avec son cadavre. C'est le cadavre qui sera enterré & non pas Socrate. Et quoyque cela ne paroisse rien, il leur fait voir que ces faux discours font aux ames des playes tres-dangereuses.*

Il va au bain, on luy amene sa

femme & ses enfans, il leur parle un moment, & les renvoye. Au sortir du bain on luy presente la coupe, Socrate la prend, se recueille en luy mesme, fait ses prieres, & boit avec une tranquilité merveilleuse, & se sentant prés de sa fin, il fait connoistre qu'il remet son Ame entre les mains de celuy de qui il l'a receuë, & du veritable Medecin qui vient le guerir. Voilà quelle fut la mort de Socrate. Jamais le Paganisme n'a donné aux hommes un exemple si merveilleux. Cependant un Auteur de nos jours en a si peu connu la beauté, qu'il met cette mort infiniment au dessous de celle de Petrone, ce fameux disciple d'Epicure. Il ne voulut point employer les dernieres heures de sa vie, *dit cet Auteur,* à parler de l'immortalité de l'Ame &c. mais ayant choisi une sorte de mort plus voluptueuse & plus naturelle, il aima mieux imiter la douceur des cignes, & fit

reciter des vers agreables & touchans. *Voilà une belle imitation : apparemment Petrone chantoit ce qu'on luy lisoit. Ce n'est pas tout*, il se reserva neantmoins, *ajoûte-t-il*, quelques momens pour penser à ses affaires ; il récompensa beaucoup de ses esclaves, & en punit quelques-uns.

Qu'on aille maintenant parler de Socrate, *continuë-t-il*, qu'on vante la constance avec laquelle il but le poison ! Petrone ne luy cede point ; & peut mesme prétendre l'avantage d'avoir abandonné une vie infiniment plus delicieuse que celle du Sage Grec, avec la mesme tranquilité d'esprit & la mesme égalité d'ame.

On n'a pas besoin d'un long commentaire pour faire voir la difference infinie qu'il y a entre la mort de ce Sage, & celle de cet Epicurien, que Tacite mesme, tout Payen qu'il estoit, n'a osé loüer. D'un costé on voit un

homme qui employe ſon dernier jour à rendre ſes amis plus gens de bien, à leur faire concevoir l'eſperance d'une heureuſe éternité, & à leur expliquer ce que cette eſperance exige d'eux : un homme qui meurt tout occupé de Dieu, qui le prie, qui le benit, & qui ne ſe plaint pas meſme de ſes ennemis qui l'ont condamné avec tant d'injuſtice. Et de l'autre coſté on voit un voluptueux en qui tout ſentiment de vertu eſt entierement éteint, qui pour ſe délivrer de ſes craintes ſe fait mourir luy-meſme, qui en mourant ne veut entendre que de beaux Vers & une Poëſie agreable, qui employe ſes derniers momens à récompenſer ceux de ſes eſclaves qui ſans doute avoient eſté les miniſtres & les complices de ſes voluptez, & à faire punir devant luy les autres, qui peut-eſtre avoient témoigné de l'horreur pour ſes vices, & qui l'avoient mal ſervi dans ſes plaiſirs. Mais pour ſe connoiſtre en

bonne mort, il faut se connoistre en bonne vie, & s'y connoist-on, quand on trouve plus delicieuse une vie passée dans le vice, dans la molesse & dans la débauche, qu'une vie employée toute entiere dans les exercices de la Vertu, toute occupée des solides voluptez qui se trouvent dans la veritable science, & renduë venerable par la Temperance, la Justice, la Force, la Liberté & la Verité. Une des dernieres paroles de Socrate fut, que ceux qui tiennent de mauvais discours sur la mort, font des playes trés-dangereuses à l'Ame. Que n'auroit-il point dit de ceux qui ne font pas scrupule de les écrire?

Mais apparemment cet écrivain n'a pas vû les suites de cette injuste préference; il a écrit en homme du monde qui n'a jamais connu Socrate; s'il l'avoit connu, il en auroit sans doute mieux jugé, comme s'il avoit connu Seneque & Plutarque, jamais il ne leur auroit preferé ni égalé Pe-

trone. S'il avoit voulu mesme se servir de son esprit, il auroit vû les raisons qu'on a de douter que le Petrone qu'on lit aujourd'huy, soit le Petrone de Tacite, & dont la mort l'a si fort charmé, & il auroit senti les justes reproches qu'on a contre cet ouvvrage, pour en faire au moins soupçonner la supposition. Revenons à Socrate.

Sa doctrine, que la mort n'est pas un mal, & qu'elle est au contraire un passage à une vie plus heureuse, fit de trés-grands progrés. Il y eut des Philosophes qui en faisoient des demonstrations si vives & si fortes dans leurs leçons, que la pluspart de leurs disciples se faisoient mourir eux-mesmes pour courir au devant de ce bonheur, Ptolomée Philadelphe deffendit à Hegesias de Cyrene d'en parler dans son Ecole, de peur qu'elle ne dépeuplast ses Estats. Et les Poëtes de la Cour de ce Prince, entrant dans ses vûës, comme cela n'est que trop ordinaire,

[illegible] Ambassad[illegible]

ce [illegible]

fun [illegible]

que [illegible]

de [illegible]

Sora[illegible]

de l'[illegible]

voit q[illegible]

LE PHE'DON OU DE L'IMMORTALITE' DE L'AME.

ECHECRATE'S, PHE'DON.

ECHECRATE'S.

PHE'DON, estiez-vous present lorsque Socrate bût le poison, ou quelqu'un vous a-t-il conté ce qui se passa dans cette rencontre? PHE'DON.

J'y estois present.

ECHECRATES.

Que dit-il donc dans ses derniers moments, & de quelle maniere mourut-il? Vous me feriez un tres-grand plaisir de me l'apprendre; car les Phliasiens n'ont pas aujourd'huy beaucoup de commerce avec les Athéniens, & il y a long-temps qu'il n'est venu d'Athénes aucun étranger qui ait pû nous en dire des nouvelles. Tout ce qu'on nous a appris, c'est qu'il mourut a-

Les Habitans de la Ville de Phlius dans le Peloponese.

prés avoir bû le poison, mais on n'
nous dire aucune particularité de sa m

PHE'DON.

Quoy, vous n'avez pas mesme sc[illegible]
quelle maniere on luy fit son procés ?

ECHECRATE'S.

Pardonnez-moy, quelqu'un nous le dit, & nous nous étonnions beaucoup de ce que son procés luy ayant esté fait, la sentence ne fut pourt[illegible] executée que longtemps aprés. D'où [illegible] cela, Phédon ?

PHE[illegible]DON.

* Le hasard en f[illegible] seule cause. Car le jour avant qu'on l[illegible]east, la poupe du sacré Vaisseau, q[illegible]s Athéniens envoyent toutes les an[illegible] à Délos, fut couronnée pour le voyage.

ECHECRATE'S.

Qu'est-ce donc que ce sacré Vaisseau ?

PHE'DON.

Si l'on en croit les Athéniens, c'est celuy sur lequel Thesée embarqua les quatorze jeunes enfans qu'il menoit à Crete, & qu'il ramena heureusement, & l'on dit que

* Par tout ce que Phédon dit, il paroist que le temps du depart de ce vaisseau n'estoit pas reglé. On l'avançoit, ou on le reculoit selon les occurrences, & selon l'estat où l'on se trouvoit. Ce déreglement est cause que les sçavans ont bien de la peine à trouver le veritable temps de la mort de Socrate.

les Athéniens firent alors un vœu à Apollon, que ſi ces enfans eſtoient garantis du danger qui les menaçoit, ils luy envoyeroient à Délos toutes les années des preſens & des victimes ſur ce meſme vaiſſeau ; & c'eſt ce qu'ils font encore aujourd'huy depuis ce temps-là. Si-toſt que ce vaiſſeau eſt en eſtat de partir, on purifie la Ville, & c'eſt une loy inviolable de ne faire mourir perſonne juſqu'à ce que le vaiſſeau ſoit de retour : & il eſt quelque-fois tres-long-temps en chemin, ſur tout quand il a les vents contraires. Cette feſte,qu'on appelle proprement *Theorie*, commence lorſque le Preſtre d'Apollon a couronné la poupe du Vaiſſeau, & comme je vous dis, cela ſe rencontra juſtement le jour avant que Socrate fuſt jugé. Voilà pourquoy il fut ſi long-temps dans la priſon depuis ſon Arreſt.

ECHECRATES.

Et ce jour là, Phédon, que fit-il ? que dit-il ? qui eſtoit auprés de luy ? les Juges avoient-ils deffendu de le laiſſer voir ? & mourut-il ſans eſtre aſſiſté de ſes amis ?

PHÉDON.

Point du tout, il en eut pluſieurs qui ne l'abandonnerent pas un moment.

ECHECRATES.

Contez-moy, je vous prie, tout ce dé-

tail, si vous en avez le loisir.

PHE'DON.

Je n'ay rien à faire presentement, & vais tascher de vous contenter.* Aussi le plus grand plaisir que je puisse avoi[r au] monde, c'est de parler toûjours de So[cra]te, ou d'en entendre toûjours parler.

ECHECRATE'S.

Soyez persuadé, Phédon, que vous n'aurez pas plus de plaisi[r à parl]er que nous en aurons à vous ente[ndre. C]ommencez-donc, & sur tout ta[schez] de ne rien oublier.

PHE'D[ON].

Vous allez estre [s]urpris d'apprendre l'estat où je fus en [cett]e occasion; bien loin d'estre sensiblem[ent] touché du malheur d'un amy que j'aimois avec beaucoup de tendresse, & que je voyois mourir à mes yeux, je trouvois son sort digne d'envie, & je ne pouvois me lasser d'admirer sa bonté, sa douceur, la tranquilité qui paroissoit dans tous ses discours, & l'intrepidité qu'il faisoit paroistre aux appro-

* Phédon avoit les dernieres obligations à Socrate; car ayant esté fait prisonnier de guerre, & ayant esté vendu à un Marchant d'Esclaves qui en vouloit faire un commerce honteux, Socrate qui avoit esté charmé de son esprit, avoit obligé Alcibiade ou Criton à le rachepter, & l'avoit receu au nombre de ses amis & de ses disciples.

ches de la mort. Tout ce que je voyois, me persuadoit qu'il ne descendoit pas aux Enfers sans le secours de quelque Divinité qui prenoit encore le soin de le conduire, pour le mettre en possession de la plus grande felicité dont les bien-heureux ayent jamais joüy. Mais si d'un costé ces pensées étouffoient en moy tous les sentimens de compassion que je devois vraysembalement avoir à la vûë d'un objet si triste, elles m'empeschoient aussi de prendre à tous ses discours le mesme plaisir que j'y avois pris autrefois, & qui estoit alors troublé par cette douloureuse reflexion que dans un moment cet homme divin nous alloit quitter pour jamais. Ainsi mon cœur estoit agité de mouvemens contraires, que je ne sçaurois définir. Ce n'estoit proprement ni plaisir ni tristesse, mais un meslange confus de ces deux passions qui produisoient presque le mesme effet dans tous ceux qui estoient là presents. Tantost vous nous auriez vû fondre en larmes, & un moment aprés vous auriez esté surpris de nous voir donner des marques d'une veritable joye & d'un sensible plaisir. Apollodore se distinguoit en cela par dessus tous les autres, vous connoissez son humeur.

C'est le mesme Apollodore dont il a esté parlé dans l'Apologie.

ECHECRATE'S.

On ne ſçauroit la mieux connoiſtre.

PHE'DON.

C'eſtoit luy qui faiſoit le mieux voir cette difference de mouvements. Car pour moy & pour tous les autres, nos manieres n'eſtoient pas ſi marquées, elles tenoient un peu de ce trouble & de cette confuſion dont je vous ay déja parlé.

ECHECRATE'S.

Qui eſtoit donc là avec vous ?

PHE'DON

Il n'y avoit d'Athéniens qu'Apollodore, Critobule, & ſon pere Criton, Hermogene, Epigene, Eſchine, Antiſthene, Cteſippe, Menexéme, & quelques autres; Platon eſtoit malade.

ECHECRATE'S.

N'y avoit-il point d'eſtrangers ?

PHE'DON.

Symmias le Thebain y eſtoit avec*Cebés & Phedondés; & de Megare, nous avions Euclide & Terpſion.

*C'eſt le meſme Cebés dont nous avons encore le tableau, qui eſt une explication d'un tableau allegorique qu'il ſuppoſe qui étoit dans le temple de Saturne à Thebes, & dans lequel toute la vie humaine eſt tres-ingenieuſement depeinte. On y reconnoiſt toute la doctrine de Socrate, & le ſtile reſſemble à celuy de Platon.

ECHECRATE'S.

Eh quoy ! Ariftippe & Cleombrotus, n'y eftoient-ils pas auffi ?

PHE'DON.

* Non fans doute, car on dit qu'ils eftoient à Egine.

* Démetrius Phalereus nous a expliqué toute la fineffe & tout le fel de cette fatire. Il dit que Platon voulant couvrir de honte Ariftippe & Cléombrotus, de ce que Socrate leur ami & leur maiftre eftant en prifon, ils s'eftoient amufez à faire bonne chere à Egine, fans daigner l'aller voir, & fans l'affifter mefme le jour de fa mort, quoyqu'ils ne fuffent qu'à l'entrée du port d'Athénes, il ne prend pas le parti d'expliquer tout ce détail, l'invective auroit efté trop marquée, mais avec une décence merveilleufe, & un art infini, il introduit Phédon qui compte ceux qui furent prefents à la mort de Socrate: & comme on luy demande fi Ariftippe & Cléombrotus n'y eftoientpas auffi, il fe contente de dire fimplement: *Non fans doute, car on dit qu'ils eftoient à Egine.* Tout eft compris dans ce mot *ils eftoient à Egine*, & leur débauche & leur ingratitude: & le trait eft d'autant plus piquant, que c'eft la chofe mefme qui peint l'horreur de l'action, & non pas celuy qui parle. Platon pouvoit fort bien fans aucun danger, attaquer Ariftippe & Cléombrotus; mais il a mieux aimé fe fervir de cette figure qui porte en effet un plus grand coup. Et voilà ce que c'eft qu'une fine fatire. Athénée en accufant fur cela Platon de médifance, s'eft fait plus de tort à luy-mefme, qu'il n'en a fait à Platon, qui fera toûjours loüé d'avoir eu cette chaleur pour fon Maiftre.

ECHECRATE'S.

Qui y estoit encore ?

PHE'DON.

Je croy vous avoir nommé à peu [illegible] tous ceux qui y estoient.

ECHECRATE'S.

Voyons-donc quels furent ses der[illegible] discours ?

PHE'DON.

Je tascheray de [illegible] les rapporter [illegible] en rien perdre, ca[illegible]s ne manquions pas un seul jour d'al[illegible]ir Socrate. Dans ce dessein nous nous a[illegible]blions tous les matins dans le lieu [illegible] fut jugé, qui joignoit la prison, & [illegible]ous attendions-là que cette prison fust ou[illegible]erte. Elle ne l'estoit pas plûtost que nous nous rendions auprés de luy, & nous y passions ordinairement tout le jour. Il arriva mesme ce jour là que nous nous y rendismes plus matin que de coûtume, car en le quittant la veille, nous avions appris que le vaisseau estoit revenu de Délos, & nous estions convenus de nous trouver tous le lendemain au mesme lieu, le plus matin qu'il se pourroit. En effet nous n'y manquasmes point. Dés que nous fusmes arrivez, le Geolier qui avoit accoûtumé de nous faire entrer, sortit pour nous prier d'atendre un peu,

& de n'entrer que quand il viendroit nous prendre. Car, dit-il, les onze Magiſtrats délient preſentement Socrate, & luy annoncent qu'il doit mourir aujourd'huy. Il rentra en meſme temps, & quelques moments aprés il vint nous ouvrir. En entrant nous trouvaſmes Socrate* qu'on venoit de délier, & Xantippe, vous la connoiſſez, aſſiſe auprés de luy, & tenant un de ſes enfans entre ſes bras : elle ne nous eut pas plûtoſt apperceus, qu'elle ſe mit à ſe deſeſperer, & à crier comme les femmes font en ces occaſions : *Socrate*, diſoit-elle, *vos amis vous voyent aujourd'huy pour la derniere fois.* & Socrate tournant les yeux du coſté de Criton, luy dit, *Criton, qu'on emmene cette femme chez elle.* Cela fut executé comme il l'avoit dit. Les gens de Criton enlevent Xantippe qui rempliſſoit tout de ſes cris, & ſe meurtriſſoit le viſage. En meſme temps Socrate s'aſſit ſur ſon lit, & pliant la jambe d'où l'on avoit oſté la chaîne, & la frottant doucement avec ſa main, il me ſemble, nous dit-il, que ce

Ces XI. Magiſtrats avoient l'intendance des priſons & des priſonniers, & avoient ſoin de faire executer les ſentences des Juges.

* A Athénes, dés-qu'on avoit prononcé à un criminel ſa ſentence, on le délioit, & on le regardoit comme une victime de la mort, qu'il n'eſtoit plus permis de tenir dans les chaiſnes.

Le plaisir com-ment d'accor avec la dou-leur.

que les hommes appellent plaisir est une chose bien singuliere, & qu'elle s'accorde merveilleusement avec la douleur, qu'on croit pourtant qui luy est fort contraire; parce qu'elles ne peuvent jamais se rencontrer ensemble dans un mesme sujet. Cependant si quelqu'un a l'une des deux, il faut presque toûjours qu'il y ait aussi necessairement l'autre, comme si elles étoient liées naturellement.

Socrate fait i sujet d'une fable en fei-gnant que le Dieux ont at-taché à une mesme chaisi le plaisir & l douleur.

Si Esope avoit pris garde à cette verité, il en auroit peut-estre fait une fable, & il auroit dit que Dieu ayant voulu accorder ces deux ennemis, & n'y ayant pû réüssir, se contenta de les lier à une mesme chaisne, de sorte que depuis ce temps-là, quand l'un arrive, l'autre le suit de bien prés, comme je l'éprouve aujourd'huy. Car la douleur que la chaisne m'a fait souffrir à cette jambe, est suivie presentement d'un tres-grand plaisir.

Je suis ravi, repartit Cebés en l'interrompant, que vous ayez parlé d'Esope. Car cela me fait souvenir de vous demander une chose que plusieurs personnes m'ont souvent demandée; & en dernier lieu encore Evenus. C'est au sujet des Poësies que vous avez faites, en mettant en vers les fables d'Esope, & en faisant un

Evenus de Pa-ros Poëte Ele-giaque. C'est luy qui a dit

Le premier que l'habitude est une seconde nature.

Hymne à Apollon : on eſt curieux de ſçavoir ce qui vous a porté à faire des vers dés que vous avez eſté en priſon, vous qui n'en aviez jamais fait auparavant. Si Evenus me fait encore la meſme demande, & je ſuis aſſeuré qu'il la fera, que voulez-vous que je luy réponde?

Ce qui obligea Socrate à faire des vers aprés sa condamnation.

Songes de Socrate qui luy ordonnoient de s'exercer à la Musique.

Il n'y a, repondit Socrate, qu'à luy dire la choſe comme elle eſt, que ce n'a eſté nullement pour eſtre ſon rival en Poëſie, car je ſçavois combien cette entrepriſe eſtoit difficile pour moy, mais ſeulement pour chercher l'explication de quelques ſonges, & pour me mettre en eſtat d'obéïr ſi par haſard la Poëſie eſtoit cette ſorte de Muſique à laquelle ils m'ordonnoient de m'exercer. Car il faut que vous ſçachiez que toute ma vie j'ay eu des ſonges, qui tantoſt ſous une forme & tantoſt ſous une autre, me recommandoient toûjours la meſme choſe. *Socrate*, me diſoient-ils, *exercez-vous à la Muſique*. Juſques icy j'avois toûjours pris cet ordre pour une ſimple exhortation, comme celle qu'on fait ordinairement à ceux qui courent dans la lice, & je croyois qu'on m'ordonnoit ſimplement de continuer de vivre comme j'avois veſcu, & de m'avancer dans l'étude de la ſageſſe qui faiſoit toute

mon occupation, & qui eſt la Muſique la plus parfaite : mais depuis mon jugement, la feſte d'Apollon ayant reculé ma mort, j'ay penſé que peut-eſtre ces ſonges m'ordonnoient-ils de m'exercer à cette Muſique populaire & commune, & qu'avant que de ſortir de ce monde, il y avoit plus de ſeureté à ſe ſanctifier en obéïſſant aux Dieux, & en eſſayant de faire des vers, qu'à leur deſobéïr. J'ay commencé donc par cet Hymne au Dieu dont on celebre la feſte ; mais enſuite ayant fait cette reflexion, que pour eſtre veritablement Poëte, il ne ſuffit pas de faire des diſcours en vers, & qu'il faut faire des fables, & ne me ſentant d'ailleurs aucune diſpoſition à en inventer, j'ay travaillé ſur celles d'Eſope, & j'ay mis en vers les premieres qui me ſont venuës dans l'eſprit, & dont j'ay pû me ſouvenir.

La Sageſſe eſt la Muſique la plus parfaite.

Se ſanctifier avant que de ſortir de la vie.

Ce qui fait le Poëte, ce n'eſt pas les vers, mais la fable. Cela eſt expliqué au long dans la poëtique d'Ariſtote.

Voilà, mon cher Cebés, ce que vous avez à répondre à Evenus, aſſeurez-le que je luy ſouhaite toute ſorte de bonheur, & dites-luy que s'il eſt ſage, il doit me ſuivre. Car apparemment je m'en vais aujourd'huy puiſque les Athéniens l'ordonnent.

Quel eſt donc, je vous prie, ce conſeil que vous donnez à Evenus, reprit Symmias, j'ay vû tres-ſouvent cet homme ;

& sur ce que j'ay connu de luy, je puis presque vous promettre qu'il ne vous suivra pas volontiers.

Car un Poëte doit estre Philosophe, ou il est méchant Poëte.

Quoy, repartit Socrate, Evenus n'est-il pas Philosophe?

Il me le semble, dit Symmias.

Il voudra donc bien me suivre, reprit Socrate, luy & tout homme qui fera dignement cette profession. Je sçay bien qu'il ne se tuëra pas luy-mesme, car on dit que cela n'est pas permis. En disant cela il osta ses jambes de dessus le lit, les mit à terre, & parla le reste du jour assis.

Il n'est pas permis de se tuer.

Cebés fut le premier qui luy demanda, comment accordez-vous donc cela, Socrate? qu'il n'est pas permis de se tuer soy-mesme, & que cependant un Philosophe doit vouloir vous suivre.

Eh quoy Cebés, reprit Socrate, ni vous ni Simmias n'avez-vous jamais entendu parler sur cela vostre ami * Philolaüs?

Il ne s'est jamais expliqué bien clairement sur cette matiere, répondirent-ils.

Pour moy, reprit Socrate, je n'en sçay

* Philolaus estoit un Philosophe Pythagoricien, qui ne pouvoit pas manquer de soutenir cette doctrine de son Maistre qu'on ne peut pas se tuer soy-mesme. Il n'avoit écrit qu'un seul volume que Platon achepta quatre cens écus.

tendre un autre Liberateur ?

Il n'y a que Jupiter qui le ſçache, dit Cebés, en ſouriant.

Cela peut vous paroiſtre déraiſonnable, reprit Socrate, mais il n'eſt peut-eſtre pas ſans raiſon. Les diſcours qu'on nous tient tous les jours dans les Ceremonies & dans les Myſteres, *que Dieu nous a mis dans cette vie comme dans un poſte que nous ne devons jamais quitter ſans leur permiſſion*, peuvent eſtre trop difficiles pour nous, & paſſer noſtre portée. Mais rien n'eſt ni plus aiſé à comprendre, ni mieux dit que cecy. *Que les Dieux ont ſoin des hommes, & que les hommes ſont une des poſſeſſions des Dieux.* Cela ne vous paroiſt il pas vray ?

Diſcours que l'on tenoit au peuple dans les ceremonies & dans les myſteres de la Religion payenne.

Preuve de cette verité que les hommes n'ont pas droit de ſe tuer eux meſmes, ils appartiennent à Dieu.

Tres-vray, répondit Cebés.

Vous-meſme donc, reprit Socrate, ſi un de vos eſclaves ſe tuoit luy meſme ſans voſtre ordre, ne feriez-vous pas en colere contre luy, & ne le puniriez-vous pas rigoureuſement ſi vous le pouviez ?

Oüy ſans doute, dit Cebés.

Par la meſme raiſon, dit Socrate, il n'eſt pas juſte de ſe tuer, & il faut attendre que Dieu nous envoye un ordre formel de ſortir de la vie, comme celuy qu'il m'envoye preſentement.

Objection que

Cela me paroiſt tres-raiſonnable, dit

Cebés ; mais ce que vous disiez en mesme temps qu'un Philosophe souhaite volontiers de mourir, me semble étrange, *& ce sont deux sentimens que je ne sçaurois accorder*, au moins, s'il est vray que les Dieux ayent soin des hommes comme vous le disiez tout à l'heure, & que les hommes soient une des possessions des Dieux. Car que des Philosophes ne soient pas tres-faschez de sortir de la tutelle des Dieux, & de quitter une vie ou des estres si parfaits, & les meilleurs gouverneurs du monde, veulent bien avoir soin d'eux, c'est ce qui ne me paroist nullement raisonnable. Pensent-ils donc estre plus capables de se gouverner quand ils seront à eux-mesmes ? Je comprends bien qu'un fou peut penser qu'il faut fuir un bon maistre à quelque prix que ce soit, & qu'il ne comprendra pas qu'il faut toûjours se tenir à ce qui est bon, & ne le perdre jamais de vûë ; c'est pourquoy il s'enfuira sans raison ; mais je vous dis qu'un homme sage desirera de ne cesser jamais d'estre sous la dépendance de ce qui est plus parfait que luy. D'où j'infere tout le contraire de ce que vous disiez, & je concluds que les sages sont tres-faschez de mourir, & que les fous en sont bien aise.

Cebes fait à Socrate, si les Dieux ont soin des hommes en cette vie, les hommes ne doivent pas souhaitter de mourir.

Le Sage desirera d'estre toujours sous la dependance de Dieu.

L'objection de Cebes n'est que subtile, elle n'a aucune solidité.

Socrate parut prendre quelque plaisir à la subtilité de Cebés, & se tournant de nostre costé, Cebés, nous dit-il, trouve toûjours des défaites ; & il n'a garde de se rendre d'abord à ce qu'on luy dit.

Mais, repartit Simmias, il faut que je vous avouë que je trouve beaucoup de raison à ce que vous dit Cebés. En effet, que prétendent gagner des hommes sages, en fuyant des maistres beaucoup meilleurs qu'eux, & en se privant volontairement de leur secours ? prenez-y bien garde, c'est à vous seul que s'adresse ce discours de Cebés, & il vous reproche vostre insensibilité de ce que vous vous separez de nous si volontiers, & que vous quittez des Dieux, qui, de vostre propre aveu, sont des gouverneurs si bons & si sages.

Vous avez raison, dit Socrate, car je vois bien que vous voulez m'obliger à me deffendre dans les formes, comme je me suis deffendu en jugement.

C'est cela mesme, dit Simmias.

Socrate refute l'objection de Cébes, & prouve que les Sages doivent souhaiter de mourir.

Il faut donc vous satisfaire, reprit Socrate, & faire en sorte que cette derniere apologie ait plus de succés auprés de vous que ma premiere n'en a eu auprés de mes Juges. Pour moy, continua-t-il, je vous

avouë, que si je ne croyois trouver dans l'autre vie des Dieux aussi bons & aussi sages, & des hommes beaucoup plus gens de bien que nous, je serois injuste de n'estre pas fasché de mourir. Mais sçachez Simmias, & vous Cebés, que j'espere d'arriver à une assemblée de justes. Je puis me flatter en cela; mais pour ce qui est de trouver en l'autre monde des maistres tres-bons & tres-sages, c'est ce que j'ose asseurer, autant qu'on peut asseurer des choses de cette nature, & voilà pourquoy je ne suis pas si fasché de mourir, esperant qu'il y a encore quelque chose pour les morts aprés cette vie, & que les bons y sont beaucoup mieux traitez que les méchans.

Les Dieux o soin des hommes dans l'autre vie.

Il veut dire qu'il n'est peut-estre pas assez homme de bien pour esperer d'estre receu dans l'assemblée des justes.

Les bons mieux traitez dans l'autre vie que les méchans.

Quoy donc, Socrate, reprit Simmias, auriez-vous resolu de nous quitter avec ces sentimens dans le cœur sans nous en faire part ? Il me semble que c'est un bien qui nous doit estre commun, & si vous nous persuadez sur cela tout ce que vous croyez, voilà vostre apologie faite.

La doctrine de l'immortalité de l'Ame doit estre communiquée aux autres hommes.

C'est aussi ce que je m'en vais tascher de vous prouver, dit-il, mais auparavant, écoutons ce que Criton peut avoir à nous dire, car il me semble qu'il y a assez longtemps qu'il veut nous parler.

Qu'aurois je à vous dire autre chose, reprit Criton, que ce que l'homme qui doit vous donner le poison, ne cesse de me dire depuis long-temps, qu'il faut vous avertir de parler le moins que vous pourrez parceque cela vous échauffe, & il n'y a rien de si contraire à l'effet du poison, de maniere que si vous continuez, * il vous en faudra prendre deux ou trois fois.

Eh, laissez-le dire, répondit Socrate, qu'il fasse seulement son métier, & qu'il prépare deux prises de ce poison, & trois s'il est necessaire.

Je sçavois bien que vous feriez cette réponse, dit Criton, mais il revient toûjours à la charge.

Laissez-le là, vous dis-je, reprit Socrate, & que j'explique devant vous, qui estes icy mes Juges, les raisons qui me persuadent qu'un homme qui a vieilli dans la Philosophie, doit mourir avec beaucoup de courage, & avec une ferme espe-

* L'Executeur donnoit cet avis en apparence pour ménager Socrate, & en effet pour ménager son argent ; car c'estoit à luy à fournir la Ciguë, dont la livre, qui faisoit la prise, coustoit douze drachmes, c'est-à-dire, trois livres douze sols. On n'a qu'à voir dans Plutarque la mort de Phocion, qui fut obligé de payer à l'Executeur sa doze de Ciguë.

rance qu'il joüira dans l'autre vie d'une felicité qui ne se trouve pas dans celle-cy. Ecoutez seulement mes preuves, vous Simmias, & vous Cebés.

Les veritables Philosophes ne travaillent toute leur vie qu'à apprendre à mourir, cela estant, il y a un ridicule extrême qu'aprés avoir couru sans relâche aprés cette unique fin, ils reculent & la craignent quand elle se presente à eux, & qu'ils sont en estat de l'obtenir, aprés une si longue & si penible recherche.

Les veritables Philosophes sont ceux qui apprennent toute leur vie à mourir.

Sur cela Simmias se mettant à rire, en verité, luy dit-il, Socrate, vous m'avez forcé à rire, quelque peu d'envie que j'en aye presentement. Car je ne doute pas que la pluspart de ceux qui vous entendroient, ne dissent que vous parlez des Philosophes beaucoup mieux que vous ne pensez. Sur tout vos Athéniens consentiroient volontiers que tous ces Philosophes apprissent si bien à mourir, qu'ils mourussent veritablement, & ils vous diroient qu'ils sçavent fort bien que c'est la seule chose dont ils soient dignes.

Trait de satire contre les Athéniens qui ne pouvoient souffrir les Philosophes.

Nos Athéniens diroient vray, Simmias, reprit Socrate, mais ils le diroient sans le sçavoir. Car il n'est pas vray qu'ils sçachent, ni comment les Philosophes sou-

haitent de mourir, ni pourquoy ils en ſont dignes. Mais laiſſons-là ces Athéniens, & parlons icy entre nous. La mort nous paroiſt-elle quelque choſe ?

Oüy ſans doute, repartit Simmias.

Ce que c'eſt que la mort.

N'eſt-ce pas, reprit Socrate, la ſeparation de l'Ame & du corps. De maniere que le corps demeure ſeul d'un coſté, & l'Ame exiſte ſeule de l'autre. N'eſt-ce pas là ce qu'on appelle la mort ?

C'eſt cela meſme, dit Simmias.

Le Philoſophe ne recherche pas les voluptez.

Voyez-donc, mon cher Simmias, ſi vous penſerez les meſmes choſes que moy. Car de là nous tirerons de grandes lumieres pour ce que nous cherchons. Vous paroiſt-il qu'un Philoſophe recherche ce qu'on appelle les voluptez, comme ſont celles du boire & du manger ?

Point du tout, Socrate.

Et celles de l'amour ?

Nullement.

Et toutes les autres qui regardent le ſoin du corps, croyez-vous qu'il les pourſuive, & qu'il faſſe grand cas, par exemple, des beaux habits, des beaux ſouliers, & de toutes les autres propretez & ornemens du corps ? croyez-vous qu'il les eſtime ou qu'il les mépriſe toutes les fois que la neceſſité ne le forcera pas de s'en ſervir ?

Il me paroist, dit Simmias, qu'u[n vé]ritable Philosophe ne peut que les [mé]priser.

Il vous paroist donc, reprit Soc[rate,] que tous les soins & toute l'occup[ation] d'un Philosophe, n'ont point pour [objet] le corps, & qu'au contraire, il n[e tra]vaille qu'à s'en separer, pour ne s'occ[uper] uniquement que de son Ame.

Asseurément.

Ainsi dans toutes [ces choses], reprit Socrate, il est évident que le Philosophe travaille plus particulierement que les autres hommes à rendre son Ame libre, & à la détacher de tout commerce avec le corps. Il me semb[le] mesme, Simmias, que la pluspart des hommes s'accordent en cecy : c'est que quand ils voyent un homme qui ne prend point plaisir à ces sortes de choses & n'en use point, * ils disent qu'il n'est pas digne de vivre, & ils trouvent que tout homme qui ne joüit pas des voluptez du corps, est bien prés de mourir.

Le [...] ne [...] qu'[...] son A[me] tout ce[...] avec l[...]

* C'est une verité reconnuë presque de tout le monde, que celuy qui ne jouit pas des voluptez du corps n'est pas digne de vivre. Il est donc vray de dire que le Philosophe n'est digne que de mourir.

Vous dites vray, Socrate.

Le corps est un obstacle pour aquerir la prudence, preuve de cette verité

Mais que dirons-nous de l'acquisition de la prudence. Le corps est-il un obstacle, ou ne l'est-il pas, quand on l'associe à cette recherche? Je vais m'expliquer par un exemple. La vûë & l'oüye ont-elles quelque sorte de verité, & leur déposition est-elle fidelle, ou les Poëtes ont-ils raison de nous chanter que nous n'entendons ni ne voyons rien veritablement? Car si ces deux sens, celuy de la vûë & celuy de l'oüie; ne sont ni seurs ni veritables, les autres le seront encore beaucoup moins, car ils sont beaucoup plus foibles. Ne le trouvez-vous pas?

Le peu de certitude des sens,

Oüy sans doute, dit Simmias.

En quel temps donc, reprit Socrate, est-ce que l'Ame trouve la verité? Car pendant qu'elle la cherche avec le corps, nous voyons clairement que ce corps la trompe & l'induit en erreur.

Le corps trompe l'Ame.

Cela est vray, dit Simmias.

L'Ame raisonne mieux que jamais, lorsqu'elle n'est point troublée par le corps, & qu'elle s'en separe.

N'est-ce pas sur tout par le raisonnement que l'Ame embrasse les veritez, & ne raisonne-t-elle pas mieux que jamais, lorsqu'elle n'est troublée nipar la veuë, ni par l'oüie, ni par la douleur, ni par la volupté, & que renfermée en elle-mesme, & laissant là le corps sans avoir avec luy aucune com-

munication, autant que cela luy est possible, & mesme sans le toucher, elle s'attache à ce qui est, pour le connoistre ?

Cela est parfaitement bien dit.

C'est donc dans ces occasions sur tout, que l'Ame du Philosophe méprise son corps, qu'elle le fuit, & qu'elle cherche à estre seule ?

Il me le semble.

Mon cher Simmias, que dirons-nous donc de toutes ces choses *qui sont l'objet de l'Ame?* Dirons-nous par exemple, que la Justice est quelque chose ou qu'elle n'est rien ?

Nous dirons que c'est quelque chose asseurément.

Ne le dirons-nous pas aussi du bon & du beau ?

Sans doute.

Mais les avez-vous jamais vûs des yeux du corps ?

Non asseurément, dit-il.

Et par quelque autre sens corporel, avez-vous jamais veritablement touché & connu quelqu'une de ces choses dont je parle, comme la grandeur, la santé, la force, en un mot l'essence de toutes les autres choses, c'est-à-dire ce qu'elles sont en elles-mesmes ? Est-ce par le moyen du

L'essence des choses ne se connoist point par les sens, mais par la seule operation de l'Ame.

corps qu'on en connoiſt la verité ? ou eſt-il certain que celuy de nous qui ſe mettra en état d'examiner le plus exactement qu'il le pourra, & d'aprofondir par la penſée ce qu'il veut trouver, approchera le plus du but, & parviendra le mieux à le connoiſtre?

Cela eſt tres-vray.

Plus l'Ame eſt dégagée du corps, plus la penſée a de force.

Et celuy-là le fera le plus ſimplement & le plus purement, qui examinera chaque choſe par la penſée ſeule, ſans chercher à ſoulager ſa meditation par la veûë, ni à ſoûtenir ſon raiſonnement par aucun autre ſens corporel, & qui ſe ſervant de la ſeule penſée ſans aucun mélange, taſchera de trouver l'eſſence pure & veritable des choſes ſans le miniſtere des yeux & des oreilles, & s'il faut ainſi dire, libre & dégagé de toute la maſſe du corps qui ne fait que troubler l'Ame & l'empeſcher de trouver la ſageſſe, & la verité, toutes les fois qu'elle a avec luy le moindre commerce. Si quelqu'un peut jamais parvenir à connoiſtre l'eſſence des choſes, n'eſt-ce pas celuy dont je viens de parler ?

Vous avez raiſon, Socrate, & cela eſt admirablement bien dit.

De ce principe, reprit Socrate, ne s'enſuit-il pas neceſſairement que les veritables Philoſophes ont cette opinion, &

se disent entr'eux : Voilà un chemin qui pourroit nous égarer avec nostre raison dans toutes nos recherches, parceque pendant que nous aurons nostre corps & que nostre Ame sera embourbée dans une si grande coruption, jamais nous ne possederons l'objet de nos desirs, c'est-à-dire la verité. Car le corps nous fait naistre mille obstacles & mille traverses par la necessité où nous sommes de le nourrir. Et avec cela les maladies qui surviennent troublent absolument cette recherche. D'ailleurs il nous remplit d'amours, de desirs, de craintes, de mille imaginations, & de toutes sortes de sottises, de maniere qu'il n'y a rien de plus vray que ce qu'on dit ordinairement, *que le corps ne nous mene jamais à la sagesse*. Car qui est-ce qui fait naistre les guerres, qui excite les seditions & les combats ? ce n'est que le corps & toutes ses cupiditez. En effet toutes les guerres ne viennent que du desir d'amasser des richesses, & nous sommes forcez d'en amasser à cause du corps, pour le servir comme ses esclaves, & pour fournir à ses besoins. Voilà pourquoy nous n'avons pas le loisir de vaquer à la Philosophie ; & le plus grand de tous nos maux encore, c'est que lors mesme qu'il nous laisse quel-

Langage que les Philosophes tiennent entre eux.

Obstacles que le corps fait naistre dans la recherche de la verité.

Non seulement les maladies nous troublent dans cette recherche, mais elles nous gastent souvent le jugement & le sens.

Le corps ne sçauroit nous conduire à la Sagesse.

Le corps est la cause de tous les desordres qui arrivent dans le monde.

que loiſir, & que nous nous mettons à mediter, il vient ſe fourrer là tout d'un coup au milieu de nos recherches; il nous embarraſſe, nous trouble & nous étonne de maniere qu'il nous empeſche de diſcerner la verité. Mais nous avons démontré que ſi nous voulons ſçavoir purement & veritablement quelque choſe, il faut que nous abandonnions le corps, & que l'Ame ſeule examine les objets qu'elle veut connoiſtre. C'eſt alors ſeulement que nous joüirons de la ſageſſe dont nous ſommes amoureux, c'eſt à-dire, aprés noſtre mort, & point du tout pendant cette vie. Et la raiſon meſme le dit. Car s'il eſt impoſſible de rien connoiſtre purement pendant que nous ſommes avec le corps, il faut de deux choſes l'une, ou que l'on ne connoiſſe jamais la verité, ou qu'on la connoiſſe aprés la mort; parce qu'alors l'Ame ſera à elle-meſme, délivrée de ce fardeau, & point du tout auparavant. Et pendant que nous ſerons dans cette vie, nous n'approcherons de la verité, qu'autant que nous nous éloignerons du corps; que nous renoncerons à tout commerce avec luy, ſi ce n'eſt pour la neceſſité ſeule; que nous ne luy permettrons point de nous remplir, & de nous infecter de

Preuve de cette verité, qu'aprés la mort l'Ame connoiſtra mieux la vérité, que pendant cette vie.

sa corruption naturelle; & que nous nous conserverons purs de toutes ses ordures, jusqu'à ce que Dieu luy-mesme vienne nous délivrer. Par ce moyen libres & affranchis de toute la folie du corps, nous converserons, comme cela est vraysemblable, avec des hommes qui joüiront de la mesme liberté, & nous connoistrons par nous-mesmes l'essence pure des choses, qui peut-estre n'est autre chose que la verité. Car à celuy qui n'est pas pur, il ne luy est pas permis de toucher ce qui est la pureté mesme. Voilà, mon cher Simmias, ce qu'il me paroist que les veritables Philosophes doivent penser, & le langage qu'ils doivent necessairement tenir entr'eux. Ne le croyez-vous pas comme moy?

La véri[té] de conn[oistre] l'essence des cho[ses]

Asseurément, Socrate.

Si cela est ainsi, mon cher Simmias, tout homme qui arrivera où je vais presentement, a grand sujet d'esperer, que là, mieux qu'ailleurs, il possedera ce que nous cherchons dans cette vie avec tant de peines & de soins; de sorte que ce voyage qu'on m'a ordonné, me remplit d'une douce & agreable esperance. Et il fera le mesme effet à tout homme qui sera persuadé que l'Ame doit estre purgée pour connoistre la verité. Or purger l'Ame, n'est-ce pas comme nous

Purger ... me, c'e...

foigner du commerce du corps.

le disions tantost, la separer du corps, & l'accoûtumer à se renfermer & à se recüeillir en elle-mesme, en renonçant à ce commerce autant qu'il est possible, & en vivant seule, soit en cette vie,*soit dans l'autre, dégagée du corps comme de ses liens?

Cela est vray, Socrate.

Et n'est-ce pas là ce qu'on appelle la mort quand l'Ame se délie & se separe du corps?

Asseurément.

Les veritables Philosophes ne sont-ils pas les seuls qui travaillent veritablement à la délier? & cette separation & cette délivrance ne font-elles pas toute leur occupation?

Il me le semble, Socrate.

Ne seroit-ce donc pas une chose tres-ridicule, qu'un homme aprés s'estre preparé toute sa vie à mourir & avoir toûjours vêcu dans l'attente de la mort, voyant arriver le moment de cette mort si desirée,

* Les obstacles que le corps apporte dans l'étude de la Sagesse, avoient donné une si grande aversion pour luy à ces véritables Philosophes, qu'ils se faisoient un plaisir de s'imaginer qu'à la mort, ils le depoüilleroient pour toûjours. Ils n'en sçavoient pas davantage, & quoy-qu'ils eussent quelque idée de resurrection, ils ignoroient absolument que ce corps seroit aussi purgé & glorifié ; car il faut que ce corps corruptible soit revétu de l'incorruptibilité, & que ce corps mortel soit revétu de l'immortalité.

s'avisast de reculer & de la craindre, (
ne vous paroistroit-il pas tres-honteux

Comment ne le paroistroit-il pas?

Il est donc certain, Simmias, que
veritables Philosophes ne travaillent p
prement qu'à mourir, & que la mort
leur paroist nullement terrible: & vc
d'où on peut aisément l'inferer: S'ils 1
prisent, & s'ils haïssent leur corps,
qu'ils desirent de joui... de leur A
n'est-ce pas se démentir tres-ridicu
quand ce moment arrive, d'avoir
de se fascher? Et n'y a-t-il pas de l'e
gance à n'aller pas dans les lieux (
qui y arrivent, esperent d'obtenir le
aprés lesquels ils ont soûpiré tou
vie? Car ils ont desiré d'acquerir la sag...
& de se voir délivrez de ce corps qui les
charge & qui est l'objet de leur haine & de
leur mépris. Quoy, la plusspart des hom-
mes * pour avoir perdu leurs maistresses,
leurs femmes ou leurs enfans, se privent

* La plusspart des hommes, quoy-que peu per-
suadez de l'immortalité de l'Ame, ne laissoient
pas de se tuer aprés avoir perdu ce qu'ils aimoient,
dans l'esperance qu'ils le retrouveroient dans l'au-
tre vie, & les veritables Philosophes convaincus
de cette vérité, & pleinement persuadez que ce
n'est que dans les enfers qu'ils joüiront de la véri-
table Sagesse, n'iroient pas à la mort avec plaisir?

eux-meſmes de la vie, & deſcendent volontairement dans les enfers où ils ſont conduits par la ſeule eſperance, que là ils verront ceux qu'ils aiment & qu'ils vivront avec eux ; & un homme qui aime veritablement la Sageſſe, & qui a cette ferme eſperance qu'il la trouvera pleinement dans les enfers, ſera faſché de mourir, & n'ira pas avec joye dans les lieux où il joüira de ce qu'il aime? Ah! mon cher Simmias, il faut croire qu'il ira avec une tres-grande volupté s'il eſt veritablement Philoſophe : car il eſt fortement perſuadé que nulle part que dans les enfers, il ne rencontrera cette Sageſſe pure qu'il cherche. Cela eſtant, n'y auroit-il pas, comme je diſois tantoſt, de l'extravagance pour tel homme à craindre la mort ?

Il y en auroit une tres-grande, répondit Simmias.

Et par conſequent, continuë Socrate, toutes les fois que vous verrez un homme ſe faſcher, & reculer quand il eſt ſur le point de mourir, c'eſt une marque ſeure que c'eſt un homme qui n'aime pas la ſageſſe, mais qui aime ſon corps, qui aime les honneurs, ou qui aime les richeſſes, ou peut-eſtre les trois enſemble.

…s trois cau-…s, les plus …dinaires de …averſion qu'-…a pour la …ort.

Cela eſt comme vous le dites, Socrate.

Ainsi donc, Simmias, ce qu'on app[...] la force ne convient-elle pas particulie[...]ment aux Philosophes? & la temperan[...] cette sorte de Sagesse qui consiste à n[...] laisser pas vaincre par ses desirs & à vi[...] avec sobrieté & avec modestie, ne co[...]vient-elle pas particulierement à ceux [...] méprisent leurs corps & qui vivent da[...] la Philosophie?

Cela est tres-constant, Socra[...]

Si vous vouliez examiner la [...] temperance des autres hommes, vo[...] trouveriez tres-ridicules.

Comment cela, Socrate?

Vous sçavez, dit-il, que tou[...]tres hommes croyent la mort un [...] grand maux.

Cela est vray, dit Simmias.

La force & la vaillance des hommes qui affrontent plus la mort ne sont le plus souvent qu'un effet de la timidité.

Lorsque ces hommes qu'on appelle forts, souffrent donc la mort avec quelque courage, ils ne la souffrent que de peur; car ils craignent quelque plus grand mal encore.

Il en faut convenir.

Et par consequent tous les hommes ne sont forts & vaillants que de peur, excepté les seuls Philosophes. Et n'est-ce pas une chose tres-ridicule de croire qu'un homme soit brave & vaillant, quand il n'agit que par timidité & par crainte?

Vous avez raiſon, Socrate.

Hommes tempérans par intempérance.

N'en eſt-il pas de meſme de vos temperants ? ils ne le ſont que par intemperance. Et quoyque cela paroiſſe d'abord impoſſible, cependant c'eſt ce qu'on voit arriver tous les jours, de cette folle & ridicule temperance. Car ces temperants ne renoncent à une volupté, que dans la crainte d'eſtre privez d'autres voluptez, qu'ils deſirent & auſquelles ils ſont aſſujettis. Ils appellent tant qu'on veut intemperance, d'eſtre vaincu & gouverné par ſes paſſions, mais dans le meſme temps qu'ils vous donnent cette belle définition, ils ne ſurmontent certaines voluptez que parce qu'ils ſont vaincus par d'autres voluptez qui les maiſtriſent. Et cela reſſemble fort à ce que je vous diſois il n'y a qu'un moment, qu'en quelque façon ils ſont temperants par intemperance.

Cela ne paroiſt que trop, Socrate.

Ce n'eſt pas le chemin de la vertu que l'échange des paſſions.

Mon cher Simmias, ne nous y trompons point, ce n'eſt pas là le droit chemin qui mene à la vertu, que de changer des voluptez pour des voluptez, des triſteſſes pour des triſteſſes, des craintes pour des craintes, & de faire comme ceux qui changent une groſſe piece de monnoye pour pluſieurs petites. Mais la ſageſſe eſt ſeule

La Sageſſe eſt

la piece de bon alloy, pour laquelleil faut donner & changer toutes les autres. Avec cette piece on achepte tout, on a tout, Force, Temperance, Justice; en un mot la vertu est toûjours vraye quand elle est avec la sagesse, indépendamment des voluptez, des tristesses, des craintes & de toutes les autres passions. Au lieu que toutes les autres vertus dénuées de la sagesse, & dont on fait un échange continuel, ne sont que des ombres de vertu. C'est une vertu esclave du vice, & qui n'a rien de sain. La veritable vertu est effectivement & reéllement une purgation de toutes ces sortes de passions. La Temperance, la Justice, la Force & la Prudence mesme, ou la Sagesse, sont des purgations & non pas des échanges. Et il y a bien de l'apparence que ceux qui ont établi les purifications, que nous appellons *Teletes*, c'est-à-dire expiations parfaites, n'estoient pas des personnages méprisables, mais de grands génies qui dés les premiers temps, * ont vou-

La seule piece de bon alloy. Elle fournit à tout. C'est cette belle perle qui mérite qu'on vende tout son bien pour l'achepter.

Car elle se fert de toutes ces passions pour nostre bien.

Toutes les vertus sans la Sagesse ne sont que des ombres de vertu.

Les véritables vertus sont des purgations des privations, & non pas des échanges.

Comme Orphée, Musée &c.

* Il y a sur cela un beau passage dans le 2. liv. de la Rep. *Ils disent que par le moyen de ces purifications & de ces sacrifices, nous sommes délivrez des peines qui nous attendoient dans les enfers; au lieu que si nous négligeons de les faire, nous serons exposez à tout ce que l'enfer a de plus terrible.*

Les purifications anciennes ne sont que des énigmes.

Il faut estre purifié avant la mort.

lu nous faire comprendre sous ces énigmes, que celuy qui arrivera dans les enfers sans estre initié & purifié, sera précipité dans l'abysme ; & que celuy qui y arrivera aprés avoir esté expié & purgé, sera reçu dans le sejour des Dieux. Car comme disent ceux qui se meslent de ces expiations, *Il y a beaucoup de gens qui portent le Thyrse, mais il y en a peu qui soient possedez par l'esprit du Dieu.* Et ces possedez ne sont à mon avis, que ceux qui ont bien philosophé. Je n'ay rien oublié pour estre de ce nombre, & j'ay travaillé toute ma vie à y parvenir. Si tous mes efforts n'ont pas esté inutiles, & si j'y ay réüssi, c'est ce que j'espere de sçavoir dans un moment, s'il plaist à Dieu. Et voilà, mon cher Simmias & mon cher Cebés, l'apologie dont je me sers pour me justifier auprés de vous, de ce qu'en vous quitant, & en quittant les maistres qui sont icy, je n'en suis ni triste ni fasché, dans l'esperance que je ne trouveray pas moins là qu'icy, de bons amis & de bons maistres : & c'est ce que le peuple ne sçauroit s'imaginer. Mais je seray content si je réüssis mieux à me deffendre auprés de vous, que je n'ay réüssi auprés de mes Juges.

C'est comme si l'on disoit aujourd'huy il y a beaucoup de devots, mais il y a peu de gens veritablement pieux. Le Thyrse estoit un javelot entouré de pampre & de lierre, que portoient les Bacchantes & ceux qui suivoient Bacchus.

Quand Socrate eut ainsi parlé, Cebés prenant la parole, luy dit, Socrate, tout ce que vous venez de dire me semble tres-vray. Il n'y a qu'une chose qui paroist incroyable aux hommes; c'est ce que vous avez dit de l'Ame. * Car ils s'imaginent presque tous, que lors qu'elle a quitté le corps, elle n'est plus, qu'elle meurt avec luy, que dés le moment qu'elle le quitte, elle s'évanoüit comme une vapeur ou comme une fumée qui se dissipe en s'envolant, & qu'elle n'est plus nulle part : Car si elle subsistoit seule, ramassée & recueillie en elle-mesme & délivrée de tous les maux dont vous avez parlé, il y auroit une grande & belle esperance, que tout ce que vous avez dit se trouveroit vray : mais que l'Ame vive aprés la mort de l'homme, qu'el-

* Voilà ce que se sont toûjours imaginé ceux qui ont nié l'Immortalité de l'Ame. L'Auteur du Livre de la Sagesse a mis ce raisonnement dans toute sa force, pour en faire voir l'absurdité. *Nostre vie*, dit-il, *n'est qu'un souffle, & aprés nostre mort, nostre Ame se perd comme une vapeur, & passe comme un nuage & comme un broüillard que les rayons du Soleil dissipent.* Aprés quoy il adjoûte que ceux qui tiennent ce langage, *n'ont pas connu les secrets de Dieu; Car Dieu a crée l'homme incorruptible, & l'a fait à son image, & l'esperance des Justes est pleine d'immortalité.* Et voilà la doctrine de Socrate.

le ſente, qu'elle agiſſe, & qu'elle penſe; voilà qui a peut-eſtre beſoin de quelque inſinuation & de quelques preuves ſolides.

Vous dites vray, Cebés, reprit Socrate, mais comment ferons-nous? Voulez-vous que nous examinions dans cette converſation, ſi cela eſt vrayſemblable ou ſi cela ne l'eſt pas?

Je prendray un trés-grand plaiſir, répondit Cebés, à entendre ce que vous penſez ſur cette matiere.

C'eſt un trait de ſatire contre Ariſtophane, qui dans ſa comedie des nuées, avoit accuſé Socrate de ne s'amuſer qu'à des ſotiſes.

Je ne penſe pas au moins, reprit Socrate, que ſi quelqu'un nous entendoit, fuſt-ce un Comedien, il puſt me reprocher que je ne fais que badiner, & que je ne parle pas de choſes qui nous regardent & qui nous touchent de prés. Si vous voulez donc que nous approfondiſſions cette matiere, voicy, je penſe, de quelle façon nous devons y proceder pour bien connoiſtre ſi les Ames des morts ſont dans les enfers ou ſi elles n'y ſont pas.

* C'eſt une opinion bien ancienne que les Ames en quittant ce monde, vont dans les enfers, & que de là elles reviennent dans

* Premiere preuve fondée ſur l'opinion de la Métempſychoſe priſe groſſierement. Socrate ne s'en ſert que comme d'une opinion qui marquoit une doctrine tenuë pour conſtante.

ce monde, & retournent en vie aprés la mort. Si cela est ainsi, que les hommes aprés la mort reviennent à la vie, il s'ensuit necessairement que les Ames sont dans les enfers pendant cet intervalle; car elles ne reviendroient pas au monde, si elles n'estoient plus; & ce sera une preuve suffisante que cela est, comme nous le disons,* si nous voyons clairement que les vivants ne naissent que des morts; car si cela n'est point il faut chercher d'autres preuves.

Cela est certain, dit Cebés.

Mais reprit, Socrate, pour s'asseurer

* Puisque toutes les choses qui ont des contraires naissent de ces contraires, la vie ne peut pas estre la seule qui ne suive pas le cours general. Cela estant, & le vivant naissant du mort, l'Ame existe donc. C'est une vérité incontestable, mais qui ne se prouve que par la resurrection. C'est-pourquoy S. Paul dit à quelqu'un qui combat cette vérité: *Insensé que vous estes, ne voyez-vous pas que ce que vous semez ne reprend point de vie, s'il ne meurt auparavant?* 1. Cor. xv. 36. C'est le mesme principe de Socrate; mais la Religion Chrétienne peut seule l'expliquer. Platon & Socrate avoient eu quelque idée de la resurrection; mais ils l'avoient gastée & corrompuë en la meslant avec la doctrine de Pythagore qu'ils expliquoient grossierement. Ils tiroient de fausses consequences d'un principe qui est tres-vray en soy. De plus, sous ce principe est cachée une erreur fort dangereuse qui a esté assez refutée dans l'Argument.

de cette verité, il ne faut pas ſe contenter de l'examiner par rapport aux hommes : il faut auſſi l'examiner par rapport aux autres animaux, aux plantes & à tout ce qui naiſt. Car on verra par-là que toutes choſes naiſſent de la meſme maniere ; c'eſt-à-dire que celles qui ont leurs contraires, ne naiſſent que de leurs contraires. Par exemple le beau eſt contraire au laid, le juſte à l'injuſte. Il en eſt de meſme d'une infinité d'autres. Voyons-donc ſi c'eſt une neceſſité abſoluë que les choſes qui ont leur contraire, ne naiſſent que de ce contraire : comme quand une choſe ſe fait plus grande, il faut de toute neceſſité qu'elle fuſt auparavant plus petite, & qu'elle acquiere enſuite cette grandeur. Et quand elle devient plus petite, il faut qu'elle fuſt plus grande auparavant, & qu'elle diminuë enſuite. Tout de meſme le plus fort vient du plus foible, le plus viſte du plus lent.

C'eſt une verité ſenſible, dit Cebés.

Et quoy, reprit Socrate, quand quelque choſe devient plus mauvaiſe, n'eſt-ce pas de ce qu'elle eſtoit meilleure, & quand elle devient plus juſte, n'eſt-ce pas de ce qu'elle eſtoit plus injuſte ?

Sans difficulté, Socrate.

Ainſi donc, Cebés, que toutes choſes

viennent des contraires, voilà qui est suffisamment prouvé.

Tres-suffisamment, Socrate.

Mais entre ces deux contraires, n'y a-t-il pas toûjours un certain milieu? Il y a deux naissances, deux progrés de celuy-cy à celuy-là, & ensuite de celuy-là à celuy-cy. Entre une chose plus grande & une chose plus petite, le milieu est l'accroissement & la diminution: nous appellons l'un croistre & l'autre diminuer. Il en est de mesme de ce qu'on appelle se mesler, se separer, s'échauffer, se refroidir, & de toutes les autres choses à l'infini. Car quoyqu'il arrive quelquefois que nous n'ayons pas des termes pour exprimer toutes ces sortes de changements & ces milieux, nous voyons pourtant par experience, que c'est toûjours une necessité absoluë que les choses naissent les unes des autres, & qu'elles passent de l'une à l'autre reciproquement par un milieu?

Entre [illegible] contra[illegible] a toujo[illegible] milieu [illegible] peut ap[illegible] le point [illegible] naissance

Cela est indubitable.

Et quoy, reprit Socrate, la vie n'a-t-elle pas aussi son contraire, comme la veille a le sommeil?

Sans doute, dit Cebés.

Quel est ce contraire?

C'est la mort.

Naiſſance de la vie à la mort, & naiſſance de la mort à la vie.

Ces deux choſes ne naiſſent-elles donc pas l'une de l'autre ſi elles ſont contraires, & entre ces deux, n'y a-t-il pas deux naiſſances ou deux progrés ?

Pourquoy non ?

Mais pour moy, repartit Socrate, je vous diray bien la combinaiſon dont je viens de vous parler, & la naiſſance & le progrés de chacune des deux choſes qui la compoſent. Dites-moy donc l'autre, car je vous diray que du ſommeil naiſt la veille, & que de la veille naiſt le ſommeil; & que la generation du ſommeil, c'eſt l'aſſoupiſſement, & celle de la veille, c'eſt le réveil. Cela n'eſt-il pas aſſez clair?

De la veille & du ſommeil.

Tres clair.

Dites-nous donc de voſtre coſté, la combinaiſon de la vie & de la mort, ne dites-vous pas que la mort eſt le contraire de la vie ?

Oüy.

Et qu'elles naiſſent l'une de l'autre ?

Oüy.

Qu'eſt-ce qui naiſt donc du vivant ?

Le mort.

Et qu'eſt-ce qui naiſt du mort ?

Il faut neceſſairement tomber d'accord que c'eſt le vivant.

C'eſt donc des morts, reprit Socrate, que

que naiſſent toutes les choſes vivantes tous les hommes vivants ?

Il me le ſemble, dit Cebés.

Et par conſequent, reprit Socrate, Ames ſont dans les enfers aprés no mort.

La conſequence paroiſt tres-ſeure.

Mais de ces deux naiſſances, conti Socrate, n'y en a-t-il pas une qui eſt t ſenſible ? c'eſt celle de la mort ; car r rir ſe voit à l'œil, & ſe touche à la ma

Aſſeurément.

Comment ferons-nous donc, ne c nerons nous pas auſſi à la mort la v produire ſon contraire, comme n vons donnée à la vie ? ou dirons-nou de ce coſté-là la Nature eſt eſtropiée & boiteuſe ? ou ne ſçaurions-nous nous diſpenſer de donner à la mort cette generation, cette vertu de produire ſon contraire ?

Si la mort ne produiſoit pas ſon contraire, la nature ſeroit defectueuſe.

Cela eſt d'une neceſſité abſoluë, repartit Cebés.

Quel eſt ce contraire à qui elle donne la naiſſance ?

C'eſt de revivre, c'eſt un retour à la vie.

S'il y a un retour à la vie, reprit Socrate, ce retour n'eſt autre choſe que la naiſſance des morts qui reviennent à la vie,

& par là nous convenons que les vivants ne naissent pas moins des morts, que les morts naissent des vivants, preuve incontestable qu'il est impossible que les Ames des morts ne soient quelque part, d'où elles reviennent à la vie.

Il me semble, repartit Cebés, que c'est une suite necessaire des principes que nous avons receus.

Et il me semble, Cebés, que nous ne les avons pas receus sans raison : voyez-le vous-mesme. * Si tous ces contraires n'avoient pas chacun à leur tour leurs productions, leurs generations, qui sont comme un cercle, & qu'il n'y eust qu'une naissance, qu'une production directe de l'un à l'autre contraire sans aucun retour de ce dernier contraire au premier qui l'auroit produit, vous voyez bien que toutes choses enfin auroient la mesme figure, seroient affectées de la mesme façon & cesseroient de naistre.

Comment dites-vous, Socrate ?

Il prouve ce qu'il vient d'establir.

Il n'est pas bien difficile de comprendre ce que je dis. S'il n'y avoit que le dormir & qu'il n'y eust point de réveil pro-

* Si la mort ne produisoit pas la vie, comme la vie produit la mort, tout seroit bientost fini, & on retomberoit enfin dans le premier chaos.

vit par ce dormir, [a] vous voyez bien qu'enfin toutes choses nous representeroient veritablement la fable d'Endymion, & ne paroistroient nulle part, parce qu'il leur arriveroit la mesme chose qu'à Endymion, qui est de dormir. Si tout estoit meslé sans que ce meslange produisist jamais de separation, on verroit bien-tost arriver ce qu'enseignoit Anaxagore, & toutes choses seroient ensemble. De mesme, mon cher Cebés, si tout ce qui a receu la vie venoit à mourir, & qu'estant mort il demeurast dans le mesme estat, sans revivre, n'arriveroit-il pas necessairement que toutes choses finiroient enfin, & qu'il n'y auroit plus rien qui vêcust? [b] Car si des choses mortes il ne naist pas des choses vivantes, & que les choses vivantes viennent à mourir, n'est-il pas absolument impossible que toutes choses ne soient enfin absorbées par la mort & entierement aneanties?

C'est-à-dire, que tout retourneroit bientost dans le premier chaos.

Cela est impossible, Socrate, repartit

[a] Si la vie ne naissoit pas de la mort, toutes choses dormiroient enfin le sommeil d'Edymion, que la Lune tient toûjours endormi, selon les fables.

[b] J'ay corrigé ce passage en lisant μὴ γίνοιτο. Ce μὴ est necessaire pour le sens.

& par là nous convenons que les vivants ne naissent pas moins des morts, que les morts naissent des vivants, preuve incontestable qu'il est impossible que les Ames des morts ne soient quelque part, d'où elles reviennent à la vie.

Il me semble, repartit Cebés, que c'est une suite necessaire des principes que nous avons receus.

Et il me semble, Cebés, que nous ne les avons pas receus sans raison; voyez-le vous-mesme. * Si tous ces contraires n'avoient pas chacun à leur tour leurs productions, leurs generations, qui font comme un cercle, & qu'il n'y eust qu'une naissance, qu'une production directe de l'un à l'autre contraire sans aucun retou
de ce dernier contraire au premier qui l'a
roit produit, vous voyez bien que to
choses enfin auroient la mesme figu
roient affectées de la mesme façon
seroient de naistre.

Comment dites-vous, Socrat

Il prouve ce qu'il vient d'établir.

Il n'est pas bien difficile de
dre ce que je dis. S'il n'y avoit
mir & qu'il n'y eust point de

* Si la mort ne produisoit pas la
vie produit la mort, tout seroit bie
retomberoit enfin dans le premie

Cebés, & tout ce que vous venez de dire me paroist incontestable.

Il me semble aussi Cebés, qu'on ne peut rien opposer à ces veritez, & que nous ne nous sommes pas trompez quand nous les avons receuës : car il est certain qu'il y a un retour à la vie: il est certain que les vivants naissent des morts : il est certain que les Ames des morts existent, & il est certain qu'à ce retour à la vie, les bonnes Ames sont mieux, & les méchantes plus mal.

Ce que vous dites-là, Socrate, dit Cebés en l'interrompant, est encore une suite necessaire d'un autre principe que je vous ay entendu souvent poser, que tout ce que nous apprenons, * ce n'est que reminiscence. Car si ce principe est vray, il faut de toute necessité, que nous ayons appris dans un autre temps les choses dont nous nous ressouvenons dans celuy-cy. Et cela est impossible si nostre Ame n'existe pas avant que de venir sous cette forme humaine. De sorte que de là il s'ensuit de

* [illegible] se servoit de ce principe de la reminiscence [illegible] opinion qu'il trouvoit déja établie [illegible] une suite nécessaire du dogme de la [illegible] ames avant les Corps. Mais il ne la [illegible] pour seure, comme on le verra dans le

mesme que nostre Ame est quelque chose d'immortel.

Mais, Cebés, dit Simmias en l'interrompant, quelle demonstration a-t-on de ce principe? Faités-m'en ressouvenir, car je ne m'en souviens pas presentement.

Il y en a une démonstration tres-belle, répondit Cebés. C'est que tous les hommes, s'ils sont bien interrogez, trouvent tout d'eux-mesmes, & s'ils n'avoient pas la science & la droite raison, c'est ce qu'ils ne feroient jamais. Que si quelqu'un les met tout d'un coup dans les figures de Geometrie & dans d'autres choses de cette nature, il voit manifestement que cela est comme on le dit.

Si vous ne voulez pas vous rendre à cette experience, Simmias, reprit Socrate, voyez si par cette voye vous n'entrerez pas dans nostre sentiment: avez-vous de la peine à croire qu'apprendre soit seulement se ressouvenir?

Je n'y en ay pas beaucoup, répondit Simmias, mais je voudrois bien apprendre ce ressouvenir dont vous parlez; sur ce que Cebés m'en a déja dit, je m'en ressouviens à peu prés, & je commence à le croire, mais cela n'empêchera pas que je n'écoute avec plaisir les preuves que vous en donnez.

Cebés, & tout ce que vous venez de dire me paroiſt inconteſtable.

Il me ſemble auſſi Cebés, qu'on ne peut rien oppoſer à ces veritez, & que nous ne nous ſommes pas trompez quand nous les avons receuës : car il eſt certain qu'il ya un retour à la vie: il eſt certain que les vivants naiſſent des morts: il eſt certain que les Ames des morts exiſtent, & il eſt certain qu'à ce retour à la vie, les bonnes Ames ſont mieux, & les méchantes plus mal.

Cela eſt certain, la mort rendra ceux qu'elle a engloutis.

Socrate paroiſt donc icy n'avoir reconnu & cru qu'un ſeul retour à la vie, qui eſt celuy de la reſurrection.

Ce que vous dites-là, Socrate, dit Cebés en l'interrompant, eſt encore une ſuite neceſſaire d'un autre principe que je vous ay entendu ſouvent poſer, que tout ce que nous apprenons, * ce n'eſt que reminiſcence. Car ſi ce principe eſt vray, il faut de toute neceſſité, que nous ayons appris dans un autre temps les choſes dont nous nous reſſouvenons dans celuy-cy. Et cela eſt impoſſible ſi noſtre Ame n'exiſte pas avant que de venir ſous cette forme humaine. De ſorte que de là il s'enſuit de

* Socrate ſe ſervoit de ce principe de la reminiſcce, comme d'une opinion qu'il trouvoit déja établie, & qui eſt une ſuite néceſſaire du dogme de la création des Ames avant les Corps. Mais il ne la donnoit pas pour ſeure, comme on le verra dans le Ménon.

meſme que noſtre Ame eſt quelque c
d'immortel.

Mais, Cebés, dit Simmias en l'i
rompant, quelle demonſtration a-t-c
ce principe? Faités-m'en reſſouvenir
je ne m'en ſouviens pas preſentemen

Il y en a une démonſtration tres-b
répondit Cebés. C'eſt que tous les h
mes, s'ils ſont bien interrogez, tro
tout d'eux-meſmes, & s'ils n'a r
la ſcience & la droite raiſon, c'e q
ne feroient jamais. Que ſi quer
met tout d'un coup dans les fi
Geometrie & dans d'autres choſes a
nature, il voit manifeſtement que
comme on le dit.

Si vous ne voulez pas vous rendre à cette experience, Simmias, reprit Socrate, voyez ſi par cette voye vous n'entrerez pas dans noſtre ſentiment: avez-vous de la peine à croire qu'apprendre ſoit ſeulement ſe reſſouvenir?

Je n'y en ay pas beaucoup, répondit Simmias, mais je voudrois bien apprendre ce reſſouvenir dont vous parlez; ſur ce que Cebés m'en a déja dit, je m'en reſſouviens à peu prés, & je commence à le croire, mais cela n'empêchera pas que je n'écoute avec plaiſir les preuves que vous en donnez.

qu'autre eſt la ſcience par laquelle on connoiſt un homme, & autre la ſcience par laquelle on connoiſt une lyre.

Aſſeurément, dit Simmias.

Eh bien, continua Socrate, ne ſçavez-vous pas ce qui arrive à ceux qui aiment, quand ils voyent une lyre, un habit, ou quelque autre choſe dont leurs amis ou leurs maiſtreſſes ont accoûtumé de ſe ſervir? Il leur arrive ce que je viens de dire. C'eſt qu'en reconnoiſſant cette lyre, ils ſe remettent dans la penſée l'image de ceux à qui cette lyre a appartenu. Voilà ce que c'eſt que la reminiſcence. Comme il eſt arrivé ſouvent qu'un homme en voyant Simmias, s'eſt reſſouvenu de Cebés. Je pourrois vous citer un million d'autres exemples. Voilà donc ce que c'eſt que la reminiſcence, ſur tout quand on vient à ſe reſſouvenir de choſes qu'on avoit oubliées par la longueur du temps, ou pour les a-

A cauſ leur am qui faiſ ils eſtoi toujour ſemble.

Les voicy, reprit Socrate. Nous convenons tous que pour se ressouvenir, il faut avoir sçu auparavant la chose dont on se ressouvient.

Asseurément.

* Et convenons-nous aussi que lorsque la science vient d'une certaine maniere, c'est une reminiscence? Quand je dis d'une certaine maniere, c'est-à-dire par exemple lorsqu'un homme en voyant ou en entendant quelque chose, ou en l'appercevant par quelque autre de ses sens, connoist cette chose dont il est frapé, & en imagine en mesme temps une autre, qui ne dépend pas de la mesme science, mais d'une science toute differente, ne disons-nous pas avec raison que cet homme-là se ressouvient de la chose qui luy est venuë dans l'esprit ?

Comment dites-vous ? demande Simmias.

Je dis par exemple, reprit Socrate,

*Socrate va bien prouver qu'il se fait une reminiscence des choses qu'on a apprises dans le monde, & qu'on a oubliées : mais il ne prouvera pas qu'il s'en fasse une des choses qu'on ait apprises dans l'autre monde, car l'Ame n'est par creée avant le Corps. Ce dogme de la reminiscence sert merveilleusement à établir la vérité du péché originel, comme on l'a vû dans l'argument.

qu'autre est la science par laquelle on connoist un homme, & autre la science par laquelle on connoist une lyre.

Asseurément, dit Simmias.

Eh bien, continua Socrate, ne sçavez-vous pas ce qui arrive à ceux qui aiment, quand ils voyent une lyre, un habit, ou quelque autre chose dont leurs amis ou leurs maistresses ont accoûtumé de se servir? Il leur arrive ce que je viens de dire. C'est qu'en reconnoissant cette lyre, ils se remettent dans la pensée l'image de ceux à qui cette lyre a appartenu. Voilà ce que c'est que la reminiscence. Comme il est arrivé souvent qu'un homme en voyant Simmias, s'est ressouvenu de Cebés. Je pourrois vous citer un million d'autres exemples. Voilà donc ce que c'est que la reminiscence, sur tout quand on vient à se ressouvenir de choses qu'on avoit oubliées par la longueur du temps, ou pour les avoir perdu de vûë.

A cause de leur amitié qui faisoit qu'ils estoient toujours ensemble.

Cela est tres-certain, dit Simmias.

Mais, reprit Socrate, en voyant un cheval ou une lyre en peinture, ne peut-on pas se ressouvenir d'un homme? Et en voyant le portrait de Simmias, ne peut-on pas se ressouvenir de Cebés?

Asseurément, dit-il.

A plus forte raison, continua Socrate, en voyant le portrait de Simmias, se ressouviendra-t-on de Simmias luy-mesme.

Sans difficulté.

On voit donc par toutes ces choses que la reminiscence se fait tantost par des choses semblables & tantost par des choses dissemblables. Mais quand on se ressouvient de quelque chose par la ressemblance, n'arrive-t-il pas necessairement que l'esprit voit tout d'un coup s'il manque quelque chose au portrait pour la parfaite ressemblance avec l'original dont il se souvient, ou s'il n'y manque rien du tout ?

Cela est impossible autrement, dit Simmias.

Il parle de l'égalité intelligible & non de l'égalité sensible.

Prenez-donc bien garde si ce que je m'en vais vous dire vous paroîtra comme à moy. N'appellons-nous pas quelque chose l'égalité ? je ne parle pas de l'éga[illegible]re & un a[illegible]
lité qui se trouve ent[illegible] pierre
bre, entre une pierre [illegible] semb[illegible]
& entre plusieurs a[illegible] le t[illegible]
bles ; Je parle d'une é[illegible]
les sujets. Disons-no[illegible]
chose, ou que ce n'est [illegible]

Nous disons, asseu[illegible]
quelque chose, mais c'est [illegible]

lons dire des choses merveilleuses, & parler en Philosophes.

Mais la connoissons-nous cette égalité?

Sans doute.

* D'où avons-nous tiré cette science, cette connoissance? n'est-ce point des choses dont nous venons de parler, & qu'en voyant des arbres égaux, des pierres égales, & plusieurs autres choses de cette nature, nous nous sommes formé l'idée de cette égalité, qui n'est ni ces arbres, ni ces pierres, mais toute differente & détachée de tout sujet? Car ne vous paroist-elle pas differente? prenez-bien garde à cecy. Les pierres, les arbres, qui sont souvent les mesmes, ne nous paroissent-ils pas quelquefois inégaux?

Asseurément.

Ceux qui sont égaux, vous paroissent-

* Ce que Socrate veut prouver icy, que nous avons appris dans l'autre vie la notion de ces idées intelligibles, est faux dans son sens. [illegible] est l'effet de la lumiere dont Dieu éclaire [illegible] ou les traces des impressions qu'il y a gravées, & qui n'ont pas esté entierement effacées par le peché; c'est un reste des connoissances que nous avons perduës, & de la perfection dont nous sommes decheus. Cette autre vie n'est donc vraye que dans nostre sens, c'est à dire, qu'elle n'est que l'estat de l'Ame avant le peché.

ils inégaux ? & l'égalité vous paroiſt-elle inégalité ?

Jamais, Socrate.

Car l'égalité & l'inégalité ſe trouveroient réellement dans le meſme ſujet. Ce qui eſt contradictoire.

L'égalité & ce qui eſt égal, ne ſont donc pas la meſme choſe ?

Non certainement.

Cependant c'eſt de ces choſes égales, qui ſont differentes de l'égalité, que vous avez tiré l'idée & la connoiſſance de l'égalité meſme détachée du ſujet.

C'eſt la verité, Socrate, repartit Simmias.

Soit que cette égalité ſoit ſemblable ou diſſemblable aux ſujets qui vous en ont donné l'idée.

Tres-aſſeurément.

Car il n'importe, puiſqu'en voyant une choſe, vous en imaginez une autre, ſoit qu'elle ſoit ſemblable ou diſſemblable, il faut neceſſairement que ce ſoit la reminiſcence.

Sans difficulté.

Mais, reprit Socrate, que dirons-nous à cecy, quand nous voyons des arbres qui ſont égaux, ou d'autres choſes égales, les trouvons-nous égales comme l'égalité meſme dont nous avons l'idée, ou s'en faut-il beaucoup qu'elles ne ſoient égales comme cette égalité ?

Car cette égalité ſenſible n'eſt jamais ſi parfaite que l'égalité intelligible.

Il s'en faut beaucoup.

Nous convenons donc que lorsque quelqu'un, en voyant une chose, pense que cette chose-là, comme celle que je vois presentement devant moy, veut estre égale à une autre, mais qu'il s'en faut beaucoup, & qu'elle ne peut estre si parfaitement égale que l'égalité dont il a l'idée, & qu'elle est entierement inferieure, * il faut necessairement que celuy qui a cette pensée ait vû & connu auparavant cet estre intelligible auquel il dit que cette chose-là ressemble, & auquel il asseure qu'elle ne ressemble qu'imparfaitement ?

Cela est d'une necessité absoluë.

La mesme chose ne nous arrive-t-elle pas aussi à nous sur les choses égales, quand nous voulons les comparer avec l'égalité ?

Asseurément, Socrate.

Il faut donc de toute necessité que nous ayons vû cette égalité mesme avant le temps, auquel en voyant pour la premiere fois des choses égales, nous avons pensé qu'elles tendent toutes à estre égales comme l'égalité mesme, & qu'elles ne peuvent y parvenir.

* Il faut qu'il l'ait connuë, mais il ne s'ensuit pas de là qu'il l'ait connuë dans l'autre vie, si on n'entend par cette autre vie l'instant mesme de la création de l'Ame.

Cela eſt certain.

Ce principe eſt vray, mais la conſequence que Socrate en tire eſt fauſſe.

Mais nous convenons encore que nous n'avons tiré cette penſée, & qu'il eſt impoſſible de l'avoir d'ailleurs, que de quelqu'un de nos ſens, pour avoir vû, ou touché, ou enfin, pour avoir ſenti de quelqu'autre maniere que ce ſoit ; & je dis la meſme choſe de tous les eſtres, tant intelligibles que ſenſibles.

Auſſi eſt-ce la meſme choſe, Socrate, pour ce que vous voulez démontrer.

Il faut donc que ce ſoit des ſens meſmes que nous tirions cette penſée, que toutes les choſes qui ſont l'objet de nos ſens tendent à cette égalité intelligible, & qu'elles demeurent pourtant au deſſous. N'eſt-ce pas?

Oüy ſans doute, Socrate.

En effet Simmias, * avant que nous

* On pouvoit dire à Socrate que nous n'avons pas cette connoiſſance avant que de naiſtre, & que nous l'acquérons enſuite peu à peu par la lumiere que Dieu communique à l'Ame. Mais comme il eſt certain que l'Ame a eſté creée pleine de lumiere & de perfection, & que cette vérité a eſté connue des Payens, voilà pourquoy les amis de Socrate ſont forcez de donner les mains à ce qu'il dit. En effet, cela eſt vray en partie, c'eſt-à-dire, pourveu qu'on n'entende cette premiere vie de l'Ame, que de l'inſtant meſme de ſa création, ou de l'état avant le peché.

ayons commencé à voir, à ſentir, faire uſage de nos autres ſens, il fau nous ayons eu connoiſſance de cette egalité intelligible pour luy comparer, comme nous faiſons, les choſes ſenſibles, & pour voir qu'elles tendent toutes à eſtre parfaitement ſemblables à cette égalité, & qu'elles luy ſont inferieures.

C'eſt une ſuite neceſſaire de ce qui a eſté dit, Socrate.

Mais n'eſt-il pas vray que d'abord aprés noſtre naiſſance nous avons vû, no avons entendu, & que nous avons eu ſage de tous nos autres ſens?

Tres-vray.

Il faut donc qu'avant ce temps-là nous ayons eu connoiſſance de l'égalité?

Sans doute.

* Et par conſequent, il faut de toute neceſſité que nous l'ayons euë avant noſtre naiſſance?

Cette conſequence n'eſt vraye que dans le ſens dont on vient de parler. Elle eſt fauſſe dans le ſens de Socrate.

Il me le ſemble.

Si nous l'avons euë avant noſtre naiſſance, nous ſçavions donc avant que de naiſtre, & d'abord aprés noſtre naiſſance

*Nous ſçavions avant que de pecher, nous avons oublié par le peché, & nous rappellons ces idées par la vertu que Dieu a communiquée à l'Ame, & par la lumiere dont il veut bien encore l'éclairer.

nous avons connu, non ſeulement ce qui eſt égal, ce qui eſt plus grand, ce qui eſt plus petit, mais auſſi toutes les autres choſes de cette nature. Car ce que nous diſons icy, n'eſt pas plus ſur l'égalité que ſur la beauté meſme, ſur la bonté, ſur la juſtice, ſur la ſainteté : &, pour tout dire en un mot, ſur toutes les autres choſes qui ſont veritablement,* & de l'exiſtence deſquelles nous convenons, & dans nos demandes & dans nos réponſes. De ſorte qu'il faut neceſſairement que nous ayons eu connoiſſance de toutes ces choſes avant que de naiſtre.

Cela eſt certain.

Et ſi aprés avoir eu ces ſciences, nous ne venions pas à les oublier de jour en jour, non ſeulement nous naiſtrions avec elles, mais nous les conſerverions toute noſtre vie. Car ſçavoir, n'eſt autre choſe que conſerver la ſcience qu'on a receuë, & ne pas la perdre. Et oublier, n'eſt-ce pas perdre la ſcience que l'on avoit auparavant ?

* L'expreſſion Gréque mérite d'eſtre remarquée, car elle dit à la lettre, *& ſur leſquelles nous mettons ce ſceau, ce qui eſt.* C'eſt-à-dire, qu'on marque, qu'on cachette d'un ſceau qui fait connoiſtre qu'elles ſont véritablement, & qui les diſtingue des choſes ſenſibles, qui n'éxiſtent pas véritablement.

Sans difficulté, Socrate.

Que si aprés avoir eu ces ſciences avant que de naiſtre, & les avoir perduës aprés eſtre nez, nous venons enſuite à les raprendre en nous ſervant du miniſtere de nos ſens, ce que nous appellons apprendre, n'eſt-ce pas ratraper la ſcience que nous avions, & n'aurons-nous pas raiſon d'appeller cela *ſe reſſouvenir?*

Tres-grande raiſon, Socrate.

* Car nous ſommes convenus qu'il eſt tres-poſſible, que celuy qui a ſenti quelque choſe, c'eſt-à-dire qui l'a veuë, entenduë, ou enfin perceuë par quelqu'un de ſes ſens, en imagine & en penſe ſur celle là une autre qu'il a oubliée, & à laquelle celle qu'il a perceuë, a eu quelque rapport, ſoit qu'elle luy reſſemble ou qu'elle ne luy reſſemble point. De maniere qu'il faut neceſſairement de deux choſes l'une, ou que nous naiſſions avec ces ſciences, & que nous les conſervions toûjours, ou que ceux qui apprennent enſuite, ne faſſent que ſe reſſouvenir, & que leur ſcience ne

* Car on eſt convenu que ſur une choſe qu'on voit, on s'en remet uue autre qu'on ne voit pas, ſoit qu'elles ſoient ſemblables ou diſſemblables. Sur un luth, on ſe reſſouvient d'une maiſtreſſe. Sur de arbres égaux, on ſe reſſouvient de l'égalité. *V. pag. 199. & 200.*

ſoit qu'une reminiſcence.

Il le faut neceſſairement, Socrate.

Laquelle choiſiſſez-vous donc, Simmias ? naiſſons-nous avec ces ſciences, ou nous en reſſouvenons-nous aprés les avoir euës & oubliées ?

En verité, Socrate, je ne ſçais preſentement que choiſir.

Mais que penſerez-vous, & que choiſirez-vous ſur ce que je vais vous dire ? un homme qui ſçait quelque choſe, peut-il rendre raiſon de la choſe qu'il ſçait, ou ne le peut-il pas ?

Il le peut ſans doute, Socrate.

Et tous les hommes vous paroiſſent-ils pouvoir rendre raiſon des choſes dont nous venons de parler ?

C'eſt une grande louange pour Socrate, aprés ſa mort, il n'y avoit plus perſonne qui fuſt capable de rendre raiſon de ces choſes. Quelle modeſtie pour Platon !

Je le voudrois bien, répondit Simmias, mais je crains fort que demain nous ne trouvions plus icy perſonne capable d'en rendre raiſon.

Il ne vous paroiſt donc pas, Simmias, que tous les hommes ayent cette ſcience ?

Non aſſeurément.

* Ils ſe reſſouviennent donc des choſes qu'ils ont ſceuës ?

* S'ils ne naiſſent pas avec ces ſciences, il faut donc qu'ils les ayent oubliées auparavant, & qu'ils les ratrapent par le reſſouvenir. Fauſſe conſequence.

Il le faut bien.

En quel temps nos Ames ont-elles appris cette science ? Car ce n'est pas depuis que nous somme hommes.

Non certainement.

C'est donc avant ce temps-là ?

Sans doute.

Et par consequent, Simmias, nos Ames estoient avant ce temps-là. C'est-à-dire qu'avant qu'elles parussent sous cette forme humaine, & pendant qu'elles estoient sans corps, elles pensoient, elles connoissoient, elles sçavoient.

Mais ce principe est faux.

A moins que nous ne disions, Socrate, que nous avons appris toutes ces sciences en naissant. Car voilà le seul temps qui nous reste.

Je le veux, mon cher Simmias, reprit Socrate, * mais en quel autre temps les avons-nous perduës ? car nous ne sommes

* Tous ces Philosophes Payens sont bien embarassez à trouver le temps de cet oubli. Ils ont entreveu cette vérité que Dieu avoit creé l'Ame pleine de lumiere & d'intelligence, mais ils n'ont pas compris que le premier homme a perdu cette lumiere & cette intelligence par sa rebellion ; & que comme s'il avoit esté fidelle il nous auroit transmis ses grandes qualitez avec son innocence, de mesme par sa chute, il nous a transmis ses ténebres avec son peché.

pas venus au monde avec elles, comme nous venons d'en convenir. Les avons-nous perduës dans le meſme temps que nous les avons appriſes ? ou pouvez-vous marquer un autre temps ?

Non, Socrate, & je ne me ſuis pas apperçu que je ne diſois rien du tout.

* Il faut donc tenir pour conſtant, Simmias, que ſi toutes ces choſes, que nous avons toûjours dans la bouche, exiſtent veritablement, je veux dire le bon, le juſte, & toute cette eſſence à laquelle nous rapportons les objets de nos ſens, & qui eſtant auparavant, ſe trouve de meſme nature que noſtre eſſence, & eſt l'exemplaire auquel nous comparons tout, il faut neceſſairement, dis-je, que comme toutes ces choſes-là exiſtent, noſtre Ame exiſte auſſi de meſme, & qu'elle ſoit avant que nous naiſſions, & ſi ces choſes-là n'exiſtent point, tous nos diſcours ſont inutiles. Cela n'eſt-il pas conſtant, & n'eſt-ce pas une conſequence également juſte & neceſſaire,

* Socrate veut prouver que comme le bon, le beau, le juſte, & tous ces eſtres intelligibles, qui ſont les exemplaires des eſtres ſenſibles & réels ſubſiſtent intelligiblement en Dieu de toute éternité, noſtre Ame exiſte de meſme, & qu'elle eſt éternelle dans l'idée de Dieu : & de cette idée elle a tiré toutes les ſciences, &c.

ſi ces choſes-là ſont, nos Ames ſont auſſi avant noſtre naiſſance, & ſi elles ne ſont pas, nos Ames ne ſont pas non plus.

Cette conſequence, Socrate, répondit Simmias, me paroiſt également merveilleuſe & ſeure, & de tout ce diſcours il en reſulte une choſe bien belle & bien glorieuſe pour nous, puiſqu'il ſe trouve qu'avant noſtre naiſſance, noſtre Ame exiſte de meſme que cette eſſence *intelligible* dont vous venez de parler. Car pour moy je ne trouve rien de ſi évident & de ſi ſenſible que l'exiſtence de toutes ces choſes, du beau, du bon, du juſte, &c. & vous me l'avez ſuffiſamment démontré.

Cela n'eſt ... égal. Tous ... eſtres intel... bles, le b... le bon, le j... te, &c. n... ſont autre... que Dieu ... me. Mais ... tre Ame ... par Dieu, l'ouvrage ... Dieu.

Et pour Cebés ? dit Socrate. Car il faut auſſi que Cebés ſoit perſuadé.

Je penſe auſſi, dit Simmias, qu'il trouve vos preuves tres-ſuffiſantes, quoyqu'il ſoit le plus difficile de tous les hommes à perſuader & le plus rebelle aux preuves. Cependant je le tiens ſuffiſamment convaincu que noſtre Ame eſtoit avant noſtre naiſſance; mais qu'elle ſoit aprés noſtre mort, c'eſt ce qui ne me paroiſt pas à moy-meſme aſſez ſuffiſamment prouvé. Car cette opinion du peuple, dont Cebés vous parloit tantoſt, ſubſiſte encore dans toute ſa force, qu'aprés la mort de l'homme,

l'Ame se dissipe & qu'elle cesse d'estre par la mort. En effet, qu'est-ce qui empesche que l'Ame ne naisse, qu'elle ne sorte de quelque part, qu'elle ne soit avant que de venir animer le corps dans cette vie, & qu'aprés qu'elle est sortie de ce corps, elle ne finisse comme luy, & ne cesse d'estre ?

Vous dites fort bien, Simmias, ajoûta Cebés, il me paroist que Socrate n'a prouvé que la moitié de ce qu'il falloit prouver. Car il a bien démontré que nostre Ame existoit avant nostre naissance. Mais pour achever sa demonstration, il devoit prouver aussi qu'aprés nostre mort, nostre Ame n'existe pas moins qu'elle a existé avant cette vie.

Mais je vous l'ay démontré, Simmias, & a vous Cebés, reprit Socrate, & vous en conviendrez si vous joignez cette derniere preuve avec celle que vous avez déja receüe, que les vivants naissent des morts. * Car s'il est vray que nostre Ame existe a-

* Quoy que nostre Ame n'éxiste pas avant nostre naissance, il ne laisse pas d'estre vray qu'elle éxiste aprés la mort, puisqu'elle doit retourner à la vie par la resurrection, & que le vivant naist du mort. La deffaite de la mort est le triomphe de la vie. Cette preuve, que le vivant doit naistre necessairement du mort établit merveilleusement l'esperance des Chrétiens.

vant nostre naissance, il faut de to
cessité qu'en venant à la vie, elle
pour ainsi dire, du sein de la mort :
ment n'y auroit-il donc pas la mesme
cessité qu'elle existe encore aprés la
puisqu'elle doit retourner à la vie.
ce que nous disons presentement e
montré. Cependant il me paroist que v
souhaittez tous deux d'approfondir
vantage cette matiere, & que vous
gnez comme les enfans, que quand l'A
sort du corps, les vents ne l'emporte
ne la dissipent, sur tout quand il se
ve que quelqu'un meurt en pleine c
gne dans un lieu exposé aux vents.

Sur cela Cebés se mettant à rire, dit, taschez-donc, Socrate, de guerir nos craintes, ou plûtost taschez de nous persuader comme si nous ne craignions rien, quoyqu'il pourroit bien se faire qu'il y eust parmi nous quelqu'un qui craindroit cela comme un enfant : taschons-donc de luy persuader de ne pas craindre la mort comme de vains fantosmes.

Pour cela, reprit Socrate, il faut employer tous les jours les enchantemens & les exorcismes, jusqu'à ce qu'il soit gueri.

Ces ench[...] mens & exorcism[...] doivent cherchez la parole Dieu.

Mais, Socrate, où trouverons-nous cet excellent enchanteur puisque vous nous allez quitter ?

LaGrece eſt bien grande, Cebés, répondit Socrate, & on y trouve grand nombre d'habiles gens. D'ailleurs il y a pluſieurs nations Barbares, il faut les parcourir toutes pour trouver cet enchanteur, ſans épargner ni travail ni dépenſe : car il n'y a rien à quoy vous puiſſiez employer voſtre bien plus utilement. Il faut auſſi que vous le cherchiez entre vous. Car peut-eſtre ne trouverez-vous perſonne plus capable de faire ces enchantemens que vous-meſmes.

C'eſtoit de ces nations, qu'il appelle Barbares, qu'il avoit tiré les premiers rayons de cette verité, que l'Ame eſt immortelle.

Nous le chercherons comme vous dites Socrate, mais ſi cela vous eſt agreable, reprenons le diſcours que nous avons quitté ?

Cela m'éſt tres-agreable, Cebés, pourquoy ne le ſeroit-il point ?

Vous parlez fort bien, Socrate, dit Cebés.

* La premiere choſe que nous devons

* Juſqu'icy, Socrate a taſché de prouver l'exiſtence de l'Ame long-temps avant le corps, comme un point de la Théologie receuë. Et parce que ce principe eſt faux, il eſtoit impoſſible qu'il en donnaſt de meilleures preuves, car le menſonge ne ſe demontre point. Preſentement il va prouver l'éxiſtence de l'Ame aprés la mort, & ſon immortalité, & il l'établit par des raiſons trés-néceſſaires & trés-ſolides que rien ne ſçauroit ni combattre ni ébranler.

nous demander à nous-meſmes, reprit Socrate, c'eſt à quelle nature de choſes il convient d'eſtre diſſipées, pour quelle ſorte de choſes nous devons craindre cet accident, & à quelle de leurs parties cet accident arrive. Enſuite il faut examiner de quelle nature eſt noſtre Ame, & ſur cela craindre ou eſperer pour elle.

Cela eſt tres-vray.

Il n'y a que les choſes compoſées qui puiſſent eſtre diſſipées naturellement.

N'eſt-il pas certain que ce n'eſt qu'aux choſes compoſées, ou qui ſont d'une nature à l'eſtre, qu'il convient d'eſtre diſſipées par le meſme endroit qui fait leur compoſition, & que s'il y a des eſtres qui ne ſoient pas compoſez, ils ſont les ſeuls à qui cet accident ne convient point, & qu'ils ne ſçauroient eſtre diſſipez * naturellement?

** Il adjoute ce mot*, naturellement, *parce que ce qui ne peut eſtre diſſipé naturellement, peut l'eſtre par la volonté de Dieu.*

Cela me paroiſt tres-certain, dit Cebés.

Changement, caractere de l'eſtre compoſé.

Les choſes qui ſont toûjours les meſmes & de la meſme maniere, n'y a-t-il pas bien de l'apparence qu'elles ne ſont pas compoſées? & celles qui changent toûjours & qui ne ſont jamais les meſmes, ne paroiſſent-elles pas compoſées neceſſairement?

Je le trouve comme vous, Socrate.

Aux eſtres intelligibles, &c.

Allons tout d'un coup à ces choſes dont nous parlions tout à l'heure, & de l'exiſtence deſquelles nous avons dit que nous

convenions toûjours dans nos demandes & dans nos réponses , sont-elles toûjours les mesmes , ou changent-elles quelque-fois ? l'égalité, la beauté, la bonté, chaque chose singuliere, c'est-à-dire l'essence mesme, reçoivent-elles quelquefois quelque changement pour si petit qu'il puisse estre ; ou chacune d'elles estant pure & simple , demeure-t-elle ainsi toûjours la mesme en elle-mesme, sans jamais recevoir la moindre alteration ni le moindre changement ?

Il faut necessairement , répondit Cebés , qu'elles demeurent toûjours les mesmes sans jamais changer.

Et toutes ces autres belles choses , reprit Socrate , comme hommes , chevaux , habits, meubles, & tant d'autres de mesme nature, ou synonimes , sont-elles toûjours les mesmes , ou sont-elles entierement opposées aux premieres , de maniere qu'elles ne demeurent jamais dans le mesme estat, ni par rapport à elles-mesmes , ni par rapport aux autres , & qu'elles éprouvent de continuels changemens ?

Elles ne demeurent jamais les mesmes , répondit Cebés.

Ce sont donc des choses que vous pouvez voir , toucher ou percevoir par quelque autre sens : au lieu que les premieres,

celles

celles qui sont toûjours les mesm[es] peuvent estre comprises que par la p[ensée] car elles sont immaterielles, & on [ne les] voit jamais.

Cela est tres-vray, Socrate, dit [Cebés.]

Voulez-vous, continuë Socrate[, que] nous posions deux sortes de choses[, l'une] visible, & l'autre invisible ? Celle-cy toujours la mesme, & la visible dans un continuel changement ?

Je le veux, dit Cebés.

Voyons-donc, ne sommes-nous [pas] composez d'un corps & d'une Ame, [ou y] a-t-il quelque autre chose en nous ?

Non sans doute.

A laquelle de ces deux especes dirons-nous que nostre corps est plus conforme & plus ressemblant ?

Il n'y a personne qui ne convienne que c'est à l'espece visible.

Et nostre Ame, mon cher Cebés, est-elle visible ou invisible ?

Elle est au moins invisible aux hommes.

Il dit, aux hommes, pour faire entendre qu'elle est visible à Dieu.

Mais quand nous parlons de choses visibles ou invisibles, nous parlons par rapport aux hommes, sans nul égard à aucune autre nature. Que dirons-nous donc de l'Ame, peut-elle estre veuë ? ou ne le peut-elle pas ?

Elle ne le peut.

Elle est donc immaterielle & invisible?

Oüy.

Et par consequent nostre Ame est plus conforme que le corps à la nature invisible, & le corps plus conforme à la nature visible ?

Cela est d'une absoluë necessité.

Ne disions-nous pas tantost que lorsque l'Ame se sert du corps pour considerer quelque chose, soit par la veuë, soit par l'oüie, ou par quelqu'autre sens, car voilà les seules fonctions du corps, de considerer les objets par les sens, alors elle est attirée par le corps dans les choses qui ne sont jamais les mesmes. En cet état elle s'égare, elle se trouble, elle chancelle, & elle a des vertiges comme si elle estoit yvre, car elle est engagée dans la matiere ; au lieu que quand elle examine les choses en elle-mesme sans y appeller le corps, elle se porte à ce qui est pur, éternel, immortel & immuable ; & , comme estant de mesme nature, elle demeure toûjours avec luy pendant qu'elle est à elle-mesme, & autant qu'elle le peut. Alors ses égaremens cessent, & elle est toûjours la mesme, parce qu'elle est attachée & unie à ce qui ne change jamais, & cette passion de l'Ame est ce qu'on appelle sagesse ou prudence.

Estat de l'Ame quand elle est engagée dans la matiere.

Estat de l'Ame quand elle s'en dégage.

Sagesse, estat de l'Ame qui ne participe point aux passions du corps, & qui est toujours unie à Dieu.

Cela est parfaitement bien dit, Socrate, & c'est une grande verité.

A laquelle de ces deux especes donc l'Ame vous paroist-elle plus ressemblante & plus conforme, aprés tout ce que nous avons déja posé & tout ce que nous venons de dire ?

Il me semble, Socrate, qu'il n'y a point d'homme si dur & si stupide, que la methode que vous avez suivie, ne force de convenir que l'Ame ressemble plus & est plus conforme à ce qui est toûjours le mesme, qu'à l'autre espece qui change toûjours.

Et le corps ?

Il ressemble plus à l'autre.

Prenons encore un autre chemin. Quand l'Ame & le corps sont ensemble, la Nature ordonne à l'un d'obéïr & d'estre esclave, & à l'autre d'avoir l'empire & de commander. Lequel est ce donc des deux qui vous paroist semblable à ce qui est divin, & lequel vous paroist ressembler à ce qui est mortel ? Ne trouvez-vous pas que ce qui est divin est seul capable de commander & d'estre le maistre, & que ce qui est mortel est seul digne d'obéïr & d'estre esclave ?

L'Ame estant l'image de Dieu, doit commander, & le corps obeïr.

Asseurément.

Auquel est ce donc que nostre Ame ressemble ?

Il eſt évident, Socrate, que noſtre Ame reſſemble à ce qui eſt divin, & noſtre corps à ce qui eſt mortel.

Nature de l'Ame.

Voyez-donc, mon cher Cebés, ſi de tout ce que nous venons de dire, il ne s'enſuit pas neceſſairement que noſtre Ame eſt tres-ſemblable à ce qui eſt divin, immortel, intelligible, ſimple, indiſſoluble, toûjours le meſme, & toûjours ſemblable à luy; & que noſtre corps reſſemble parfaitement à ce qui eſt humain, mortel, ſenſible, composé, diſſoluble, toûjours changeant, & jamais ſemblable à luy-meſme. Y a-t-il quelque autre choſe que nous puiſſions alleguer pour détruire ces conſequences, & pour faire voir que cela n'eſt point?

Nature du corps.

Non ſans doute, Socrate.

Cela eſtant, ne convient-il pas au corps d'eſtre bientoſt diſſout, & à l'Ame de demeurer toûjours indiſſoluble, ou quelque autre choſe de peu different?

C'eſt une verité conſtante.

*Vous voyez-donc tous les jours, qu'a-

* Socrate va faire voir le ridicule de cette opinion que l'Ame ſe diſſipe aprés la mort. Quoy, le cadavre, cet eſtre composé ſubſiſte un aſſez long-temps; & l'Ame, cet eſtre ſimple ſe diſſipera d'abord? ce ridicule eſt ſenſible aprés tout ce que Socrate a dit.

prés que l'homme est mort, son corps visible, qui demeure exposé à nos yeux & que nous appellons le cadavre, auquel seul il convient d'estre dissout, alteré & dissipé, ne souffre pourtant d'abord aucun de ces accidens, mais demeure en son entier un assez long espace de temps quand quelqu'un meurt, si on l'ose dire, avec toute sa fleur, * sur tout dans la saison où nous sommes; les corps que l'on embaume, comme en Egypte, durent presque en-

C'est-à-dire, sans corruption, sans blessures.

* Voicy un passage capable de mettre au desespoir les critiques qui ont voulu trouver le temps précis de la mort de Socrate, & qui aprés avoir bien sué à demonter & à monter le calendrier Attique, & à balloter ses mois, ont asseuré qu'il estoit mort au mois de Juillet. Cependant, par malheur pour eux, Socrate luy-mesme, dit icy qu'il meurt dans une saison où les corps morts se gardent longtemps. Le mois de Juillet n'a pas cette proprieté, sur tout en Gréce. Il faut donc qu'ils fassent de nouveaux calculs. Mais d'où vient que ce passage leur a échapé? En voicy une raison assez apparente. C'est que la plupart ne lisent pas les originaux. Ils se contentent de parcourir les traductions, quand ils cherchent quelque chose. Or la traduction de ce passage de Platon est trés-infidele: ni Marsile Ficin, ni de Serres ne l'ont entendu, & ils ont expliqué ἐν τοιαύτῃ ὥρᾳ, l'un *cum quadam moderatione*, & l'autre *corpore perbelle affecto*. Ils ont pris ὥρᾳ *pour le bon état, l'intégrité des parties*, au lieu qu'il est pour *saison.*

tiers un nombre infini d'années : & dans ceux mesmes qui se corrompent, il y a toûjours des parties, comme les os, les nerfs, & quelques autres de mesme nature, qui demeurent, pour ainsi dire, immortelles. Cela n'est-il pas vray ?

Tres-vray.

L'Ame donc, cet estre invisible, qui va dans un autre lieu semblable à elle, merveilleux, pur, invisible, c'est-à-dire dans les enfers, & qui retourne veritablement à un Dieu plein de bonté & de sagesse, & c'est où j'espere que mon Ame ira dans un moment, s'il plaist à Dieu ; quoy, une Ame de cette nature & créée avec tous ces avantages, n'aura pas plûtost quitté le corps qu'elle sera dissipée & aneantie, comme la pluspart des hommes le croyent ! Il s'en faut beaucoup, mon cher Simmias & mon cher Cebés, voicy plûtost ce qui arrive, & ce que nous devons croire tres-fermement : si l'Ame se retire pure sans conserver aucune soüillure du corps, comme n'ayant eu volontairement avec luy aucun commerce, mais au contraire, comme l'ayant toûjours fui, & s'estant toûjours recueillie en elle-mesme, en meditant toûjours, c'est-à-dire en philosophant avec verité, & en appre-

nant effectivement à mourir, car la [illegible]losophie n'est-elle pas une preparation à la mort ? si l'Ame se retire, dis-je en [illegible] estat, elle va à un estre semblable à e[illegible], à un estre divin, immortel & plein de sagesse, dans lequel elle joüit d'une merveilleuse felicité, délivrée de ses erreurs, de son ignorance, de ses craintes, de ses amours qui la tyrannisoient, & de tous les autres maux attachez à la nature humaine; &, comme on le dit de ceux qui ont esté initiez aux saints mysteres, elle passe veritablement avec les Dieux toute l'eternité. N'est-ce pas là ce que nous devons croire?

[illegible]stat où [illegible] [illegible]és la m[illegible] [illegible]es [illegible] le ceux [illegible] serv[illegible] avec ver toute leu[illegible]

L'initi[illegible] aux M[illegible] n'estoi[illegible] l'ombr[illegible] qui de[illegible] s'acc[illegible] dans [illegible] vie.

Asseurément, Socrate.

Mais si elle se retire pleine de soüillures & d'impuretez, comme ayant esté toûjours meslée avec le corps, toûjours occupée à le servir, toûjours possedée de son amour, enyvrée de luy & enchantée par les voluptez & par les convoitises, de maniere qu'elle croyoit qu'il n'y avoit rien de réel & de veritable que ce qui est corporel, & qu'on peut voir, toucher, boire & manger, ou qui est l'objet des plaisirs charnels, & qu'elle haïssoit, craignoit & fuyoit tout ce qui n'est que tenebres aux yeux du corps, tout ce qui est intelligi-

Estat où sont après la mort, les Ames soüillées & impures.

Les Ames impures croyent qu'il n'y a rien de réel & de véritable que ce qui est corporel.

Tout ce qui est intelligible

tenuë, * entrent dans des corps d'aſnes ou d'autres ſemblables animaux; cela ne vous paroiſt-il pas vrayſemblable?

Aſſeurément, Socrate.

Et les Ames qui n'ont aimé que l'injuſtice, la tyrannie, & les rapines, vont animer des corps de loups, d'éperviers, de faucons. Des Ames de cette nature peuvent-elles aller ailleurs?

Non ſans doute, Socrate.

Il en eſt donc de meſme des autres, elles vont toutes dans des corps de bêtes d'eſpece differente, ſelon qu'elles reſſemblent à leurs premieres mœurs.

Cela ne ſe peut autrement, ſelon ces principes.

* Dans la Vie de Platon on a parlé de cette opinion du paſſage des Ames dans pluſieurs corps, ſoit d'hommes, ſoit de beſtes: & on a taſché d'en découvrir la ſource. J'ajoûteray icy que de la maniere dont Socrate s'exprime, on pourroit croire que cette metempſychoſe auroit eſté imaginée ſur ces eſprits impurs qui entroient dans des hommes & dans des animaux. On ne peut pas douter que dans ces temps de tenebres, veritable empire du Démon, il n'y euſt beaucoup de ces poſſedez: & cela ſuffiſoit pour donner l'idée de ce paſſage des Ames, idée tres-capable d'épouvanter. On s'imaginoit que ces ames impures avoient pris ces corps dans les ſepulchres où elles faiſoient leur habitation.

Et les plus heureux de tous ces hom[illegible], eux dont les Ames vont dans le lieu le plus agreable, ne sont-ce pas ceux qui ont toûjours professé une vertu populaire & civile, qu'on appelle Temperance & Justice, à laquelle ils ont esté formez par l'habitude seule & par l'exercice sans aucun secours de la Philosophie & de l'esprit ?

Hommes temperans & justes par habitude sans le secours de la Philosophie.

Comment peuvent-ils donc estre si heureux ?

Leur sort.

C'est qu'il est vraysemblable qu'aprés leur mort, leurs Ames vont dans des corps d'animaux politiques & doux, comme sont les abeilles, les guépes, les fourmis, ou qu'elles retournent mesme dans des corps humains, & deviennent des hommes temperants & sages. Mais pour ce qui est d'approcher de la nature des Dieux, c'est ce qui n'est nullement permis à ceux qui n'ont pas philosophé toute leur vie, & dont les Ames ne sont pas sorties de leur corps avec toute leur pureté. Ce grand privilege n'est reservé que pour ceux qui ont aimé la veritable sagesse. Voilà pourquoy, mon cher Simmias & mon cher Cebés, les veritables Philosophes renoncent à tous les desirs du corps, ils se tiennent & ne se livrent point à leurs voitises ; ils n'apprehendent ni la rui

Beau portrait des veritables Philosophes.

renoncent à tout, & à eux-mesmes.

leurs maisons, ni la pauvreté, comme le peuple & comme ceux qui sont attachez aux richesses, & ils ne craignent ni l'ignominie, ni l'opprobre, comme les ambitieux qui n'aiment que les dignitez & les honneurs. En un mot ils renoncent à tout & à eux-mesmes.

Il ne conviendroit pas de faire autrement, repartit Cebés.

Non sans doute, continua Socrate : aussi tous ceux qui ont soin de leur Ame & qui ne vivent pas pour le corps, rompent avec toutes ses convoitises, & ne tiennent pas le mesme chemin que ces insensez qui ne sçavent où ils vont ; mais persuadez qu'il ne faut rien faire qui soit contraire à la Philosophie, rien qui empesche ou qui détruise ses purifications & qui retarde leur liberté, ils s'abandonnent à sa conduite & la suivent par tout où elle veut les mener.

Insensez qui ne sçavent où ils vont.

Purifications de la Philosophie.

Comment dites-vous, Socrate ?

Je vais vous l'expliquer. Les Philosophes voyant que leur Ame liée & collée à leur corps est forcée par ce lien de considerer les objets par le moyen du corps, & non par elle-mesme, & qu'ainsi elle est toûjours flottante dans un abysme d'ignorance, sentent bien que la force de ce

La force du lien qui attache l'Ame au corps, consiste dans ses desirs.

lien consiste dans ses desirs, de maniere que celuy qui est lié aide luy-mesme à serrer sa chaisne ; ils connoissent que la Philosophie venant à s'emparer de leur Ame en cet estat, l'instruit & la console doucement & travaille à la délier, en luy faisant voir que la veuë du corps est pleine d'illusion & de tromperie, comme tous ses autres sens ; en l'avertissant de n'en faire aucun usage qu'autant que la necessité le demandera ; & en luy conseillant de se renfermer & de se recueillir en elle-mesme, de ne recevoir d'autre déposition que la sienne, quand elle aura bien examiné au dedans d'elle ce que chaque chose est en elle-mesme, & dépoüillée de l'enveloppe qui la cache à nos yeux, & d'estre bien persuadée que tout ce qu'elle examine par tous ses autres sens, estant toûjours autre, n'a rien de vray. Or ce qu'elle examine par ses sens corporels, c'est ce qui est sensible & visible. Et ce qu'elle voit par elle-mesme sans le ministere du corps, c'est ce qui est invisible & intelligible. L'Ame du veritable Philosophe, persuadée donc qu'elle ne doit pas s'opposer à sa liberté, renonce autant qu'il luy est possible aux voluptez, aux convoitises, aux tristesses & aux craintes; car elle connoist qu'aprés que

L'Ame toujours trompée par le corps.

Tout ce que l'Ame examine par les sens corporels, est faux.

Pourquoy l'Ame renonce à toutes les passions du corps.

quelqu'un a eu de grands plaisirs, de grandes craintes & d'extrêmes tristesses, ou qu'il s'est abandonné à ses desirs, il n'en reçoit pas seulement les maux sensibles que tout le monde connoist, comme les maladies, ou la perte des biens, mais qu'il en reçoit le plus grand & le dernier de tous les maux ; un mal dautant plus dangereux & plus terrible, qu'il ne se fait pas sentir.

Quel est-il ce mal, Socrate ?

Quel est le plus grand & le plus terrible mal qui arrive à l'Ame livrée aux passions du corps.

C'est que l'Ame forcée de se réjoüir ou de s'affliger pour quelque sujet, est persuadée que ce qui luy cause ce plaisir ou cette tristesse, est seul tres-veritable & tres-réel, quoyqu'il ne le soit point du tout ; & telle est la nature de toutes les choses sensibles & visibles qui peuvent la réjoüir ou l'affliger.

Cela est certain, Socrate.

N'est-ce pas dans ces sortes de passions, sur tout, que l'Ame est particulierement liée & garrottée par le corps ?

Comment cela, Socrate ?

Chaque passion du corps a un clou qui attache l'Ame au corps.

C'est que chaque volupté, chaque tristesse, armée d'un clou tres-fort & trespointu, la cloüe à grands coups au corps, & la rend si materielle & si corporelle, qu'elle pense qu'il n'y a d'objets réels &

bles que ceux que le corps luy dit.
e ce qu'elle a les mesmes opinions
corps, les mesmes plaisirs que le
, elle est necessairement forcée d'a-
nesmes mœurs & mesmes habitu-
C'est pourquoy elle ne peut arriver
aux enfers, mais elle sort toute plei-
core des soüillures de ce corps qu'-
quitté, & elle rentre bien-tost aprés
un autre corps, où elle reprend ra-
omme si elle y estoit semée, & où
a plus aucun commerce avec l'essen-
e, simple & divine.
la est tres-certain, Socrate.
est aussi pour toutes ces raisons que
eritables Philosophes travaillent à
rir la force & la temperance, & nul-
it pour toutes les autres raisons que
gine le peuple. Ne le croyez-vous
omme moy, Cebés ?
seurément.
est ce que pensera toûjours l'Ame
veritable Philosophe. Car elle ne
ra jamais qu'il faut que la Philoso-
la délie, afin qu'aprés qu'elle sera
, elle s'abandonne aux voluptez,
istesses, aux craintes; qu'elle repren-
chaisnes, & que ce soit toûjours à
mencer, comme la toile de Pene-

lopé. Au contraire demeurant libre de toutes les passions & dans une parfaite tranquillité, & suivant toûjours la raison pour guide, sans jamais la quitter, elle contemple incessamment ce qui est vray, divin, immuable, & au dessus de l'opinion ; & nourrie par cette verité pure, elle est persuadée qu'elle doit vivre toûjours de mesme pendant qu'elle sera unie au corps ; & elle espere qu'aprés la mort, renduë à cet estre immortel comme à sa source, elle sera délivrée de tous les maux qui affligent la nature humaine. Avec ces principes, mon cher Simmias, & mon cher Cebés, & aprés une telle vie, quel mal peut craindre une Ame ? craindra-t-elle que quand elle quittera le corps, les vents ne l'emportent & ne la dissipent, & qu'entierement aneantie elle ne soit plus nulle part ?

Occupation du véritable Philosophe pendant toute sa vie.

Aprés que Socrate eut ainsi parlé, il se fit un assez long silence, car Socrate paroissoit entierement appliqué à ce qu'il venoit de dire. Nous l'estions aussi pour la pluspart, & Cebés & Simmias parloient un peu ensemble. Enfin, Socrate les appercevant, de quoy parlez-vous, leur dit-il, ne vous paroist-il point manquer quelque chose à mes preuves ? Car

il me semble qu'elles donnent lieu à be[illegible] coup de doutes & d'objections, si quelqu'un veut prendre la peine de les examiner en détail. Si vous parlez d'autre chose, je n'ay rien à dire : mais pour peu que vous doutiez, ne faites pas difficulté de me dire franchement si vous trouvez qu'on puisse faire quelque meilleure démonstration, & associez-moy à vostre recherche, si vous croyez en venir plus facilement à bout avec m[illegible]

Socrate veut qu'on luy [illegible] objecti[illegible] afin que [illegible] demonstr[illegible] en soient affermies.

Je vous diray la [illegible]é toute pure, Socrate, répondit Simmias: il y a long-temps que nous avons des doutes Cebés & moy, & nous nous sommes souvent poussez l'un l'autre pour nous obliger à vous les proposer, par l'envie que nous avons de vous les voir resoudre. Mais nous avons craint tous deux de vous estre importuns & de vous faire des questions desagreables dans le malheureux estat où vous vous trouvez.

Eh ! mon cher Simmias, reprit Socrate, en souriant doucement, à grand' peine persuaderois-je aux autres hommes, que je ne prends point pour un malheur l'état où je me trouve, puisque je ne sçaurois vous le persuader à vous mesmes. Vous me croyez-donc bien inferieur aux cygnes pour ce qui regarde le pressentiment & la

Socrate est choqué de ce que ses amis traittent de malheureux l'état où il se trouve.

divination. Les cygnes quand ils ſentent qu'ils vont mourir, chantent encore mieux ce jour là qu'ils n'ont jamais fait,*dans la joye qu'ils ont d'aller trouver le Dieu qu'ils ſervent. Mais les hommes par la crainte qu'ils ont eux-meſmes de la mort, calomnient ces cygnes, en diſant qu'ils pleurent leur mort & qu'ils chantent de triſteſſe. Et ils ne font pas cette reflexion, qu'il n'y a point d'oiſeau qui chante quand il a faim ou froid, ou qu'il eſt triſte, non pas meſme le roſſignol, l'hyrondelle, ou la huppe, dont on dit auſſi que le chant n'eſt qu'un effet de ſa douleur, & que ce ſont de veritables regrets. Mais ces oiſeaux ne chantent nullement de triſteſſe, & encore moins les cygnes, qui appartenant à Apollon, ſont devins; & comme ils prévoyent les biens dont on joüit dans les enfers, ils chantent & ſe réjouiſſent plus ce jour-là qu'ils n'ont jamais fait. Et moy je penſe que je ſers Apollon auſſi-bien qu'eux, que je ſuis conſacré à ce Dieu

Il ne pouvoit leur mieux marquer qu'il ne regarde pas cet état comme un malheur, qu'en plaiſantant comme il fait, ſur la Religion du peuple & des Philoſophes Pythagoriciens.

Aucun oiſeau ne chante de douleur ou de triſteſſe.

* Comme ſi les oyſeaux eſtoient receus dans le ſejour des Bienheureux. Socrate ſe mocque de cette opinion : on verra dans la ſuite qu'ils admettoient des animaux dans cette terre des Juſtes, de laquelle ils avoient une idée confuſe. Mais cela eſt diffrent.

aussi-bien qu'eux, que je n'ay pas receu qu'eux de nostre commun m[illegible] l'art de la divination, & que je ne s[illegible] [illegible]s plus fasché qu'eux de sortir de cette vie; c'est pourquoy à cet égard, vous n'avez qu'à parler tant qu'il vous plaira, & à m'interroger aussi long-temps que les onze Magistrats le voudront permettre.

Vous dites fort bien, Socrate, repartit Simmias; je vous proposeray donc mes doutes, & Cebés v[illegible] fera ensuite ses difficultez. Sur ces [illegible]eres je suis comme vous, je trouve qu'[illegible] [illegible]ossible, ou du moins tres-difficil[illegible], [illegible] [illegible]voir la verité dans cette vie, & je suis persuadé que de ne pas examiner tres-exactement ce qu'on en dit, & de se lasser avant que d'avoir fait tous ses efforts, & que les difficultez insurmontables obligent d'y renoncer, c'est l'action d'un homme tres-mou & tres-lasche. Car il faut faire de deux choses l'une, ou apprendre des autres ce qui en est, ou le trouver de soy-mesme. Que si l'une & l'autre voye sont impossibles, parmi toutes les raisons humaines, il faut choisir la meilleure & la plus forte, & s'abandonnant à elle comme à une nacelle, passer cette mer orageuse, & tascher d'échaper à ses tempestes & à ses écueils,

Parmi toute les raisons hu maines, l'hom sage doit choi sir la meilleu[re] & celle qui peut le condu[i]re le plus seu rement dans cette mer ora geuse.

à moins que nous ne puissions en trouver une plus seure & plus ferme, * comme quelque promesse ou quelque revelation divine, afin que sur elle, comme sur un vaisseau qui ne craint aucun danger, nous achevions heureusement le voyage de cette vie. Je n'auray donc point de honte de vous faire des questions, puisque vous le permettez, & je ne m'exposeray pas au reproche que je pourrois me faire un jour, de ne vous avoir pas dit presentement ce que je pense. Quand j'examine ce que vous m'avez dit, & ce que vous avez dit à Cebés, je vous avouë, Socrate, que

La Promesse de Dieu est un vaisseau dans lequel on ne craint aucun danger.

* C'est un passage bien remarquable. Voicy des Philosophes qui reconnoissent qu'il faut tascher de se convaincre de l'immortalité de l'Ame par sa propre raison ; que comme cette raison est tres-foible & tres-bornée, elle sera toûjours combatuë par des doutes & par des incertitudes, & qu'il n'y a qu'une promesse, qu'une revela[illegible] divine qui puisse [illegible] tous les nuages [illegible] gnorance & d[illegible] [illegible]lite. La Religio[illegible] tienne est la seu[illegible] [illegible]uve non seu[illegible] les promesses [illegible] [illegible] divines [illegible] encore l'accompl[illegible] [illegible] Resurrecti[illegible] Jesus Christ qui [illegible] *qui dorment*. Ainsi [illegible] phes, l'Eglise est [illegible] aucun danger, & [illegible] heureusement le voy[illegible]

1. Cor. 15, 20.

aussi-bien qu'eux, que je n'ay pas moins receu qu'eux de nostre commun maistre l'art de la divination, & que je ne suis pas plus fasché qu'eux de sortir de cette vie; c'est pourquoy à cet égard, vous n'avez qu'à parler tant qu'il vous plaira, & m'interroger aussi long-temps que les onze Magistrats le voudront permettre.

Vous dites fort bien, Socrate, repartit Simmias; je vous proposeray donc mes doutes, & Cebés vous fera aussi ses difficultez. Sur ces matieres, je suis comme vous, je trouve qu'il est impossible, ou du moins tres-difficile, de sçavoir la verité dans cette vie, & je suis persuadé que de ne pas exam[illegible]
on en dit, [illegible]
voir fait [illegible]
cultez in[illegible]
cer, c'est [illegible]
tres-lasche [illegible]
ses l'une [illegible]
en est [illegible]
si l'une [illegible]
parmi [illegible]
choisir [illegible]

à moins que nous ne puiſſions en trouver une plus ſeure & plus ferme, * comme quelque promeſſe ou quelque revelation divine, afin que ſur elle, comme ſur un vaiſſeau qui ne craint aucun danger, nous achevions heureuſement le voyage de cette vie. Je n'auray donc point de honte de vous faire des queſtions, puiſque vous le permettez, & je ne m'expoſeray pas au reproche que je pourrois me faire un jour, de ne vous avoir pas dit preſentement ce que je penſe. Quand j'examine ce que vous m'avez dit, & ce que vous avez dit à Cebés, je vous avouë, Socrate, que

La Promeſſe de Dieu eſt un vaiſſeau dans lequel on ne craint aucun danger.

* C'eſt un paſſage bien remarquable. Voicy des Philoſophes qui reconnoiſſent qu'il faut taſcher de ſe convaincre de l'immortalité de l'Ame par ſa propre raiſon ; que comme cette raiſon eſt tres-foible & tres-bornée, elle ſera toûjours combattuë par des doutes & par des incertitudes ; & qu'il n'y a qu'une promeſſe, qu'une revelation divine qui puiſſe diſſiper tous les nuages de l'ignorance & de l'incredulité. La Religion Chrétienne eſt la ſeule où l'on trouve non ſeulement les promeſſes & les revélations divines, mais encore l'accompliſſement par la Reſurrection de Jeſus-Chriſt qui *a eſté fait les prémices de ceux qui dorment*. Ainſi de l'aveu meſme des Philoſophes, l'Egliſe eſt ſeule le Vaiſſeau qui ne craint aucun danger, & dans lequel on peut achever heureuſement le voyage de cette vie.

1. Cor. 15. 20.

vos preuves ne me paroiſſent pas ſuffiſantes.

Peut-eſtre avez-vous raiſon, mon cher Simmias, mais en quoy ne vous paroiſſent-elles pas ſuffiſantes ?

En ce qu'on pourroit aſſeurer les meſmes choſes de l'harmonie d'une lyre. Car ne ſeroit-on pas bien fondé à dire que l'harmonie d'une lyre bien montée& bien d'accord, eſt quelque choſe d'inviſible, d'immateriel, de tres-beau & de divin ; & que la lyre & les cordes ſont le corps ou la matiere, cet eſtre compoſé, terreſtre & mortel ? Et aprés qu'on auroit mis en pieces la lyre, ou coupé, ou rompu les cordes, quelqu'un ne pourroit-il pas ſoûtenir comme vous faites, & par les meſmes raiſons, qu'il faut neceſſairement que cette harmonie ſubſiſte aprés la lyre caſſée, & qu'elle ne periſſe point ? car puiſqu'on voit manifeſtement, diroit-il, que la lyre ſubſiſte encore aprés que les cordes ſont rompuës, ou que les cordes toutes mortelles ſubſiſtent de meſme aprés la lyre caſſée ou démontée, il ne ſe peut en aucune maniere que l'harmonie, qui eſt de meſme nature que l'eſtre immortel & divin, periſſe avant ce qui eſt mortel & terreſtre ; mais il faut de toute neceſſité que

Premiere objection que fait Simmias à Socrate, en diſant que l'Ame eſt une eſpece d'harmonie qui naiſt & meurt avec le corps.

l'harmonie exiſte quelque part & que le corps de la lyre & les cordes ſoient corrompuës & periſſent entierement avant qu'elle reçoive la moindre atteinte. Car vous vous eſtes ſans doute bien apperceu, Socrate, que nous tenons que l'Ame eſt quelque choſe de ſemblable, & que noſtre corps eſtant composé du chaud, du froid, du ſec & de l'humide, noſtre Ame n'eſt autre choſe que l'harmonie qui reſulte du juſte meſlange de ces qualitez quand elles ſont bien unies & bien d'accord. Si noſtre Ame n'eſt donc qu'une eſpece d'harmonie, il eſt évident que quand noſtre corps eſt trop relâché ou trop tendu par les maladies, ou par quelques autres maux, c'eſt une neceſſité que noſtre Ame, toute divine qu'elle eſt, periſſe de meſme que les autres harmonies qui conſiſtent dans les ſons, ou qui ſont l'effet des inſtrumens, & que les reſtes de chaque corps durent encore un aſſez longtemps, juſqu'à ce qu'ils ſoient brûlez ou corrompus. Voyez-donc, Socrate, ce que nous pourrons répondre à ces raiſons, ſi quelqu'un prétend que noſtre Ame n'eſtant qu'un meſlange des qualitez du corps, perit la premiere dans ce que nous appellons la mort.

Que l'Ame n'eſt qu'une eſpece d'harmonie qui reſulte du juſte mélange des quatre qualitez.

Socrate nous regardant alors tous aprés l'autre comme il faiſoit ſouvent, ſe mettant à ſourire, Simmias a raiſon, dit-il, ſa demande eſt juſte & ſi quelqu'un de vous a plus de facilité que moy à répondre à ſes objections, que ne le fait-il? car il paroiſt avoir parfaitement compris mes raiſons & les difficultez qui les combattent. Mais avant que de luy répondre, il faut entendre ce que Cebés a auſſi à nous objecter, afin que pendant qu'il parlera, nous ayons le temps de penſer à ce que nous devons dire; & qu'aprés que nous l'aurons entendu, nous leur cedions s'ils ſont bien d'accord, & que leurs raiſons ſoient bonnes, ſinon que nous retenions & que nous ſoûtenions nos principes de tout noſtre pouvoir. Dites-nous donc, Cebés, qu'eſt-ce qui vous trouble & qui vous empeſche de vous rendre à ce que j'ay établi?

Objection que fait Cebés, en diſant que l'Ame peut bien eſtre plus forte que le corps, & uſer pluſieurs corps. Mais que cela n'empeſche pas qu'elle ne periſſe enfin.

Je m'en vais vous le dire, répondit Cebés. C'eſt que voſtre démonſtration me paroiſt imparfaite, & qu'elle péche par le meſme endroit dont nous avons déja parlé. Car que noſtre Ame exiſte avant qu'elle vienne animer le corps, je trouve cela admirablement bien dit: & ſi cet aveu ne nous coûtoit pas trop, je dirois que cela

eſt ſuffiſamment démontré ; mais qu'elle exiſte auſſi aprés noſtre mort, voilà ce qu'on ne ſçauroit jamais me perſuader. Cependant je ne me rends point du tout à l'objection de Simmias, qui prétend que noſtre Ame n'eſt ni plus forte, ni plus durable que le corps, car elle me paroiſt infiniment plus excellente ; & pourquoy donc (me dira la raiſon) refuſez-vous encore de croire ? puiſque vous voyez de vos yeux, qu'aprés que l'homme eſt mort, ce qu'il y a de plus foible en luy, ſubſiſte encore, ne vous paroiſt-il pas d'une abſoluë neceſſité, que ce qui eſt plus durable, dure encore plus long-temps ? voyez, je vous prie, ſi je répondray bien à cette objection. Car pour me faire entendre, j'ay beſoin d'une image, d'une comparaiſon comme Simmias. Ce que vous venez de dire, c'eſt à mon avis, comme ſi quelqu'un aprés la mort d'un vieux tailleur vous diſoit : ce tailleur n'eſt pas mort, mais il exiſte encore quelque part ; & pour preuve de cela, c'eſt que voilà l'habit qu'il portoit, & qu'il s'eſtoit fait luy-meſme, il eſt encore tout entier & n'a pas peri ; & ſi quelqu'un refuſoit de ſe rendre à cette preuve, il ne manqueroit pas de luy demander, lequel eſt le plus durable

durable ou l'homme ou l'habit qu'il porte & dont il se sert? Il faudroit bien necessairement répondre, que c'est l'homme; & sur cela, vostre Philosophe prétendroit vous avoir démontré, que puisque ce que le tailleur avoit de moins durable, c'est-à-dire son habit, n'est point dissipé & subsiste encore, à plus forte raison le tailleur luy-mesme subsiste-t-il. Oh! il n'en va pas de mesme, mon cher Simmias, & voyez je vous prie, vous aussi, ce que je réponds à cela?

Il n'y a personne qui ne sente d'abord que celuy qui fait cette objection, dit une chose tres-ridicule. Car ce tailleur, aprés avoir usé plusieurs habits, qu'il s'estoit faits, est mort, enfin aprés eux; mais il est mort avant le dernier habit qu'il n'a pas eu le temps d'user: & quoyque ce dernier habit luy ait survêcu, si on peut se servir de ce terme, il n'est pourtant pas vray de dire que l'homme soit quelque chose de plus foible & de moins durable que l'habit. Cette image, cette comparaison est assez ressemblante: car, ce que l'homme est pour l'habit, l'Ame l'est pour le corps, & celuy qui appliquera au corps & à l'Ame ce qui a esté dit des deux autres, paroistra parler fort sage-

ment. Car il dira que l'Ame eſt un eſtre fort durable, & que le corps eſt un eſtre plus foible & qui reſiſte moins long-temps. Il ajoûtera que chaque Ame uſe pluſieurs corps, ſur tout, ſi elle vit pluſieurs années. Car ſi le corps s'écoule & perit pendant que l'homme vit encore, & que l'Ame ſe faſſe toûjours un nouvel habit de ce corps mort & corrompu, il faut neceſſairement que quand elle vient à mourir, elle en ſoit à ſon dernier habit, & que ce ſoit là le ſeul avant lequel elle meure; & quand l'Ame eſt morte, le corps fait bien-toſt paroiſtre la foibleſſe de ſa nature; car il ſe corrompt & perit fort promptement. Ainſi il ne faut pas encore ajoûter tant de foy à voſtre demonſtration, que nous ayons cette confiance, & que nous tenions pour conſtant qu'aprés noſtre mort, noſtre Ame exiſte encore. Car ſi quelqu'un diſoit plus que vous ne dites, & qu'on luy accordaſt non ſeulement que noſtre Ame exiſte dans le temps qui precede noſte naiſſance, mais encore que rien n'empeſche qu'aprés noſtre mort, les Ames de quelques uns n'exiſtent, & qu'il eſt tres-poſſible qu'elles reviennent au monde, & qu'elles renaiſſent pluſieurs fois pour mourir enſuite; car voilà en

L'Ame peut ranimer un corps mort & corrompu.

quoy consiste la force de l'Ame, & tout l'avantage qu'elle a, c'est qu'elle peut suffire à plusieurs naissances & user plusieurs corps l'un aprés l'autre, comme l'homme use plusieurs habits; en luy accordant cela, dis-je, on n'accordera pourtant pas qu'elle ne s'affoiblisse & qu'elle ne s'use dans toutes ces naissances si souvent réïterées; & on soûtiendra qu'enfin elle perit veritablement dans quelqu'une de ces morts: mais que personne ne peut discerner laquelle de toutes ces morts la détruit & la fait entierement perir: car c'est ce qu'il est impossible aux hommes d'appercevoir. Si cela est ainsi, tout homme qui ne craint pas la mort & qui a de la confiance, est un insensé, à moins qu'il ne soit en estat de démontrer que l'Ame est entierement immortelle & imperissable. Car autrement il faut de toute necessité que celuy qui va mourir craigne pour son Ame, de peur que le corps qu'elle va quitter ne soit le dernier, & qu'elle ne perisse entierement sans aucune esperance de retour.

Ceux qui croyent l'Ame mortelle ne laissent pas de devoir craindre cette mort, ce néant.

Quand nous leur eusmes entendu faire ces objections, nous fusmes tres-faschez, comme nous l'avoüames ensuite, de ce qu'aprés que nous avions esté si bien per-

Phédon reprend le discours, & s'adresse à Echécrates.

ſuadez par les raiſons de Socrate, ils venoient ainſi nous troubler par leurs difficultez, & nous jetter dans l'incredulité & dans la défiance, non ſeulement pour tout ce qu'on nous avoit dit, mais encore pour tout ce qu'on pourroit nous dire à l'avenir, parce que nous croyrions toûjours, ou que nous ne ſerions pas bons juges ſur ces matieres, ou qu'elles ſeroient d'elles-meſmes incroyables.

ECHECRATE'S.

En verité, Phédon, je vous pardonne ce ſentiment de douleur. Car moy-meſme en vous entendant, je ne ceſſe de me dire, que croirons-nous donc deſormais, puiſque voilà que les raiſons de Socrate, qui me paroiſſoient fort bonnes & tres-capables de perſuader, deviennent douteuſes & incertaines? En effet, l'objection de Simmias, que noſtre Ame n'eſt qu'une harmonie, me frape merveilleuſement & m'a toûjours frapé. Car elle m'a fait reſſouvenir que moy-meſme j'avois eu la meſme penſée autrefois. Ainſi c'eſt à recommencer pour moy, & j'ay grand beſoin de nouvelles preuves pour eſtre convaincu que noſtre Ame ne meurt pas avec le corps. C'eſt pourquoy, Phédon, dites-nous, au nom de Dieu, de quelle maniere

Socrate se tira de cette dispute, s'il parut aussi fasché que vous, ou s'il soûtint son opinion avec sa douceur ordinaire, & enfin, s'il vous satisfit entierement, ou si sa démonstration vous parut encore imparfaite. Contez-nous, je vous en prie, tout ce détail sans en oublier la moindre circonstance.

PHE'DON.

Je vous avouë, Echecratés, que toute ma vie j'avois admiré Socrate, & qu'en cette rencontre je l'admiray plus que je n'avois jamais fait. Car qu'il eust des réponses toutes prestes, cela n'est pas bien surprenant d'un homme comme luy : mais ce qui me parut le plus admirable, ce fut de voir premierement, avec quelle douceur, avec quelle bonté, avec quelle patience il receut les objections de ces jeunes gens, & ensuite de quelle maniere, s'estant habilement apperceu de l'impression qu'elles avoient fait sur nous, il nous guerit; & comme des gens qui avions esté défaits & mis en fuite, il nous rappella, nous ranima, nous fit tourner teste, & nous ramena à la charge avec une nouvelle ardeur.

La bonté, l[a] douceur, & patience de [So]crate dans l[a] dispute.

ECHECRATE'S.

Comment cela?

PHE'DON.

Je m'en vais vous le dire; j'estois assis à sa droite sur un petit siége, & luy, il estoit assis plus haut que moy : me passant donc sa main sur ma teste, & prenant mes cheveux qui flottoient sur mes épaules, comme il avoit accoûtumé de s'en joüer, il me dit, Phédon, n'est-il pas vray que vous ferez demain couper ces beaux cheveux? Il y a quelque apparence, luy dis-je. Vous n'attendrez pas si long-temps, reprit-il, si vous m'en croyez. Comment, dis je; c'est, continua-t-il, que je dois couper les miens & vous les vostres, s'il est vray que nostre opinion soit morte, & que nous ne puissions la ressusciter, & si j'estois à vostre place, & que j'eusse esté défait, je ferois vœu, * comme autrefois ceux d'Argos, de ne porter jamais cheveux jusqu'à ce que j'eusse remporté la victoire sur les raisons de Simmias & de Cebés. Mais Socrate, luy dis-

Car les Grecs se faisoient couper les cheveux aprés la mort de leurs amis & les mettoient sur leur tombeau.

La persuasion de l'immortalité de l'ame est une assez bonne amie, pour qu'on doive se couper les cheveux quand elle meurt.

* Les Argiens estant en guerre avec les Spartiates pour la ville de Thyrée, dont ces derniers s'estoient emparez, & ayant esté défaits ils se firent couper les cheveux, & jurerent solennellement qu'ils ne les laisseroient jamais croistre qu'ils n'eussent repris la Ville qui leur appartenoit ; cela arriva vers la 57. Olympiade lors que Cresus estoit assiegé dans Sardis. *Herodot. liv. 1.*

je, vous avez oublié le proverbe, qu'Hercule mesme ne suffit pas contre deux. Eh, dit-il, que ne m'appellez-vous à vostre secours comme vostre Iolas, pendant qu'il est encore jour ? Je vous y appelle aussi, luy répondis-je, non pas comme Hercule appelle son Iolas, mais comme Iolas appelle son Hercule. N'importe, reprit-il, cela est égal. Prenons bien garde avant toutes choses que nous n'ayons un fort grand deffaut. Quel deffaut, luy dis-je ? C'est continua-t-il, d'estre des *Misologues* qui haïssent les raisons, comme il y a des *Misanthropes* qui haïssent les hommes. Car le plus grand de tous les maux c'est celuy de haïr les raisons. Et cette misologie vient de la mesme source que la misanthropie. Car d'où vient la misanthropie ? Elle vient de ce qu'un homme aprés avoir ajoûté foy à un autre homme sans aucune précaution, sans aucun examen, & aprés l'avoir toûjours pris pour un homme vray, solide & fidele, trouve enfin qu'il est faux, infidele & trompeur ; & aprés plusieurs épreuves semblables, voyant qu'il a esté trompé par ceux qu'il croyoit ses meilleurs amis, & las enfin d'estre si long-temps la dupe, il hait tous les hommes également, & est persuadé qu'il n'y en a

Comme Hercule appelle Iolas à son secours, en combattant l'hydre.

C'est-à dire, pendant que je suis encore en vie.

Le plus grand de tous les maux, c'est de haïr les raisons, & cela n'arrive que trop dans les disputes.

Comment la Misanthropie se forme peu à peu. il en est de mesme de la Misologie.

pas un ſeul qui ne ſoit méchant & perfide. Ne vous eſtes-vous pas apperceu que cette miſanthropie ſe forme ainſi par degrez ? Aſſeurément, luy dis-je. N'eſt-ce donc pas une choſe honteuſe, continua-t-il, & un tres-grand deffaut de vouloir converſer avec les hommes ſans avoir l'art de les examiner & de les connoiſtre ? Car ſi on avoit cet art, on verroit les choſes comme elles ſont, & on trouveroit que les bons & les méchans ſont tres-rares, & que ceux qui tiennent le milieu ſont en tres-grand nombre.

Pour converſer ſans danger avec les hommes, il faut avoir l'art de les connoiſtre.

Comment dites-vous, Socrate ?

Je dis, Phédon, qu'il en eſt de ces hommes-là, comme de ceux qui ſont fort grands ou fort petits. Ne trouvez-vous pas qu'il n'y a rien de plus rare qu'un fort grand homme ou qu'un homme fort petit ? & ainſi des chiens, des chevaux, & de toutes les autres choſes, comme de ce qui eſt viſte & de ce qui eſt lent ; de ce qui eſt beau & de ce qui eſt laid ; de ce qui eſt blanc & de ce qui eſt noir. Ne vous appercevez-vous pas que dans toutes ces choſes les deux extremitez ſont extrémement rares, & que le milieu eſt tres-ordinaire & tres-commun ?

En toutes choſes les deux extrémitez ſont rares, & le milieu trés-commun.

Je m'en apperçois tres-bien, Socrate.

Et ſi on propoſoit un combat de méchanceté, n'y en auroit-il pas bien peu qui puſſent prétendre au premier prix ?

Il y a trés pe[u] d'hommes qu[i] parviennent au dernier comble de la méchanceté.

Cela eſt tres-vrayſemblable, Socrate.

Cela l'eſt aſſeurément, reprit-il. Mais à cet égard, il n'en eſt pas des raiſons comme des hommes ; car je veux vous ſuivre pas à pas. La ſeule reſſemblance qu'il y ait, c'eſt qu'aprés qu'un homme a receu une raiſon comme vraye, ſans avoir l'art de l'examiner, & qu'enſuite elle luy paroiſt fauſſe, qu'elle le ſoit ou qu'elle ne le ſoit pas, quand la meſme choſe luy eſt arrivée pluſieurs fois, comme elle arrive à ceux qui s'amuſent à diſputer avec ces Sophiſtes qui contrediſent tout, enfin il ſe croit tres-habile, & il s'imagine eſtre le ſeul qui ait compris que ni dans les choſes ni dans les raiſons, il n'y a rien de vray ni de ſeur, que tout eſt dans un flux & reflux continuel, comme l'Euripe, & que rien ne demeure jamais un ſeul moment dans le meſme eſtat.

Comment ſe forme la Miſologie.

C'eſt la pure verité, Socrate.

Ceux qui croyent que Socrate & Platon n'enſeignent rien de poſitif, & que tout eſt douteux, n'on[t] qu'à lire cet endroit pour eſtre deſabuſez.

N'eſt-ce donc pas un malheur tres-déplorable, mon cher Phédon, qu'y ayant des raiſons qui ſont vrayes, certaines, & tres-capables d'eſtre compriſes, il ſe trouve pourtant des gens qui aprés les avoir laiſ-

Il y a des raiſons vrayes, certain[es,] tres-ca[pables] d'eſtr[e com]priſe[s.]

pas un seul qui ne soit méchant & perfide. Ne vous estes-vous pas apperceu que cette misanthropie se forme ainsi par degrez ? Asseurément, luy dis-je. N'est-ce donc pas une chose honteuse, continua-t-il, & un tres-grand deffaut de vouloir converser avec les hommes sans avoir l'art de les examiner & de les connoistre ? Car si on avoit cet art, on verroit les choses comme elles sont, & on trouveroit que les bons & les méchans sont tres-rares, & que ceux qui tiennent le milieu sont en tres-grand nombre.

[P]our conver[se]r sans dan[ge]r avec les [h]ommes, il [f]aut avoir l'art de les connoistre.

Comment dites-vous, Socrate ?

Je dis, Phédon, qu'il en est de ces hommes-là, comme de ceux qui sont fort grands ou fort petits. Ne trouvez-vous pas qu'il n'y a rien de plus rare qu'un fort grand homme ou qu'un homme fort petit ? & ainsi des chiens, des chevaux, & de toutes les autres choses, comme de ce qui est viste & de ce qui est lent ; de ce qui est beau & de ce qui est laid ; de ce qui est blanc & de ce qui est noir. Ne vous ap[-]percevez-vous pas que dans toutes ces cho[-]ses les deux extremitez sont extrémeme[nt] rares, & que le milieu est tres-ordinai[re] & tres-commun ?

En toutes choses les deux extrémitez sont rares, & le milieu trés-commun.

Je m'en apperçois tres-bien, Socr[ate]

[illegible]

Et à ce [illegible]

[illegible]

ſé échapper, en doutent pour avoir enten du de ces diſputes frivoles où tout paroiſt tantoſt vray & tantoſt faux, & au lieu de s'accuſer eux-meſmes de ces doutes, ou d'en accuſer leur manque d'art, ils en rejettent enfin la faute ſur les raiſons meſmes, parce qu'ils ont leſprit aigri, ils paſſent leur vie à haïr, & à calomnier toutes les raiſons, & ſe privent par là de la verité & de la ſcience.

Malheur qui arrive à ceux qui s'accouſtument à diſputer avec ces eſprits de travers qui ne ſçavent que contredire.

Cela eſt tres-déplorable aſſeurément, dis je.

Prenons-donc bien garde, reprit-il, que ce malheur ne nous arrive, & ne nous laiſſons pas préoccuper par cette penſée, qu'il n'y a rien de ſain ni de ſolide dans toutes les raiſons. Perſuadons-nous plûtoſt que c'eſt nous-meſmes qui n'avons encore rien de ſain ni de ſolide, & faiſons courageuſement tous nos efforts pour recouvrer cette ſanté & cette ſolidité. Vous y eſtes obligez vous autres, parce que vous avez encore du temps à vivre: & moy j'y ſuis obligé, parce que je vais mourir: & je crains bien qu'aujourd'huy ſur cette matiere, bien loin d'agir en veritable Philoſophe, je ne me ſois comporté en diſputeur opiniaſtre, comme font tous ces ignorants, qui lorſqu'ils diſpu-

Car cette perſuaſion de l'immortalité de l'Ame eſt neceſſaire pour bien vivre & pour bien mourir.

tent, ne se soucient nullement d'apprendre la verité, & dont l'unique but, est d'entraisner dans leur opinion tous ceux qui les écoutent. La seule difference qu'il y ait entre eux & moy, c'est que je ne cherche pas uniquement à faire que ce que je diray paroisse vray à ceux qui sont icy presens, quoyque si cela arrive, j'en seray ravi, mais mon principal but est que cela me paroisse vray à moy-mesme : car voicy, mon cher Phédon, comme je raisonne, & vous verrez que ce raisonnement est suivi d'une grande utilité :* Si ce que je dis se trouve vray, il est tres-bon de le croire, & si aprés ma mort il ne se trouve pas vray, j'en auray toûjours tiré cet avantage dans cette vie que j'auray esté moins sensible aux maux qui l'accompagnent ordinairement; mais je ne seray

Caractere disputeurs ignorans opiniastres

Avantageur, qu'on tire de l'opinion de l'immortalité de l'Ame, quand mesme elle se trouveroit fausse, contre les croyans libertins. La Rem.

* Si cela est vray, je gagne tout en n'exposant que peu de chose : & s'il est faux, je ne perds rien ; au contraire, j'ay gagné beaucoup, comme Socrate va le dire; car outre que cette esperance m'a soûtenu dans mes maux, dans mes infirmitez, dans mes foiblesses, j'ay esté fidelle, honneste, humble, reconnoissant, bienfaisant, sincere, veritable, & je n'ay quitté que des plaisirs empestez & faux pour des plaisirs reéls & solides. M. Pascal a étendu cette verité dans son article VII. & en a fait une démonstration d'une force infinie.

pas long-temps dans cette ignorance; je regarderois cela comme un grand mal, heureusement elle va se dissiper. Muni & fortifié de ces pensées, mon cher Simmias & mon cher Cebés, je vais répondre à vos objections: & si vous m'en croyez vous vous rendrez moins à l'autorité de Socrate, qu'à celle de la verité. Si vous trouvez donc que ce que je vous diray soit vray, recevez-le; si non, combattez-le de tout vostre pouvoir, prenant bien garde que je ne me trompe moy-mesme, & que je ne vous trompe aussi à force de zele & de bonne volonté, & que je ne vous quitte comme l'abeille, qui laisse son aiguillon dans la playe qu'elle a faite.

Recapitulation sommaire des deux objections qui luy ont esté faites.

Commençons-donc; mais premierement voyez, je vous prie, si je me souviens bien de ce que vous m'avez opposé. Il me semble que Simmias n'est incredule que parce qu'il craint que l'Ame, quoyque plus divine & plus excellente que le corps, ne perisse pourtant avant luy, comme n'estant qu'une espece d'harmonie; & Cebés a accordé, si je ne me trompe, que l'Ame est plus durable que le corps, mais qu'il est incertain & qu'on ne peut s'asseurer, si aprés qu'elle a usé plusieurs corps, elle ne perit pas entierement en quittant le

dernier, & si cette mort de l'Ame n'est pas la veritable mort, car le corps ne cesse pas un seul moment de perir. Ne sont-ce pas là les deux points que nous avons à examiner, mon cher Simmias & mon cher Cebés ?

Aprés qu'ils en furent tombez d'accord : Rejettez-vous absolument tout ce que je vous ay dit, continua-t-il, ou en recevez-vous une partie ? Ils dirent qu'ils ne rejettoient pas tout. Mais, ajoûte-t-il, que pensez-vous de ce que je vous ay dit, *qu'apprendre*, n'est que *se ressouvenir ?* & que par consequent c'est une necessité que nostre Ame ait existé quelque part avant qu'elle ait esté liée au corps.

Pour moy, dit Cebés, j'en ay d'abord senti l'évidence, & je ne sçache point de principe qui me paroisse si seur & si vray. J'en suis de mesme, dit Simmias, & je serois bien étonné si je changeois jamais de sentiment.

Socrate fait voir l'absurdité de l'objection de Simmias, par la propre persuasion de Simmias mesme.

Il faut pourtant bien, mon cher Thebain, que vous en changiez, reprit Socrate, si vous continuez d'estre dans cette opinion que l'harmonie est quelque chose de composé, & que nostre Ame n'est [illegible] une harmonie qui resulte [illegible] corps, bien tenduës & [illegible]

L'harmonie ne peut exiſter avant l'inſtrument qui la compoſe.

apparemment vous ne vous en croiriez pas vous-meſme ſi vous diſiez que l'harmonie exiſte avant que les choſes qui la compoſent ayent exiſté.

Non ſans doute, je ne m'en croirois pas, Socrate, reprit Simmias.

Ne voyez-vous donc pas, reprit Socrate, que vous n'eſtes pas d'accord avec vous-meſme, quand vous dites que l'Ame exiſtoit avant que de venir animer le corps, & qu'elle eſt pourtant compoſée de choſes qui n'exiſtent pas encore? Car ne la comparez vous pas à l'harmonie? mais il eſt évident que la lyre, les cordes, les ſons meſmes diſcordants, ſont avant l'harmonie, qui eſt l'effet qui reſulte de toutes ces choſes, & qui perit avant elles. Cette derniere partie de voſtre diſcours, s'accorde-t-elle avec la premiere?

Car les ſons ſont diſcordans avant que d'eſtre d'accord, ainſi ils précedent l'harmonie.

Nullement Socrate, dit Simmias

Je choisis la premiere, dit Simmias.

* Aussi vous l'ay-je expliquée sans avoir recours à ces démonstrations accompagnées d'images & d'exemples, qui sont plûtost des couleurs que des veritez, c'est pourquoy elles plaisent tant au peuple :

Les comparaisons & les images trompent ordinairement.

* Marsile Ficin & de Serres, se sont extrémement trompez à ce passage, non seulement en faisant dire tout cecy par Simmias, mais, ce qui est encore plus considerable, en prenant en bonne part ces mots, μετὰ εἰκότος τινὸς καὶ εὐπρεπείας que l'un exprime *verisimilis tantùm venustique exempli indicatione*; & l'autre, *ex verisimili quadam convenientiâ.* & en les separant du mot ἄνευ ἀποδείξεως, au lieu qu'ils sont joints, car Socrate dit, *je vous ay fait ce discours, cette preuve, sans avoir recours à aucune démonstration accompagnée d'images & de couleurs, qui plaisent tant au peuple.* En effet, Socrate n'a employé aucune comparaison pour expliquer l'opinion de la reminiscence. Au lieu que Simmias pour prouver que l'Ame est une harmonie, avoit employé la comparaison d'une lyre : or il n'y a rien qui trompe plus les ignorants que les comparaisons, car l'imagination seduite par cette image dont elle ne reconnoist pas le deffaut, embrasse aveuglément tout ce qu'elle luy presente : & de là vient que cette opinion de Simmias, que l'Ame n'est qu'une harmonie qui resulte du meslange des qualitez du

mais pour moy je ſuis perſuadé que tous ces diſcours, qui ne font leurs démonſtrations que par des images, ſont des diſcours pleins de vanité, & que ſi on n'y prend bien garde ils égarent & trompent, & en Geometrie & en quelque ſcience que ce ſoit : au lieu que le diſcours que je vous ay fait, pour montrer que le ſçavoir n'eſt qu'une reminiſcence, eſt fondé ſur une preuve, ſur une hypotheſe tres-digne de foy : car je vous ay dit que noſtre Ame avant que de venir animer le corps, exiſte de la meſme maniere que ſon eſſence. (C'eſt-à-dire le principe d'où elle a tiré ſon eſtre) qui n'a d'autre nom que *ce qui eſt.* Voilà pourquoy je ſuis convaincu que j'ay tres-bien fait de me rendre à cette preuve, comme à une preuve tres-bonne & tres-ſuffiſante.

Et par la meſme raiſon, répondit Simmias, il faut de toute neceſſité que je ne m'écoute pas moy-meſme & que je n'écoute pas les autres qui voudront me dire que l'Ame eſt une harmonie.

L'harmonie dépend toujours des choſes qui la compoſent. Il n'en eſt pas de meſme de l'Ame.

En effet Simmias, reprit Socrate, vous paroiſt-il qu'il convienne à l'harmonie ou à quelque autre compoſition que ce ſoit, d'eſtre differente des choſes meſmes dont elle eſt compoſée ?

Nullement, Socrate.

Ni de rien faire, ni de rien souffrir que ce que souffrent ou que font les choses qui la composent ? Simmias en tomba d'accord. Il ne convient donc pas à l'harmonie, dit Socrate, de preceder les choses qui la composent, mais de les suivre ? Il en convint

L'harm n'est ja contrai qui la c se. L'A contrai corps.

Il s'en faut donc bien, reprit Socrate, que l'harmonie ait des sons, des mouvemens, ou d'autres choses, contraires à ses parties.

Asseurément, dit Simmias. Mais quoy, continua Socrate, toute harmonie n'est-elle pas harmonie à proportion que toutes ses parties sont d'accord ?

Je ne vous entends pas bien, dit Simmias.

Je veux dire que selon que toutes ses parties sont plus ou moins d'accord, l'harmonie est aussi plus ou moins harmonie: n'est-ce pas ?

Asseurément.

L'Ame qu'Ame reçoit ni plus ni l moins.

Peut-on dire la mesme chose de l'Ame, qu'une petite difference fasse qu'une Ame soit plus ou moins Ame qu'une autre ?

Non sans doute, Socrate.

Voyons donc, au nom de Dieu, ne dit-on pas qu'une telle Ame, par exemple, qui a de l'intelligence & de la vertu,

eſt bonne,& que cette autre, qui n'eſt remplie que de folie & de méchanceté, eſt méchante ? Ne le dit-on pas avec raiſon ?

Oüy ſans doute, répondit Simmias.

Mais ceux qui tiennent que l'Ame eſt une harmonie, que diront-ils que ſont ces qualitez de l'Ame, ce vice & cette vertu ? Diront-ils que l'une eſt une harmonie & l'autre une diſſonance ? que l'Ame vertueuſe & bonne eſt bien d'accord, & qu'eſtant harmonie par ſa nature, elle a encore une autre harmonie, & que l'Ame vicieuſe & méchante eſtant une diſſonnance, n'a point en elle d'autre harmonie ?

Je ne ſçaurois vous le dire, répondit Simmias; il y a pourtant bien de l'apparence que les partiſans de cette opinion diroient quelque choſe de ſemblable.

Mais nous ſommes demeurez d'ac-

Oüy ſans doute, Socrate.

Et n'eſtant pas plus ou moins d'accord, l'une peut-elle avoir plus d'harmonie que l'autre ? ou faut-il qu'elles en ayent toutes également ?

Il faut que cela ſoit égal ſans contredit.

Ainſi puiſqu'une Ame ne peut eſtre plus ou moins Ame qu'une autre, elle ne peut donc eſtre plus ou moins d'accord qu'une autre ?

Toutes les Ames ſeront donc égales, ce qui eſt abſurde.

Cela eſt vray.

Il s'enſuit de là neceſſairement qu'une Ame ne ſçauroit avoir ni plus d'harmonie, ni plus de diſſonance qu'une autre ?

J'en conviens.

Et par conſequent, puiſque l'Ame eſt de cette nature, elle ne peut avoir plus de vertu ou de vice l'une que l'autre : s'il eſt vray que le vice ſoit une diſſonance, & la vertu une harmonie ?

Cela eſt conſtant, dit Simmias.

Ou plûtoſt la droite raiſon veut qu'on diſe que le vice ne ſçauroit ſe trouver dans aucune Ame, ſi l'Ame eſt une harmonie: car l'harmonie, pendant qu'elle eſt parfaitement harmonie, ne ſçauroit recevoir de diſſonance ?

Si l'Ame eſtoit une harmonie, il s'enſuivroit qu'il n'y auroit point d'Ame vicieuſe.

Sans difficulté.

De mesme l'Ame pendant qu'elle est parfaitement Ame, ne sçauroit estre non plus susceptible de vice.

Comment le pourroit-elle estre selon les principesdont nous sommes convenus?

Les Ames des animaux seroient aussi bonnes, & de mesme nature que l'Ame de l'homme.

De ces mesmes principes il s'ensuit que les Ames de tous les animaux sont également bonnes, puisqu'elles sont toutes également Ames?

Il me le semble, Socrate, dit Simmias.

Et vous semble-t-il que cela soit bien dit, & que la droite raison le souffre, si cette hypothese est veritable que l'Ame est une harmonie?

Non sans doute, Socrate.

Dans l'homme l'Ame commande au corps, au lieu que dans la musique, c'est le corps qui commande à l'harmonie.

Mais je vous demande, Simmias, de toutes les choses qui composent l'homme, trouvez-vous qu'il y en ait quelque autre qui commande que l'Ame seule, sur tout quand elle est prudente & sage?

Non, il n'y a qu'elle.

Commande-t-elle en laschant la bride aux passions du corps, ou en leur resistant? Je veux dire, par exemple, quand le corps a soif pendant le frisson de la fievre, l'Ame ne l'empesche-t-elle pas de boire? ou quand il a faim, ne l'empesche-t-elle pas de manger, & mille autres

choſes ſemblables, où nous voyons manifeſtement que l'Ame combat les paſſions du corps ? N'eſt-ce pas ?

Sans contredit.

Mais nous ſommes demeurez d'accord plus haut, que l'Ame eſtant une harmonie, ne peut jamais chanter le contraire de ce que chantent les choſes qui la tendent, qui la laſchent & qui l'ébranlent, ni avoir d'autres paſſions que celles des parties qui la compoſent ; qu'elle doit neceſſairement les ſuivre ; & qu'elle ne peut jamais les guider.

L'Ame combat les paſſions du corps, ce qu'elle ne pourroit faire ſi elle eſtoit harmonie.

Nous en ſommes demeurez d'acord ſans doute, dit Simmias. Le moyen de s'en empeſcher ?

Mais, dit Socrate, ne nous paroiſt-il pas preſentement que l'Ame fait tout le contraire, qu'elle gouverne & conduit les choſes meſmes dont on prétend qu'elle eſt compoſée, qu'elle leur reſiſte & qu'elle les combat pendant preſque toute ſa vie, & qu'elle en eſt la maiſtreſſe en toutes façons, puniſſant & reprimant les unes plus durement par les douleurs & par les travaux de la Gymnaſtique & de la Medecine, & traittant les autres avec plus de douceur, en ſe contentant de menacer ou de gourmander les convoitiſes, les coleres, les

craintes : en un mot, nous voyons que l'Ame parle au corps comme à quelque chose qui est d'une autre nature qu'elle, & c'est ce qu'Homere a fort bien compris, lorsque dans l'Odyssée il dit qu'-*Ulysse se frapant la poitrine, tança son cœur, & luy dit, supporte cecy, tu as supporté des choses encore plus dures & plus difficiles.*

Homere a compris que l'Ame est d'une autre nature que le corps. Ce passage est au commencement du 19. liv. de l'Odyss.

Vous paroist-il que ce Poëte ait dit cela dans la pensée que l'Ame est une harmonie qui doit estre conduite & guidée par les passions du corps ? & ne croyez-vous pas plûtost qu'il a connu que l'Ame doit les guider & les conduire, & qu'elle est d'une nature plus divine que l'harmonie ?

Oüy, je vous jure, Socrate, je suis persuadé qu'Homere a connu cette verité.

Et par consequent, mon cher Simmias, reprit Socrate, nous ne pouvons jamais dire avec la moindre apparence de raison, que l'Ame est une espece d'harmonie ; car en le faisant nous ne serions jamais d'accord, ni avec Homere, ce Poëte si divin, ni avec nous-mesmes. Aprés que Simmias en fut convenu, Socrate continua de cette maniere.

Il me semble que nous avons assez bien

moderé & adouci [a] cette harmonie Thebaine, & qu'elle ne nous fera point de mal. Mais, Cebés, comment ferons-nous pour appaiser & peut desarmer [b] ce Cadmus? De quel discours nous servirons-nous, qui soit plein de persuasion & de force?

Cebes, pourquoy appellé Cadmus. V. la Rem.

Vous le trouverez, Socrate, ce discours, si vous voulez vous en donner la peine, répondit Cebés. Celuy dont vous venez de vous servir contre l'harmonie, m'a extrémement frapé, & je vous avouë que je ne m'y attendois point : car pendant que Simmias vous proposoit ses doutes, je regardois comme un prodige & comme un miracle que quelqu'un pust refuter ses raisons, & j'ay esté bien éton-

[a] Il appelle l'opinion de Simmias *l'harmonie Thebaine*, en faisant allusion à la fable d'Amphion qui par l'harmonie de sa lyre bastit les murailles de Thebes. Simmias avec sa prétenduë harmonie bastissoit de mesme le corps humain.

[b] Il appelle Cebés un autre Cadmus, parce que comme Cadmus en semant les dents du dragon qu'il avoit tué, fit sortir du sein de la terre un peuple d'hommes feroces qui ne vescurent qu'un moment : luy de mesme, par cette opinion de la mortalité de l'Ame, opinion plus empoisonnée que les dents du dragon, rendoit tous les hommes terrestres & brutaux, & ne leur laissoit qu'une tres-courte vie.

né d'abord quand j'ay vû qu'il n'a pû soûtenir seulement vostre premiere attaque ; aprés cela je ne feray nullement surpris que Cadmus ait le mesme sort.

Mon cher Cebés, reprit Socrate, ne dites rien de trop grand, de peur que l'Envie ne renverse tout ce que j'ay à dire, & ne le rende inutile & sans effet : mais c'est ce qui est entre les mains de Dieu. Pour nous, en nous joignant de prés, comme dit Homere, éprouvons nos forces & nos armes. Ce que vous cherchez se réduit à ce point : Vous voulez qu'on vous démontre que l'Ame est immortelle & imperissable, afin qu'un Philosophe qui va mourir & qui meurt avec courage dans l'esperance qu'il sera infiniment plus heureux dans les enfers qu'il ne l'a esté dans cette vie, n'ait pas une confiance insensée. Car que l'Ame soit quelque chose de fort & de divin, & qu'elle existe avant nostre naissance, cela ne conclud rien , dites-vous pour son immortalité, & tout ce qu'on en peut inferer, c'est qu'elle dure fort longtemps, & qu'elle estoit des siecles presque infinis avant nous, pendant lesquels elle connoissoit & faisoit plusieurs choses sans en estre pour cela plus immortelle, au contraire le premier moment de sa descente

dans

dans le corps, a esté le commence
& le principe de sa mort comme une
ladie : car elle passe cette vie dans le
goisses & dans les langueurs, & enfi
est entierement absorbée & aneanti
ce que nous appellons la mort. Vous
tez qu'il est égal, que l'Ame ne vi
qu'une fois animer le corps, ou qu'e
revienne plusieurs fois, & que cel
change rien à nos justes sujets de crain
car à moins qu'un homme ne soit fo
doit toûjours craindre la mort, pe
qu'il ne sçaura pas certainement &
ne pourra pas démontrer que l'Am
immortelle; voilà ce me semble tout
que vous dites, Cebés, & je le repete ex-
prés fort souvent, afin que rien ne nous
échape, & que vous puissiez encore y ajoû-
ter, ou en retrancher si vous voulez.

Pour l'heure, répondit Cebés, je n'ay
rien à y changer, c'est-là tout ce que je
dis encore.

Socrate, aprés avoir gardé assez long-
temps le silence, recueilli en luy-mes-
me, & plongé dans une profonde medi-
tation, reprenant enfin la parole : En ve-
rité, Cebés, dit-il, vous ne demandez
pas là une petite chose; car pour vous l'ex-
pliquer, il faut examiner à fond la cause

de la naiſſance & de la corruption. Si vous le voulez donc ; je vous diray ce qui m'eſt arrivé à moy-meſme ſur cette matiere, & ſi ce que je vous diray vous paroiſt utile, vous vous en ſervirez pour appuyer vos ſentimens.

Je le voudrois de tout mon cœur, dit Simmias.

Socrate eſtant jeune, eſtoit extrémement amoureux de la Phyſique.

Ecoutez-moy donc, reprit Socrate. Pendant ma jeuneſſe j'eſtois enflammé d'un merveilleux deſir d'apprendre cette ſcience, qu'on appelle l'hiſtoire de la nature ; car je trouvois du grand & du divin à ſçavoir les cauſes de chaque choſe, ce qui la fait naiſtre, ce qui la fait mourir, ce qui la fait eſtre. Et il n'y a point de peine que je n'aye priſe, ni de mouvement que je ne me ſois donné, pour examiner premierement * ſi aprés que le chaud & le froid ont conceu quelque eſpece de corruption, comme quelques-uns le prétendent, les animaux viennent à naiſtre & à ſe nourrir. Si c'eſt le ſang qui fait la penſée, ou ſi c'eſt l'air ou le feu, ou ſi ce

* Socrate diſoit qu'il ignoroit toutes ces choſes, parce qu'il ne connoiſſoit que les cauſes ſecondes. Or, pour bien connoiſtre, il faut connoiſtre Dieu, & la vertu qu'il deploye dans la Nature.

n'est aucune de ces choses mais seulement le cerveau qui est la cause de nos sens, de la veuë, de l'oüie, de l'odorat &c. Si de ces sens resultent la memoire & l'opinion; & si de la memoire & de l'opinion reposée, naist la science. Je voulois connoistre ensuite les causes de leurs corruptions; je portois ma curiosité jusqu'aux Cieux & jusqu'aux abysmes de la terre, & je voulois sçavoir ce qui produit tous les phenoménes que nous voyons. Enfin aprés bien du travail, je me trouvay aussi malhabile qu'on le puisse estre pour ces recherches, & je vais vous en donner une preuve bien sensible. C'est que * cette belle étude m'a rendu si aveugle dans les choses mesmes

Estrange effet de l'estude de la Physique. Elle aveugle au lieu d'éclairer. V. la Rem.

* Car tout ce qu'elle peut faire c'est de conduire à une connoissance imparfaite des causes secondes, elle ne monte pas plus haut. Or ces causes secondes ne font pas connoistre l'essence des choses; & quand on a cette connoissance, bien loin d'en estre plus sçavant, on est forcé d'avoüer qu'on ne sçait pas mesme les choses qu'on croyoit sçavoir. Qui est le Philosophe qui ne sçache pas aujourd'huy, comme Hippocrate, que la nourriture par le moyen de la chaleur, fait croistre l'animal? Mais quand il voudra approfondir comment cela se fait, par quelle vertu le corps croist & cesse de croistre, & quelles sont en cela ses bornes, il n'en sçait rien. Quelle misere de travailler toute sa vie pour ne rien sçavoir!

que je ſçavois auparavant avec le plus d'évidence, comme cela me paroiſſoit à moy & aux autres, que j'ay oublié entierement tout ce que je ſçavois ſur pluſieurs matieres, comme ſur celle-cy, d'où vient que l'homme croiſt. Je penſois qu'il eſtoit clair à tout le monde que l'homme ne croiſt que parce qu'il boit & qu'il mange : car par la nourriture les chairs eſtant ajoûtées aux chairs, les os aux os, & toutes les autres parties à leurs parties ſimilaires, font que ce qui n'eſtoit d'abord qu'un petit volume s'augmente & croiſt, & que de cette maniere un homme de petit devient fort grand ; voilà ce que je penſois. Ne trouvez-vous pas que j'avois raiſon ?

Aſſeurément, dit Cebés.

Ecoutez la ſuite, dit Socrate ; je penſois de meſme aſſez bien ſçavoir pourquoy un homme eſtoit plus grand qu'un autre homme de toute la teſte, & un cheval plus grand qu'un autre cheval ; & ſur des choſes encore plus claires & plus ſenſibles, je penſois par exemple, que dix eſtoient plus que huit, parce qu'on y en avoit ajoûté deux ; que deux coudées eſtoient plus grandes qu'une coudée, parce qu'elles la ſurpaſſoient de moitié.

Et qu'en pensez-vous presentement, dit Cebés?

Il expliquera ensuite les raisons de ses doutes.

Voilà la Physique bien mal traitée. Elle ne peut montrer ni pourquoy ni comment un & un sont deux.

Je suis si éloigné, reprit Socrate, de penser connoistre les causes de toutes ces choses, que je ne crois pas mesme sçavoir, quand on a ajoûté un à un, si c'est cet un auquel on en a ajoûté un autre, qui devient deux : ou si c'est celuy qui est ajoûté & celuy auquel il est ajoûté, qui ensemble deviennent deux à cause de cette addition de l'un à l'autre. Car ce qui me surprend, c'est que pendant qu'ils estoient séparez, chacun d'eux estoit un & n'estoit pas deux, & qu'aprés qu'ils sont approchez, cette approche, cette jonction a esté cause qu'ils sont devenus deux, parce qu'on les a mis l'un prés de l'autre. Je ne vois pas non plus pourquoy quand on partage une chose, ce partage fait que cette chose, qui estoit une avant que d'estre séparée, devient deux dés le moment de cette séparaion: car voilà une cause toute contraire à celle qui fait qu'un & un sont deux. Là, cet un & cet un deviennent deux, parce qu'on les approche & qu'on les ajoûte l'un à l'autre; & icy cette chose, qui est une, devient deux, parce qu'on la divise & qu'on la sépare. Bien plus, je

ne crois pas mesme sçavoir d'où vient cet un, & je ne sçaurois trouver par cette methode, (c'est-à-dire par les raisons physiques) comment la moindre chose naist, perit, ou existe. Mais je mesle de ma teste sans tant de façon une autre methode avec celle-là, car pour celle-là je ne l'entends point du tout : mais ayant entendu un jour quelqu'un qui lisoit un livre *d'Anaxagore, & qui disoit que l'Intelligence [*Divine*] est la cause de tous les estres, & qu'elle les a disposez & arrangez, je fus ravi ; il me parut qu'il n'y avoit rien de plus certain que ce principe, que l'Intelligence est la cause de tous les estres. Car je pensay avec raison que l'Intelligence ayant disposé & arrangé toutes choses,

Il veut dire, que pour s'éclaircir de quelque point de Physique, il a recours à la premiere cause.

Beau debut d'Anaxagore.

*Anaxagore fut le premier qui dit que l'Intelligence, l'esprit de Dieu, arrangea les parties de la matiere, & leur donna le mouvement. C'est par là qu'il avoit commencé ses traittez de Physique. Socrate crut donc qu'aprés un si beau début il expliqueroit tous les secrets de la Nature en dèvelopant la vertu que Dieu y déploye, & en faisant connoistre les raisons de chaque chose, & pourquoy elle est ce qu'elle est. Mais ce Philosophe ne suivit pas long-temps ce beau principe ; car laissant-là cette premiere cause, il se jetta sur les causes secondes, & trompa ainsi l'attente de ses lecteurs.

* elle les avoit placées chacune dans le lieu, & mises dans l'estat qui leur estoit le meilleur & le plus utile, & où elles estoient le mieux pour faire & pour souffrir tout ce à quoy cette Intelligence les avoit destinées, & il me parut qu'il s'ensuivoit de ce principe, que la seule chose que l'homme doit chercher, tant pour luy que pour les autres, c'est ce plus utile & ce meilleur; car dés qu'il aura trouvé ce qui est le meilleur & le plus utile, il connoistra necessairement ce qui est le plus mauvais, n'y ayant qu'une mesme science pour l'un & pour l'autre.

Dans cette pensée j'avois une extrême joye d'avoir trouvé un maistre comme Anaxagore, qui m'expliqueroit selon mes desirs la cause de toutes choses, & qui aprés m'avoir dit, par exemple, si la ter-

* Passage tres-remarquable. Socrate nous ramene icy à cette premiere verité, que Dieu a creé toutes choses bonnes, & dans l'estat qui leur estoit le meilleur, comme dit Moyse, *Dieu vit toutes les choses qu'il avoit faites, & elles estoient tres-bonnes.* C'est donc ce bon qu'il faut chercher & connoistre, pour sçavoir pourquoy il est bon. Ce sont les raisons de cet estat qu'il faut approfondir, pour sçavoir pourquoy il est meilleur. Où en est donc la Physique qui ne connoist que les causes secondes, ou plûtost qui ne connoist pas certainement ces causes secondes?

re eſt platte ou ronde, m'expliqueroit la cauſe & la neceſſité pourquoy elle eſt ce qu'elle eſt : & me diroit ce que c'eſt que ce meilleur, & pourquoy cela luy eſt meilleur. Tout de meſme de la place qu'elle occupe, s'il tenoit qu'elle eſt au centre du monde, j'eſperois qu'il m'éclairciroit pourquoy elle eſt mieux au milieu : & aprés avoir receu de luy tous ces éclairciſſements, j'eſtois tout diſpoſé à ne poſer jamais pour principe aucune autre ſorte de cauſe.

Voilà ce qu'un véritable Phyſicien doit enſeigner.

Je me préparois à l'interroger de meſme ſur le Soleil, ſur la Lune, & ſur les autres aſtres pour connoiſtre les raiſons de leurs révolutions, de leurs mouvemens, & de tout ce qui leur arrive; & pour ſçavoir pourquoy c'eſt toûjours le meilleur que chacun d'eux faſſe ce qu'il fait; car je ne pouvois m'imaginer, qu'aprés avoir dit que l'Intelligence les avoit diſpoſez & arrangez, il puſt me donner d'autre cauſe de leur diſpoſition que celle-cy, que cela eſt le meilleur : & je me flattois qu'aprés avoir aſſigné cette cauſe & en general & en particulier, il me feroit connoiſtre en quoy conſiſte le bien de chaque choſe en particulier, & le bien de toutes en commun : Je n'aurois pas donné mes eſperances pour tous les treſors du monde.

Cette ſcience ſeroit auſſi plus précieuſe que tous les tréſors. Mais les hommes ne l'auront jamais dans cette vie.

J'achetay donc ces livres avec un grand empressement & je me mis à les re le plûtost qu'il me fut possible pour sçavoir plus promptement le bon & le mauvais de toutes choses : mais je me trouvay bien-tost déchû de ces merveilleuses esperances, car dés que je fus un peu avancé dans cette lecture, je vis un homme qui ne faisoit intervenir sur rien cette Intelligence, & qui ne donnoit aucune raison de ce bel ordre & de cette belle disposition ; mais qui à la place des causes, substituoit l'air, les tourbillons, les eaux & d'autres choses aussi absurdes.

Il me parut faire absolument ce que feroit un homme qui diroit que Socrate fait par l'intelligence tout ce qu'il fait, & qui ensuite, voulant rendre raison de chaque chose que je fais, diroit qu'aujourd'huy, par exemple, je suis icy assis sur mon lit, parce que mon corps est composé d'os & de nerfs ; que les os estant durs & solides, sont séparez par des jointures, & que les nerfs capables de s'estendre & de se retirer, lient les os avec les chairs & la peau qui les renferme & les embrasse les uns & les autres ; que les os estant libres dans leurs emboitures, les nerfs qui peuvent s'estendre & se retirer, font que je puis

Beau ridic[ule] que Socrat[e] donne à ce Physique qui ne donne pour causes que les causes secondes.

Sous ce mot de nerfs, il comprend les muscles.

plier les jambes comme vous voyez, & que c'est la cause pour laquelle je suis icy assis de cette maniere; ou qui, pour vous expliquer la cause de la conversation que j'ay icy avec vous, ne vous donneroit que ces causes secondes, la voix, l'air, l'oüie, & autres choses semblables, & ne vous diroit pas un seul mot de la veritable cause, qui est que les Athéniens ont trouvé que c'estoit le meilleur pour eux de me condamner à la mort; & que par la mesme raison j'ay trouvé qu'il estoit aussi meilleur pour moy d'estre icy assis, & plus juste d'attendre tranquillement la peine qu'ils m'ont imposée :* car je puis bien vous jurer que ces nerfs que voicy & ces os seroient il y a déja long-temps à Megare ou en Béotie, si cela eust esté le meilleur pour eux, & si je n'avois pas esté toûjours persuadé qu'il

* Il y a dans le Grec, *car je vous jure par le chien*, Lactance luy fait un crime de ce serment. Mais saint Augustin le justifie dans le 1. liv. de la veritable Religion, en disant que Socrate vouloit faire comprendre par là aux Athéniens, qu'un chien mesme, estant l'ouvrage de Dieu, meritoit plus d'honneur que toutes les idoles par lesquelles ils juroient. On pourroit dire aussi que Socrate juroit par un chien, par une oye &c. pour accoûtumer les hommes à ne pas prendre si souvent le nom de Dieu en vain.

estoit beaucoup meilleur & plus just
souffrir le supplice auquel ma patrie
condamné, que de m'enfuir comme
banni ou comme un esclave. Mais de c
ner de ces causes-là & de s'en contente ,
voilà qui me paroist tres-ridicule.

Qu'on dise que si je n'avois ni os ni nerfs, & autres choses semblables, je ne pourois faire ce que je jugerois à propos ; à la bonne heure, on dira fort bien : mais de dire que ces os & ces nerfs sont la cause de ce que je fais, & non pas le choix de ce qui est meilleur, & qu'en cela je me sers de l'intelligence, cela est de la derniere absurdité. Car c'est ne pouvoir pas faire cette difference, qu'autre est la cause, & autre la chose, sans laquelle la cause ne seroit jamais cause. Et c'est pourtant cette chose que le peuple, qui va toûjours à tastons, & qui se sert des yeux d'autruy, comme marchant dans d'épaisses tenebres, prend pour la veritable cause. Voilà pourquoy les uns environnant la terre d'un tourbillon qui tourne toûjours, la supposent fixe au centre du monde. Et les autres la conçoivent comme une huche platte & large, qui a l'air pour base & pour fondement. Et pour la puissance de celuy qui l'a disposée & placée comme

Voilà. Je doi toute l que. En pas plus

C'estoit le sentiment d'Anaximénes, d'Anaxagor & de Democrite.

elle devoit estre pour estre le mieux, ils ne la cherchenr point, & ils ne croyent pas qu'il ait aucune vertu divine; mais ils s'imaginent avoir trouvé un Atlas plus fort, plus immortel, & plus capable de soûtenir toutes choses. Et ce bon, ce lien immortel, seul capable de lier & d'embrasser tout, ils le prennent pour une chimere.

Cet Atlas, c'est leur esprit rempli de tenebres, & la foiblesse mesme.

Je ne suis pas comme eux, & je deviendrois bien volontiers le disciple de tout homme qui pourroit m'enseigner cette cause, quelle qu'elle soit: mais puisque je n'ay encore pû parvenir à la connoistre, ni par moy, ni par les autres, voulez-vous, Cebés, que je vous dise la seconde tentative que je fis pour la trouver?

Je le veux de tout mon cœur, & je vous en prie, dit Cebés.

Aprés m'estre bien lassé à examiner toutes choses, je crus que je devois bien prendre garde qu'il ne m'arrivast ce qui arrive à ceux qui regardent une éclipse de Soleil, car ils perdent la veuë s'ils n'ont la précaution de voir dans l'eau ou dans quelqu'autre milieu, l'image de cet Astre. Il me vint quelque chose de semblable dans l'esprit, & je craignis de perdre les yeux de l'Ame, si je regardois les objets avec les yeux du corps, & si je me

On perd les yeux de l'esprit si on regarde les objets avec les

servis de chacun de mes sens pour les toucher & pour les connoistre. Je trouvay donc que je devois avoir recours aux raisons, & regarder en elles la verité de toutes choses. Peut-estre que l'image dont je me sers pour m'expliquer, n'est pas entierement juste.*Car je ne tombe pas d'accord moy-mesme que celuy qui regarde les choses dans les raisons, les regarde plûtost dans des images & dans des milieux, que celuy qui les voit dans leurs operations. Mais quoyqu'il en soit, voilà le chemin que je pris : & depuis ce temps-là, supposant toûjours pour base & pour fondement la raison qui me paroist la meilleure, tout ce qui me paroist luy estre conforme, je le prends pour vray, soit dans les [illegible] soit dans les causes. Et [illegible] ne [illegible] conforme, je le re[illegible] [illegible]

[illegible]

*Il [illegible] garder [illegible] ces [illegible] tent le[illegible]

elle devoit eſtre pour eſtre le mieux, ils ne la cherchent point, & ils ne croyent pas qu'il ait aucune vertu divine; mais ils s'imaginent avoir trouvé un Atlas plus fort, plus immortel, & plus capable de ſoûtenir toutes choſes. Et ce bon, ce lien immortel, ſeul capable de lier & d'embraſſer tout, ils le prennent pour une chimere.

Cet Atlas, c'eſt leur eſprit remply de tenebres, & la foibleſſe meſme.

Je ne ſuis pas comme eux, & je deviendrois bien volontiers le diſciple de tout homme qui pourroit m'enſeigner cette cauſe, quelle qu'elle ſoit: mais puiſque je n'ay encore pû parvenir à la connoiſtre, ni par moy, ni par les autres, voulez-vous, Cebés, que je vous diſe la ſeconde tentative que je fis pour la trouver?

Je le veux de tout mon cœur, & je vous en prie, dit Cebés.

Aprés m'eſtre bien laſſé à examiner toutes choſes, je crus que je devois bien prendre garde qu'il ne m'arrivaſt ce qui arrive à ceux qui regardent une éclipſe de Soleil, car ils perdent la veuë s'ils n'ont la précaution de voir dans l'eau ou dans quelqu'autre milieu, l'image de cet Aſtre. Il me vint quelque choſe de ſemblable dans l'eſprit, & je craignis de perdre les yeux de l'Ame, ſi je regardois les objets avec les yeux du corps, & ſi je me

On perd les yeux de l'eſprit ſi on regarde les objets avec les

ſervois de chacun de mes ſens pour les toucher & pour les connoiſtre. Je trouvay donc que je devois avoir recours aux raiſons, & regarder en elles la verité de toutes choſes. Peut-eſtre que l'image dont je me ſers pour m'expliquer, n'eſt pas entierement juſte.*Car je ne tombe pas d'accord moy-meſme que celuy qui regarde les choſes dans les raiſons, les regarde plûtoſt dans des images & dans des milieux, que celuy qui les voit dans leurs operations. Mais quoyqu'il en ſoit, voilà le chemin que je pris : & depuis ce temps-là, ſuppoſant toûjours pour baſe & pour fondement la raiſon qui me paroiſt la meilleure, tout ce qui me paroiſt luy eſtre conforme, je le prends pour vray, ſoit dans les choſes, ſoit dans les cauſes. Et ce qui ne luy eſt pas conforme, je le rejette comme faux. Je vais m'expliquer plus clairement, car je penſe que vous ne m'entendez pas encore.

... mi... ...ces mi... ſont les r... ſons.

Non je vous jure, Socrate, dit Cebés, je ne vous entends pas fort bien.

Cependant, reprit Socrate, je ne dis

* Il ſe reprend juſtement: car les raiſons ne ſont pas comme les autres milieux, elles ſont connoiſtre en quelque façon l'eſſence des choſes, ce que ne font pas les operations.

rien de nouveau : je ne dis que ce que j'ay dit en mille occaſions, & que je viens de redire encore dans la diſpute précedente : car je vais taſcher de vous démontrer cette eſpece de cauſe que j'ay recherchée avec tant de ſoin. Je remonte d'abord à ſes qualitez qu'on a tant rebattuës : c'eſt par elles que je vais commencer, en les prenant pour fondement. Je dis donc qu'il y a quelque choſe de bon, de beau, de juſte, de grand par luy-meſme. Si vous m'accordez ce principe, j'eſpere que je vous démontreray la cauſe par ce moyen, & que je vous convaincray que l'Ame eſt immortelle.

Qualitez immaterielles & éternelles ménent néceſſairement à l'immortalité de l'Ame, comme la cauſe à l'effet.

Mais je vous l'accorde, dit Cebés, vous ne ſçauriez achever trop promptement voſtre démonſtration.

Prenez bien garde à ce qui va ſuivre, & voyez ſi vous en tombez d'accord comme moy. Il me ſemble que s'il y a quelque choſe de beau outre le beau meſme, il ne peut eſtre beau que parce qu'il participe à ce premier beau ; & ainſi de toutes les autres choſes & de toutes les autres qualitez. Donnez-vous les mains à cette cauſe ?

Oüy, j'y donne les mains.

Je vous avouë, continua Socrate, que je n'entends pas bien encore, & que je ne ſçaurois bien comprendre toutes ces autres cau-

ſes ſi ſçavantes, qu'on nous donne. M
ſi quelqu'un me demande ce qui fait q
une choſe eſt belle, ſi c'eſt à cauſe de la vivacité des couleurs, ou de la juſte proportion de ſes parties & d'autres choſes ſemblables, je laiſſe-là toutes ces belles raiſons qui ne ſont que me troubler, & je réponds ſans façon & ſans art, & peut-eſtre trop ſimplement, que rien ne la rend belle que la preſence, l'approche, ou la communication de ce premier beau, de quelque maniere que cette communication ſe faſſe. Car je n'aſſeure pas bien encore de quelle maniere elle ſe fait : j'aſſeure ſeulement que toutes les belles choſes ſont belles par la preſence de ce beau; pendant que je m'en tiendray à ce principe, je ne crois pas pouvoir me tromper, & je ſuis perſuadé qu'en toute ſeureté je puis répondre en tout & par tout, que les belles choſes ſont belles par la preſence du beau. Ne vous le ſemble-t-il pas auſſi ?

Rien r... beau ... la com... tion ... mier be... c'eſt-à-... qu'à ... tio... pon... &... de Di... miere ... toutes c...

Aſſeurément, Socrate.

N'en eſt-il pas de meſme des choſes qui ſont grandes ou petites ? Ne ſont-elles pas grandes par la grandeur & petites par la petiteſſe ? Et vous-meſme, ſi quelqu'un vous diſoit, qu'un tel eſt plus grand ou plus petit de toute la teſte qu'un autre,

* n'eſt-il pas vray que cette expreſſion ne vous paroiſtroit pas exacte à la rigueur; & que vous vous contenteriez de dire que vous tenez que toutes les choſes qui ſont plus grandes que d'autres, ne ſont plus grandes que par la grandeur, que c'eſt la grandeur qui les rend grandes: & que celles qui ſont plus petites, ne le ſont que par la petiteſſe? Car ſi vous diſiez qu'un tel eſt plus grand ou plus petit qu'un autre de toute la teſte, vous craindriez, je penſe, qu'on ne vous chicanaſt, en vous diſant premierement que vous faites que c'eſt par la meſme choſe que ce qui eſt plus grand, eſt plus grand, & que ce qui eſt plus petit, eſt plus petit: & enſuite que ſelon vous, la teſte, qui eſt une petite partie, fait la grandeur de celuy qui eſt plus grand, ce qui eſt un monſtre; car qu'y a-t-il de plus abſurde que de dire que quelqu'un eſt grand par quelque choſe de petit? Ne craindriez-vous pas ces objections?

Sans doute, reprit Cebés en ſouriant.

* Socrate ne condamne pas les expreſſions receuës, & dont les hommes ſont convenus pour expliquer leurs penſées & leurs notions, mais il veut faire voir que leur langage n'explique jamais la nature & l'eſſence des choſes, & que toûjours arreſtez à la matiere, ils ne remontent point à la veritable eſſence qui opére tout.

Ne craindriez-vous pas par la mesme raison, de dire que dix sont plus que huit, & qu'ils les surpassent par là, c'est-à-dire par les deux, & ne diriez-vous pas plûtost que c'est par la quantité? De mesme sur les deux coudées, ne diriez-vous pas qu'elles sont plus grandes qu'une coudée par la grandeur, plutost que de dire qu'elles le sont par une moitié? Car il y a mesme sujet de crainte.

Il y a mesme sujet de craindre qu'on dise que la grandeur vient de la petitesse.

Vous avez raison.

Mais quoy, quand on ajoûte un à un, ou qu'on coupe une chose par moitié, ne feriez-vous pas difficulté de dire que dans le premier cas, c'est l'addition qui fait qu'un & un sont deux, & que dans le dernier c'est la division, qui fait encore qu'une seule chose en devient deux? Et ne crieriez-vous pas à pleine teste, que vous ne sçavez d'autre cause de l'existence des choses, que la participation de l'essence propre à chaque sujet, & que par consequent vous ne sçavez d'autre raison de ce qu'un & un sont deux que la participation de la *duité*; & de ce qu'un est un, que la participation de l'unité? n'envoyriez-vous pas promener ces additions, ces divisions & toutes ces autres belles réponses? ne les laisseriez-vous pas à ceux qui sont plus sçavants

De l'essence immaterielle & dependante d'une premiere vérité en qui elle subsiste, & qui n'est autre que Dieu [illegible]

Il veut dire que cette pro-proposition n'est pas vraye simplement, mais par comparaison par relation.

Mais ne convenez-vous pas que de dire que Simmias est plus grand que Socrate, ce n'est pas une proposition veritable en elle-mesme comme on la dit, c'est-à-dire, absolument & sans relation? Car il n'est pas vray que Simmias soit plus grand, parce qu'il est Simmias; mais il est plus grand parce qu'il a la grandeur. Il n'est pas vray non plus qu'il soit plus grand que Socrate, parce que Socrate est Socrate; mais parce que Socrate à la petitesse par comparaison à la grandeur de Simmias. Simmias non plus n'est pas plus petit que Phédon, parce que Phédon est Phédon; mais parce que Phédon est grand quand on le compare à Simmias qui est petit.

Cela est vray.

Ainsi, continua Socrate, Simmias est appellé grand & petit, parce qu'il est entre deux; par la grandeur, à laquelle il participe, il est plus grandque Socrate; & par la petitesse, à laquelle il participe aussi, il est plus petit que Phédon. Et se mettant à rire en mesme temps, il me semble, dit-il, que je me suis trop arresté à vous peindre en grand, mais enfin cela est comme je dis; & je ne me suis amusé à ces portraits que pour vous mieux persuader la verité de mon principe: car il me semble que non

ſeulement la grandeur meſme ne peut jamais eſtre en meſme temps grande & petite, mais encore que la grandeur, qui eſt en nous, ne reçoit point la petiteſſe, & ne veut point eſtre ſurpaſſée : car il arrive de deux choſes l'une, ou que la grandeur s'enfuit & cede la place quand elle voit paroiſtre ſon ennemi, qui eſt la petiteſſe, ou qu'elle s'évanoüit & perit entierement, & que quand elle l'a une fois receuë, elle ne veut plus eſtre que ce qu'elle eſt. Comme moy, par exemple, aprés avoir receu la petiteſſe, pendant que je ſuis tel que je ſuis, je ne puis eſtre que petit ; car ce qui eſt grand n'entreprend jamais d'eſtre petit. Tout de meſme la petiteſſe qui eſt en nous, n'empiete jamais ſur la grandeur. En un mot aucun des contraires, pendant qu'il eſt ce qu'il eſt, ne ſe trouve avec ſon contraire, mais ou il diſparoiſt ou il perit quand l'autre arrive.

Il veut prouver que les deux contraires ne ſe trouvent jam[...] enſemble [...] un meſm[...] jet.

Cebés en convint, & quelqu'autre de la compagnie, je ne me ſouviens pas bien qui c'eſtoit, s'adreſſant à Socrate, eh de par tous les Dieux, luy dit-il, n'eſtes-vous pas déja tombez d'accord du contraire de ce que vous dites ? Car n'eſtes-vous pas convenus que le plus grand naiſt du plus petit, & le plus petit du plus grand ; en

un mot, que les contraires naiſſent toûjours de leurs contraires ? & preſentement il me ſemble que je vous entends dire que cela ne peut jamais arriver.

Sur cela Socrate avançant un peu la teſte hors du lit, & ayant entendu l'objection, fort bien, dit-il, vous eſtes un brave homme de nous avoir fait ſouvenir de ce que nous avons établi : mais vous ne voyez pas la difference qu'il y a entre ce que nous avons dit là, & ce que nous diſons icy. Nous avons dit là qu'une choſe contraire naiſt toûjours de ſon contraire, & icy nous diſons, qu'un contraire n'eſt jamais contraire à luy-meſme, ni en nous, ni dans la nature. Car*là nous parlions des choſes qui ont leurs contraires que nous voulions nommer chacune de leur nom,

Les contraires peuvent ſe ſucceder, & ſe ſuccedent effi-

* C'eſt-à-dire, que là ils parloient des choſes ſenſibles qui ont leurs contraires, & qui peuvent recevoir ces deux contraires reciproquement, comme ce qui eſt grand devient petit, & ce qui eſt petit devient grand, &c. pag. 189. & 190. Mais icy ils parlent des choſes meſmes, c'eſt-à-dire des contraires intelligibles, comme le froid & le chaud, qui donnent leur nom aux ſujets auſquels ils ſe communiquent, & qui ne peuvent jamais recevoir leurs contraires, car le chaud ne peut jamais devenir froid, ni le froid devenir chaud. Ils ſont toûjours ce qu'ils ſont.

& icy nous parlons des choſes meſmes qui par leur preſence donnent leur nom aux ſujets où elles ſe trouvent : & c'eſt de ces dernieres que nous diſons qu'elles ne peuvent jamais recevoir leurs contraires. Et en meſme temps regardant Cebés : ce qu'on vient de nous oppoſer ne vous a-t-il pas un peu troublé ?

ctivement, mais ils ne peuvent jamais ſe trouver enſemble : le froid ne peut jamais eſtre chaud entant que froid.

Non, je vous aſſeure, Socrate, dit Cebés, & je puis vous dire que peu de choſes ſont preſentement capables de me troubler.

Nous ſommes donc convenus tout ſimplement, reprit Socrate, qu'un contraire ne ſera jamais contraire à luy-meſme ?

Cela eſt vray, dit Cebés.

Voyez encore ſi vous conviendrez de cecy. Appellez-vous le froid & le chaud quelque choſe ?

Aſſeurément.

Quoy, comme la neige & le feu ?

Non ſans doute, Socrate.

Il parle du froid & du chaud ſeparez des ſujets auſquels ils ſe communiquent.

Vous convenez-donc que le chaud eſt different du feu, & que le froid eſt different de la neige ?

Sans difficulté, Socrate.

Vous conviendrez auſſi, je penſe, que la neige quand elle aura receu le chaud, comme nous le diſions tout à l'heure, ne ſera plus ce qu'elle eſtoit ; mais que, de

Cebés car il n'eſt pas inutile de l'entendre pluſieurs fois.

Je dis que le cinq ne recevra jamais le nombre pair, comme le dix, qui eſt le double, ne recevra jamais l'impair, & ce double, quoyque contraire à l'autre, ne recevra pourtant pas l'impair, non plus que ni les trois quarts d'un tout, ni le tiers, ni toutes les autres parties ne recevront jamais la forme, l'idée du tout. M'entendez-vous, me ſuivez-vous, & en demeurez-vous d'accord ?

Je vous entends, je vous ſuis à merveilles, & j'en demeure d'accord.

Si vous m'entendez ſi bien, dit Socrate, repondez-moy encore, & repondez-moy en conformité, c'eſt-à-dire, répondez-moy, non ce que je demande, mais autre choſe, en ſuivant l'idée & l'exemple que je vais

une réponse plus précise, & je vous diray que c'est le feu : & si vous me demandez, qu'est-ce qui fait que le corps est malade, je ne vous répondray pas que c'est la maladie, mais que c'est la fievre. Si vous me demandez ce que c'est qui fait le nombre impair, je ne vous répondray pas l'imparité, mais l'unité, & ainsi des autres. Voyez si vous entendez suffisamment ce que je veux ?

toûjours lieu à de nouvelles questions, & cela va à l'in l'infini. Il faut toûjours aller aux premieres causes ou aux causes substantielles.

Je vous entends parfaitement Socrate, dit Cebés.

Répondez-moy donc, continua Socrate : Qu'est-ce qui fait que le corps est vivant ?

C'est l'Ame.

Il ne répond pas, la vie, mais l'Ame.

Cela est donc toûjours de mesme ?

Comment ne le seroit-il pas, dit Cebés.

L'Ame apporte donc avec elle la vie dans tout corps où elle entre ?

Cela est certain.

Y a-t-il quelque chose de contraire à la vie, ou n'y a-t-il rien ?

Oüy, le contraire de la vie, c'est la mort.

L'Ame ne recevra donc jamais ce qui est contraire à ce qu'elle apporte toûjours avec elle ; cela se suit necessairement de nos principes.

Car l'Ame ne peut non plus recevoir son contraire, que l'impair reçoit le pair, & le trois le deux.

C'eſt une conſequence ſeure, dit Cebés.

Mais comment appellons-nous ce qui ne reçoit jamais l'idée, la forme du pair?

C'eſt l'impair.

Comment appellons-nous ce qui ne reçoit jamais la juſtice, & ce qui ne reçoit jamais le bien?

L'un, c'eſt l'injuſtice & l'autre c'eſt le mal.

Soit, & ce qui ne reçoit jamais la mort, comment l'appellons-nous?

Nous l'appellons immortel, dit-il.

L'Ame ne reçoit point la mort?

Non.

[a] L'Ame eſt donc immortelle?

Tres-certainement.

Dirons-nous que cela eſt démontré, ou trouvons-nous qu'il manque quelque choſe à la démonſtration?

Cela eſt tres-ſuffiſamment démontré, Socrate.

Quoy-donc, [b] ſi c'eſtoit une neceſſité que l'impair fuſt imperiſſable, le trois ne le ſeroit-il pas auſſi?

[a] Il veut dire que l'Ame ne reçoit non plus la mort, que le bien reçoit le mal, & la juſtice l'injuſtice, & l'impair le pair; & que l'Ame eſt immortelle comme le ternaire eſt impair.

[b] Si l'Ame eſt immortelle, elle eſt donc imperiſſable, c'eſt-à-dire, qu'elle reſiſte à toutes les attaques de la mort, & qu'elle en triomphe.

La forme contraire à l'impair, n'est-ce pas le pair ?

Oüy.

La forme du pair ne se trouve donc jamais dans le trois ?

Non sans doute.

Le trois est donc incapable du pair ?

Tres-incapable.

Car le trois est impair ?

Asseurément.

Voila donc ce que nous voulions determiner, qu'il y a de certaines choses qui n'estant pas contraires à une autre, ne reçoivent pourtant pas cette autre, non plus que si elle luy estoit contraire ; comme le trois, qui bien qu'il ne soit pas contraire au nombre pair, ne le reçoit pas davantage. Car le deux apporte tousjours quelque chose de contraire au nombre impair, comme le feu au froid, & plusieurs autres. Voyez-donc si vous ne voudriez pas faire ainsi la définition : Non seulement le contraire ne reçoit pas son contraire, mais il ne reçoit pas mesme ce qui ne luy estant point contraire, luy apporte pourtant quelque sorte de contraire, qui en s'ap-

ni la chaleur du feu devenir froideur.

[a] Quelqu'un me dira peut-eſtre que l'impair ne puiſſe devenir pair par l'arrivée du pair pendant qu'il ſubſiſtera impair, nous en ſommes convenus : mais qu'eſt-ce qui empeſche que l'impair venant à perir, le pair ne prenne ſa place ? à celuy qui nous fera cette objection,[b] nous ne pouvons pas luy répondre que l'impair ne perit point : car l'impair n'eſt pas imperiſſable. Si nous l'avions établi imperiſſable, nous ſoûtiendrions avec raiſon, que le pair auroit beau ſurvenir & que le trois & l'impair ſe tireroient toûjours d'affaire, & ne periroient nullement, & nous ſoûtiendrions la meſme choſe du feu, du chaud, & des autres choſes ſemblables. N'eſt-ce pas ?

Aſſeurément, dit Cebés.

[a] Socrate previent la ſeule objection qu'on pouvoit luy faire, que l'Ame, pendant qu'elle eſt Ame, ne reçoit point la mort, mais que la mort ſurvenant, l'Ame la reçoit & ceſſe d'eſtre. Il y répond parfaitement.

[b] Il veut dire que l'impair réel & ſenſible peut devenir pair par larrivée du pair qui fait diſparoiſtre l'imparité ; car l'impair réel n'eſt pas imperiſſable ; mais l'Ame eſt immortelle, comme le ternaire eſt impair, elle ne peut donc perir, & elle exiſte toûjours comme la vie, comme la juſtice, comme les proportions des nombres; comme l'impair intelligible, &c.

Et par consequent sur l'immortel dont il s'agit presentement, si nous convenons que tout ce qui est immortel est imperissable, il faut necessairement que l'Ame soit non seulement immortelle, mais exempte de perir; & si nous n'en convenons pas, il faut chercher d'autres preuves.

Cela n'est pas necessaire, Socrate, dit Cebés, car qu'est-ce qui pourroit éviter la corruption & la mort, si ce qui est immortel & éternel estoit corruptible & perissable?

Que Dieu, reprit Socrate, que la vie mesme, & s'il y a quelque autre chose d'immortel, que tout cela ne perisse point, il n'y a personne qui n'en convienne.

Cela sera avoüé * au moins de tous les hommes, dit Cebés.

Il le sera encore plus de tous les Dieux,

* Cebés veut dire que les hommes seront forcez d'en tomber d'accord, parce, peut-estre, qu'ils n'ont pas assez de lumiere pour combattre ces raisons, quoy qu'il puisse se faire qu'elles ne soient pas trop bonnes. Socrate sent bien que c'est le sens des paroles de Cebés; c'est-pourquoy il répond admirablement que cela sera encore plus avoüé de tous les Dieux; pour faire entendre qu'une vérité est bien plus vérité dans l'intelligence de Dieu que dans l'esprit des hommes, toûjours trop foible pour la bien concevoir.

C'eſt une conſequence ſeure, dit Cebés.

Mais comment appellons-nous ce qui ne reçoit jamais l'idée, la forme du pair ?

C'eſt l'impair.

Comment appellons-nous ce qui ne reçoit jamais la juſtice, & ce qui ne reçoit jamais le bien ?

L'un, c'eſt l'injuſtice & l'autre c'eſt le mal.

Soit, & ce qui ne reçoit jamais la mort, comment l'appellons-nous ?

Nous l'appellons immortel, dit-il.

L'Ame ne reçoit point la mort ?

Non.

[a] L'Ame eſt donc immortelle ?

Tres-certainement.

Dirons-nous que cela eſt démontré, ou trouvons-nous qu'il manque quelque choſe à la démonſtration ?

Cela eſt tres-ſuffiſamment démontré, Socrate.

Quoy-donc, [b] ſi c'eſtoit une neceſſité que l'impair fuſt imperiſſable, le trois ne le ſeroit-il pas auſſi ?

[a] Il veut dire que l'Ame ne reçoit non plus la mort, que le bien reçoit le mal, & la juſtice l'injuſtice, & l'impair le pair ; & que l'Ame eſt immortelle comme le ternaire eſt impair.

[b] Si l'Ame eſt immortelle, elle eſt donc imperiſſable, c'eſt-à-dire, qu'elle reſiſte à toutes les attaques de la mort, & qu'elle en triomphe.

Qui en doute ?

Si ce qui est sans chaleur estoit necessairement imperissable, toutes les fois que quelqu'un approcheroit la neige du feu, la neige ne se tireroit-elle pas de ce danger saine & sauve ? Car elle ne periroit point & on auroit beau la mettre au feu, elle ne recevroit jamais la chaleur.

Ce que vous dites-là est tres-vray.

Tout de mesme, si ce qui n'est point susceptible de froid, estoit necessairement exempt de perir, on auroit beau jetter sur le feu toute l'eau d'une riviere, jamais il ne s'éteindroit, jamais il ne periroit, au contraire il sortiroit de ce combat avec toute sa force.

Cela est d'une absoluë necessité, dit Cebés.

Il faut donc necessairement dire la mesme chose de ce qui est immortel. Si ce qui est immortel ne peut jamais perir, la mort a beau approcher de l'Ame, il est absolument impossible que l'Ame succombe sous ses coups : Car, selon ce que nous venons de dire, l'Ame ne recevra jamais la mort, & elle ne sera jamais morte ; comme le trois, ni aucun autre nombre impair ne peut jamais estre pair. Comme le feu ne peut jamais estre froid,

ni la chaleur du feu devenir froideur.

[a] Quelqu'un me dira peut-eſtre que l'impair ne puiſſe devenir pair par l'arrivée du pair pendant qu'il ſubſiſtera impair, nous en ſommes convenus : mais qu'eſt ce qui empeſche que l'impair venant à perir, le pair ne prenne ſa place ? à celuy qui nous fera cette objection,[b] nous ne pouvons pas luy répondre que l'impair ne perit point : car l'impair n'eſt pas imperiſſable. Si nous l'avions établi imperiſſable, nous ſoûtiendrions avec raiſon, que le pair auroit beau ſurvenir & que le trois & l'impair ſe tireroient toûjours d'affaire, & ne periroient nullement, & nous ſoûtiendrions la meſme choſe du feu, du chaud, & des autres choſes ſemblables. N'eſt-ce pas ?

Aſſeurément, dit Cebés.

[a] Socrate previent la ſeule objection qu'on pouvoit luy faire, que l'Ame, pendant qu'elle eſt Ame, ne reçoit point la mort, mais que la mort ſurvenant, l'Ame la reçoit & ceſſe d'eſtre. Il y répond parfaitement.

[b] Il veut dire que l'impair réel & ſenſible peut devenir pair par l'arrivée du pair qui fait diſparoiſtre l'imparité ; car l'impair réel n'eſt pas imperiſſable ; mais l'Ame eſt immortelle, comme le ternaire eſt impair, elle ne peut donc perir, & elle exiſte toûjours comme la vie, comme la juſtice, comme les proportions des nombres ; comme l'impair intelligible, &c.

Et par consequent sur l'immortel dont il s'agit presentement, si nous convenons que tout ce qui est immortel est imperissable, il faut necessairement que l'Ame soit non seulement immortelle, mais exempte de perir; & si nous n'en convenons pas, il faut chercher d'autres preuves.

Cela n'est pas necessaire, Socrate, dit Cebés, car qu'est-ce qui pourroit éviter la corruption & la mort, si ce qui est immortel & éternel estoit corruptible & perissable?

Que Dieu, reprit Socrate, que la vie mesme, & s'il y a quelque autre chose d'immortel, que tout cela ne perisse point, il n'y a personne qui n'en convienne.

Cela sera avoüé * au moins de tous les hommes, dit Cebés.

Il le sera encore plus de tous les Dieux,

* Cebés veut dire que les hommes seront forcez d'en tomber d'accord, parce, peut-estre, qu'ils n'ont pas assez de lumiere pour combattre ces raisons, quoy qu'il puisse se faire qu'elles ne soient pas trop bonnes. Socrate sent bien que c'est le sens de [illegible] roles de Cebés; c'est-pourquoy il répond adro[illegible] blement que cela sera encore plus [illegible] Dieux, pour faire entendre [illegible]

dangereux de la negliger. Si la mort estoit la ruine & la dissolution du tout, * ce seroit un grand gain pour les méchants aprés leur mort, d'estre délivrez en mesme temps de leur corps, de leur Ame & de leurs vices. Mais puisque l'Ame est immortelle, elle n'a d'autre moyen de se délivrer de ses maux, & il n'y a de salut pour elle que de devenir tres-bonne & tres-sage; car elle n'emporte avec elle que ses bonnes ou ses mauvaises actions, & ses vertus ou ses vices, qui sont la cause de son bonheur ou de son malheur éternel, qui commencent dés le premier moment de son arrivée dans les enfers; & l'on dit qu'aprés que chacun est mort, le Démon, (le genie) qu'il a eu en partage & qui l'a conduit pendant la vie, le mene dans un certain lieu où il faut que tous les morts s'assemblent pour

L'Ame n'emporte dans l'autre vie que ses bonnes ou ses mauvaises actions.

avouë que la grandeur du ſujet & la foibleſſe naturelle à l'homme me jettent dans quelque ſorte de défiance & d'incredulité.

lité de l'Am. La grandeur du ſujet, & leur foibleſſe naturelle.

Non ſeulement ce que vous dites-là eſt fort bien dit, Simmias, reprit Socrate, mais quelque ſeures que nous paroiſſent nos premieres hypotheſes, il faut encore que vous les reprenniez pour les examiner avec plus de loiſir, & pour les rendre plus claires & plus ſenſibles. Si vous les avez ſuffiſamment compriſes, vous ſuivrez ſans peine mes veues & mes raiſons, autant que cela eſt poſſible à l'homme, & quand vous ſerez bien convaincus, vous n'aurez pas beſoin d'autres preuves.

Socrate exhorte ſes amis à examiner ſes raiſons plus meurement après ſa mort, perſuadé que plus ils les approfondiront, plus ils en reconnoiſtront l'évidence.

Cela eſt fort bien, dit Cebés.

* Mes amis, une choſe encore qu'il eſt tres-juſte de penſer, c'eſt que ſi l'Ame eſt immortelle, elle a beſoin qu'on la cultive, qu'on en ait ſoin, non ſeulement pour ce temps, que nous appellons le temps de la vie, mais encore pour le temps qui la ſuit, c'eſt-à-dire pour l'Eternité ; car ſi vous y penſez bien, vous trouverez qu'il eſt tres-

Suites de l'immortalité de l'Ame, la recompenſe des bons, & la punition des méchans dans l'autre vie. Il faut donc avoir ſoin de ſon Ame dans celle-cy.

* Il ne ſuffit pas de convaincre l'eſprit ſur l'immortalité de l'Ame, il faut toucher le cœur. Et pour cet effet il faut luy repreſenter toutes les ſuites de cette importante vérité, & tout ce qu'elle exige. C'eſt ce que Socrate fait icy.

dangereux de la negliger. Si la mort estoit la ruine & la dissolution du tout, * ce seroit un grand gain pour les méchants aprés leur mort, d'estre délivrez en mesme temps de leur corps, de leur Ame & de leurs vices. Mais puisque l'Ame est immortelle, elle n'a d'autre moyen de se délivrer de ses maux, & il n'y a de salut pour elle que de devenir tres-bonne & tres-sage; car elle n'emporte avec elle que ses bonnes ou ses mauvaises actions, & ses vertus ou ses vices, qui sont la cause de son bonheur ou de son malheur éternel, qui commencent dés le premier moment de son arrivée dans les enfers; & l'on dit qu'aprés que chacun est mort, le Démon, (le genie) qu'il a eu en partage & qui l'a conduit pendant la vie, le mene dans un certain lieu où il faut que tous les morts s'assemblent pour y estre jugez, afin que de là ils aillent dans les enfers avec le guide, auquel il est or-

L'Ame n'emporte dans l'autre vie que ses bonnes ou ses mauvaises actions.

qu'ils ont receu là les biens ou les maux qu'ils meritent, & qu'ils y ont demeuré tout le temps marqué, un autre conducteur les ramene dans cette vie aprés plusieurs révolutions de siecles. Et ce chemin n'est pas comme celuy dont Telephus dit dans Eschyle.

Un chemin tout uni mene aux lieux de l'Enfer:

car il n'est ni uni ni simple; s'il l'estoit on n'auroit pas besoin de guide, & personne ne s'égareroit, mais il a plusieurs détours & plusieurs traverses, comme je le conjecture de ce qui se pratique dans nos Sacrifices & dans nos Cerémonies de la Religion. Une Ame donc temperante & sage, suit son guide, & n'ignore pas ce qui luy arrive; mais celle qui est cloüée à son corps par ses cupiditez, comme je le disois tantost, & qui a esté long-temps son esclave & comme éprise de son amour, aprés qu'elle a resisté long-temps dans ce monde visible, & qu'elle a beaucoup souffert, elle est enfin entraisnée par force & malgré elle par le Démon qui luy a esté

Cela nous ſuffira, dit Simmias.

Premierement, reprit Socrate, je ſuis perſuadé que ſi la terre eſt au milieu du Ciel (de l'Air) comme on le dit, elle n'a beſoin ni de l'Air, ni d'aucun autre appuy pour s'empeſcher de tomber. Mais que le Ciel meſme qui l'environne également, & ſon propre équilibre, ſuffiſent pour la soûtenir ; car tout ce qui eſt en équilibre au milieu d'une choſe qui le preſſe également, ne ſçauroit pancher d'aucun coſté, & par conſequent il demeure fixe & immobile, voilà de quoy je ſuis perſuadé.

Et avec raiſon, dit Simmias.

De plus, je ſuis convaincu que la terre eſt fort grande & fort ſpacieuſe, & que nous n'en habitons que cette partie qui s'étend depuis le Fleuve du Phaze, juſqu'aux Colonnes d'Hercule, dans laquelle nous ſommes répandus comme des fourmis qui habitent dans des trous, & comme des grenoüilles qui font leur demeure dans quelque marais prés de la mer. Il y a pluſieurs autres peuples qui habitent d'autres parties qui nous ſont inconnuës : car par tout dans la terre il y a des creux de toutes ſortes de grandeurs & de figures, toûjours remplis d'un air groſſier, couverts d'épais nuages, & inondez par des

eaux qui s'y rendent de tous coſtez.

Une autre terre pure eſt au deſſus dans ce Ciel pur où ſont les Aſtres, & que la pluſpart de ceux qui en parlent appellent l'Æther. La terre que nous habitons n'eſt proprement que comme le ſédiment de cette premiere, & ce qu'elle a de plus groſſier qui afflue continuellement dans ces creux. Nous ſommes enfoncez dans ces cavernes ſans nous en appercevoir, & nous croyons habiter le haut de cette terre pure : à peu prés comme quelqu'un qui faiſant ſon habitation dans les abyſmes de l'Ocean, s'imagineroit habiter au deſſus de la mer, qui voyant au travers de l'eau, le Soleil & les autres Aſtres, prendroit la mer pour le Ciel, & qui à cauſe de ſa peſanteur & de ſa foibleſſe, n'eſtant jamais monté au deſſus, & n'ayant jamais ſeulement avancé la teſte hors de l'eau, n'auroit jamais veu, combien ce lieu, que nous habitons, eſt plus pur & plus beau que celuy qu'il habite, & n'auroit jamais trouvé perſonne qui puſt l'en informer. Voilà juſtement l'eſtat où nous ſommes confinez dans quelque creux de la terre, nous croyons habiter dans le haut; nous prenons l'Air pour le Ciel, & nous croyons que c'eſt le veritable Ciel dans lequel

L'idée de cette terre pure eſt priſe dans les écrits des Prophetes, comme on l'a remarqué dans la vie de Platon. p. 192. & c'eſt de là que les Egyptiens l'avoient tirée.

Cela nous ſuffira, dit Simmias.

Premieremeut, reprit Socrate, je ſuis per-ſuadé que ſi la terre eſt au milieu du Ciel (de l'Air) comme on le dit, elle n'a be-ſoin ni de l'Air, ni d'aucun autre appuy pour s'empeſcher de tomber. Mais que le Ciel meſme qui l'environne également & ſon propre équilibre, ſuffiſent pour la ſou-tenir; car tout ce qui eſt en équilibre [illegible] milieu d'une choſe qui le preſſe égalem[illegible] ne ſçauroit pancher d'aucun coſté, & [illegible] conſequent il demeure fixe & immob[illegible] voilà de quoy je ſuis perſuadé.

Et avec raiſon, dit Simmias.

De plus, je ſuis convaincu qu[illegible] eſt fort grande & fort ſpacieuſ[illegible] nous n'en habitons que cette [illegible] s'étend depuis le Fleuve du Ph[illegible] aux Colonnes d'Hercule, [illegible] nous ſommes répandus comm[illegible] mis qui habitent dans des tr[illegible] me des grenoüilles qui ſont [illegible] dans quelque marais prés de la [illegible] pluſieurs autres peuples qui [illegible] tres parties qui nous ſont incon[illegible] par tout dans la terre il y a des [illegible] toutes ſortes de grandeurs & de [illegible] toûjours remplis d'un air groſſi[illegible] verts d'épais nuages, & inondez p[illegible]

tous les Aſtres font leur cours : & la cauſe de noſtre erreur, c'eſt que noſtre peſanteur & noſtre foibleſſe nous empeſchent de nous élever au deſſus de cet air épais & trouble : car ſi quelqu'un alloit juſqu'au haut, ou qu'il puſt s'y élever avec des aîles, il n'auroit pas plutoſt tiré la teſte hors de cet air groſſier, qu'il verroit ce qui ſe paſſe dans cet heureux ſejour, comme les poiſſons en s'élevant & en ſautillant au deſſus de la ſurface des mers & des rivieres voyent ce qui ſe paſſe dans cet air que nous reſpirons. Et s'il ſe trouvoit qu'il fuſt d'une nature propre à une longue contemplation, il connoiſtroit que c'eſt le veritable Ciel, & la veritable lumiere ; en un mot la veritable terre. Car cette terre que nous habitons, ces pierres & tous ces lieux ſont entierement corrompus & rongez, comme ce qui eſt dans la mer eſt creuſé par l'âcreté des ſels. Et dans la mer il ne naiſt rien de parfait ni qui ſoit d'aucun prix, il n'y a que des cavernes & de la vaze ; & par tout où il y a de la terre ce ne ſont que bourbiers profonds ; on n'y trouve rien qui puiſſe eſtre comparé à ce que nous voyons icy. Ce qu'on trouve dans l'autre ſejour eſt encore plus au deſſus de ce que nous voyons dans celuy-cy, que ce qui

Car le véritable ciel & la véritable lumiere ne peuvent eſtre connus que par une longue & continuelle méditation.

Socrate faiſoit peu de cas de tout ce qui ſe trouve dans la mer, & que nous eſtimons tant aujourd'huy.

nous voyons icy n'est au dessus de ce qu'on trouve dans la mer. Et pour vous faire connoistre la beauté de cette terre pure qui est dans le Ciel, je vous diray, si vous voulez une belle fable qui merite d'estre écoutée.

Nous l'écouterons avec un tres-grand plaisir, Socrate, dit Simmias.

* Premierement, mon cher Simmias, continua Socrate, on dit qu'à regarder cette terre d'un lieu élevé, elle paroist comme un de nos ballons couverts de douze bandes de differentes couleurs. Car elle est variée d'autant & d'un plus grand nombre encore de couleurs differentes dont celles que nos peintres employent dans leurs ouvrages ne sont que de méchants échantillons. Car les couleurs de cette terre sont infiniment plus brillantes & plus pures. L'une est d'un pourpre merveilleux; l'autre d'un couleur d'or plus éclatant que l'or mesme; celle-là d'un blanc plus brillant que la neige : & ainsi de ses autres couleurs qui sont toutes d'une beauté dont celles que nous voyons icy n'approchent en aucune maniere. Les creux de cette ter-

* Cette description de la beauté de cette terre pure qui est la demeure des bienheureux, a esté faite sur cequi est dit dans le LIV. chap. d'Isaie, & dans le XXVIII. d'Ezechiel.

re ſont remplis d'eau & d'air qui compoſent une infinité de nuances merveilleuſes toûjours admirablement diverſifiées par cette varieté infinie de couleurs.

Dans cette terre ſi parfaite, tout vient d'une perfection proportionnée à ſes qualitez. Les arbres, les fleurs, les fruits, les montagnes y ſont d'une beauté qui enchante : elles produiſent toutes ſortes de pierres précieuſes, d'une perfection, d'une nétteté, & d'un éclat dont rien n'approche; celles que nous eſtimons tant icy, comme nos émeraudes, nos jaſpes, nos ſaphirs, n'en ſont que de petites parcelles. Il n'y en a pas une ſeule dans cette heureuſe terre, qui ne ſoit infiniment plus belle que les noſtres. Et la cauſe de cela eſt que toutes ces pierres précieuſes ſont pures; elles ne ſont ni rongées, ni gaſtées comme les noſtres par l'âcreté des ſels, & par la corruption des ſédimens, qui de là deſcendent dans cette terre baſſe, où ils s'accumulent, & infectent de toutes ſortes d'ordures & de maladies, non ſeulement les pierres & la terre, mais les plantes & les animaux.

Outre toutes ces beautez dont je viens de parler, cette heureuſe terre eſt ornée d'un or & d'un argent qui eſtant répandus en tous lieux en abondance, jettent de tous

costez un éclat qui charme la veuë; De sorte que de voir cette terre, c'est le spectacle des Bienheureux. Elle est habitée par toutes sortes d'animaux, & par des hommes, dont les uns sont répandus dans le milieu des terres, & les autres autour de l'air comme nous autour de la mer. Il y en a aussi qui habitent les isles que l'air forme prés du continent. * Car l'air est là ce que sont icy l'eau & la mer pour nostre usage; & ce que l'air est pour nous, pour eux c'est l'Æther. Leurs saisons sont si bien temperées, qu'ils vivent beaucoup plus que nous, toûjours exempts de maladies; & pour la veuë, l'oüie, & tous les autres sens, & pour l'intelligence mesme, ils sont autant au-dessus de nous, que l'Æther qu'ils respirent, surpasse en simplicité & en pureté l'air grossier que nous respirons. Ils ont des bocages sacrez & des temples veritablement habitez par les Dieux qui y donnent des marques de leur

Il semble que ces animaux ayent esté tirez de la vision d'Ezechiel.

* On reconnoist dans cette description la plus-part des traits de celle que Moyse fait du Paradis terrestre qui estoit le type de cette terre des justes, & du véritable Paradis. Et ce qui me paroist remarquable, on voit manifestement que ces Philosophes tenoient que cette terre pure existoit actuellement dans le mesme temps que cette terre impure & grossiere que nous habitons.

preſence par les Oracles, par les divinations, par les inſpirations, & par tous les autres ſignes ſenſibles, & qui converſent avec eux. Ils voyent auſſi le Soleil & la Lune ſans aucun milieu, & tels que ces aſtres ſont en eux-meſmes. Et tout le reſte de leur felicité ſuit à proportion.

Voilà quelle eſt la ſituation de cette terre & quelle eſt la matiere de tout ce qui l'environne. Tout autour d'elle dans ſes cavitez, il y a pluſieurs abyſmes, dont les uns ſont plus profonds & plus ouverts que le pays que nous habitons. Les autres ſont plus profonds, mais leur ouverture eſt moins grande, & il y en a qui ont moins de profondeur & plus d'étenduë. Tous ces abymes ſont percez par deſſous en pluſieurs endroits, & il y a des ouvertures qui ſe communiquent, & par leſquelles cou-

fleuves de feu, & d'autres fleuves de bouë, les uns plus liquides, les autres plus épais & plus bourbeux, comme ces torrens de boue, & ces torrens de feu qui se precipitent du mont Etna.

Ces abysmes se remplissent de ces eaux à mesure qu'elles tombent des uns dans les autres. Toutes ces sources se meuvent & en bas & en haut, comme un vase suspendu au dessus de la terre, & ce vase est luy-mesme par sa nature, un de ces abysmes; c'est mesme le plus grand; il passe to[...] au travers de la terre, & est ouvert d[...] deux costez. Homere parle de cet abysm[...] lorsqu'il dit, *Où le prenant* * *je le jetteray dans le tenebreux tartare, bien loin d'icy, dans l'abysme le plus profond qui soit sous la terre.* Homere n'est pas le seul qui appelle ce lieu là le Tartare, la pluspart des autres Poëtes sont en cela d'accord avec luy.

Au commencement du liv. VIII. de l'Iliad.

Dans cet abysme se rendent tous ces

* Le Prophete Ezechiel appelle ce Tartare, *la terre la plus profonde, & le lac. Traditi sunt in mortem ad terram ultimam ad eos qui descendunt in lacum.* Il dit qu'ils sont couverts de l'abysme,& il parle des fleuves & des eaux de cet abyme, 31. 14. 15. & 32, 18. Mais long-temps avant Ezechiel Homere avoit eu les mesmes idées qu'il avoit tirées de la tradition des Egyptiens.

fleuves, & ils en ressortent ensuite. Chacun d'eux tient de la nature des terres par lesquelles il coule, & ce qui fait qu'ils ne s'arrestent point dans ces abysmes, c'est qu'ils n'y trouvent point de fond, mais ils roulent leurs eaux & boüillonnent sans dessus dessous. L'air & le vent qui les environne fait de mesme, car il les suit lors qu'ils s'élevent au dessus de la terre, & lors qu'ils descendent vers nous. Et comme on voit dans les animaux que l'air entre & sort incessamment par la respiration, tout de mesme l'air qui se mesle avec ces eaux, entre & sort avec elles, & excite des vents furieux.

Quand donc ces eaux tombent dans cet abysme inferieur, elles se répandent dans tous les lits des sources & des rivieres, & les remplissent, comme quand on puise

elles rentrent par d'autres endroits que par ceux par où elles ſont ſorties, mais toutes plus bas. Les unes y rentrent par le meſme coſté, & les autres par le coſté oppoſé à leur iſſuë, & il y en a qui entrent par tous les coſtez tout autour, aprés avoir fait une ou pluſieurs fois le tour de la terre, comme des ſerpens qui ſe plient & qui font pluſieurs tours de leurs corps, & s'y jettant par où elles peuvent, elles montent juſqu'à la moitié de l'abyſme, mais elles ne ſçauroient aller plus avant, car l'autre moitié eſt plus haute que leur niveau. Elles forment pluſieurs courants fort grands, fort larges, mais il y en a* quatre principaux, dont le plus grand eſt celuy qui coule le plus exterieurement tout autour. C'eſt celuy qu'on appelle Ocean.

Celuy qui luy eſt oppoſé, c'eſt l'Acheron qui coule par des lieux deſerts, & qui ſe plongeant dans la terre, ſe jette dans le

* Ces quatre fleuves qui coulent dans les lieux deſtinez au ſupplice des méchants, peuvent avoir eſté imaginez ſur les quatre fleuves du Paradis terreſtre. Comme le ſejour des juſtes eſtoit arroſé de quatre fleuves qui le rendoient plus delicieux, il falloit que la demeure des méchans fuſt auſſi arroſée de quatre fleuves d'une nature contraire qui augmentaſſent l'horreur de ce lieu de tenebres & de pleurs.

fleuves, & ils en reſſortent enſuite. Chacun d'eux tient de la nature des terres par leſquelles il coule, & ce qui fait qu'ils ne s'arreſtent point dans ces abyſmes, c'eſt qu'ils n'y trouvent point de fond, mais ils roulent leurs eaux & boüillonnent ſans deſſus deſſous. L'air & le vent qui les environne fait de meſme, car il les ſuit lors qu'ils s'élevent au deſſus de la terre, & lors qu'ils deſcendent vers nous. Et comme on voit dans les animaux que l'air entre & ſort inceſſamment par la reſpiration, tout de meſme l'air qui ſe meſle avec ces eaux, entre & ſort avec elles, & excite des vents furieux.

Quand donc ces eaux tombent dans cet abyſme inferieur, elles ſe répandent dans tous les lits des ſources & des rivieres, & les rempliſſent, comme quand on puiſe avec deux ſceaux, dont l'un ſe remplit à

elles rentrent par d'autres endroits que par ceux par où elles ſont ſorties, mais toutes plus bas. Les unes y rentrent par le meſme coſté, & les autres par le coſté opposé à leur iſſuë, & il y en a qui entrent par tous les coſtez tout autour, aprés avoir fait une ou pluſieurs fois le tour de la terre, comme des ſerpens qui ſe plient & qui font pluſieurs tours de leurs corps, & s'y jettant par où elles peuvent, elles montent juſqu'à la moitié de l'abyſme, mais elles ne ſçauroient aller plus avant, car l'autre moitié eſt plus haute que leur niveau. Elles forment pluſieurs courants fort grands, fort larges, mais il y en a* quatre principaux, dont le plus grand eſt celuy qui coule le plus exterieurement tout autour. C'eſt celuy qu'on appelle Ocean.

Celuy qui luy eſt opposé, c'eſt l'Acheron qui coule par des lieux deſerts, & qui ſe plongeant dans la terre, ſe jette dans le

* Ces quatre fleuves qui coulent dans les lieux deſtinez au ſupplice des méchants, peuvent avoir eſté imaginez ſur les quatre fleuves du Paradis terreſtre. Comme le ſejour des juſtes eſtoit arroſé de quatre fleuves qui le rendoient plus delicieux, il falloit que la demeure des méchans fuſt auſſi arroſée de quatre fleuves d'une nature contraire qui augmentaſſent l'horreur de ce lieu de tenebres & de pleurs.

marais, qui de ſon nom eſt appellé le Marais Acheruſiade, où les Ames du peuple ſe rendent en ſortant de la vie, & aprés y avoir demeuré les temps ordonnez, les unes plus, les autres moins, elles ſont renvoyées dans ce monde pour y animer des beſtes.

Entre ces deux, je veux dire entre l'Acheron & l'Ocean, coule un troiſiéme fleuve qui rentrant non loin de ſa ſource, tombe dans un lieu fort vaſte tout plein de feu : là il forme un marais plus grand que noſtre mer, où l'on voit boüillonner l'eau meſlée avec la bouë ; & ſortant de là, noir & bourbeux, il parcourt la terre, & ſe rend à l'extremité du marais Acheruſiade ſans ſe meſler avec ſes eaux, & aprés avoir fait pluſieurs tours & détours ſous terre, il ſe jette au deſſous du Tarta-

il se plonge dans la terre où il fait plusieurs tours, & dirigeant son cours vis-à-vis du Puriphlegeton, il le rencontre enfin dans le marais de l'Acheron, où il ne mesle pas non plus ses eaux avec les eaux des autres fleuves, mais aprés avoir fait le tour de la terre, il se jette comme eux dans le Tartare, par l'endroit opposé au Puriphlegeton. Ce quatriéme fleuve est appellé comme disent les Poëtes, le Cocyte. La Nature ayant disposé toutes ces choses aprés que les morts sont arrivez dans le lieu où leur Démon les conduit, ils sont tous jugez, tant ceux qui ont mené une vie sainte & juste, que ceux qui ont vieilli dans l'injustice & dans l'impieté.

Jugement des bons & des méchants.

Ceux qui se trouvent avoir vêcu de maniere qu'ils ne sont ni entierement criminels, ni absolument innocens, sont envoyez à l'Acheron. Là ils s'embarquent sur des bateaux & sont portez jusqu'au marais Acherusiade, où ils habitent, & où ils souffrent des peines proportionnées à leurs crimes jusqu'à ce que purgez & nettoyez de leurs pechez, & délivrez ensuite, ils reçoivent la recompense des bonnes actions qu'ils ont faites.

Jugement de ceux qui ne sont ni tout-à-fait criminels, ni tout-à-fait innocents.

Ceux qui se trouvent incurables à cause de la grandeur de leurs pechez, & qui ont

Jugement de ceux qui ont commis des

des pechez mortels,

commis des ſacrileges & des meurtres, ou d'autres crimes ſemblables, la fatale Deſtinée qui leur rend juſtice, les précipite dans le Tartare, d'où ils ne ſortent jamais.

Jugement de ceux qui ont fait de grands pechez, mais véniels ou guériſſables, par le moyen de la péniten-ce.

Mais ceux qui ſe trouvent avoir commis des pechez gueriſſables (veniels) quoyque fort grands, comme de s'eſtre emportez à des violences contre leur pere ou leur mere par un mouvement de colere, ou d'avoir tué quelqu'un, & qui en ont fait penitence toute leur vie, c'eſt une neceſſité qu'ils ſoient auſſi précipitez dans le Tartare; mais aprés qu'ils y ont demeuré un an, le flot les rejette, & renvoye les homicides dans le Cocyte, & les parricides dans le Puriphlegeton, qui les entraiſne dans le marais Acheruſiade : là ils jettent de grands cris, & appellent à leur ſecours ceux qu'ils ont tuez & ceux contre leſquels ils ont commis ces violences, & les prient & les conjurent de leur pardonner, de leur permettre de paſſer le marais & de les recevoir. S'ils les fléchiſſent ils paſſent le marais & ſont délivrez de leurs maux : ſinon, ils ſont encore précipitez dans le Tartare qui les rejette dans ces fleuves, & cela continuë juſqu'à ce qu'ils ayent ſatisfait ceux qu'ils ont maltraitez : car tel eſt l'Arreſt qui a eſté prononcé contre eux.

Il appelle parricides ceux qui ſe ſont emportez à des violences contre leur pere ou leur mere, car il ne parle pas de ceux qui les ont tuez. Ce ne ſeroit pas un peché remiſſible.

Socrate enſeigne que la ſatisfaction doit preceder le pardon des pechez.

Mais ceux qui ont passé leur vie dans la sainteté d'une maniere toute particuliere, ceux-là sont délivrez de ces lieux terrestres & de ces affreuses prisons, & sont receus là haut dans cette terre pure où ils habitent, & ceux d'entre eux que la Philosophie a suffisamment purgez, vivent pendant toute l'Eternité sans leur corps, & sont receus dans des demeures encore plus admirables & plus delicieuses, qu'il n'est pas facile de vous expliquer, & que le peu de temps qui me reste ne me permet pas de vous dire.

Voilà une des grandes erreurs des payens, ils ne croyoient pas que le corps pust estre glorifié.

Ce que je viens de vous conter suffit, mon cher Simmias, pour nous faire voir que nous devons travailler toute nostre vie à acquerir la vertu & la sagesse, car voilà un grand prix qui nous est proposé & une grande esperance.

L'heureuse immortalité est un grand prix qui nous est proposé.

Socrate asseure la chose sans asseurer la maniere.

De vous dire presentement que toutes ces choses soient comme vous les avez entenduës, c'est ce qu'un homme de bon esprit ne vous asseurera jamais. Mais que tout ce que je vous ay dit de l'estat des Ames & des demeures où elles sont receuës aprés la mort, soit absolument vray comme je vous l'ay dit, ou d'une maniere tres-approchante, s'il est certain que l'Ame est immortelle, c'est ce que tout hom-

Quel plus beau danger, que de hazarzarder un fini pour gagner un infini : Socrate a égard à ce qu'il a dit à la p. 251. on peut voir là la rem.

de bon sens, asseurera ; & il trouvera certainement que cela vaut bien la peine qu'il en coure le risque. Car quel plus beau danger ? Il faut s'enchanter soy-mesme de cette esperance bienheureuse. Voilà pourquoy je me suis si estendu dans ce discours.

Voluptez qui se trouvent dans la véritable science.

Quels sont les ornemens propres à l'Ame.

Tout homme donc qui pendant sa vie a renoncé aux voluptez du corps, qui a regardé tout ce qui appartient à ce corps, comme des ornements estrangers, & qui prenant le parti contraire, n'a recherché que les voluptez qui se trouvent dans la veritable science, & a orné son Ame, non d'ornemens estrangers, mais des ornemens qui luy sont propres, comme la Temperance, la Justice, la Force, la Liberté, la Verité, celuy-là plein d'une ferme confiance sur le bonheur de son Ame, doit attendre tranquilement l'heure de son départ pour les Enfers, comme estant toûjours prest pour ce voyage quand la Parque l'appellera.

Pour vous, mon cher Simmias & mon cher Cebés, & vous autres, mes chers amis, vous me suivrez chacun quand vostre heure sera venuë ; la mienne l'est déja, & comme diroit un Poëte tragique,

Le severe Nocher m'appelle sur ses bords,

c'est pourquoy il est temps que j'aille au bain : car il me semble qu'il est mieux de

ne boire le poiſon qu'aprés que je ſeray lavé, pour épargner aux femmes la peine de laver un mort.

Quand Socrate eut achevé de parler, Criton prenant la parole : Eh bien, Socrate, luy dit-il, à la bonne heure ; mais quels ordres nous donnez-vous, & à moy & aux autres, ſoit ſur vos enfans, ſoit ſur toutes vos affaires, afin qu'en les executant, nous ayons au moins la conſolation de vous faire quelque plaiſir.

Ne demandons à nos amis, ſinon qu'ils ayent ſoin d'eux. Tout eſt compris dans cette priere.

Ce que je vous recommande aujourd'huy, Criton, reprit Socrate, c'eſt ce que je vous ay toûjours recommandé, c'eſt d'avoir ſoin de vous ; vous ne ſçauriez vous rendre à vous-meſme un plus grand ſervice, ni me faire à moy & à ma famille, un plus grand plaiſir, * quand vous ne me

* Il y a beaucoup de ſens dans ce que Socrate dit icy à ſes amis, il ne leur demande que d'avoir ſoin d'eux, parce que s'ils en ont ſoin, ils ſeront hommes de bien, & qu'eſtant hommes de bien ils rendront à ſa famille toutes ſortes de bons offices, quand meſme ils ne luy auroient rien promis ; car les gens de bien ſont honneſtes & bienfaiſans, & ils aiment leur prochain. Au lieu que s'ils n'ont pas ſoin d'eux, ils auroient beau luy promettre, ils ne pourroient rien faire ni pour luy, ni pour les ſiens. Il n'y a que les gens de bien qui puiſſent rendre de bons ſervices. Quelle vérité.

promettriez & ne m'offririez rien presentement ; au lieu que si vous vous négligez & que vous ne vouliez pas regler vostre vie * sur le modele que je vous ay toûjours proposé, & le suivre comme à la trace, toutes les protestations & toutes les offres de service que vous pourriez me faire aujourd'huy, me seroient entierement inutiles.

Nous ferons tous nos efforts, Socrate, répondit Criton, pour vous obéïr. Mais comment voulez-vous que nous vous enterrions ?

Tout comme il vous plaira, dit Socrate, si vous pouvez m'attraper & que je n'échape pas de vos mains. Et en mesme temps nous regardant avec un petit sourire, je ne sçaurois venir à bout, dit-il, de persuader à Criton que Socrate est celuy qui s'entretient avec vous, & qui arrange toutes les parties de son discours ; & il s'imagine toûjours que je suis celuy qu'il va voir mort tout à l'heure. Il me confond avec mon cadavre ; c'est pourquoy il me demande comment il faut m'enterrer. Et tout ce grand discours que je

* Ce modele, c'est Dieu, car il disoit toûjours qu'il falloit se rendre semblable à Dieu autant que la foiblesse humaine le peut permettre.

viens de faire pour vous prouver que dés-que j'auray avalé le poiſon, je ne demeureray plus avec vous, mais que je vous quitteray, & que j'iray joüir de la felicité des bienheureux, enfin tout ce que j'ay dit pour voſtre conſolation & pour la mienne, tout cela luy eſt inutile, c'eſt autant de perdu à ſon égard. Je vous prie donc de vouloir bien eſtre mes cautions auprés de Criton, mais d'une maniere toute contraire à celle dont il a voulu eſtre ma caution auprés de mes Juges, car il a répondu pour moy que je ne m'en irois point; Répondez, je vous prie, pour moy, que je ne ſeray pas plûtoſt mort que je m'en iray, afin que le pauvre Criton ſupporte plus conſtamment ma mort & qu'en voyant brûler mon corps ou le mettre en terre, il ne ſe deſeſpere pas comme ſi je ſouffrois de grands maux, & qu'il ne diſe pas à mon enterrement, qu'on expoſe Socrate, qu'on emporte Socrate, qu'on enterre Socrate. Car il faut que vous ſçachiez, mon cher Criton, luy dit-il, en ſe tournant de ſon coſté, que de mal parler de la mort, ce n'eſt pas ſeulement faire des fautes dans ce qu'on dit, mais que c'eſt faire des playes aux Ames. Il faut avoir plus de confiance & plus de courage, &

Les mauvais diſcours font aux Ames de playes trés-dangereuſes.

dire qu'on enterre mon corps. Du reste vous l'enterrerez comme il vous plaira, & de la maniere la plus conforme à nos Loix & à nos Coûtumes.

En finissant ces paroles, il se leva & passa dans une chambre voisine pour se baigner. Criton le suivit, & il voulut que nous l'attendissions. Nous l'attendions donc tous, tantost en nous entretenant de tout ce qu'il nous avoit dit, & en l'examinant encore, & tantost en parlant du malheureux estat où nous allions nous trouver. Car nous nous regardions tous comme des gens qui privez d'un tres-bon pere, allions passer le reste de nostre vie comme des orphelins.

Aprés qu'il fut sorti du bain on luy porta ses enfans, car il en avoit trois, deux petits, & un qui estoit déja assez grand, & on fit entrer les femmes de sa maison. Il leur parla quelque temps en presence de Criton, leur donna ses ordres, & leur commanda de se retirer & d'emmener ses enfans, & revint nous trouver : c'estoit environ vers le coucher du Soleil, car il avoit esté long-temps dans la petite chambre.

En arrivant il s'assit sur son lit sans nous dire grand' chose : car le valet des

Onze entra presque en mesme temps, & s'approchant de luy, Socrate, luy dit-il, je n'auray pas à faire de vous la mesme plainte que j'ay tous les jours à faire de tous ceux qui sont dans l'estat où vous vous trouvez; car dés que je viens les avertir par l'ordre des Magistrats, qu'il faut boire le poison, ils s'emportent contre moy, & me maudissent: mais pour vous, depuis que vous estes icy, je vous ay toûjours connu pour le plus ferme, le plus doux & le meilleur de tous ceux qui ont jamais mis le pied dans cette prison, & je suis bien asseuré qu'à l'heure qu'il est, vous n'estes pas fasché contre moy; vous ne l'estes sans doute que contre ceux qui sont la cause de vostre malheur. Vous les connoissez sans que je les nomme. Presentement donc, Socrate, vous sçavez ce que je viens vous annoncer; adieu, taschez de supporter constamment cette necessité. En finissant ces mots il se mit à pleurer, & nous tournant le dos, il se retira un peu. Socrate le regardant, luy dit, adieu mon amy: je suivray le conseil que tu me donnes. Voyez, nous dit-il, qu'elle honnesteté dans cet homme; pendant ma prison il m'est venu voir souvent & s'est entretenu

avec moy : il vaut mieux que tous les autres ; qu'il me pleure de bon cœur ! Mon cher Criton , obéïssons - luy de bonne grace, & qu'on m'apporte le poison s'il est broyé , si non qu'il le broye luy-mesme.

Mais, je pense, Socrate, luy dit Criton, que le Soleil est sur les montagnes & qu'il n'est pas encore couché, & je sçay que beaucoup d'autres à vostre place, n'ont bû le poison que long-temps aprés que l'ordre leur en a esté donné, qu'ils ont fort bien soupé,* & qu'ils ont mesme joüy de toutes les choses dont ils ont eu envie ; c'est pourquoy ne vous pressez pas, je vous en conjure, vous avez encore du temps.

Ceux qui font ce que vous dites Criton, répondit Socrate, ont leurs raisons, ils croyent que c'est autant de gagné : & moy j'ay aussi les miennes pour ne pas le faire ; car la seule chose que je crois gagner en beuvant un peu plus tard, c'est de me rendre ridicule à moy-mesme en me trouvant si sottement amoureux de la vie, que je

* Cette circonstance fait voir admirablement la difference infinie qu'il y avoit entre Socrate & tous ces hommes abrutis qui alloient à la mort sans aucun sentiment de leur misere.

veux l'épargner à ce dernier moment lors qu'il n'y en a plus. Allez-donc, mon cher Criton, faites ce que je vous dis, & ne me tourmentez pas davantage.

Il fait allusion à un vers d'Hesiode qui dit que l'épargne est malheureuse quand on est au fond.

Sur cela Criton fit signe à l'esclave qui se tenoit là tout auprés. L'esclave sortit, & aprés avoir esté quelque temps à broyer le poison, il revint avec celuy qui devoit le donner, & qui le portoit tout broyé dans une coupe. Socrate le voyant entrer, cela est fort bien mon amy, luy dit-il, mais que faut-il que je fasse ? car vous le sçavez, & c'est à vous à me conduire.

Il n'y a autre chose à faire, luy dit cet homme, sinon quand vous aurez bû, de vous promener jusqu'à ce que vous sentiez vos jambes appesanties, & de vous coucher ensuite sur vostre lit : Voilà tout ce que vous avez à faire : & en mesme temps il luy donna la coupe. Socrate la prit, non seulement sans aucune émotion, & sans changer ni de couleur ni de visage, mais avec joye, & regardant cet homme d'un œil ferme & asseuré à son ordinaire, que dites-vous de ce breuvage, luy dit-il, est-il permis d'en faire des libations ? Socrate, luy répondit cet homme, nous n'en broyons qu'autant qu'il en faut pour une prise.

Dernieres paroles de Socrate.

En finissant ces mots, Socrate met son manteau sur sa teste.

* *Nous devons un coq à Esculape, acquitez-vous de ce vœu pour moy, & ne l'oubliez pas.* Cela sera fait, répondit Criton. Mais voyez si vous n'avez pas quelque autre chose à nous dire ; il ne répondit rien, & un peu de temps aprés il se remua. L'homme qui estoit toûjours prés de luy, l'ayant découvert, re-

* Ceux qui ne sont pas entrez dans le véritable esprit de Socrate, l'ont accusé d'idolatrie & de superstition sur ce coq qu'il voüe à Esculape : mais ces paroles ne doivent pas estre prises au pied de la lettre, elles sont énigmatiques, comme une infinité dautres qu'on lit dans Platon, & qu'on n'entendra jamais si on n'a recours aux figures & aux allegories. Icy le coq est le symbole de la vie, & Esculape est l'embléme du Medecin. Socrate veut dire par là qu'il remet son Ame entre les mains du véritable Médecin qui vient le purifier & le guérir. Cette explication s'accorde parfaitement avec la doctrine que Socrate a enseignée dans ce mesme traité où il a fait voir que les sacrifices de la Religion n'es-

ceut ses derniers regards qui demeurerent attachez sur luy. Criton voyant cela, s'approcha & luy ferma la bouche & les yeux.

Echecratés, voilà quelle fut la fin de nostre amy, de cet homme * qui, sans contredit, a esté le plus homme de bien, le plus sage & le plus juste de tous ceux que nous avons jamais connus.

* Xenophon, ce fidele Historien des faits & dits memorables de Socrate, luy donne les mesmes loüanges, & aprés avoir dit qu'il estoit le plus honneste homme du monde & le plus favorisé de Dieu, il finit par ces mots : *Si quelqu'un n'en tombe pas d'accord, qu'il compare ses mœurs & ses actions avec celles des autres hommes, & qu'il en juge.* En effet, c'est ainsi qu'il faut juger des hommes. Il n'y a jamais eu que la véritable Religion qui ait formé des hommes plus merveilleux & plus divins.

ARGUMENT DU LACHE'S.

L'Education *des enfans est une chose si importante que le bonheur des familles & celuy des Estats en dépendent uniquement. Il ne faut donc pas s'estonner que Socrate, qui aimoit veritablement sa Patrie, veillast avec tant de soin à empescher que les Athéniens ne prissent sur cela de fausses mesures, & qu'il travaillast à guerir leurs faux préjugez. Un des plus grands & peut-estre le plus préjudiciable à la République estoit celuy qu'ils avoient sur la valeur. Les guerres dont leur Estat estoit travaillé, & celles qu'ils voyoient encore venir de loin, leur avoient inspiré une ardeur si martiale, qu'ils ne pensoient qu'à faire apprendre à leurs enfans l'exercice des armes, persuadez que c'estoit le seul moyen*

de les rendre utiles à leur pays. Le hasard les avoit mesme fortifiez dans cette pensée ; car il estoit arrivé depuis peu de temps à Athénes, une espece de Maistre d'Armes, qui disoit des merveilles de son Art, & qui se vantoit d'enseigner la valeur & de mettre ses Disciples en estat de resister seuls à un plus grand nombre. Le peuple couroit en foule à la sale de ce gladiateur, & les jeunes gens abandonnoient tout pour s'appliquer à cet exercice. Socrate, qui prévoyoit les dangereuses suites de cette application, travaille à les prévenir. Et voilà le sujet de cet entretien où il est traité de la valeur. Si ce Dialogue est capable d'interesser par ce grand titre, il doit aussi exciter une grande curiosité par la qualité des Acteurs. Lysimachus fils du grand Aristide, & Melesias fils du grand Thucidide, tres-faschez d'avoir eu une fort mauvaise éducation, & resolus de prendre plus de

ſoin de leurs enfans que leurs peres n'en avoient pris d'eux, vont trouver Nicias & Lachés qui joüoient déja un rolle tres-conſiderable dans la République, & les menent voir ce Maiſtre d'Armes. Le ſpectacle fini, ils demandent conſeil à ces deux amis, pour ſçavoir d'eux s'ils approuvent cet exercice, & s'ils doivent le faire apprendre à leurs enfans. Il s'agit donc d'expliquer ce que c'eſt que la valeur. Et il y avoit bien de l'apparence que perſonne n'en parleroit mieux que ces deux hommes qui avoient donné des marques de leur valeur dans pluſieurs combats. Cependant ils ne ſe croyent pas capables de décider ſeuls une queſtion ſi difficile : ils appellent à leur ſecours Socrate, comme un homme entierement appliqué à ce qui pouvoit eſtre utile aux jeunes gens & qui d'ailleurs avoit fait paroiſtre un courage heroïque au Siege de Potidée & à la batail-

le de Delium. Nicias trouve que cet exercice eſt convenable aux jeunes gens & tres-capable de les rendre adroits & courageux ; & il le regarde comme un moyen qui conduit à une bonne fin qui eſt le métier de la guerre. Lachés combat ce ſentiment, & fait voir l'inutilité de cet exercice par l'inutilité de ceux qui l'enſeignoient, qui jamais n'avoient fait une bonne action en toute leur vie, & qui du coſté de la valeur, n'avoient jamais acquis à l'armée la moindre réputation. Socrate eſt appellé pour vuider ce partage : il s'en excuſe d'abord ſur ſon incapacité ; mais enfin il inſinuë qu'il faut connoiſtre les hommes avant que de connoiſtre la valeur. Il montre la fauſſeté de ces idées que les plus grands perſonnages avoient de cette vertu, qui ſont encore les meſmes qu'on a aujourd'huy ; & quoyqu'il n'explique pas clairement ſa penſée, en homme qui doute toû-

jours, on ne laisse pas de découvrir son sentiment, que la valeur est une vertu qui s'estend sur toutes les actions de la vie, & qui renferme toutes les autres vertus. Car l'homme vaillant est celuy qui toûjours accompagné de la prudence, juge également du passé, du present & de l'avenir; & qui connoissant tous les biens & tous les maux qui ont esté, qui sont & qui seront, est en estat de se précautionner contre les uns, & de ne rien oublier pour s'atirer les autres. Ainsi pour estre vaillant, il faut estre homme de bien; Ainsi pour élever la jeunesse, il faut luy enseigner à se précautionner sagement contre tous les maux, & à se procurer tous les biens qui peuvent luy arriver, non seulement de la part des hommes, mais ce qui est de plus important, de la part de Dieu, & à n'épargner pour cela, ni leurs soins ni leur vie. Voylà quelle est la doctrine de Socrate.

Et Platon en nous conservant cette conversation, nous a fait un tres-beau present; car il ne faut pas regarder ce Dialogue comme un jeu d'esprit, il est d'une solidité merveilleuse. Selon cette doctrine de Socrate, nous voyons clairement que les plus vaillants de tous les hommes ont esté les Martyrs, car leur valeur accompagnée de la veritable prudence en leur faisant distinguer ce qui est veritablement terrible d'avec ce qui ne l'est pas, & connoistre les biens & les maux, passez, presents & à venir, les a portez à se metttre à couvert des uns & à chercher les autres aux dépens mesme de leur vie.

Il semble qu'Aristote n'avoit pas bien compris toute la force & toute la solidité de ces principes de Socrate, quand il l'a accusé d'avoir dit que la valeur estoit une science. C'est une science sans doute, mais une science divine que les hommes n'enseignent point.

La ſolidité de ce Dialogue eſt accompagnée d'un agrément inexprimable; car ſoit que l'on regarde la beauté des caracteres ou la vivacité de la narration, le naturel du Dialogue ou les traits de ſatire dont il eſt plein, on ne trouvera rien de plus achevé. La ſatire que Socrate fait contre ces grands politiques qui donnant tous leurs ſoins à l'Eſtat, n'ont aucun ſoin de leurs enfans, & les laiſſent devenir tres-vicieux, eſt tres-naturelle. Socrate veut faire voir par là que ces grands perſonnages font plus de mal à la République par cette malheureuſe negligence qu'ils ne luy ont jamais fait de bien par tous les ſervices qu'ils luy ont rendus. La ſatire contre les Maiſtres d'Armes eſt encore tres-ingenieuſe, & nos bretteurs d'aujourd'huy y ſont admirablement bien peints. Ceux qui ont vû dans Thucidide Nicias haranguer dans le Conſeil des Athéniens pour empeſcher l'expedition de

Sicile retrouveront icy son veritable caractere. Et ce qui merite surtout d'estre bien remarqué, c'est l'adresse de Platon à loüer Socrate & à mettre son merite dans un grand jour.

Ce Dialogue est supposé avoir esté fait peu de temps aprés la défaite des Athéniens à Delium, qui arriva la premiere année de l'Olympiade LXXXIX, Platon n'ayant encore que cinq ou six ans. Et pour en marquer plus précisement le temps, on peut établir qu'il fut fait l'année suivante, pendant la tréve que les Athéniens firent avec les Lacédémoiens. Il est purement moral, & du mesme caractere que les Dialogues du 1. volume.

LACHÉS
OU
DE LA VALEUR.

LYSIMACHUS, *fils d'Aristide le Juste.*
MELESIAS, *fils de Thucidide.*
ARISTIDE, *fils de Lysimachus, &*
THUCIDIDE, *fils de Melesias, tous deux fort jeunes.*
NICIAS, *Général des Athéniens.*
LACHÉS, *aussi Général des Athéniens.*
SOCRATE.

LYSIMACHUS.

EH bien, Nicias & Lachés, vous avez vû cet homme * qui vient de faire assaut tout armé. Quand Melesias & moy

* J'ay employé les termes de nos salles d'armes, parce que l'exercice que cet homme se mesloit, d'enseigner, estoit à peu prés la mesme chose que ce qu'on fait dans nos salles. Il enseignoit à se battre tout armé avec l'épée & le bouclier, & à resister seul à plusieurs ennemis ensemble, en donnant & en parant. C'est une chose assez remarquable, que ces sortes de Maistres d'armes n'ayent esté connus à Athènes qu'aprés la deffaite de Delium,

vous avons prié de venir à ce ſpectacle, nous ne vous avons pas dit les raiſons qui nous y ont obligez. Mais nous allons vous les dire, perſuadez que nous pouvons vous parler avec une entiere confiance. La pluſpart des gens ſe moquent de ces ſortes d'exercices & quand on leur demande conſeil, bien loin de dire ce qu'ils penſent, ils ne cherchent qu'à deviner le gouſt de ceux qui les conſultent, & parlent toûjours contre leur propre ſentiment. Pour vous nous ſçavons que vous joignez une extrême ſincerité à une capacité fort grande, & nous eſperons que vous nous direz ingenument tout ce que vous penſerez ſur ce que nous allons vous communiquer. Voicy à quoy aboutit tout ce préambule. Nous avons chacun un fils, les voilà. Celuy-cy fils de Meleſias, porte le nom de ſon ayeul & s'appelle Thucidide; & celuy-là, qui eſt le mien, a le nom de mon pere, & s'appelle Ariſtide comme luy. Nous avons reſolu de prendre un ſoin extrême de leur éducation, & de ne pas faire comme la pluſpart des peres qui dés que leurs enfans ſont parvenus à l'âge de l'adoleſcence, leur mettent la bride ſur le cou, & les laiſſent vivre à leur fantaiſie. Noſtre deſſein eſt de les tenir

Négligence des Athéniens, pour l'éducation de leurs enfans.

toûjours de court, & de les élever le mieux qu'il nous sera possible. Et comme vous avez aussi des enfans, nous avons crû que vous auriez déja pensé autant que personne, aux moyens de les rendre tres-vertueux : que si vous n'y avez pas encore pensé bien serieusement à cause de leur grande jeunesse, nous avons crû que vous seriez bien aise que nous vous fissions souvenir, que c'est une affaire qu'il ne faut pas remettre, & que nous vous obligeassions à déliberer icy avec nous sur l'éducation que nous devons tous leur donner ; & voicy l'occasion qui nous a portez à vous venir prendre.

Quoyque ce discours ne vous doive paroistre déja que trop long, il faut, s'il vous plaist, que vous ayez la bonté de l'entendre. Vous sçaurez que Melesias & moy n'avons qu'une mesme table, & ces enfans mangent avec nous : nous ne vous cacherons rien, &, comme je vous l'ay dit au commencement, nous vous parlerons avec une entiere confiance. Nous avons luy & moy à entretenir nos enfans de mille & mille belles actions que nos peres ont faites, & dans la paix & dans la guerre pendant qu'ils ont esté à la teste des Atheniens, & de leurs Alliez : mais mal-

heureuſement nous ne pouvons leur dire rien de ſemblable de nous, cela nous couvre de honte, nous en rougiſſons devant nos enfans, & nous ſommes forcez d'en rejetter la faute ſur nos peres, qui, dés que nous avons eſté un peu grands, nous ont laiſſé vivre dans une molleſſe, dans un luxe & dans une licence qui nous ont perdus, pendant qu'ils ont donné tous leurs ſoins aux affaires des autres. C'eſt ce que nous ne ceſſons de remontrer à ces enfans, en leur diſant que s'ils ſe negligent eux-meſmes, & s'ils ne nous obéïſſent, ils ſe deshonoreront, au lieu que s'ils s'évertuënt, ils ſe montreront bientoſt dignes du nom qu'ils portent. Ils répondent qu'ils nous obéïront, & ſur cela nous cherchons ce que nous devons leur faire apprendre, & l'éducation que nous devons leur donner afin qu'ils deviennent auſſi honneſtes gens qu'il eſt poſſible. Quelqu'un nous a dit qu'il n'y avoit rien de plus beau pour un jeune homme, que d'apprendre à faire des armes : il s'eſt mis à élever juſqu'au Ciel cet homme qui vient de faire montre de ſon adreſſe, & nous a fort exhortez à le venir voir. Nous avons donc jugé à propos d'y venir, & de vous prendre en paſſant, non ſeulement afin que vous

Injuſtices des peres qui donnent tous leurs ſoins à l'état & négligent l'éducation de leurs enfans.

eussiez vostre part du plaisir, mais aussi afin que vous nous fissiez part de vos lumieres, & que nous déliberassions ensemble sur le soin que nous devons prendre de nos enfans : voilà ce que nous voulions vous communiquer. C'est à vous presentement à nous aider de vos conseils, en nous disant si vous approuvez, ou si vous condamnez l'exercice des armes dont je vous ay parlé, en nous determinant sur les occupations, sur les instrructions qu'il faut donner à cette jeunesse, ou enfin, en nous déclarant la conduite que vous aurez resolu de tenir pour vos propres enfans.

NICIAS.

Pour moy, Lysimachus, je louë tout à fait vostre pensée, je suis tout prest à me joindre à vous pour cette déliberation, & je vous réponds que Lachés sera aussi ravi que moy d'entrer dans cette conference.

LACHE'S.

Vous avez raison d'en répondre, Nicias; tout ce que Lysimachus vient de dire contre son pere & contre le pere de Melesias, me paroist parfaitement bien dit, non seulement contre eux, mais aussi contre nous & contre tous ceux qui se

meſlent du gouvernement des Eſtats ; car à tous tant que nous ſommes, il nous arrive tout ce qu'il vient de dire, & ſur l'éducation des enfans, & ſur toutes nos affaires domeſtiques, nous les laiſſons-là, & nous n'en avons non plus de ſoin que ſi nous n'avions ni maiſon ni famille. Lyſimachus, vous avez admirablement bien parlé ; mais ce qui me ſurprend c'eſt que vous nous appelliez pour conſulter avec nous ſur ce ſujet, & que vous n'y appelliez pas Socrate, qui premierement eſt du meſme Bourg que vous, & qui de plus eſt tout entier dans ces matieres qui regardent proprement l'éducation des enfans, pour chercher les ſciences qui leur ſont les plus neceſſaires, & les occupations qui leur conviennent le plus.

LYSIMACHUS.

Comment dites-vous, Lachés ? Socrate s'appliqueroit-il à ce qui regarde l'inſtitution de la jeuneſſe ?

Ce bon homme prenoit Socrate pour un Philoſophe entierement addonné à l'étude de la nature.

LACHE'S.

Je vous en aſſeure, Lyſimachus.

NICIAS.

Je puis vous en aſſeurer auſſi ; car il n'y a pas quatre jours qu'il m'a donné un Maiſtre de Muſique pour mon fils, c'eſt Damon éleve d'Agathocle, & qui, avec

ce qu'il est tres-excellent dans son Art, à toutes les autres qualitez que vous pouvez souhaiter dans un homme qu'on met auprés des enfans de cette naissance.

LYSIMACHUS.

En verité, Socrate, & vous Nicias & Lachés, il nous faut pardonner cette ignorance, à moy & à ceux qui sont aussi vieux que moy, nous ne connoissons guere les gens qui sont plus jeunes, car nous ne sortons presque pas à cause de nostre grand âge : mais, Socrate, si vous avez quelque bon conseil à me donner, à moy qui suis vostre compatriote, ne me le refusez pas, je puis dire que vous me le devez, car vous estes amy de nostre maison de pere en fils. Vostre pere Sophroniscus & moy, avons toûjours esté bons amis & camarades dés nostre enfance, & nostre amitié a duré jusqu'à sa mort sans aucune interruption. Presentement je viens de me ressouvenir de ce que j'ay oüi dire mille fois à ces enfans, qui en parlant ensemble dans la maison, repetent à tout moment le nom d'un certain Socrate, dont ils disent mille biens, & je ne me suis jamais avisé de leur demander s'ils parloient de Socrate fils de Sophroniscus. Mais aujourd'huy dites-moy, mes

enfans, eſt-ce là ce Socrate dont je vous entends ſi ſouvent parler?

ARISTIDE & THUCIDIDE *enſemble.*

Oüy, mon pere, c'eſt luy-meſme.

LYSIMACHUS.

J'en ſuis ravi. Courage mon cher Socrate, vous ſoutenez fort bien la réputation de feu voſtre pere, qui eſtoit non ſeulement tres-habile dans ſon Art, mais encore un tres-honneſte homme. Il faut renoüer noſtre ancienne amitié, & je veux que deſormais vos intereſts ſoient les miens, & les miens les voſtres.

Il eſtoit Sculpteur.

LACHE'S.

Vous faites fort bien, Lyſimachus, ne le laiſſez pas aller. Car je l'ay veu dans des occaſions où il a ſoûtenu non ſeulement la réputation de ſon pere, mais auſſi celle de ſa patrie. * A la défaite de Delium, il ſe retira avec moy : & je puis vous aſſeurer que ſi tous les autres avoient fait leur devoir comme luy, noſtre Ville ſe feroit admirablement bien ſoûtenuë & n'auroit pas receu ce grand echec.

* A cette bataille Socrate ſauva la vie à Xenophon qui eſtoit tombé, ſon cheval ayant eſté tué ſous luy. Socrate qui combatoit à pied, l'enleva ſur ſes épaules & le porta pluſieurs milliers de pas.

LYSIMACUS.

Socrate, voilà une belle loüange que vous recevez là, & de qui? de gens tres-dignes d'estre crûs en toutes choses & particulierement sur le chapitre sur lequel ils vous louënt. Je vous asseure que personne n'entend cet éloge avec plus de plaisir que moy. Je suis ravi de cette grande réputation que vous avez acquise, & je me mets du nombre de ceux qui vous veulent le plus de bien; c'est pourquoy venez nous voir sans façon, je vous en prie, & vivez avec nous comme si vous estiez de la maison; vous le devez. Commencez-donc dés aujourd'huy, puisque nous avons renouvellé nostre ancienne connoissance; accoûtumez-vous avec nous & avec ces enfans, afin que vous & eux vous conserviez nostre amitié comme un dépost paternel. Nous esperons que vous en userez de cette maniere, & de nostre costé nous ne vous permettrons pas de l'oublier. Mais pour revenir à nostre sujet, que dites-vous? que vous en semble? cet exercice de faire des armes, merite-t-il d'estre appris par les jeunes gens?

[c]'est-à-dire, [s]ur la valeur.

SOCRATE.

Sur cela, Lysimachus, je tascheray de vous donner le meilleur conseil dont je

ſeray capable, & je ne manqueray pas d'executer tout ce que vous m'ordonnez: mais comme je ſuis le plus jeune, & que j'ay moins d'experience que vous tous, il eſt plus juſte que j'écoute auparavant ce que vous direz; afin qu'aprés vous avoir entendus, je diſe auſſi mon avis, ſi j'ay d'autres veuës, & que je l'appuye de raiſons capables de vous le faire goûter. Que ne parlez-vous donc, Nicias? c'eſt à vous à parler le premier?

NICIAS.

Je ne refuſe pas de dire ce que je penſe, Socrate. Il me ſemble pour moy que cet exercice eſt tres-utile aux jeunes gens, & qu'il merite qu'ils s'y appliquent: car outre qu'il les éloigne des amuſemens qu'ils cherchent d'ordinaire quand ils ont du loiſir, il les endurcit au travail, & les rend neceſſairement plus vigoureux & plus robuſtes. Il n'y en a pas un meilleur, ni qui demande plus d'adreſſe & plus de force: & on n'en trouvera point qui convienne davantage à un jeune homme de qualité que celuy-là, & celuy de monter à cheval, ſur tout pour les gens de noſtre métier: & vû les guerres que nous avons ou que nous allons avoir ſur les bras, il faut compter qu'il n'y a de bons & de va-

Eloge de l'exercice des armes.

mes nous trompent en nous le vantant si fort, ou que ce ne soit qu'une science peu considerable, à quoy bon s'y amuser ? Ce qui me fait parler ainsi, c'est que je suis persuadé que si c'estoit une science bien considerable, elle n'auroit pas échapé aux Lacédémoniens qui ne font autre chose toute leur vie que chercher & apprendre les choses qui peuvent les rendre à la guerre superieurs à leurs ennemis. Et quand mesme elle auroit échapé aux Lacédémoniens, voicy tres-seurement ce qui n'auroit pas échapé aux Maistres de ces exercices. Ils n'auroient pas ignoré long-temps que de tous les Grecs, les Lacédémoiens sont ceux qui sont les plus curieux de tout ce qui regarde les armes, & que les Maistres qui auroient beaucoup de réputation dans ce païs-là, y feroient parfaitement bien leurs affaires, & y gagneroient plus de bien qu'ailleurs, comme parmi nous les Poëtes tragiques, qui sont estimez dans leur Art. Car tout homme qui se sent du talent pour faire de belles Tragedies, ne court point l'Attique, & ne va pas de ville en ville faire joüer ses pieces, mais il vient droit icy nous les porter, & il a raison: au lieu que je vois que ces vaillants cham-

Le seul exemple des Lacédémoniens détruit tout ce que Nicias a dit. De tous les peuples c'estoit le plus belliqueux, il n'avoit pourtant pas des Maistres d'armes.

Trait de Satire contre Athénes qui avoit autant de passion pour la tragedie que Lacédémone pour les armes.

pions qui enseignent à faire des armes, regardent Lacédémone * comme un temple inaccessible où ils n'osent seulement pas mettre le pied, & qu'ils rôdent tout autour d'elle, enseignant leur Art à beaucoup d'autres, & particulierement à des peuples qui avouënt eux-mesmes que dans tout ce qui regarde la guerre, ils sont inferieurs à tous leurs voisins. En un mot, Lysimachus, j'ay vû grand nombre de ces maistres en fonction dans des occasions assez chaudes, & je sçay ce qu'ils tiennent, je les connois parfaitement; & sur cela il est aisé de fonder le jugement qu'on en doit faire. Il semble que la Providence ait permis à dessein, qu'aucun de ces gens-là n'ait jamais acquis la moindre réputation à la guerre. Dans tous les autres Arts on voit réüssir plusieurs de ceux qui les professent & se faire un nom dans cet Art. Mais ceux-cy jouënt de malheur par une espece de fatalité qui leur est particuliere. Car ce Stesileus meme que nous

Grande louange pour Lacédémone. V. la rem.

Voilà de bons maistres, les peuples qu'ils instruisent sont inferieurs à ceux qui méprisent leurs leçons.

Maistres d'armes méprisez pour la guerre.

* Il compare Lacédémone au temple des Furies dont on n'osoit approcher, car ces Déesses imprimoient une si grande terreur, qu'on n'osoit ni les nommer, ni les regarder, ni leur adresser la parole. Ces Maistres d'armes regardoient Lacédémone avec la mesme frayeur. Quel éloge!

venons de voir, qui s'eſt donné en ſpecta-
cle à cette foule de ſpectateurs, & qui a par-
lé ſi magnifiquement de luy-meſme, j'ay
vû ce meſme perſonnage dans une meilleu-
re occaſion, donner un bien meilleur ſpe-
ctacle malgré luy. Le vaiſſeau ſur lequel
il eſtoit ayant attaqué un vaiſſeau de char-
ge, il combattoit avec une picque armée
d'une faux, afin que ſes armes fuſſent auſ-
ſi remarquables, qu'il eſtoit luy-meſme
remarquable entre les combattans. Les
proüeſſes qu'il fit ne meritent pas trop de
vous eſtre racontées ; mais le ſuccés qu'eut
ce ſtratageme guerrier, de mettre une faux
au bout d'une pique, merite d'eſtre ſceu.
Comme noſtre homme s'eſcrimoit de cet-
te bonne arme, il arriva malheureuſement
qu'elle s'empeſtra dans les cordages du
vaiſſeau ennemi & s'y arreſta ; il tiroit à
luy de toute ſa force pour la dégager, & il
ne pouvoit. Pendant que ſon vaiſſeau ſui-
voit l'autre de prés, il ſuivoit auſſi ſans ja-
mais laſcher priſe ; mais quand le vaiſſeau
ennemi commença à s'éloigner, & qu'il
alloit l'entraiſner, il laiſſa couler peu à peu
ſa picque dans ſes mains, juſqu'à ce qu'il
ne la tint plus que par le petit bout. C'eſ-
toient des huées du coſté des ennemis ſur
cette plaiſante attitude. Enfin quelqu'un

ayant jetté une pierre qui tomba à ſes pieds, il abandonna ſa chere arme ; & les ennemis de redoubler leurs brocards & leurs huées, voyant cette faucille armée penduë aux cordages de leur vaiſſeau en guiſe de trophée. Il peut bien ſe faire que c'eſt, comme Nicias le dit, une ſcience fort conſiderable & fort utile ; mais je vous dis ce que j'ay vû : de ſorte que, comme je le diſois au commencement, ſi c'eſt une ſcience, elle eſt tres-peu utile : & ſi ce n'en eſt pas une, & qu'on nous trompe en luy donnant ce beau nom, elle ne merite pas que nous nous y arreſtions. En un mot, ou ce ſont des laſches qui s'y appliquent ou des braves : ſi ce ſont des laſches, ils en deviennent plus inſolents, & leur laſcheté n'en eſt enfin que plus en veuë : & ſi ce ſont des braves, tout le monde a les yeux ſur eux ; & s'il leur arrive de faire la moindre faute, la moindre fauſſe démarche, ils eſſuyent mille plaiſanteries & mille railleries, car cette profeſſion n'eſt pas indifferente, elle expoſe à l'envie furieuſement : & ſi un homme, qui s'y applique, ne ſe diſtingue infiniment par ſon courage, il tombe dans le ridicule ſans pouvoir jamais l'éviter. Voilà ce qui me paroiſt de l'empreſſement qu'on a pour cet exercice. Vous n'a-

Leur adreſſe leur inſpire quelque audace, mais faute de courage, ils ne peuvent rien ſoûtenir avec vigueur.

Comme on dit aujourd'huy de ces braves, que ce ſont des breteurs & des Prevoſts de ſalle. *Ce jugement de Lachés merite d'eſtre remarqué.*

vez qu'à obliger Socrate à nous dire son avis.

LYSIMACHUS.

Je vous en prie, Socrate, car nous avons besoin d'un juge qui termine ce different. Si Nicias & Lachés avoient esté de mesme sentiment, nous aurions pû vous épargner cette peine; mais vous voyez bien qu'ils sont entierement opposez. Il est donc question d'entendre vostre jugement, & de voir auquel des deux vous donnerez vostre suffrage.

SOCRATE.

Comment donc, Lysimachus, suivez-vous l'avis du plus grand nombre?

LYSIMACHUS.

Que peut-on faire de mieux?

SOCRATE.

Et vous aussi, Melesias? quoy quand il s'agira de choisir les exercices que vous devez faire apprendre à vostre fils, vous en rapporterez-vous plutost au grand nombre, qu'à un homme seul qui aura esté luy-mesme bien élevé, & qui aura eu d'excellents maistres?

MELESIAS.

Pour moy, Socrate, je m'en rapporteray à ce dernier sans y manquer.

SOCRATE.

Vous défererez plutost à son sentiment

qu'à celuy de nous quatre ?

MELESIAS.

Peut-eſtre.

SOCRATE.

Car pour bien juger, il faut juger par la ſcience & non par le nombre.

C'eſt la ſcience, & non pas le nombre qui doit nous determiner.

MELESIAS.

Sans contredit.

SOCRATE.

Ainſi donc, la premiere choſe qu'il faut éxaminer, c'eſt de voir ſi quelqu'un de nous eſt expert dans la choſe ſur laquelle on conſulte, ou s'il ne l'eſt pas ; s'il y en a un qui le ſoit il faut s'en rapporter à luy, & laiſſer là les autres ; & s'il n'y en a point, il faut en chercher ailleurs : Car, Meleſias, & vous, Lyſimachus, vous imaginez-vous qu'il s'agiſſe icy d'une choſe de petite conſequence, & que vous couriez un mediocre danger ? ne vous y trompez pas, il s'agit d'un bien qui eſt le plus grand de tous vos biens. C'eſt de l'éducation des enfans que dépend tout le bonheur des familles ; ſelon que les enfans ſont vicieux ou vertueux, les maiſons tombent ou ſe relevent.

De quelle conſequence eſt l'éducation des enfans.

MELESIAS.

Vous dites vray.

SOCRATE.

On ne ſçauroit donc apporter icy trop

de précaution & trop de prudence ?

MELESIAS.

Asseurément.

SOCRATE.

Comment ferions-nous donc si nous voulions examiner lequel de nous quatre est tres-expert & tres-habile dans ce qui regarde les exercices ? N'irions-nous pas d'abord à celuy qui les auroit le mieux appris, qui se seroit le mieux exercé, & qui auroit eu les meilleurs Maistres ?

MELESIAS.

Il me le semble.

SOCRATE.

Et avant cela, ne chercherions-nous pas à connoistre la chose mesme que nous voudrions faire apprendre à nos enfans ?

MELESIAS.

Comment dites-vous ?

pas sur l'exercice des armes, pour sç
s'il faut ou s'il ne faut pas le faire ap
dre à nos enfans ?

SOCRATE.

Je ne dis pas le contraire : Mais quand quelqu'un consulte sur un remede pour les yeux, & qu'il veut sçavoir s'il faut l'appliquer ou ne pas l'appliquer, croyez-vous que cette consultation tombe plutost sur le remede que sur les yeux ausquels on destine le remede ?

NICIAS.

C'est sur les yeux sans difficulté.

SOCRATE.

Et quand quelqu'un consulte quel mords il donnera à son cheval, n'est-il pas là plutost question du cheval que du mords ?

NICIAS.

Sans doute.

SOCRATE.

En un mot, toutes les fois qu'on délibere sur une chose par rapport à une autre, * la déliberation tombe sur la chose à laquelle on fait le rapport, & non pas sur celle qu'on cherche pour l'amour de l'autre.

* Par exemple, on veut purger un malade, il est question du malade avant qu'il soit question de la medecine. Le malade estant bien connu, on juge ensuitte de la medecine qui luy convient.

NICIAS.

C'estune necessité.

SOCRATE.

Il faut donc bien examiner si celuy qui nous conseille est expert & habile dans la connoissance de la chose sur laquelle nous le consultons.

NICIAS.

Cela est certain.

SOCRATE.

Nous consultons presentement ce qu'il faut faire apprendre à ces enfans : il est donc question icy de ces enfans, il s'agit de connoistre leur Ame.

NICIAS.

C'est cela mesme.

SOCRATE.

Et par consequent il est question de sçavoir si parmi nous il y a quelqu'un qui soit sçavant & experimenté dans la conduite d'une Ame, qui sçache la bien traiter, & qui ait eu pour cela d'excellents Maistres.

LACHÉS.

Comment, Socrate? N'avez-vous jamais vû des gens qui sans aucun maistre sont devenus plus habiles dans certaines Sciences & certains Arts, que d'autres avec tous les Maistres?

SOCRATE.

Oüy, Lachés, j'en ay vû quelques-uns, mais tous ces gens là auroient beau vous dire qu'ils ſont tres-habiles, jamais vous ne leur confieriez la moindre choſe, qu'ils ne vous euſſent fait voir auparavant, je ne dis pas un, mais pluſieurs ouvrages fort bien faits & fort bien travaillez.

NICIAS.

Vous avez raiſon Socrate.

SOCRATE.

Puiſque Lyſimachus & Meleſias nous ont appellez pour leur donner nos conſeils ſur l'éducation de leurs enfans, dans l'envie qu'ils ont de les former & de les rendre tres-vertueux, nous ſommes donc obligez, Nicias & Lachés, ſi nous prétendons avoir ſur cela la capacité neceſſaire, nous ſommes obligez de leur nommer les Maiſtres que nous avons eus, qui ayent eſté eux-meſmes tres-gens de bien, & qui aprés avoir formé pluſieurs bons diſciples, nous ayent rendu auſſi de fort honneſtes gens. Et ſi quelqu'un de nous prétend n'avoir point eu de maiſtre, il faut qu'il montre de ſes ouvrages, & que parmi les Athéniens ou parmi les eſtrangers, ſoit libres, ſoit eſclaves, il en faſſe voir quelques uns que ſes preceptes ayent rendu meilleurs, de

l'aveu de tout le monde. Si nous ne pouvons ni nommer nos maiſtres, ni faire voir de nos ouvrages, il faut envoyer nos amis chercher du conſeil ailleurs, & en corrompant leurs enfans, ne pas nous expoſer aux juſtes reproches qu'ils pourroient nous faire dans la choſe du monde de la plus grande conſideration. Pour ce qui eſt de moy, Lyſimachus & Meleſias, j'avouë tout le premier que je n'ay jamais eu de maiſtre dans cette ſcience, quoyque dés ma jeuneſſe je l'aye aimée paſſionnément : mais je n'ay pas eſté aſſez riche pour payer cherement des Sophiſtes qui ſe vantoient d'eſtre ſeuls capables de me rendre homme de bien ; & de moy-meſme je n'ay encore pû trouver cet Art. Que ſi Nicias & Lachés l'ont trouvé d'eux-meſmes, ou qu'ils l'ayent appris des maiſtres, je n'en ſeray pas ſurpris; car comme plus riches que moy, ils ont pû ſe le faire enſeigner, & comme plus vieux ils ont pû le trouver d'eux-meſmes. C'eſt pourquoy ils me paroiſſent tres-capables d'inſtruire un jeune homme ; auſſi n'auroient-ils jamais décidé ſi hardiment des exercices qui ſont utiles ou inutiles à la jeuneſſe, s'ils n'eſtoient bien ſeurs de leur capacité. Je m'en rapporte donc à eux en toutes choſes. Ce qui m'eſtonne, c'eſt qu'ils ſoient

ſoient tous deux de different avis ; mais je vous ſupplie de trouver bon, que comme Lachés vous a exhorté à ne me pas laiſſer aller & à me faire parler, je vous exhorte auſſi à mon tour, de ne pas laiſſer partir Lachés & Nicias, & de les preſſer de vous répondre, en leur diſant, Socrate aſſeure qu'il n'entend rien dans ces matieres, & qu'il eſt incapable de décider qui de vous deux a raiſon ; car il n'a point eu de maiſtre, & il n'a pas non plus trouvé cette ſcience de luy-meſme. C'eſt pourquoy, Nicias & Lachés, dites-nous ſi vous avez jamais vû quelque excellent homme pour l'éducation des jeunes gens. Avez-vous appris cet Art de quelqu'un, ou l'avez-vous trouvé de vous-meſmes ? Si vous l'avez appris, dites-nous qui a eſté voſtre maiſtre, & qui ſont ceux qui ſe meſlent de la meſme profeſſion, afin que ſi les affaires publiques ne vous laiſſent pas aſſez de loiſir, nous allions à eux, & qu'à force de preſens & de careſſes, nous les obligions à prendre ſoin de nos enfans & des voſtres, & à empeſcher que par leurs vices ils ne deshonorent leurs ayeux. Que ſi vous avez trouvé cet Art de vous-meſmes, citez-nous les gens que vous avez formez, & qui, de vicieux qu'ils eſtoient

avant que de vous avoir pour maiſtres, ſont devenus vertueux entre vos mains. Que ſi vous commencez aujourd'huy à vous meſler d'enſeigner, prenez-y bien garde, ce n'eſt pas ſur des Ames viles que vous faites voſtre coup d'eſſay, mais ſur vos enfans & ſur les enfans de vos meilleurs amis, & qu'il vous arrive préciſément ce que dit le proverbe, *Faire ſon apprentiſſage ſur un vaſe de grand prix*. Dites-nous donc ce que vous pouvez ou ne pouvez pas faire. Voilà, Lyſimachus, ce que je vous conſeille de leur demander : ne les laiſſez pas aller qu'ils ne vous ayent répondu.

LYSIMACHUS.

Il me paroiſt que Socrate parle à merveilles. Voyez-donc mes amis, ſi vous ſerez bien aiſe de répondre à toutes ces queſtions ; car vous ne pouvez pas douter qu'en le faiſant vous ne nous faſſiez à Meleſias & à moy un plaiſir tres-ſenſible. Je vous ay déja dit que nous ne vous avons appellez à ce conſeil, que parce que nous avons crû qu'ayant, comme nous, des enfans qui vont entrer bien toſt dans l'âge qui demande qu'on penſe à leur éducation, vous eſtiez déja préparez ſur cette matiere : C'eſt pourquoy s'il n'y a rien

qui vous en empeſche, examinez bien la choſe avec Socrate, en diſant chacun vos raiſons : car, comme Socrate l'a fort bien dit, c'eſt icy la plus importante affaire de noſtre vie : Voyez-donc ce que vous voulez faire.

NICIAS.

Il paroiſt bien, Lyſimachus, que vous ne connoiſſez Socrate que par ſon pere, & que vous ne l'avez jamais fréquenté : vous ne l'avez vû ſans doute que pendant ſon enfance dans les temples ou dans les aſſemblées publiques, ou lorſque ſon pere le menoit chez vous : mais depuis qu'il eſt homme fait, on peut aſſeurer que vous n'avez eu avec luy aucun commerce.

LYSIMACHUS.

Sur quoy dites-vous cela, Nicias ?

NICIAS.

C'eſt que je vois que vous ignorez parfaitement, que Socrate regarde tout le monde comme ſon prochain, & que tout homme qui lie converſation avec luy, c'eſt comme s'il eſtoit lié de parenté;quoyqu'on ne parle d'abord que de choſes indifferentes, il eſt enfin forcé par le fil de ſon diſcours, de luy rendre raiſon de ſa conduite, & de dire de quelle maniere il vit, & de quelle maniere il a vêcu. Et quand il en eſt une fois

Portrait de Socrate, l'amour qu'il avoit pour tous les hommes.

avant que de vous avoir pour maiſtres, ſont devenus vertueux entre vos mains. Que ſi vous commencez aujourd'huy à vous meſler d'enſeigner, prenez-y bien garde, ce n'eſt pas ſur des Ames viles que vous faites voſtre coup d'eſſay, mais ſur vos enfans & ſur les enfans de vos meilleurs amis, & qu'il vous arrive préciſément ce que dit le proverbe, *Faire ſon apprentiſſage ſur un vaſe de grand prix*. Dites-nous donc ce que vous pouvez ou ne pouvez pas faire. Voilà, Lyſimachus, ce que je vous conſeille de leur demander : ne les laiſſez pas aller qu'ils ne vous ayent répondu.

LYSIMACHUS.

Il me paroiſt que Socrate parle à merveilles. Voyez-donc mes amis, ſi vous ſerez bien aiſe de répondre à toutes ces queſtions ; car vous ne pouvez pas douter qu'en le faiſant vous ne nous faſſiez à Meleſias & à moy un plaiſir tres-ſenſible. Je vous ay déja dit que nous ne vous avons appellez à ce conſeil, que parce que nous avons crû qu'ayant, comme nous, des enfans qui vont entrer bien toſt dans l'âge qui demande qu'on penſe à leur éducation, vous eſtiez déja préparez ſur cette matiere : C'eſt pourquoy s'il n'y a rien

qui vous en empesche, examinez bien la chose avec Socrate, en disant chacun vos raisons : car, comme Socrate l'a fort bien dit, c'est icy la plus importante affaire de nostre vie : Voyez-donc ce que vous voulez faire.

NICIAS.

Il paroist bien, Lysimachus, que vous ne connoissez Socrate que par son père, & que vous ne l'avez jamais fréquenté : vous ne l'avez vû sans doute que pendant son enfance dans les temples ou dans les assemblées publiques, ou lorsque son pere le menoit chez vous : mais depuis qu'il est homme fait, on peut asseurer que vous n'avez eu avec luy aucun commerce.

LYSIMACHUS.

Sur quoy dites-vous cela, Nicias ?

NICIAS.

Portrait de Socrate, l'amour qu'il avoit pour tous les hommes.

C'est que je vois que vous ignorez parfaitement, que Socrate regarde tout le monde comme son prochain, & que tout homme qui lie conversation avec luy, c'est comme s'il estoit lié de parenté; quoyqu'on ne parle d'abord que de choses indifferentes, il est enfin forcé par le fil de son discours, de luy rendre raison de sa conduite, & de dire de quelle maniere il vit, & de quelle maniere il a vêcu. Et quand il en est une fois

là, Socrate ne le quitte point qu'il ne l'ait examiné à fond, & qu'il ne ſçache tout ce qu'il a bien ou mal fait. Je l'ay aſſez pratiqué : je ſçay fort bien que c'eſt une neceſſité d'en paſſer par là, & que moy-meſme je n'en ſeray pas quitte à meilleur marché: j'en ſuis fort aiſe, & j'ay un plaiſir ſingulier toutes les fois que je puis m'entretenir avec luy. Car ce n'eſt pas un grand mal pour les hommes que quelqu'un les avertiſſe de leurs défauts, & il ne ſe peut qu'à l'avenir on ne ſoit plus prudent & plus ſage quand on ne fuit pas ces avertiſſemens, quand on les aime, & quand, ſelon la maxime de Solon, on cherche à s'inſtruire à tout âge, & qu'on ne ſe perſuade pas follement que la vieilleſſe vient à nous avec la prudence. Ainſi ce ne ſera pour moy, ni une choſe nouvelle, ni une choſe deſagreable que Socrate me tienne ſur la ſellette : & j'ay bien vû d'abord, que puiſqu'il eſtoit icy, il ne ſeroit nullement queſtion de nos enfans, mais de nous-meſmes. Pour ce qui eſt de moy, je me livre à luy tres-volontiers ; vous n'avez qu'à ſçavoir les ſentimens de Lachés.

La vieilleſſe ne vient pas à nous avec la prudence.

LACHÉS.

Mes ſentimens, c'eſt ſelon. Je ſuis tantoſt d'une maniere & tantoſt d'une autre.

Quelquefois je n'aime rien tant que les discours, & d'autres fois, je ne sçaurois les souffrir. Quand je vois un homme qui parle bien de la vertu ou de quelque science, & que c'est un veritable homme & digne des propos qu'il tient, j'en suis charmé, & c'est pour moy une volupté inexplicable de voir que ses actions & ses paroles, sont parfaitement d'accord : il me semble que c'est là le seul excellent Musicien qui rend une harmonie parfaite, non pas avec une lyre ou avec d'autres instruments, mais avec le total de sa vie. Car toutes ses actions s'accordent avec toutes ses paroles, non pas selon les tons * Lydien, Phrygien, ou Ionien, mais selon le ton Dorien qui seul merite le nom

Les seuls discours qui soient aimables.

L'homme de bien seul excellent Musicien.

* Les Grecs avoient quatre sortes de modes ou de tons qu'ils appelloient aussi harmonies, qu'ils multiplioient en les meslant en differentes façons ; le Lydien lugubre, propre aux lamentations ; le Phrygien vehement & propre à éxciter les passions ; l'Ionien effeminé & dissolu ; & le Dorien masle : c'est-pourquoy Socrate le prefere icy aux autres. Aussi Aristote dans le dernier chapitre de ses politiques, dit que tout le monde convenoit que le ton Dorien estoit plus tranquille & plus viril, & qu'il tenoit une espece de milieu entre les autres ; c'est-pourquoy il estoit plus propre & plus convenable aux enfans. Dans le III. liv. de la Rep. Platon condamne absolument le Lydien & l'Ionien.

Les plus beaux discours, quand les actions n'y répondent pas, ne méritent que le mépris ou la haine.

d'harmonie Greque. Quand un homme comme cela parle, il me remplit de joye, j'en suis enchanté, & il n'y a personne qui ne voye que je suis, pour ainsi dire, fou des discours, tant je saisis avidement toutes ses paroles. Mais celuy qui fait tout le contraire, m'afflige cruellement, & plus il paroist bien dire, plus il me donne d'aversion pour son babil. Je ne connois pas encore Socrate par ses paroles, mais je le connois déja par ses actions, & je l'ay trouvé tres-digne de tenir les plus beaux propos, & de parler avec une franchise entiere : & s'il est tel que vous dites, je suis prest à m'entretenir avec luy. Je seray ravi qu'il prenne la peine de m'examiner, & je ne seray jamais fasché d'apprendre : Car je suis de l'avis de Solon, qu'il faut toûjours apprendre en vieillissant. J'ajoû-

encore de réputation, & autres choses semblables, je ne m'en soucie point du tout. Ainsi donc Socrate, vous n'avez qu'à m'examiner, & qu'à m'instruire, vous me trouverez tres-docile & tres-soûmis. Voilà les sentimens que j'ay pour vous, depuis le jour que vous courustes avec moy un assez grand danger, & que vous donnastes des preuves de vostre vertu telles que le plus homme de bien les peut donner. Dites-moy donc tout ce que vous voudrez, sans que mon âge vous retienne en aucune maniere.

cause de Socrate qui estoit beaucoup plus jeune.

SOCRATE.

Nous ne pourrons pas au moins nous plaindre que vous ne soyez pas tres-disposez à chercher le bon conseil, & à le suivre.

LYSIMACHUS.

C'est presentement nostre affaire, Socrate. Je dis nostre affaire. Car je vous compte pour estre à nous. Voyez-donc à ma place, je vous en conjure pour l'amour de ces enfans, ce que nous devons demander à Nicias & à Lachés, & consultez avec eux en leur expliquant ce que vous pensez : car pour moy je n'ay presque plus de mémoire à cause de mon grand âge; j'oublie la pluspart des questions que je

voulois faire, & une grande partie de ce qu'on me dit, & je ne m'en ſouviens plus, ſur tout quand la queſtion principale eſt traverſée & coupée par de nouveaux incidens. Diſcutez-donc icy entre vous l'affaire dont il s'agit : je vous écouteray avec Meleſias, & aprés vous avoir entendus, je feray ce que vous jugerez à propos.

SOCRATE.

Nicias & Lachés, il faut obéïr à Lyſimachus & à Meleſias ; il ne ſeroit peut-eſtre pas hors de propos d'examiner à fond la queſtion que nous avons propoſée, ſçavoir, ſi nous avons eu des maiſtres dans cet Art d'enſeigner la vertu, ou ſi nous avons formé quelques diſciples, & ſi nous les avons rendu plus gens de bien qu'ils n'eſtoient, mais il me ſemble que voicy un moyen plus court qui nous menera plus droit à ce que nous cherchons, & qui va mieux à la ſource, * car ſi nous connoiſ-

Pour guérir un

* Ce principe eſt d'une trés-grande importance & d'une merveilleuſe utilité. Le but de Socrate eſt de faire ſentir que les hommes peuvent bien connoiſtre les défauts & les vices les uns des autres, & les vertus dont ils ont tous beſoin pour eſtre parfaits ; mais ils ont beau connoiſtre la vertu, ils n'ont pas le pouvoir de la communiquer. Il n'y a que Dieu ſeul qui le puiſſe faire. Dieu ſeul connoiſt noſtre foibleſſe & noſtre miſere, & il peut ſeul la guérir.

[illegible] certainement quelque chose que ce soit qui estant communiquée à quelqu'un le rende meilleur, & qu'avec cela nous ayons le secret de la luy communiquer, il est évident non seulement que nous connoissons cette chose-là, mais aussi que nous sçavons les moyens qu'il faut employer pour l'acquerir. Peut-estre n'entendez-vous pas ce que je dis, mais un exemple le rendra sensible. Si nous sçavons certainement que la veuë estant communiquée aux yeux, les rend meilleurs, & que nous puissions la leur communiquer, il est certain que nous connoissons parfaitement ce que c'est que la veuë, & que nous sçavons tout ce qu'il faut faire pour la procurer : au lieu que si nous ne sçavons ce que c'est ni que la veuë, ni que l'oüie, ce sera inutilement qu'on nous consultera : nous ne sçaurions estre bons medecins des oreilles ni des yeux, ni donner les moyens de voir ni d'entendre.

malade, il faut connoistre le remede qui peut operer sa guérison & pouvoir le luy donner. V. la rem.

LYSIMACHUS.

Vous dites vray, Socrate.

SOCRATE.

Vos deux amis ne nous ont-ils pas appellez icy, Lachés, pour déliberer avec nous & pour sçavoir de quelle maniere on peut faire naistre la vertu dans l'Ame de

leurs enfans, pour les rendre plus gens de bien ?

LACHE'S.

C'eſt cela meſme.

SOCRATE.

Ne faut-il donc pas avant toutes choſes que nous ſçachions ce que c'eſt que la vertu; car ſi nous l'ignorons, ſommes-nous capables de donner les moyens de l'acquerir ?

LACHE'S.

Nullement, Socrate.

SOCRATE.

Nous ſuppoſons donc que nous ſçavons ce que c'eſt.

LACHE'S.

Nous le ſuppoſons ſans doute.

SOCRATE.

Mais quand nous connoiſſons une choſe, ne pouvons-nous pas dire ce qu'elle

qu'il faut pour la bien connoiſtre ; l'examen en ſera plus facile & plus court.

LACHE'S.

Je le veux bien, puiſque c'eſt voſtre ſentiment.

SOCRATE.

Mais quelle partie de la vertu choiſirons-nous ? ſans doute ce ſera celle qui paroiſt eſtre l'unique fin qu'on ſe propoſe dans cet exercice des armes, car le peuple prétend que cet exercice mene tout droit à la valeur.

LACHE'S.

Oüy, il le prétend.

SOCRATE.

Taſchons dabord, Lachés, de définir précisément ce que c'eſt que la valeur, aprés cela nous examinerons les moyens de la communiquer à ces enfans autant que cela ſe peut, & par l'habitude & par l'eſtude. Parlez, qu'eſt-ce donc que la valeur ?

LACHE'S.

Premiere definition de la valeur.

En verité, Socrate, vous me demandez là une choſe qui n'eſt pas bien difficile. Qu'un homme garde bien ſon rang dans une bataille, qu'il ne prenne jamais la fuite, & qu'il repouſſe l'ennemi : voilà ce que c'eſt qu'un vaillant homme.

SOCRATE.

Voilà qui eſt fort bien, Lachés ; mais peut-eſtre que c'eſt moy qui en m'expliquant mal, ſuis cauſe que vous m'avez répondu autre choſe que ce que je vous ay demandé ?

LACHÉS.

Comment dites-vous cela, Socrate ?

SOCRATE.

Je m'en vais vous le dire ſi je puis. Un vaillant homme eſt celuy qui garde bien ſon poſte à l'armée, & qui combat genereuſement l'ennemi.

LACHÉS.

C'eſt ce que je dis.

SOCRATE.

La définition que Lachés vient de donner eſt vicieuſe, & comment.

Je le dis auſſi ; mais celuy qui combat l'ennemi en fuyant & en ne gardant nullement ſon poſte ?

LACHÉS.

Comment en fuyant ?

SOCRATE.

Oüy en fuyant, comme les Scythes, par exemple, qui ne combattent pas moins en fuyant qu'en pourſuivant ; & comme Homere dit en quelque endroit pour loüer les chevaux d'Enée :

Dans le VIII. liv. de l'Iliade.

Plus viſtes que les vents, dans le champ de bataille,

Ils sçavent éviter & suivre l'ennemi.
Eh! ne loüe-t-il pas Enée luy-mesme de cette science de l'Art de prendre la fuite, puisqu'il l'appelle *sçavant à fuir.*

LACHE'S.

Et cela est fort bien, Socrate, car Homere parle de chars en cet endroit-là. Et lorsque vous nous parlez de Scythes, il faut que vous sçachiez que vous parlez de troupes de Cavalerie; car c'est ainsi que leur Cavalerie combat, au lieu que nostre Infanterie Greque combat comme je le dis, en faisant ferme.

Lachés veut deffendre sa definition par une distinction.

SOCRATE.

Vous en excepterez peut-estrez les Lacédémoniens; car j'ay oüy dire qu'à la bataille de Platées, quand les Lacédémoniens eurent affaire avec les *Gerrophores* qui s'estant fait un rampart de leurs boucliers, tuoient beaucoup de leurs gens à coups de fléches, ils ne jugerent pas à propos de garder leur poste; mais ils prirent la fuite, & quand les rangs de ces Perses se furent rompus pour les suivre, ils tournerent teste & combattirent comme la Cavalerie dont vous parlez, & par là ils remporterent cette celebre victoire.

Socrate refute cette distinction de Lachés.

C'estoient des troupes des Perses armées d'un bouclier d'osier.

Fuite des Lacédémoniens à la bataille de Platées, fut la cause de leur victoire.

LACHE'S.

Vous dites vray.

SOCRATE.

Voilà pourquoy je vous disois tout à l'heure, que j'estois cause que vous n'aviez pas bien répondu, parce que je vous avois mal interrogé. Car voulant sçavoir de vous ce que c'est qu'un vaillant homme, non seulement dans l'Infanterie, mais aussi dans la Cavalerie, & dans toutes les differentes especes de guerre, & non seulement un vaillant homme dans tout ce qui regarde la guerre, mais encore un vaillant homme dans les dangers de la mer, dans les maladies, dans la pauvreté, dans le maniement des affaires publiques ; & non seulement un vaillant homme dans les chagrins, dans les tristesses, dans les craintes ; mais aussi un vaillant homme dans les desirs, dans les voluptez ; un vaillant homme qui sçache bien combattre ses passions, soit en leur resistant de pied ferme, soit en fuyant : car la valeur s'étend sur toutes ces choses.

Etenduë de la valeur.

LACHÉS.

Cela est tres-certain.

SOCRATE.

Tous ces hommes là sont donc vaillants. Les uns témoignent leur force, & leur courage contre les voluptez, les autres contre les tristesses. Ceux-là contre les desirs, ceux-cy contre les craintes ; & dans

tous ces accidens-là, on peut témoigner aussi de la lascheté & de la foiblesse.

LACHÉS.

Sans contredit.

SOCRATE.

Je vous demandois donc que vous m'expliquassiez ce que c'est que chacun de ces deux contraires, la valeur & la lascheté. Commençons par la valeur : taschez de me dire ce que c'est que cette qualité qui est toûjours la mesme dans toutes ces occasions si differentes, n'entendez-vous pas encore ce que je vous dis ?

Il faut u[ne dé]finition q[ui] embrasse [tou]tes ces occ[a]sions diff[eren]tes.

LACHÉS.

Non pas encore tout à fait bien.

SOCRATE.

Voicy ce que je veux dire. Par exemple, c'est comme si je vous demandois ce que c'est que la vîtesse, qui s'étend & à courir & à joüer des instruments, & à parler, & à apprendre, & à mille autres choses. Car nous plaçons cette vîtesse, & dans les actions des mains, & dans celle des pieds, & dans celle de la langue, & dans celle de l'esprit : ce sont-là les principales : n'en convenez-vous pas ?

LACHÉS.

Oüy.

SOCRATE.

Si quelqu'un me demandoit donc, ce que c'eſt que la vîteſſe qui s'étend ſur toutes ces differentes choſes? Je luy répondrois, que *la vîteſſe eſt une faculté qui fait beaucoup en peu de temps.* Car cette définition convient & à la voix & à la courſe, & à toutes les autres choſes où ce mot peut eſtre appliqué.

Définition de la viteſſe.

LACHÉS.

Vous avez raiſon, Socrate, c'eſt fort bien définir.

SOCRATE.

Définiſſez-moy donc de meſme la valeur, dites-moy quelle faculté c'eſt qui eſt toûjours la meſme dans la volupté, dans la triſteſſe, & dans toutes les autres choſes dont nous avons parlé, & qui ne change jamais ni de nature, ni de nom.

LACHÉS,

Seconde définition de la valeur.

Il me ſemble que c'eſt une diſpoſition de l'Ame toûjours preſte à tout ſouffrir, puiſqu'il faut donner une définition qui comprenne toutes les differentes eſpeces de cette vertu.

SOCRATE.

Il le faut ſans doute, pour répondre exactement à la queſtion qu'on vous fait. Mais voſtre définition pourroit bien eſtre

defectueuse : car il me semble que toute patience de l'Ame ne vous paroist pas vaillance, & voicy d'où je l'infere seurement. C'est que je sçais certainement que vous mettez la valeur au nombre des belles choses.

Defaut de cette definition.

LACHE'S.

Oüy sans doute, & des plus belles.

SOCRATE.

Ainsi cette patience de l'Ame, quand elle est avec la prudence, est bonne & belle.

LACHE'S.

Asseurément.

SOCRATE.

Et quand elle se trouve avec l'imprudence, n'est-ce pas tout le contraire ? n'est-elle pas fort mauvaise & fort pernicieuse ?

LACHE'S.

Sans contredit.

SOCRATE.

Appellez-vous beau ce qui est si mauvais & si dommageable ?

LACHE'S.

A Dieu ne plaise, Socrate.

SOCRATE.

Vous ne donnerez-donc jamais à cette sorte de patience le nom de valeur & de

force, puiſqu'elle n'eſt pas belle, & que la vaillance eſt quelque choſe de beau ?

LACHE'S.

Vous dites vray.

SOCRATE.

Car la patience imprudente eſt une folie & un oubli de ſoy-meſme.

La patience prudente & ſage, eſt donc ſelon vous, la veritable valeur ?

LACHE'S.

Je le trouve ainſi.

SOCRATE.

Il faut qu'elle ſoit prudente en tout, autrement elle n'eſt point vaillance.

Voyons, eſt-ce celle qui eſt prudente en quelque choſe, ou celle qui eſt prudente en tout, dans les petites choſes comme dans les grandes ? Par exemple, un homme dépenſe fort patiemment & fort prudemment ſon bien, dans une certitude entiere que ſes dépenſes luy produiront un jour de grandes richeſſes : appelleriez-vous cet homme là vaillant & fort ?

LACHE'S.

Je m'en garderois bien, Socrate.

SOCRATE.

Mais un Medecin a ſon fils unique ou quelqu'autre perſonne malade d'une groſſe inflammation de poitrine; ce fils le perſecute & luy demande à manger ; le Medecin, bien loin de ſe laiſſer flechir, ſouffre patiemment ſes emportemens & ſes plaintes : luy donneriez-vous le nom de vaillant & de fort ?

LACHÉS.

Tout aussi peu.

SOCRATE.

Mais à la guerre, voilà un homme qui est dans cette disposition d'Ame dont nous parlons, il veut combattre; & sa prudence soûtenant son courage, luy fait voir qu'il sera bien tost secouru, que ses ennemis sont beaucoup plus foibles & qu'il a l'avantage du terrein : ce brave-là, qui est si prudent, vous paroistra-t-il plus vaillant & plus courageux que son ennemi qui l'attend de pied ferme malgré tous ses desavantages & sans faire ces reflexions ?

Socrate fait tomber Lachés dans le préjugé ordinaire qui fait qu'on prend pour valeur une témerité imprudente & insensée.

LACHÉS.

Non sans doute, c'est ce dernier qui est le plus brave.

SOCRATE.

Cependant le courage de ce dernier est bien moins prudent que celuy de l'autre.

LACHÉS.

Cela est vray.

SOCRATE.

Il s'ensuit donc de vostre principe, qu'un bon cavalier qui dans un combat de Cavalerie témoignera du courage parce qu'il se fie à son adresse à monter à cheval, vous paroistra moins brave que celuy qui sera privé de cet avantage ?

LACHE'S.

Oüy asseurément.

SOCRATE.

Vous direz de mesme d'un Archer, d'un Frondeur & de tous les autres ordres de Milice ?

LACHE'S.

Sans difficulté.

SOCRATE.

Et des gens, qui, sans avoir jamais fait le métier de plongeurs, auroient le courage de plonger & de se jetter la teste la premiere dans des abysmes d'eaux : ils vous paroistront donc plus hardis & plus courageux que les plongeurs les plus habiles ?

LACHE'S,

Il le faudroit bien.

SOCRATE.

Il le faudroit asseurément, selon vos principes.

LACHE'S,

Ce sont-là mes principes.

SOCRATE.

Pourtant ces gens-là qui n'ont ni Art, ni experience, se jettent dans le peril bien plus imprudemment que ceux qui s'exposent avec ce secours ?

LACHE'S.

Oüy sans doute.

SOCRATE.

Mais l'audace insensée & la patience sans prudence, nous ont paru tantost fort honteuses & fort préjudiciables.

LACHE'S.

Cela est vray.

SOCRATE.

Et la valeur nous a paru une fort belle & bonne chose.

LACHE'S.

J'en conviens.

SOCRATE.

Presentement c'est tout le contraire; nous donnnons le nom de vaillance à cette audace insensée que nous méprisions tantost.

LACHE'S.

Je l'avouë.

SOCRATE.

Et trouvez-vous que nous fassions bien?

LACHE'S.

Je n'ay garde, Socrate.

SOCRATE.

Ainsi, Lachés, de vostre propre aveu, nous ne sommes pas d'accord vous & moy sur le ton Dorien; car nos actions ne répondent pas à nos paroles. A voir nos actions on diroit, je pense, que nous avons du courage: mais à entendre nos paroles

C'est-à-dire, sur le ton le plus parfait & le plus digne des hommes, lorsque leurs actions & leurs paroles sont bien d'accord.

on changeroit bien toſt de ſentiment.

LACHE'S.

Vous avez raiſon.

SOCRATE.

Mais quoy, trouvez-vous qu'il ſoit bien que nous demeurions dans cet eſtat ?

LACHE'S.

Non, je vous aſſeure.

SOCRATE.

Voulez-vous que nous nous conformions pour un moment à la définition que nous venons de faire ?

LACHE'S.

Quelle eſt cette définition ?

SOCRATE.

Que la veritable force, la veritable valeur, c'eſt la patience ; ſi vous le voulez donc bien, témoignons noſtre patience, en continuant noſtre recherche, afin que la valeur ne vienne pas ſe moquer de nous de ce que nous ne la cherchons pas avec courage, puiſque ſelon nos principes, eſtre patient c'eſt eſtre courageux.

LACHE'S.

Je ſuis tout preſt, Socrate, & je ne me rebuteray point, quoyque je ſois fort novice dans ces ſortes de diſputes : mais je vous avouë que je ſuis piqué, & que j'ay un veritable chagrin de ne pouvoir expli-

quer ce que je pense; car il me semble que je conçois parfaitement ce que c'est que la valeur, & je ne comprends pas comment cette idée m'échape de maniere que je ne sçaurois l'expliquer.

SOCRATE.

Mais, Lachés, le devoir d'un bon chasseur, est de courir toûjours aprés la beste qu'il poursuit, de ne pas se lasser, & de ne prendre jamais le change.

LACHÉS.

J'en demeure d'accord.

SOCRATE.

Voulez-vous que nous mettions de nostre chasse Nicias, pour voir s'il sera plus heureux?

LACHÉS.

Je le veux, pourquoy non?

SOCRATE.

Venez-donc, Nicias, venez, si vous le pouvez, secourir vos amis qui sont bien embarrassez & qui ne sçavent plus de quel costé se tourner: car vous voyez l'estat où nous sommes, & combien il est impossible que nous nous en tirions. Tirez-nous en donc vous, en nous disant & en nous prouvant ce que c'est que la vaillance?

NICIAS.

Il y a long-temps aussi qu'il me paroist

que vous définissez tres-mal cette vertu ? Eh d'où vient donc que vous ne vous servez pas icy de ce que je vous ay oüi dire si souvent, & si bien, Socrate ?

SOCRATE.

Et quoy, Nicias ?

NICIAS.

Je vous ay souvent oüi dire qu'on est fort bon dans les choses qu'on sçait, & fort mauvais dans les choses qu'on ignore.

SOCRATE.

Cela est tres-vray.

NICIAS.

Et par consequent si un vaillant homme est bon en quelque chose, il est bon en ce qu'il sçait.

SOCRATE.

L'entende[illegible]vous, Lachés ?

LACHÉS.

Oüy je l'entends; je ne comprends pour-

LACHÉS.

Je luy demande aussi.

SOCRATE.

Nicias, répondez un peu à Lachés, & luy dites quelle science c'est que la valeur selon vous, car ce n'est ni la science de joüer de la flûte, ni celle de joüer de la lyre.

NICIAS.

Non asseurément.

SOCRATE.

Quelle est-elle donc ; & sur quoy roule-t-elle ?

LACHÉS.

Vous l'interrogez fort bien, Socrate ; qu'il dise donc quelle science c'est ?

NICIAS.

Je dis, Lachés, que c'est * la science des choses qui sont terribles, & de celles qui ne passent pas nos forces, & dans lesquelles

Troisiéme définition de la valeur, qui seule en peut

* Nicias luy-mesme ne connoissoit pas toute la force de cette definition, il entendoit seulement que la valeur estoit l'effet de l'experience & de l'habitude. Par exemple, des hommes qui ont essuyé plusieurs perils, sont d'ordinaire plus vaillants que ceux qui n'ont encore rien vû, car comme ils se sont tirez de ces dangers, ils croyent voir jour à se tirer encore de tous les autres: c'est le sens de Nicias, mais ce n'est pas celuy de Socrate qui tire de sa definition un principe bien plus excellent, comme on le verra dans la suite.

donner la vé-ritable idée. V. la rem.

les on peut témoigner de la fermeté, soit à la guerre ou dans toutes les autres occasions de la vie.

LACHE'S.

L'étrange définition, Socrate!

SOCRATE.

Pourquoy la trouvez-vous si étrange?

LACHE'S.

Pourquoy? parce que la science & la valeur sont deux choses fort differentes,

SOCRATE.

Nicias prétend que non.

LACHE'S.

Oüy, il le prétend, & c'est en cela qu'il radote.

SOCRATE.

Mon Dieu, taschons de l'instruire; les injures ne sont pas des raisons.

NICIAS.

Il n'a pas dessein de m'offenser, mais il souhaite fort que je n'aye rien dit qui vaille, parce que luy-mesme s'est trompé tout du long.

LACHE'S.

C'est la pure verité, & j'en mourray à la peine, ou je feray voir que vous n'avez pas mieux dit que moy. Sans aller plus loin, les Medecins ne connoissent-ils pas ce qu'il y a de terrible dans les maladies? les

plus vaillants hommes le connoiſſent-ils mieux ? ou appellez-vous les Medecins de vaillants hommes ?

NICIAS.

Non aſſeurément.

LACHÉS.

Vous ne donnez pas non plus ce nom aux Laboureurs ; cependant les Laboureurs connoiſſent parfaitement ce qu'il y a de plus terrible pour leur travail. Il en eſt de meſme de tous les autres Artiſans ; ils connoiſſent tous fort bien ce qu'il y a de plus terrible dans leur profeſſion, & ce qui peut leur donner de l'aſſeurance & de la confiance ; & ils n'en ſont pas pour cela plus vaillants.

SOCRATE.

Que dites-vous, Nicias, de cette critique de Lachés ? Il me ſemble pour moy qu'elle dit quelque choſe.

NICIAS.

Elle dit aſſeurément quelque choſe, mais elle ne dit rien de vray.

SOCRATE.

Comment cela ?

NICIAS.

Comment ? c'eſt qu'il croit que les Medecins ſçavent autre choſe ſur les maladies, que dire qu'une choſe eſt ſaine ou malſaine:

La valeur n'est pas seulement la science de ce qui est terrible ou non terrible, mais de ce qui le sera. Grand principe!

ils n'en sçavent pas davantage bien seurement : car en bonne foy, Lachés, vous imaginez-vous que les Medecins sçachent si la santé est plus à craindre pour un tel malade, que la maladie ? & ne pensez-vous pas qu'il y a bien des malades à qui il seroit plus avantageux de ne pas guerir que de guerir ? Oseriez-vous bien dire qu'il est toûjours bon de vivre, & qu'il n'y a pas beaucoup de gens ausquels il seroit plus avantageux de mourir ?

LACHE'S.

Je suis persuadé qu'il y a des gens qui seroient plus heureux de mourir.

NICIAS.

Et croyez-vous que les choses qui paroissent terribles à ceux à qui il est bon de vivre, paroissent de mesme à ceux à qui il est plus avantageux de mourir ?

LACHE'S.

Non sans doute.

NICIAS

Et qui prendrez-vous pour juge dans ces occasions? les Medecins? ils n'y voyent goute. Les gens des autres professions ? ils n'y connoissent rien. Cela n'appartient donc qu'à ceux qui sont sçavans dans cette science des choses terribles : & ce sont ceux-là que j'appelle vaillants.

SOCRATE.

Lachés, entendez-vous ce que dit Nicias ?

LACHE'S.

Oüy j'entends qu'à ſon compte, il n'y a de vaillants que les Prophetes. Car quel autre qu'un Prophete peut ſçavoir s'il eſt plus avantageux de mourir que de vivre ? & je vous demanderois volontiers, Nicias, * eſtes-vous prophete ? Si vous ne l'eſtes pas, adieu voſtre vaillance.

Ouy il faut eſtre Prophete, il faut prévoir les maux à venir.

NICIAS.

Comment donc ? penſez-vous que ce ſoit l'affaire d'un Prophete de ſe connoître en choſes terribles, & en choſes où l'on peut témoigner de la fermeté ?

LACHE'S.

Sans doute, & de qui donc ?

NICIAS.

De qui ? de celuy dont je parle, du vaillant homme ; car l'affaire d'un Prophete, c'eſt de connoiſtre ſeulement les ſignes des choſes qui doivent arriver, comme des morts, des maladies, des per-

* Lachés raille icy Nicias en paroles couvertes, du penchant qu'il avoit pour les Devins ; car, comme il eſtoit homme fort religieux, il regardoit tous ces Devins avec un grand reſpect, il en avoit meſme un chez luy.

tes de biens, des deffaites, des victoires; soit à la guerre, soit dans d'autres combats: & croyez-vous qu'il luy convienne plus qu'à un autre homme, de juger lesquels de tous ces accidens sont le plus ou le moins avantageux à celuy-cy, ou à celuy là? Jamais Prophete n'y a seulement pensé.

LACHÉS.

En verité, Socrate, je ne comprends pas ce qu'il veut dire; car, à son compte, il n'y a ni Prophete, ni Medecin, ni aucune autre espece d'homme à qui le nom de vaillant puisse convenir. Il faut que ce soit un Dieu que ce vaillant dont il a l'idée. Mais pour vous dire ce que je pense, Nicias n'a pas le courage d'avoüer qu'il ne sçait ce qu'il dit: il ne fait que se demener & se débattre pour cacher son embarras. Nous en aurions bien pû faire autant vous & moy, si nous n'avions eu en veuë que de cacher les contradictions où nous sommes tombez. Si nous parlions devant des Juges, cette conduite auroit peut-estre ses raisons; c'est un Art que d'embroüiller une méchante cause; mais dans une conversation comme la nostre, à quoy bon chercher à triompher par de vains discours?

Ce vaillant n'est pas un Dieu, mais il est animé & soustenu par un Dieu.

SOCRATE.

Cela ne vaut rien sans doute ; mais prenons bien garde si Nicias ne prétend pas dire quelque chose, & si ce n'est pas une injustice que vous luy faites de l'accuser qu'il ne parle que pour parler. Prions-le de nous expliquer plus clairement sa pensée, & si nous trouvons qu'il ait raison, nous suivrons ses principes ; sinon, nous tascherons de dire mieux.

LACHE'S.

Interrogez-le vous-mesme, Socrate, si vous voulez ; je l'ay assez questionné.

SOCRATE.

Je le veux ; aussi-bien je l'interrogeray pour vous & pour moy.

LACHE'S.

Comme il vous plaira.

SOCRATE.

Dites-moy je vous prie, Nicias, ou plutost dites-nous, car je parle aussi pour Lachés, vous soûtenez que la valeur est la science des choses terribles, & des choses dans lesquelles on peut témoigner de l'asseurance & de la confiance ?

NICIA'S.

Oüy, je le soûtiens.

SOCRATE.

Vous soutenez aussi que cette science n'est

Elle n'est connuë ni des Medecins, en tant que Medecins, ni des Prophetes en tant que Prophetes.

pas donnée à toutes sortes de gens, puisqu'elle n'est mesme connuë ni des Medecins ni des Prophetes, & que cependant on ne peut estre vaillant sans cette science. N'est-ce pas là ce que vous avez dit ?

NICIAS.

Oüy sans doute.

SOCRATE.

On peut donc appliquer icy le proverbe : *Ce n'est pas-là du gibier de toute laye, toute laye n'est pas vaillante & courageuse.*

NICIAS.

Non asseurément.

SOCRATE.

Il est évident par là, Nicias, que vous estes tres persuadé que la * laye de Crommyon n'a pas esté courageuse, quoy qu'en ayent dit nos Anciens. Je ne vous dis pas cela en raillant, mais tout de bon ; il faut necessairement que celuy qui parle comme vous, n'admette aucun courage dans les bestes, ou qu'il accorde que les lions, les leopards, les sangliers sçavent

* Le but de Socrate est de tenter & d'ébranler Nicias, en luy faisant craindre que son principe n'interesse & ne blesse leur Religion; car si la laye de Crommyon n'a pas esté vaillante & courageuse, Thesée n'est pas un si grand Heros pour l'avoir vaincuë, ni Hercule pour avoir défait le lyon de Nemée.

beaucoup de choses, que la plusspart des hommes ignorent à cause de leur trop grande difficulté. Il faut encore que celuy qui soûtient que la vaillance est ce que vous dites, soûtienne aussi que les lions, les taureaux, les cerfs, les renards sont nez à la vaillance les uns comme les autres.

LACHÉS.

Par tous les Dieux, Socrate, vous parlez à merveille. Dites-nous donc en verité, Nicias, croyez-vous que les bestes, qui d'un commun consentement passent pour courageuses, soient plus habiles que nous, ou osez-vous aller contre ce commun consentement, & soûtenir qu'elles ne sont pas courageuses?

NICIAS.

Je vous dis en un mot, Lachés, que je n'appelle vaillant & courageux, ni bête, ni homme, ni quoy que ce soit, qui par imprudence & par ignorance ne craint pas les choses terribles, mais je l'appelle intrepide & stupide. Eh pensez-vous que j'appelle vaillants & courageux tous les enfans qui par imprudence ne craignent aucun peril? à mon sens estre sans peur, & estre vaillant, sont deux choses bien differentes: il n'y a rien de plus rare que

la valeur accompagnée de prudence, & rien de plus commun que la hardiesse, que l'audace & que l'intrepidité accompagnées d'imprudence : car c'est le partage de la pluspart des hommes & des femmes, & de toutes les bestes & de tous les enfans ; en un mot ceux que vous appellez vaillants avec presque tout le monde, je les appelle temeraires, feroces, & je ne donne le nom de vaillants qu'à ceux qui sont prudents & sages, les seuls dont je veux parler.

LACHÉS.

Voyez-vous, Socrate, * comme il s'encense luy-mesme, comme s'il estoit le seul vaillant : car tous ceux qui passent pour tels, il ne cherche qu'à les priver de cette gloire.

Car Nicias estoit trés-prudent & trés-sage. V. la rem.

NICIAS.

Ce n'est pas là mon dessein, Lachés, rasseurez-vous, je reconnois que vous & Lamachus estes prudens & sages si vous

C'est ce Lamachus qui fut Général des Athéniens a-

* La sagesse & la prudence estoient le véritable caractere de Nicias qui n'entreprenoit rien où il ne vist une seureté au moins apparente, & qui à force d'attendre les occasions d'agir seurement, les laissoit souvent échaper ; ce qui luy attira la reputation d'homme timide: cependant il entreprenoit bien & executoit encore mieux, payant toûjours de sa personne.

estes vaillants. Je dis la mesme chose de beaucoup de nos Athéniens.

vec Nicias, & Alcibiade pour l'expedition de Sicile où il fut tué.

LACHE'S.

[a] Quoyque j'aye bien de quoy vous répondre, je ne le veux pas de peur que vous ne m'accusiez[b] d'estre un malin & un médisant.

SOCRATE.

Ne dites pas cela ; Lachés, il paroist bien que vous ne vous estes pas apperceu que Nicias a appris ces belles choses de nostre ami Damon, & que Damon est l'intime de Prodicus le plus habile de tous les Sophistes pour ces sortes de distinctions.

LACHE'S.

Oh, Socrate, il sied bien à un Sophiste de faire parade de ces vaines subtilitez, mais à un homme comme Nicias, que les Athéniens ont choisi pour le mettre à la teste de la République. . . . . .

[a] Lachés parle en homme un peu piqué, car il veut dire qu'il pourroit répondre à Nicias qu'il n'est pas vaillant, par ce qu'il est trop prudent & trop sage. Comme en effet les Poëtes mesmes avoient taxé sa prudence de lascheté.

[b] Le Grec dit, *de peur que vous ne me preniez pour un homme de la tribu Axionide.* Car les gens de cette tribu estoient fort décriez pour leur médisance & leur malignité.

SOCRATE.

Mon cher Lachés, il sied bien à un homme qui a de si grandes affaires sur les bras, de travailler à estre plus habile & plus prudent que les autres, c'est pourquoy il me semble que Nicias merite quelque attention, & qu'il faut au moins examiner les raisons qu'il a de définir ainsi la vaillance.

LACHE'S.

Examinez-les donc tant qu'il vous plaira Socrate.

SOCRATE.

C'est ce que je m'en vais faire, mais ne pensez pas que je vous en quitte, & que vous n'entriez pas pour quelque chose dans mon discours ; appliquez-vous donc un peu, & prenez bien garde à ce que je vais dire.

LACHE'S.

Je le feray puisque cela vous plaist.

SOCRATE.

Voila qui est bien : or ça, Nicias, dites-nous je vous prie, en reprenant la chose dés le commencement ; n'est-il pas vray que d'abord nous avons examiné la vaillance * comme une partie de la vertu ?

* Socrate veut prouver que la vertu estant une, celuy qui n'a pas toutes les parties qui la composent, ne peut se vanter d'avoir la vertu.

NICIAS.

Cela eſt vray.

SOCRATE.

N'avez-vous pas répondu comme la valeur n'eſtant certainement qu'une partie, & comme y ayant d'autres parties qui toutes enſemble ſont appellées du nom de vertu ?

NICIAS.

Comment aurois-je pû répondre d'une autre maniere ?

SOCRATE.

Vous dites donc comme moy: car moy, outre la vaillance, je reconnois auſſi d'autres parties de la vertu, comme la Temperance, la Juſtice, & beaucoup d'autres parties ; ne les reconnoiſſez-vous pas auſſi ?

NICIAS.

Sans doute.

SOCRATE.

Bon, nous voilà déja d'accord ſur cét article. Paſſons donc à ces choſes que vous appellez terribles, & à celles où vous dites qu'on peut témoigner de l'aſſeurance & de la confiance; examinons-les bien, de peur qu'il n'arrive que vous les entendiez d'une maniere, & nous d'une autre; nous allons vous dire ce que nous en penſons. Si vous n'en convenez pas, vous nous

redresserez. Nous croyons que les choses que vous appellez *terribles*, ce sont les choses qui inspirent de la terreur, de la frayeur; & que celles, où vous dites qu'on peut témoigner de l'asseurance, ce sont celles qui n'inspirent pas cette peur: Or celles qui font peur, ce ne sont ni les choses déja arrivées, ni les choses qui arrivent actuellement, mais les choses que l'on attend. Car la peur n'est que l'attente d'un mal à venir. N'estes-vous pas de ce sentiment, Lachés?

LACHE'S.

Tout à fait.

SOCRATE.

Voilà donc nostre avis, Nicias. Par ces choses terribles nous entendons les maux à venir, & par les choses où l'on peut témoigner de l'asseurance, nous entendons les choses qui sont aussi à venir & qui paroissent bonnes, ou du moins qui ne paroissent pas mauvaises. Admettez-vous nostre définition, ou ne l'admettez-vous pas?

NICIAS.

Je l'admets asseurément.

SOCRATE.

Et la science de ces choses est donc ce que vous appellez vaillance?

NICIAS.

C'est cela mesme.

SOCRATE.

Paſſons à un troiſiéme article pour voir ſi nous en conviendrons.

NICIAS.

Quel eſt cet article ?

SOCRATE.

Vous l'allez voir. Nous diſons Lachés & moy, qu'en toutes choſes, * la ſcience ne differe jamais d'elle-meſme ; elle n'eſt point autre ſur les choſes paſſées, pour ſçavoir comment elles ſe ſont paſſées ; elle n'eſt point autre ſur les choſes preſentes, pour ſçavoir comment elles ſont, & comment elles arrivent ; elle n'eſt point autre ſur les choſes à venir, pour ſçavoir comment elles ſe feront, & comment elles arriveront : mais elle eſt toûjours la meſme ; par exemple ſur ce qui regarde la ſanté,

* Socrate veut faire comprendre à Nicias qu'en definiſſant la valeur, *la ſcience des choſes terribles*, c'eſt à dire, des maux à venir, il n'a pas donné aſſez d'étenduë à ſa definition ; car la ſcience s'étendant ſur le paſſé, ſur le preſent, & ſur l'avenir ; il faut que la valeur ait toute cette étenduë, ſi elle eſt véritablement une ſcience. Il faut donc dire que c'eſt la ſcience de tous les maux & de tous les biens qui ont eſté, qui ſont, & qui ſeront ; car la valeur ne doit pas moins juger de ce qui a eſté, & de ce qui eſt, que de ce qui ſera. Mais à quoy ſert-elle ? c'eſt ce que Socrate fera bientoſt ſentir.

pour quelque temps que ce ſoit, la Medecine ne ſe partage point, c'eſt toûjours le meſme Art de la Medecine qui en juge & qui voit ce qui a eſté, ce qui eſt, & ce qui ſera ſain ou mal ſain. L'Agriculture tout de meſme juge de ce qui eſt venu, de ce qui vient, & de ce qui viendra. Et ſur ce qui regarde la guerre, vous pouvez fort bien témoigner, & vous en ſerez crus, que l'Art du General s'étend ſur tout, ſur le paſſé, ſur le preſent & ſur l'avenir; qu'il n'a nullement beſoin de l'Art de la Divination, & qu'au contraire, il luy commande, comme ſçachant beaucoup mieux que luy ce qui arrive & ce qui doit arriver. La loy meſme n'y eſt-elle pas formelle? car elle ordonne, non que le Devin commandera au General, mais que le General commandera au Devin. N'eſt-ce pas là ce que nous diſons Lachés?

Car ſi le Devin commandoit au Général, il ſeroit donc Général luy-meſme.

LACHE'S.

Tres-aſſeurément, Socrate.

SOCRATE.

Et vous, Nicias, dites-vous auſſi comme nous, & demeurez-vous d'accord que la ſcience eſtant toûjours la meſme, juge également du paſſé, du preſent, & de l'avenir?

NICIAS.

Oüy, je le dis comme vous, car il me ſemble que cela ne peut eſtre autrement.

SOCRATE.

Vous dites donc, tres-excellent Nicias, que la vaillance eſt la ſcience des choſes terribles & de celles qui ne le ſont point? N'eſt-ce pas là ce que vous dites?

NICIAS.

Oüy.

SOCRATE.

Ne ſommes-nous pas demeurez d'accord que ces choſes terribles ce ſont des maux à venir; & ces choſes non terribles & dans leſquelles on peut témoigner de l'aſſeurance, ce ſont des biens qu'on attend?

NICIAS.

Nous en ſommes demeurez d'accord.

SOCRATE.

Et cette ſcience ne s'étend pas ſeulement ſur l'avenir, mais auſſi ſur le preſent & ſur le paſſé?

NICIAS.

J'en conviens.

SORCATE.

Il n'eſt donc pas vray que la valeur ſoit ſeulement la ſcience des choſes terribles & non terribles; car elle ne connoiſt

pas seulement des biens & des maux qui sont à venir, mais son ressort s'étend aussi loin que celuy des autres sciences, & elle juge aussi de ce qui est passé & de ce qui est present, en un mot de toutes choses soit prochaines, soit éloignées.

NICIAS.

Cela paroist vray.

SOCRATE.

Vous ne nous avez donc défini que la troisiéme partie de la vaillance, & nous voulions que vous nous expliquassiez la nature de la vaillance toute entiere. Presentement, il me semble selon vos principes, que c'est la science, non seulement des choses terribles & non terribles,* mais aussi de presque tous les biens & de tous les maux à quelque distance de nous qu'ils puissent estre, devant ou aprés. Auriez-vous donc changé de sentiment, Nicias? Que dites-vous?

NICIAS.

Il me paroist que la valeur a toute l'é-

* Socrate veut faire entendre que la valeur nous met en estat d'attirer les biens & d'éviter les maux qui nous peuvent arriver de la part des hommes & de la part de Dieu; car elle peut servir à corriger le passé, à bien disposer du present, & à se précautionner sagement contre l'avenir. C'est un principe si solide, que rien ne sçauroit l'ébranler.

tenduë que vous dites.

SOCRATE.

Cela estant, pensez-vous qu'un vaillant homme soit privé de quelque partie de la vertu, s'il est vray qu'il sçache tous les biens & tous les maux qui ont esté, qui sont & qui pourront estre? & croyez-vous qu'un tel homme puisse manquer de Temperance, de Justice & de Sainteté? luy à qui seul il appartient de se précautionner prudemment contre tous les maux qui luy peuvent arriver de la part des hommes & de la part des Dieux, & de se mettre en estat d'en tirer tous les biens qu'on en peut attendre, puisqu'il sçait comment il faut se conduire & avec les hommes & avec les Dieux.

S'il manquoit de quelqu'une de ces qualitez, il ne seroit pas vaillant.

La vaillance consiste donc à éviter les maux, & à se procurer les biens qui peuvent nous arriver, non seulement de la part des hommes, mais de la part de Dieu. Quelle vérité!

NICIAS.

Ce que vous dites-là, Socrate, me paroist quelque chose?

SOCRATE.

Ce n'est donc pas une partie de la vertu que la vaillance, c'est toute la vertu?

NICIAS.

Il me le semble.

SOCRATE.

Cependant nous avons dit que ce n'en estoit qu'une partie.

NICIAS.

Nous l'avons dit.

SOCRATE.

Et ce que nous avons dit alors ne nous paroist plus vray presentement.

NICIAS.

Je l'avouë.

SOCRATE.

Et par consequent, Nicias, nous n'avons pas encore trouvé ce que c'est que la vaillance?

NICIAS.

* J'en tombe d'accord.

LACHE'S.

Je croyois pourtant bien, mon cher Nicias, que vous le trouveriez mieux qu'un autre, à voir le méprís que vous aviez pour moy quand je répondois à Socrate,

* Nicias ne comprend pas ce que Socrate fait presque toucher au doigt, que la vertu ne peut estre divisée, & que chacune de ses parties est la vertu entiere. La valeur n'est point sans la temperance, sans la sainteté, sans la justice; & aucune de celles-cy n'est sans la valeur. Mais d'où vient que Nicias & Lachés n'entendent pas ce langage? c'est qu'ils estoient accoustumez aux malheureuses distinctions des Sophistes qui leur avoient rempli l'esprit de leurs fausses idées, & qui avoient ruiné la vertu en la divisant & en la mettant en pieces. Cela sera expliqué plus au long dans le Dialogue suivant.

& j'avois de grandes esperances qu'avec le secours de la haute sagesse de Damon, vous en viendriez bien à bout.

NICIAS.

Courage, Lachés, voilà qui est à merveilles. Vous comptez pour rien d'avoir paru tres-ignorant sur ce qui regarde la vaillance, pourveu que je paroisse aussi ignorant que vous; vous n'avez que cela en veuë, & vous croyez estre hors d'intrigue quand vous m'aurez pour compagnon dans cette ignorance si honteuse à d'honnestes gens. Voilà comme sont faits les hommes, ils ne se regardent jamais, ils regardent toûjours les autres. Pour moy je pense avoir passablement bien répondu. Si je me suis trompé en quelque chose, je ne prétends pas estre infaillible, je m'en corrigeray en m'instruisant, soit avec Damon, dont vous avez si bien voulu vous moquer, quoyque vous ne l'ayez jamais ni vû, ni connu; soit avec d'autres; & quand je seray bien instruit, je vous feray part de ma science; car je ne suis pas envieux, & vous me paroissez avoir grand besoin d'instruction.

En effet, il a mieux répondu que Lachés, & a plus aproché du but.

LACHÉS.

Et [illegible], Nicias, si l'on vous en croit, [illegible] huitiéme Sage : ce-

pendant avec toute cette belle opinion, je conſeille à Lyſimachus & à Meleſias de nous envoyer promener nous & nos bons conſeils ſur ce qui regarde l'éducation de leurs enfans, & s'ils m'en croyent, comme je l'ay dit tantoſt, ils s'attacheront uniquement à Socrate; car pour moy ſi mes enfans eſtoient en âge voilà le parti que je prendrois.

NICIAS.

Oh! pour cela, je ſuis d'accord avec vous. Si Socrate veut bien avoir ſoin de nos enfans, il n'en faut point chercher d'autre, & je ſuis tout preſt à luy donner mon fils Niceratus, s'il a la bonté de s'en vouloir charger. Mais tous les jours quand je luy parle de cela, il m'enſeigne d'autres maiſtres & me refuſe ſes ſoins. Voyez-donc, Lyſimachus, ſi vous aurez plus de pouvoir ſur luy, & s'il voudra avoir pour vous cette complaiſance.

LYSIMACHUS.

Il feroit une action de juſtice: * Car

* Il ne faut pas traduire ce paſſage comme a fait de Serrés, *je luy donnerois plus*. Lyſimachus n'avoit garde de parler de ſalaire. Cela auroit trop offenſé Socrate qui n'enſeignoit pas pour de l'argent. L'expreſſion Greque ne ſignifie que ce que j'ay dit.

pour moy je ferois pour luy ce que je ne ferois pas pour beaucoup d'autres. Que dites-vous donc, Socrate ? vous laisserez-vous fléchir, & voudrez-vous bien donner vos soins à ces enfans, pour les rendre tres-vertueux ?

SOCRATE.

Il faudroit estre bien étrange & bien cruel pour ne vouloir pas contribuer à rendre des enfans aussi honnestes gens qu'-ils puissent estre. Pour moy, si dans la conversation que nous venons d'avoir ensemble, j'avois paru fort habile & les autres fort ignorants, je dirois que vous auriez raison de me choisir préferablement à tout autre ; mais vous voyez bien que nous sommes tous dans les mesmes incertitudes & dans le mesme embarras. Ainsi pourquoy me préferer ? Il me semble que nous ne meritons de préference ni les uns ni les autres. Cela estant, voyez si je ne vais pas vous donner un fort bon conseil : Je suis d'avis, nous sommes seuls, & nous ne nous decelerons pas, je suis d'avis que nous cherchions tous le meilleur maistre, premierement pour nous, & ensuite pour ces enfans, & de n'épargner pour cela ni dépense ni quoyque ce soit au monde : car de rester dans l'estat où

nous sommes, c'est ce que je ne conseilleray jamais. Que si quelqu'un se moque de nous, de ce qu'à nostre âge nous allons encore à l'école, nous nous défendrons par l'autorité d'Homere, qui dit en quelque endroit, *Que la honte est tres-mauvaise au pauvre.* Et ainsi nous moquant de tout ce qu'on pourra dire, nous aurons soin de nous & de ces enfans.

Dans le XVII. liv. de l'Odyss.

LYSIMACHUS.

Ce conseil là me plaist infiniment, Socrate, & pour moy plus je suis vieux, plus je veux avoir d'empressement pour m'instruire en mesme temps que nos enfans. Faites donc comme vous avez dit, venez demain au logis dés le matin, n'y manquez pas, je vous en prie, afin que nous avisions aux moyens d'executer ce que nous avons resolu. Il est temps que cette conversation finisse.

SOCRATE.

Je n'y manqueray pas, Lysimachus, j'iray demain chez vous de tres-bonne heure, s'il plaist à Dieu.

ARGU-

nos préjugez, ils nous promettent la ſcience & la vertu, & ils nous rempliſſent de nous-meſmes. En faut-il davantage pour eſtre ſuivi?

Voilà quelle eſtoit la profeſſion des Sophiſtes. Comme il n'y a rien de plus oppoſé à cet eſprit d'erreur que la veritable Philoſophie, Socrate eſtoit le mortel ennemi de ces faux Docteurs, & Platon, qui ſuivoit ſes traces, ne pouvoit leur faire une plus cruelle guerre, qu'en conſervant la memoire de tous les combats que cet homme ſage leur avoit livrez en pluſieurs rencontres, & de tous les ridicules dont il les avoit couverts. C'eſt ce qu'il fait dans pluſieurs Dialogues, comme dans le Sophiſte, dans l'Euthydeme, dans le Gorgias, dans l'Hippias, & dans le Protagoras.

J'ay mis ce dernier aprés le Lachés, parce qu'il en eſt comme une ſuite naturelle, car on y examine cette fameuſe queſtion, ſi la vertu peut eſtre enſeignée, & ce que c'eſt

proprement que la valeur.

Il n'y a rien de plus naturel que le plan de ce Dialogue, & rien de plus solide que la maniere dont il est executé.

Un jeune homme entesté des Sophistes va trouver Socrate avant le point du jour, pour le prier de le mener chez Protagoras, qui venoit d'arriver à Athénes. Socrate y consent. Ils vont chez Callias où il logeoit; & Callias estoit un des principaux de la République.

Ils trouvent Protagoras qui se promenoit environné d'une foule d'Athéniens & d'Estrangers qui l'écoutoient comme un Oracle. Prodicus de Céos, & Hippias d'Elée, deux

Protagoras paroist d'abord un homme admirable ; pour prouver que la vertu peut estre enseignée, il débite une fable tres-ingenieuse, & il faut avoüer qu'il donne à son sentiment toutes les couleurs les plus specieuses qu'on puisse imaginer ; il n'oublie rien de tout ce qu'on peut dire, & ce qu'il dit, c'est ce qu'on entend repeter encore tous les jours par des gens qui ne se croyent nullement Sophistes.

Socrate le refute avec une adresse qu'on ne peut assez loüer ; & par la maniere dont il le traite il nous apprend que toutes les fois qu'on a affaire à ces sortes de gens, le veritable secret pour en venir à bout, est de ne pas les laisser parler tant qu'ils veulent, & faire leurs systémes chimeriques, car ils éludent toutes vos poursuites & vous échapent enfin par leurs longs discours. Il faut donc les assujettir à répondre précisément & sans s'écarter, à tout ce qu'on leur

proprement que la valeur.

Il n'y a rien de plus naturel que le plan de ce Dialogue, & rien de plus solide que la maniere dont il est executé.

Un jeune homme entesté des Sophistes va trouver Socrate avant le point du jour, pour le prier de le mener chez Protagoras, qui venoit d'arriver à Athénes. Socrate y consent. Ils vont chez Callias où il logeoit; & Callias estoit un des principaux de la République.

Ils trouvent Protagoras qui se promenoit environné d'une foule d'Athéniens & d'Estrangers qui l'écoutoient comme un Oracle. Prodicus de Céos, & Hippias d'Elée, deux des plus grands Sophistes de ce temps-là y estoient aussi. Et de cette maniere l'avantage que Socrate remporte dans cette celebre dispute doit estre regardé comme la défaite de tout le parti des Sophistes, qui y estoient par leurs chefs.

Protagoras paroist d'abord un homme admirable ; pour prouver que la vertu peut estre enseignée, il débite une fable tres-ingenieuse, & il faut avoüer qu'il donne à son sentiment toutes les couleurs les plus specieuses qu'on puisse imaginer ; il n'oublie rien de tout ce qu'on peut dire, & ce qu'il dit, c'est ce qu'on entend repeter encore tous les jours par des gens qui ne se croyent nullement Sophistes.

Socrate le refute avec une adresse qu'on ne peut assez loüer ; & par la maniere dont il le traite il nous apprend que toutes les fois qu'on a affaire à ces sortes de gens, le veritable secret pour en venir à bout, est de ne pas les laisser parler tant qu'ils veulent, & faire leurs systémes chimeriques, car ils éludent toutes vos poursuites & vous échapent enfin par leurs longs discours. Il faut donc les assujettir à répondre précisément & sans s'écarter, à tout ce qu'on leur

poisonnée pour jamais, à moins que l'on ne trouve quelque bon medecin qui puisse la rétablir, ce qui est tres-difficile.

La seconde verité est, que ces faux Docteurs en enseignant que la vertu est composée de parties dissemblables qui ne tiennent rien les unes des autres, la ruinoient entierement & corrompoient l'esprit & le cœur de leurs disciples; car ils les plongeoient dans la vaine confiance qu'ils pouvoient avoir certaines parties de la vertu sans avoir les autres, & estre par exemple, temperants sans estre justes; estre justes sans estre temperants ni pieux, & estre vaillants quoyqu'impies. Et par là ils les met-

& éternelle comme eux, & tous ses actes tiennent d'elle; quoyqu'ils ayent chacun certain caractere qui les distingue, & qui leur donne le nom, ils sont pourtant inséparables & indivisibles; ils se tiennent toûjours par quelque endroit; ils ne peuvent estre ni limitez ni momentanéez, & ils sont tous éternels comme la vertu qui les produit, & comme l'Ame dont ils sont la vie; en un mot la vertu est entiere dans chaque acte, & aucun acte de la vertu ne perit, car tout ce qui perit n'est point vertu. On en pourroit faire une démonstration: Où l'esprit de Dieu n'est point, il n'y a point de vertu, & où lesprit de Dieu est, là se trouve necessairement la vertu avec toutes ses parties, & par consequent un homme juste est temperant & pieux; un homme temperant est vaillant & juste; & celuy qui est vaillant n'est ni impie ni débauché ni injuste. Ce sont des veritez naturelles & incontestables

poiſonnée pour jamais, à moins que l'on ne trouve quelque bon medecin qui puiſſe la rétablir, ce qui eſt tres-difficile.

La ſeconde verité eſt, que ces faux Docteurs en enſeignant que la vertu eſt compoſée de parties diſſemblables qui ne tiennent rien les unes des autres, la ruinoient entierement & corrompoient l'eſprit & le cœur de leurs diſciples; car ils les plongeoient dans la vaine confiance qu'ils pouvoient avoir certaines parties de la vertu ſans avoir les autres, & eſtre par exemple, temperants ſans eſtre juſtes; eſtre juſtes ſans eſtre temperants ni pieux, & eſtre vaillants quoyqu'impies. Et par là ils les mettoient hors d'eſtat de devenir jamais vertueux. Diviſer ainſi la vertu & la mettre, ſi on l'oſe dire, par morceaux, c'eſt abſolument l'aneantir & la détruire.

La vertu eſt une par ſon principe & par ſon objet; elle eſt indiviſible

& éternelle comme eux, & tous ses actes tiennent d'elle; quoyqu'ils ayent chacun certain caractere qui les distingue, & qui leur donne le nom, ils sont pourtant inséparables & indivisibles; ils se tiennent toûjours par quelque endroit; ils ne peuvent estre ni limitez ni momentanéez, & ils sont tous éternels comme la vertu qui les produit, & comme l'Ame dont ils sont la vie; en un mot la vertu est entiere dans chaque acte, & aucun acte de la vertu ne perit, car tout ce qui perit n'est point vertu. On en pourroit faire une démonstration: Où l'esprit de Dieu n'est point, il n'y a point de vertu, & où lesprit de Dieu est, là se trouve necessairement la vertu avec toutes ses parties, & par consequent un homme juste est temperant & pieux; un homme temperant est vaillant & juste; & celuy qui est vaillant n'est ni impie ni débauché ni injuste. Ce sont des veritez naturelles & incontestables

quelque illuſion que nous faſſent nos préjugez.

La troiſiéme verité que Socrate veut enſeigner, eſt qu'il n'appartient pas à tout le monde d'expliquer les Poëtes, & que les Sophiſtes, qui ſe piquoient ſur cela d'une grande érudition, n'eſtoient capables que de gaſter par leurs vaines critiques les plus beaux paſſages des Poëtes, & ceux qui renferment la plus ſaine Theologie & les plus grandes maximes pour les mœurs. On trouve icy une petite diſſertation ſur un paſſage de Simonide, qui, dans un de ſes Poëmes, que le temps nous a ravi, attaquoit cette celebre Sentence de Pittacus, Il eſt difficile d'eſtre vertueux. *Simonide trouve cela mauvais; il veut qu'on diſe qu'il eſt difficile de devenir vertueux, & que cela n'eſt pourtant pas impoſſible, mais qu'il eſt abſolument impoſſible de l'eſtre toûjours, car il n'y a point ſur la terre d'homme innocent & juſte*

toute ſa vie, & il ne faut pas eſperer d'en trouver. Dieu ſeul eſt immuable & permanent dans la perfection de la vertu, & ceux qu'il ſoûtient & favoriſe. Cette Theologie, qui ſe trouve ſi conforme à la Doctrine Chreſtienne, plaiſt à Socrate, & c'eſt luy-meſme qui tire cette pure lumiere du milieu des tenebres dont ces Sophiſtes l'envelopoient par leurs mauvaiſes critiques, & par leurs fauſſes explications. On voit par là de quelles profondes recherches il faut eſtre capable pour expliquer les Poëtes avec ſuccés, c'eſt-à-dire utilement pour le public.

Ce paſſage de Simonde conduit Socrate à toucher une cinquiéme verité qui eſt que comme pour devenir bon il faut avoir eſté méchant, de meſme pour devenir méchant, il faut avoir eſté bon. Car on ne peut appeller pervers que celuy qui eſt devenu méchant de bon qu'il eſtoit. Cette maxime ne paroiſt pas d'abord

Perverſus non dicitur niſi qui depravatus à recto eſt. *S. Hierom.* Eccl. Chap. 1.

ce qu'elle est : elle est tres-profonde & mene à reconnoistre cette premiere verité, qui est un des solides fondemens de la Philosophie Platonicienne, que les hommes ont esté créez parfaits, & qu'ils sont déchus de cette perfection par le malheureux usage qu'ils ont fait de leur liberté. Il ne faut donc pas attendre d'homme parfait en ce monde : &, comme faisoit Simonide, il faut aimer & loüer de tout son cœur ceux qui ont le moins de foiblesses & qui ne commettent rien de honteux.

De ce sentiment de Simonide Socrate tire encore l'explication de cette sixiéme verité, que l'injustice des hommes ne doit pas effacer en nous certains sentimens que la nature a gravez dans nostre cœur, & que ce Poëte appelle du nom de Necessité, *parce qu'il faut absolument leur ceder & leur obéïr, ou cesser d'estre homme. Par exemple tous les sujets de plainte qu'un pere & une mere*

mauvaise humeur, une patrie in-
te, ou un maistre cruel peuvent
is donner, ne justifieront jamais
version & l'éloignement que nous
ons pour eux, & n'autoriseront
nt un esprit de desobéissance, de
geance ou de revolte. Quelque
uvais traitement que nous en re-
ions il faut les aimer, les loüer,
servir &c. Et sur cela avec une
quence, qu'on peut appeller Chres-
ne, Socrate fait voir la differen-
qu'il y a dans ces occasions entre
conduite d'un homme de bien &
e d'un méchant homme.

Ces grandes veritez que Socrate
du Poëme de Simonide, ne l'em-
chent pas de reconnoistre, que des
ilosophes, qui traittent des ques-
is difficiles & importantes, ne
vent pas avoir recours aux Poë-
& faire dégenerer la dispute en
ertation sur le sens qu'il faut
ner à un vers; car on ne peut s'a-
ser à eux pour leur demander rai-

son de ce qu'ils disent. Le plus ignorant disputera avec le plus habile homme du monde jusqu'à la fin des siecles, car que ferez-vous pour le convaincre? son opiniastreté & son ignorance sont encore plus fortes que vos raisons. Et si c'est avec un sçavant que vous disputez, ce sçavant n'aura pas toûjours le courage d'avoüer qu'il a tort: des interests particuliers, ou la jalousie & la vanité, compagnes trop ordinaires de cette sorte de science, l'empescheront de se rendre aux veritez les plus claires, & dont il sera mesme secrettement convaincu: à quoy aboutira donc la dispute? Le plus seur est de laisser là les Poëtes, & de presser vostre homme sur ses principes, dont il est obligé de rendre raison.

Aprés cet avertissement Socrate, pour vuider la question qui fait le sujet de la dispute, veut qu'on établisse ce que c'est proprement que la science, *& qu'on décide si elle est*

l'esclave des passions, comme le peuple se l'imagine, ou si elle est assez forte pour gouverner seurement les hommes : & c'est icy que Socrate paroist encore un homme divin, car il fait voir que la Science *est ce qu'il y a de plus fort au monde; qu'elle peut seule mettre l'homme en estat de n'estre jamais vaincu par ses passions, & qu'elle seule le délivrera toûjours des plus grands dangers & le fera triompher de toutes les puissances de la terre qui s'armeront pour le forcer à commettre quelque action contre les lumieres de cette science. Cela s'accorde parfaitement avec ces paroles admirables que Nostre Seigneur dit aux Iuifs,* Vous connoistrez le verité, & la verité vous délivrera. *Socrate pouvoit avoir tiré cette grande idée des paroles de Salomon, qui dit, que* la science de la sagesse vivifiera celuy qui la possede. *Car par la science Socrate entend la science de Dieu,*

Et cognoscetis veritatem, & veritas liberabit vos. *S. Jean VIII, 32.*

Scientia sapientiæ vivificabit habentem esse. *Ecclesiast. VII.*

la connoiſſance de la vérité. Scie
qui eſt la ſource de toutes les v
tus, & qui fait la Temperance,
Juſtice, la Valeur, la Sainteté,
Force, &c. La propoſition de Soc
appliquée aux autres ſciences ſe
d'un ridicule parfait.

La cauſe des vertus eſtant conn
celle des vices l'eſt auſſi par la
ſon des contraires. C'eſt donc l'ig
rance qui produit les vices : d'où
s'enſuit par une conſequence neceſſ
re, que ceux qui commettent le
le commettent malgré eux.

La pluſpart des hommes ne v
lent pas convenir de ce principe ;
ſoûtiennent au contraire que n
commettons le mal quoyque nous
connoiſſions, & qu'il dépende de n
de l'éviter, & que nous refuſons
faire le bien, avec une entiere c
noiſſance & avec un plein pouv
de le ſuivre. Et quand on leur
mand [illegible] de cette [illegible]
duit [illegible] que [illegible]

entraiſné par la volupté. Il eſt donc queſtion d'examiner cette raiſon populaire & mal entenduë ; car dés qu'elle ſera bien éclaircie, on connoiſtra évidemment ce que c'eſt que la vertu, on verra le rapport que la valeur a avec toutes les autres parties de cette vertu, & l'on conviendra que ce principe de Socrate eſt d'une verité ſi conſtante que ceux meſme qui croyent le plus s'en éloigner & le contredire, y tombent ſans s'en appercevoir, & l'avoüent contre leur deſſein en des termes dont ils ne connoiſſent pas le ſens & la force.

Voicy les maximes inconteſtables que Socrate établit, & qui ſont neceſſaires pour la déciſion.

La volupté eſt un bien, & la douleur eſt un mal. La volupté qui mene à la douleur eſt un mal, & la douleur qui mene à la volupté eſt un bien.

Il n'y a perſonne qui ne cherche le bien [illegible] fuye le mal.

[illegible] quand on dit

qu'un homme connoiſſant le mal, ne laiſſe pas de le commettre, & que connoiſſant le bien, il ne laiſſe de le fuir, parce qu'il eſt entraiſné par la volupté, on ne parle pas là de la volupté qui mene à la douleur, car c'eſt un mal; on ne parle pas non plus de la douleur qui mene à la volupté, car perſonne ne fait le mal en embraſſant le parti de la douleur : on parle de la volupté ſynonime du bien. C'eſt donc dire que cet homme fuit le bien & qu'il ſe porte au mal parce qu'il eſt entraiſné par le bien. Il n'y a perſonne qui ne ſente que cela eſt ridicule.

Mais pourquoy les biens qui nous entraiſnent ne ſont-ils pas capables, & n'ont-ils pas la force de ſurmonter les maux, & pourquoy les maux ſont-ils les plus forts, lors meſme que les biens nous entraiſnent? Il y a là une manifeſte contradiction. On dira que c'eſt parce que les maux ſont plus grands, ou en plus grand nombre que

les biens. Mais voilà un ridicule encore plus ſenſible, car il s'enſuit de là qu'eſtre vaincu par le bien, c'eſt choiſir les plus grands maux à la place des moindres biens.

D'où vient un ſi eſtrange choix? Il ne peut venir que de ce que nous ne ſçavons pas meſurer la grandeur des biens & des maux, & faire la difference des uns aux autres. Nous ne nous trompons donc que par le defaut de ſcience, c'eſt-à-dire par l'ignorance: & voilà ce que Socrate veut prouver. C'eſt donc la ſcience qui produit la Temperance, la Juſtice, la Sainteté, la Valeur, la Force; ou pour mieux dire, toutes ces vertus ne ſont que la ſcience meſme: & par conſequent la ſcience, bien loin d'eſtre vaincuë par les paſſions, eſt au contraire ſeule capable de triompher d'elles. Toujours maiſtreſſe par tout où elle ſe trouve, elle ſeule ſçait nous délivrer, & l'ignorance peut ſeule nous perdre. Cette doctrine eſt entierement

qu'un homme connoiſſant le mal, ne laiſſe pas de le commettre, & que connoiſſant le bien, il ne laiſſe de le fuir, parce qu'il eſt entraiſné par la volupté, on ne parle pas là de la volupté qui mene à la douleur, car c'eſt un mal; on ne parle pas non plus de la douleur qui mene à la volupté, car perſonne ne fait le mal en embraſſant le parti de la douleur: on parle de la volupté ſynonime du bien. C'eſt donc dire que cet homme fuit le bien & qu'il ſe porte au mal parce qu'il eſt entraiſné par le bien. Il n'y a perſonne qui ne ſente que cela eſt ridicule.

Mais pourquoy les biens qui nous entraiſnent ne ſont-ils pas capables, & n'ont-ils pas la force de ſurmonter les maux, & pourquoy les maux ſont-ils les plus forts, lors meſme que les biens nous entraiſnent? Il y a là une manifeſte contradiction. On dira que c'eſt parce que les maux ſont plus grands, ou en plus grand nombre que

les biens. Mais voilà un ridicule encore plus sensible, car il s'ensuit de là qu'estre vaincu par le bien, c'est choisir les plus grands maux à la place des moindres biens.

D'où vient un si estrange choix? Il ne peut venir que de ce que nous ne sçavons pas mesurer la grandeur des biens & des maux, & faire la difference des uns aux autres. Nous ne nous trompons donc que par le defaut de science, c'est-à-dire par l'ignorance: & voilà ce que Socrate veut prouver. C'est donc la science qui produit la Temperance, la Justice, la Sainteté, la Valeur, la Force; ou pour mieux dire, toutes ces vertus ne sont que la science mesme: & par consequent la science, bien loin d'estre vaincuë par les passions, est au contraire seule capable de triompher d'elles. Toujours maistresse par tout où elle se trouve, elle seule sçait nous délivrer, & l'ignorance peut seule nous perdre. Cette doctrine est entierement

sans s'y arrester, comme le trouvant trop sublime pour ceux à qui il avoit affaire. C'est lorsqu'il dit que quand mesme les plaisirs du monde ne seroient suivis d'aucune sorte de maux dans cette vie, ils ne laisseroient pas d'estre mauvais, parce qu'ils font qu'on se réjoüit, & que de se réjoüir dans le vice, c'est de tous les estats le plus déplorable & la peine du peché.

Il ne faut pas finir cet Argument sans parler de la datte de ce Dialogue sur laquelle Athenée accuse Platon d'avoir fait des fautes tres-considerables contre les temps. Voicy en quoy consiste toute la force de sa critique. Platon fait entendre que cette dispute de Socrate contre Protagoras se passa l'année aprés que le Poëte Pherecrates eut fait joüer sa Piece intitulée Les Sauvages. *Cette Piece fut joüée sous l'Archonte Aristion la 4. année de l'Olympiade LXXXIX. Le veritable temps de cette dispute,*

qu'on pouvoit répondre pour justifier Platon. Ce qu'on peut répondre n'est pas difficile à trouver. On va voir que les objections d'Athenée ne servent qu'à fixer davantage le temps de cette dispute comme Platon l'a marqué.

Theucid. l. 5.

Nous sçavons certainement que les Athéniens firent la Paix avec les Lacédémoniens pour cinquante ans, sous l'Archonte Alcæus la 3. année de l'Olymp. LXXXIX. Il est vray que le Traité ne fut pas fidellement executé de part ni d'autre; mais il est vray aussi que cette Paix mal cimentée dura six ans & dix mois, sans qu'on en vinst à une rupture ouverte. Hippias d'Elée pouvoit donc estre à Athénes deux ans aprés ce Traité, qui dura encore cinq ans aprés ces deux ans finis. Voilà pour la derniere objection.

La premiere n'est pas mieux fondée: Voyons ce que dit Eupolis, Protagoras de Teos est là dedans.

ff

Il ne dit que cela, & on remarquera d'abord, qu'il se trompe sur la Patrie de Protagoras : il asseure qu'il est de Teos & il estoit d'Abdere. Cette remarque nous servira.

Je dis donc qu'Athenée au lieu d'employer ce Vers d'Eupolis pour combattre Platon, devoit se servir plutost du passage de Platon pour entendre le Vers d'Eupolis. Le Poëte & le Philosophe ont raison, & Athenée est le seul qui se trompe. Protagoras avoit fait deux voyages à Athénes. Platon parle du second & le Vers d'Eupolis doit estre entendu du premier. Car quoyque Protagoras ne fust pas à Athénes quand la Piece fut joüée sous l'Archonte Alcæus, il suffit qu'il y eust esté ; les Poëtes ont le privilege de rapprocher les temps, & de marquer comme presentes des choses passées ; il pouvoit mesme y estre quand le Poëte la composoit ; ainsi d'un costé le Vers d'Eupolis sert de commentaire à ce qu'Hippocrate dit dans ce Dialogue

Socrate, je viens vous prier de parler pour moy à Protagoras; car outre que je suis trop jeune, je ne l'ay jamais ni vû ni connu, je n'estois qu'un enfant à son premier voyage.

Et de l'autre costé, ce passage de Platon sert d'excuse à l'ignorance d'Eupolis sur la Patrie de Protagoras; car Eupolis pouvoit fort bien l'ignorer à ce premier voyage, ce Sophiste n'estant pas encore fort connu, au lieu qu'il n'auroit pas esté pardonnable de l'ignorer au second.

Cette faute d'Athenée est moins surprenante que celle de Casaubon qui l'a suivi, & qui en expliquant ses raisons, en fait une autre plus considerable, lorsqu'il asseure que Thucidide ne parle point de la Tréve d'un an qui fut faite entre les Athéniens & les Lacédémoniens sous l'Archonte Isarchus la 1. année de l'Olympiade LXXXIX. à la fin de la huitiéme année de la guerre, & deux [illegible]

vant le Traité de Paix dont on a parlé; car elle est marquée formellement dans le IV. liv. & le Traitté y est rapporté tout du long, avec la datte de l'année, du mois, du jour & de la saison.

Il marque la fi de huitiéme année de la guerre, le quatorze du mois Elaphebolion (Février) & le commencement du printemps.

Les chicanes d'Athenée ne servent donc qu'à justifier l'exactitude de Platon, & qu'à faire voir que ce Dialogue est hors des atteintes de la critique, car si ce Censeur y avoit trouvé quelque autre chose à reprendre, l'envie dont il estoit animé contre ce Philosophe, ne luy auroit pas permis de l'oublier.

Selon Diogene Laërce ce Dialogue est ἐνδεικτικὸς *Dialogue d'accusation, Dialogue satirique. On peut dire qu'il est aussi destructif,* ἀνατρεπτικός. *Mais ces noms ne marquent que le tour & la maniere du Dialogue. Son veritable caractere est Logique & Moral.*

PROTAGORAS

OU

LES SOPHISTES.

UN AMY DE SOCRATE.

SOCRATE.

*L'AMY *de Socrate.*

D'Où venez-vous donc, Socrate? Mais faut-il le demander, c'est de vostre chasse ordinaire. Vous venez de courir aprés le bel Alcibiade. Aussi je vous avouë que l'autre jour que je m'amusay à le regarder, il me parut bien beau, quoyqu'il soit déja homme fait. Car nous pouvons le dire icy entre nous, il n'est plus dans sa premiere jeunesse, & la

On a vû que Socrate suivoit par tout Alcibiade pour l'empescher de se corrompre.

* On cherche pourquoy Platon ne nomme pas cet Amy de Socrate, & c'est ce qu'on ne trouvera jamais. On ne peut former sur cela que des conjectures. Peut-estre que Platon a craint d'exposer l'Amy de Socrate au ressentiment des Sophistes qui avoient beaucoup de credit à Athénes, & qui estoient vindicatifs ; ou que le rolle, que cet Amy jouë icy, n'estant pas considerable, ce n'estoit pas la peine de le nommer.

barbe ombrage déja son menton.

SOCRATE.

Qu'est-ce que cela fait ? Trouvez-vous * qu'Homere ait grand tort d'avoir dit que l'âge d'un jeune homme, qui commence à avoir de la barbe, est tres-agréable ? C'est justement l'âge d'Alcibiade.

L'AMY *de Soc.*

Vous venez donc de le quitter ; mais comment estes-vous avec luy ?

SOCRATE.

J'y suis fort bien ; je me suis mesme apperceu aujourd'huy que j'y estois mieux que de coûtume, car il a dit mille choses en ma faveur & a pris toûjours mon parti : je ne viens que de le quitter. Et je vous diray une chose qui vous paroistra bien étrange, c'est qu'en sa presence je ne le voyois pas, & je ne pensois pas mesme à luy.

L'AMY *de Soc.*

Que vous est-il donc arrivé à l'un & à l'autre ? auriez-vous trouvé dans la ville quelque jeune homme plus beau qu'Alci-

* Ce passage d'Homere est dans le X. liv. de l'Odyssée, où ce Poëte parle de Mercure, qui prend la figure d'un jeune homme qui commence à avoir de la barbe. Ainsi Socrate compare Alcibiade à ce Dieu.

biade ? je n'en crois rien.

SOCRATE.

Cela eſt pourtant.

L'AMY *de Soc.*

Tout de bon ? eſt-ce un Athénien, où un étranger ?

SOCRATE.

C'eſt un étranger.

L'AMY *de Soc.*

D'où eſt-il donc ?

SOCRATE.

Il eſt d'Abdere.

L'AMY *de Soc.*

Et il vous a paru ſi beau, qu'il a effacé meſme la beauté d'Alcibiade ?

SOCRATE.

La ſageſſe plus aimable que la beauté.

La plus grande beauté ne tient pas contre la grande ſageſſe.

L'AMY *de Soc.*

Vous venez donc de quitter un ſage ?

SOCRATE.

Oüy un ſage, tres-ſage ; au moins ſi vous trouvez que Protagoras ſoit le plus ſage des hommes qui vivent aujourd'huy.

L'AMY *de Soc.*

Que me dites-vous là ? Quoy, Protagoras eſt en cette ville ?

SOCRATE.

Oüy, il y eſt depuis trois jours.

L'AMY *de Soc.*

Et vous venez tout presentement de le quitter ?

SOCRATE.

Oüy je viens de le quitter aprés une conversation fort longue.

L'AMY *de Soc.*

Eh ! ne voudriez-vous point nous raconter cette conversation si vous n'estes point pressé. Asseyez-vous, je vous prie, à la place de ce jeune homme qui vous la cedera volontiers.

SOCRATE.

Je le veux de tout mon cœur. Je vous seray mesme bien obligé si vous voulez l'entendre.

L'AMY *de Soc.*

Nous vous serons bien plus obligez si vous voulez nous la raconter.

SOCRATE.

L'obligation sera donc reciproque. Vous n'avez qu'à m'écouter. Ce matin qu'il faisoit encore bien nuit, Hippocrate fils d'Appollodore & frere de Phason, est venu heurter bi[illegible] à ma porte avec son baston : on ne [illegible] plutost ouvert, qu'il est [illegible] dans ma chambre, en cri[illegible] oix, Socrate, dorm[illegible] sa voix,

j'ay dit, voilà Hippocrate. Quelle nouvelle m'apportez-vous ? une fort bonne nouvelle, m'a-t-il dit. Dieu le veüille, luy ay-je répondu. Mais quelle nouvelle est-ce donc, que vous veniez si matin? Protogoras est icy m'a-t-il dit. Il y est d'avant hier, luy ay-je reparti, ne venez-vous que de l'apprendre ? Je ne l'ay appris que cette nuit ; en disant cela il s'est approché de mon lit en tastonnant avec son baston, s'est assis à mes pieds & a continué de cette maniere. Je revins hier au soir fort tard du bourg Doinoé où j'estois allé pour ratrapper mon esclave Satyrus qui s'en estoit fui ; j'avois resolu de venir vous dire que j'allois courir aprés luy, mais quelque autre chose me fit sortir cela de l'esprit. Quand je fus de retour, que nous eûmes soupé & que nous allions nous coucher, mon frere vint me dire que Protagoras estoit arrivé. D'abord ma premiere pensée fut de venir vous donner cette bonne nouvelle ; mais ayant pensé que la nuit estoit trop avancée, je me couchay, & aprés un leger somme qui m'a un peu refait de ma fatigue, je me suis levé & je suis venu tout courant. Moy qui connois Hippocrate pour un homme de courage & qui le voyois tout effaré, je luy ay dit

qu'est-ce donc ? Protagoras vous a-t-il fait quelque injure ? oüy asseurément, m'a-t-il répondu en riant, il me fait une injure que je ne luy pardonne point ; c'est qu'il est sage & qu'il ne me rend pas sage. Oh ! luy ay-je dit, si vous voulez luy donner de bon argent, & que vous puissiez l'obliger à vous recevoir pour son disciple, il vous rendra sage aussi.

Pleust à Dieu qu'il ne tinst qu'à cela, m'a-t-il dit, je ne me laisserois pas une obole, & j'épuiserois la bourse de mes amis. Ce n'est que cela qui m'amene, je viens vous prier de luy parler pour moy ; car outre que je suis trop jeune, je ne l'ay jamais ni vû ni connu, je n'estois qu'un enfant à son premier voyage, mais j'entends tout le monde en dire beaucoup de bien, & on asseure que c'est le plus éloquent des hommes. Que n'allons-nous chez luy avant qu'il sorte : on m'a dit qu'il loge chez * Callias fils d'Hipponicus ; allons-y, je vous en conjure. Il est trop matin, luy ay-je dit ; mais allons nous promener dans nostre cour, nous cause-

* Callias estoit un des premiers Cytoyens d'Athénes. Son pere Hipponicus avoit esté general des Athéniens avec Nicias, à la journée de Tanagre.

rons là juſqu'à ce que le jour vienne, aprés quoy nous irons; je vous aſſeure que nous ne le manquerons pas, car Protagoras ne ſort guere. Nous ſommes donc deſcendus dans la cour, & en nous promenant j'ay voulu approfondir quel eſtoit le deſſein d'Hippocrate. Dans cette veuë je luy ay demandé, pour le ſonder, O ça Hippocrate, vous allez chez Protagoras luy offrir de l'argent afin qu'il vous enſeigne quelque choſe: quel homme penſez-vous que ce ſoit, & quel homme voulez-vous qu'il vous rende? Si vous alliez chez ce grand Medecin de Cos qui porte meſme nom que vous, & qui deſcend d'Eſculape, & que vous luy offriſſiez de l'argent, ſi quelqu'un vous demandoit, Hippocrate, à quel homme prétendez vous donner cet argent, & que voulez-vous devenir par le moyen de cet argent? que répondriez-vous? Je répondrois que je prétends le donner à un Medecin & que je veux devenir Medecin.

Et ſi vous alliez chez Polyclete d'Argos, ou chez Phidias, leur donner de l'argent pour apprendre d'eux quelque choſe, & qu'on vous demandaſt tout de meſme, à qui donnez-vous cet argent là, & que voulez-vous eſtre. Que répondriez-vous?

Je répondrois, m'a-t-il dit, que je le donne à un Sculpteur, & que je veux devenir Sculpteur.

Voilà qui est fort bien. Presentement donc, nous allons vous & moy chez Protagoras, disposez à luy donner tout ce qu'il demandera pour vostre instruction, si nostre bien peut y suffire, & qu'il y en ait assez pour le tenter; & s'il ne suffit pas, nous sommes tout prests à employer encore celuy de nos amis. Si quelqu'un donc voyant ce grand empressement nous demandoit, Socrate & Hippocrate, dites-moy, en donnant tout cet argent à Protagoras, à quel homme pensez-vous le donner? Que luy répondrions-nous? Quel autre nom connoissons-nous à Protagoras comme nous connoissons à Phidias celuy de Statuaire, & à Homere celuy de Poëte, comment appellerions-nous donc Protagoras pour le designer par sa profession?

On appelle Protagoras un Sophiste, Socrate.

Bon, luy ay-je dit, nous allons donner nostre argent à un Sophiste.

Asseurément.

Et si le mesme homm[illegible],
vous demandoit, que [illegible] deve-

nir avec ce Protagoras ?

A ces mots mon homme rougiſſant; car le jour eſtoit déja aſſez grand pour me faire voir ce changement de viſage, ſi nous voulons ſuivre noſtre principe, il eſt évident, m'a-t-il dit, que je veux devenir un Sophiſte.

Comment, par tous les Dieux, luy dis-je, n'auriez-vous point de honte de vous donner pour Sophiſte aux Grecs ?

Je vous jure, Socrate, que j'en aurois honte, puiſqu'il faut vous dire la verité.

Ah ! je vous entends, mon cher Hippocrate; voſtre deſſein n'eſt donc d'aller à l'école de Protagoras, que comme vous avez eſté à celle d'un Grammairien, à celle d'un Joüeur de Lyre, & à celle d'un Maiſtre d'exercices. Car vous n'avez pas eſté chez tous ces Maiſtres pour étudier à fond leur Art, & pour en faire profeſſion; mais vous y avez eſté seulement pour vous exercer, & pour apprendre ce qu'un honneſte homme & un homme du monde doit neceſſairement ſçavoir.

Vous y eſtes, m'a-t-il dit, voilà juſtement l'uſage que je veux faire de Protagoras.

Mais ſçavez-vous ce que vous allez

faire, luy ay-je dit?

Sur quoy?

Vous allez mettre vostre esprit entre les mains d'un Sophiste, & je gagerois que vous ne sçavez ce que c'est qu'un Sophiste. Ne sçachant ce que c'est, vous ne sçavez donc à qui vous allez confier ce que vous avez de plus précieux, & vous ignorez si vous le mettez en bonnes ou en méchantes mains?

Pourquoy? je crois fort bien sçavoir ce que c'est qu'un Sophiste

Dites-moy donc ce que c'est?

Un Sophiste, comme son nom mesme le témoigne, est un homme habile, qui sçait mille bonnes choses.

On peut dire la mesme chose d'un Peintre & d'un Architecte. Ce sont aussi des gens habiles, qui sçavent beaucoup de bonnes choses. Mais si quelqu'un nous demandoit en quoy ils sont habiles? nous ne manquerions pas de leur répondre que c'est en tout ce qui regarde l'Art de faire des tableaux & celuy de bastir des maisons. Si on nous demandoit donc de mesme, en quoy un Sophiste est habile? que luy répondrions-nous? Quel est précisément l'Art dont il fait profession? & que dirons-nous qu'il est?

Nous dirions, Socrate, qu'il fait pro-
fession de rendre les hommes éloquens.

Nous dirions peut-estre la verité, c'est
déja quelque chose; mais ce n'est pas tout,
& vostre réponse attire encore une deman-
de, pour sçavoir sur quelles matieres c'est
qu'un Sophiste rend éloquent, car un
Joüeur de lyre ne rend-t-il pas aussi son
disciple éloquent dans ce qui regarde le
Jeu de la lyre?

Un Maistre de Luth parle mieux du Luth que le plus éloquent homme du monde.

Cela est certain.

En quoy est-ce donc qu'un Sophiste
rend éloquent, n'est-ce pas dans ce qu'il
sçait?

Sans doute.

Qu'est-ce donc qu'il sçait & qu'il en-
seigne auxautres?

En verité, Socrate, je ne sçaurois
vous le dire.

Rien n'est plus dangereux que de se livrer à toutes sortes de Docteurs sans les connoistre.

Comment donc? luy ay-je dit, profi-
tant de cet aveu; eh ne sentez-vous pas à
quel affreux danger vous allez vous expo-
ser? S'il vous falloit mettre vostre corps
entre les mains d'un Medecin que vous ne
connoistriez point, & qui seroit aussi ca-
pable de le ruiner que de le guerir, n'y
regarderiez-vous pas plus d'une fois?
N'appelleriez-vous pas vos amis & vos
parens pour consulter avec eux? & ne

feriez-vous pas plus d'un jour à vous reſoudre? Vous eſtimez infiniment plus voſtre Ame que voſtre corps, & vous eſtes perſuadé que d'elle dépend voſtre bonheur ou voſtre malheur, ſelon qu'elle eſt bien ou mal diſpoſée, & cependant lorſqu'il s'agit de ſa ſanté vous ne demandez conſeil ni à voſtre pere, ni à voſtre frere, ni à aucun de nous qui ſommes vos amis; vous ne mettez pas un ſeul moment en déliberation, ſi vous devez la confier à cet étranger qui vient d'arriver; mais ayant appris le ſoir fort tard ſon arrivée, vous venez dés le lendemain avant la petite pointe du jour, la remettre entre ſes mains ſans balancer, & tout preſt à employer pour cela, non ſeulement tout voſtre bien, mais encore celuy de vos amis. C'eſt une affaire concluë, il faut ſe livrer à Protagoras, que vous ne connoiſſez point, comme vous l'avoüez vous-meſme, & à qui vous n'avez jamais parlé: vous le nommez ſeulement un Sophiſte, & ſans ſçavoir ce que c'eſt que Sophiſte, vous vous abandonnez entre ſes mains.

Tout ce que vous dites eſt tres-vray, Socrate, vous avez raiſon,

Le Sophiſte n'eſt qu'un marchand.

Ne trouvez-vous pas, Hippocrate, que le Sophiſte eſt un marchand en gros &

en détail de toutes les choſes dont l'Ame ſe nourrit ?

Il me le ſemble, Socrate, m'a-t-il dit. Mais quelles ſont les choſes dont ſe nourrit l'Ame ?

Ce ſont les ſciences, luy ay-je répondu. Mais mon cher ami, il faut bien prendre garde que le Sophiſte en nous vantant trop ſa marchandiſe, ne nous trompe comme les gens qui nous vendent tout ce qui eſt neceſſaire pour la nourriture du corps. Car ces derniers, ſans ſçavoir ſi les denrées qu'ils débitent ſont bonnes ou mauvaiſes pour la ſanté, les vantent exceſſivement pour les mieux vendre, & ceux qui les achetent ne s'y connoiſſent pas mieux qu'eux, à moins que ce ne ſoit quelque Medecin * ou quelque Maiſtre de

* Du temps d'Hippocrate, & un peu auparavant, les Medecins ayant négligé la ſcience de la *Diete*, qui demande une connoiſſance exacte des choſes ſingulieres de la Nature, les maiſtres de Paleſtre s'en emparerent comme d'un bien abandonné, & ſe meſlerent d'ordonner à leurs diſciples le regime qui leur eſtoit convenable par rapport à leur temperament & à leurs exercices. Hippocrate commença à s'en remettre en poſſeſſion, & peu à peu les Medecins regagnerent les lieux d'exercice. Il n'y avoit que quelques maiſtres de Paleſtre qui ſe maintenoient encore du temps de Platon. La pluſpart avoient des Medecins gagez, & c

Palestre. Il en est de mesme de ces Marchands qui vont vendre les sciences dans les villes à ceux qui en ont envie ; ils loüent indifferemment tout ce qu'ils vendent. Il peut bien se faire que la pluspart d'entre eux ignorent si ce qu'ils débitent est bon ou mauvais pour l'Ame. Mais tous ceux qui acheptent quelque chose d'eux, sont certainement dans cette ignorance, à moins qu'il ne s'en rencontre quelqu'un qui soit bon Medecin des Ames. Si vous vous y connoissez donc & que vous sçachiez ce qui est bon ou mauvais, vous pouvez acheter seurement les sciences chez Protagoras & chez tous les autres Sophistes ; mais si vous ne vous y connoissez pas, prenez bien garde, mon cher Hippocrate, que vous n'alliez faire là un tres-mauvais marché, & que vous ne hasardiez ce que vous avez de plus cher au monde ; car le risque qu'on court dans l'emplette des sciences est bien plus grand que celuy que l'on court dans l'achat des provisions pour se nourrir : Aprés qu'on a acheté ces dernieres, on peut les emporter chez soy dans des vaisseaux qu'elles ne sçauroient gaster ; & avant que d'en prendre, on a le temps de consulter & d'appeller à son secours ceux qui sçavent ce

Celuy qui a la saine doctrine, & qui est bon Medecin des ames, peut entendre toutes sortes de Docteurs.

Emplette des provisions de l'ame plus dangereuse que celle des provisions de bouche.

qu'il faut ou qu'il ne faut pas boire & manger, la quantité qu'on en peut prendre, & le temps où on peut le prendre; de ſorte que le danger n'eſt pas bien grand; mais il n'en eſt pas de meſme des ſciences, on ne peut les mettre dans aucun autre vaiſſeau que dans ſon Ame, & dés que l'emplette eſt faite, il faut neceſſairement l'emporter dans ſon Ame meſme, & ſe retirer enrichi ou ruiné pour le reſte de ſes jours. Conſultons-donc ſur ce ſujet des gens plus âgez & plus experimentez que nous; car nous ſommes trop jeunes pour décider ſur une affaire ſi importante: mais allons toûjours, puiſque nous voilà en chemin; nous entendrons ce que dira Protagoras, & aprés l'avoir entendu, nous le communiquerons à d'autres: auſſi bien Protagoras n'eſt pas là tout ſeul, & nous trouverons avec luy Hippias d'Elée, & je penſe meſme Prodicus de Céos, & pluſieurs autres encore, tous gens ſages & éclairez.

Cette reſolution priſe, nous continuons noſtre chemin. Quand nous avons eſté à la porte, nous nous ſommes arreſtez pour finir une petite diſpute que nous avions euë en marchant; cela a duré [illegible] temps. Je penſe [illegible]

dicus, car il me paroiſt un homme tres-ſage, ou plutoſt un homme divin : mais il a la voix ſi groſſe, qu'elle cauſoit dans la chambre un certain retentiſſement qui empêchoit d'entendre diſtinctement ce qu'il diſoit. Nous ſommes entrez un moment, & aprés nous ſont arrivez Alcibiade le beau, comme vous avez accoûtumé de l'appeller, & Critias fils de Callaiſchrus.

Aprés que nous avons eſté là un peu de temps & que nous avons conſideré ce qui ſe paſſoit, nous ſommes ſortis pour aller joindre Protagoras. En l'abordant, Protagoras, luy ay-je dit, Hippocrate & moy, ſommes venus icy pour vous voir.

Voulez-vous me parler en particulier, nous a-t-il dit, ou devant tout ce monde?

Quand je vous auray dit ce qui nous amene, luy ay-je répondu, vous verrez vous-meſme ce qui convient le mieux.

Qu'eſt-ce donc qui vous amene, nous a-t-il dit?

Hippocrate que voilà, luy ay-je répondu, eſt fils d'Appollodore, d'une des plus grandes & des plus riches Maiſons d'Athénes, & auſſi-bien né que jeune homme de ſon âge; il veut ſe rendre illuſtre dans ſa patrie, & acquerir de la réputation, &

il est persuadé que pour y réüssir il a besoin de vous pendant quelque temps. Voyez-donc si sur cela vous voulez nous entretenir en particulier, où devant tout ce monde ?

Cela est fort bien fait, Socrate, d'user de cette precaution pour moy, car un étranger qui va dans les plus grandes villes, & qui y persuade les jeunes gens de la premiere qualité de quitter là leurs Citoyens, parens, ou autres, jeunes & vieux, & de ne s'attacher qu'à luy pour devenir plus habiles gens par son commerce, ne sçauroit prendre trop de précautions : car c'est un métier fort delicat, tres-exposé aux traits de l'envie, & qui attire beaucoup de haines & d'embûches. Pour moy je soûtiens que l'Art de Sophiste est tres-ancien, mais ceux qui l'ont professé dans les premiers temps, pour cacher ce qu'il a d'odieux & de suspect, ont cherché à le couvrir, les uns du voile de la Poësie, comme Homere, Hesiode, & Simonide ; les autres sous le voile des Purifications & des Propheties, comme Orphée & Musée ; ceux-là l'ont déguisé sous les apparences de la Gymnastique, comme Iccus de Tarente, & comme fait encore aujourd'huy un des plus grands Sophistes

Vanité du Sophiste.

Folie ordinaire de tous les Sophistes, ils veulent que leur Art, leur Profession, &c. soient trés-anciens.

dieus, car il me paroiſt un homme tres-ſage, ou plutoſt un homme divin : mais il a la voix ſi groſſe, qu'elle cauſoit dans la chambre un certain retentiſſement qui empêchoit d'entendre diſtinctement ce qu'il diſoit. Nous ſommes entrez un moment, & aprés nous ſont arrivez Alcibiade le beau, comme vous avez accoûtumé de l'appeller, & Critias fils de Callaiſchrus.

Aprés que nous avons eſté là un peu de temps & que nous avons conſideré ce qui ſe paſſoit, nous ſommes ſortis pour aller joindre Protagoras. En l'abordant, Protagoras, luy ay-je dit, Hippocrate & moy, ſommes venus icy pour vous voir.

Voulez-vous me parler en particulier, nous a-t-il dit, ou devant tout ce monde ?

Quand je vous auray dit ce qui nous amene, luy ay-je répondu, vous verrez vous-meſme ce qui convient le mieux.

Qu'eſt-ce donc qui vous amene, nous a-t-il dit ?

Hippocrate que voilà, luy ay-je répondu, eſt fils d'Appollodore, d'une des plus grandes & des plus riches Maiſons d'Athénes, & auſſi-bien né que jeune homme de ſon âge ; il veut ſe rendre illuſtre dans ſa patrie, & acquerir de la réputation, &

eſt perſuadé que pour y réüſſir il a be-
n de vous pendant quelque temps.
oyez-donc ſi ſur cela vous voulez nous
retenir en particulier, où devant tout
monde ?

Cela eſt fort bien fait, Socrate, d'uſer
cette precaution pour moy, car un
anger qui va dans les plus grandes
les, & qui y perſuade les jeunes gens
la premiere qualité de quitter là leurs
oyens, parens, ou autres, jeunes &
ux, & de ne s'attacher qu'à luy pour
venir plus habiles gens par ſon commer-
, ne ſçauroit prendre trop de précau-
ns : car c'eſt un métier fort delicat, tres-
poſé aux traits de l'envie, & qui attire
ucoup de haines & d'embûches. Pour
y je ſoûtiens que l'Art de Sophiſte eſt
s-ancien, mais ceux qui l'ont profeſſé
s les premiers temps, pour cacher ce
il a d'odieux & de ſuſpect, ont cher-
à le couvrir, les uns du voile de la
éſie, comme Homere, Heſiode, &
nonide ; les autres ſous le voile des Pu-
cations & des Propheties, comme Or-
ée & Muſée ; ceux-là l'ont déguiſé ſous
apparences de la Gymnaſtique, comme
us de Tarente, & comme fait encore
ourd'huy un des plus grands Sophiſtes

Vanité du So-phiſte.

Folie ordinaire de tous les Sophiſtes, ils veulent que leur Art, leur Profeſſion, &c. ſoient tres-anciens.

Tous ces gens là, comme je vo
pour ſe mettre à couvert de l'envi
cherché des fauſſes-portes pour ſ
d'embarras en cas de beſoin. Et en
ne ſuis nullement de leur avis, p
qu'ils n'ont point fait ce qu'ils vo
faire. Car il eſt impoſſible qu'on ſ
be long-temps aux yeux de ceux
la principale autorité dans les Vil
decouvrent enfin vos fineſſes. Il e
vray que le peuple ne s'en apperç
pour l'ordinaire, mais cela ne vou
pas, car il eſt toûjours du ſentim
ſes Superieurs & ne parle que p
bouche. D'ailleurs il n'y a rien de
ridicule que d'eſtre ſurpris comme
quand on veut ſe cacher; cela ne f
vous attirer encore un plus grand n
d'ennemis & vous rendre plus ſuſp

nous a paru fort bien pensé, & en mesme temps, dans l'impatience d'entendre parler des hommes si habiles, nous nous sommes tous mis à démeubler la maison d'Hippias, & à en tirer tous les sieges. Cela n'a pas esté plutost fait, que Callias & Alcibiade sont revenus, amenant avec eux Prodicus qu'ils avoient fait lever, & tous ceux qui estoient avec luy. Quand nous avons esté tous assis, Protagoras, m'adressant la parole, m'a dit, Socrate, vous pouvez me dire presentement devant toute cette bonne compagnie, ce que vous aviez déja commencé à me dire pour ce jeune homme.

Protagoras, luy ay-je dit, je ne vous feray point icy d'autre compliment que celuy que je vous ay déja fait, & je vous diray tout simplement pourquoy nous sommes venus. Hippocrate que voilà, meurt d'envie de joüir de vostre commerce, & il voudroit bien sçavoir les avantages qu'il en tirera ; voilà tout ce que nous avons à vous dire.

Alors Protagoras se tournant vers Hippocrate, mon cher enfant, luy a-t-il dit, les avantages que vous tirerez d'estre avec moy, c'est que dés le premier jour de ce commerce, vous vous en [illegible]

Musique, & en disant cela, il regardoit Hippias, comme pour le désigner ; au lieu qu'avec moy un jeune homme n'apprendra jamais que la science pour laquelle il m'est addressé ; & cette science n'est autre que la prudence qui fait qu'on gouverne bien sa maison, & qui, sur les choses qui regardent la République, nous rend trescapables de dire & de faire tout ce qui luy est le plus avantageux.

Voyez, luy ay-je dit, si je prends bien vostre pensée, il me semble que vous voulez parler de la Politique, & que vous vous faites fort de rendre les hommes bons citoyens ?

C'est cela mesme, dit-il, voilà de quoy je me vante.

En verité, luy ay-je dit, Protagoras, voilà une merveilleuse science que vous possedez, s'il est vray que vous la possediez, car je ne feray pas difficulté de vous dire librement ce que je pense. Jusqu'icy j'avois crû que c'estoit une chose qui ne pouvoit estre enseignée ; mais puisque vous dites que vous l'enseignez, le moyen de ne pas vous croire ? Cependant il est juste que je vous dise les [illegible] que j'ay de croire qu'elle ne peut [illegible]seignée, & qu'il ne dépend pas de[illegible]mes de

dues de la voſtre, s'il luy fait encore l
meſme demande, en quoy il deviend
tous les jours plus habile? n'eſt-il pas vra
qu'Orthagoras luy répondra que c'eſt dar
l'Art de joüer de la flûte? Cela eſtant j
vous prie, Protagoras, de nous répondr
auſſi dans la meſme préciſion. Vous nou
dites que ſi Hippocrate s'attache à vous
dés le premier jour il s'en retournera plu
habile, le lendemain encore plus, le jou
ſuivant nouveaux progrés; & ainſi tou
les jours de ſa vie. Mais expliquez-nou
en quoy il ſera ſi habile, & les avantage
qu'il tirera de cette habileté.

Vous avez raiſon, Socrate, dit Prota
goras, voilà une queſtion tres-pertinent
& j'aime bien à répondre à ceux qui m
font de ces ſortes de queſtions. Je vou
dis donc qu'Hippocrate n'a à craindr
avec moy aucun des inconveniens qui lu
arriveroient immanquablement avec tou
nos Sophiſtes; car tous les autres Sophi
tes cauſent un notable préjudice aux je
nes gens, en ce que par leurs beaux di
cours, ils les forcent malgré qu'ils
ayent d'apprendre les Arts dont ils n
ſe ſoucient point, & qu'ils ne voudroier
nullement apprendre, comme l'Arithm
tique, l'Aſtronomie, la Geometrie,

Le Sophiſte mépriſe toûjours tous ceux de ſa profeſſion.

Muſique, & en diſant cela, il regardoit Hippias, comme pour le déſigner : au lieu qu'avec moy un jeune homme n'apprendra jamais que la ſcience pour laquelle il m'eſt addreſſé ; & cette ſcience n'eſt autre que la prudence qui fait qu'on gouverne bien ſa maiſon, & qui, ſur les choſes qui regardent la République, nous rend tres-capables de dire & de faire tout ce qui luy eſt le plus avantageux.

Voyez, luy ay-je dit, ſi je prends bien voſtre penſée, il me ſemble que vous voulez parler de la Politique, & que vous vous faites fort de rendre les hommes bons citoyens ?

C'eſt cela meſme, dit-il, voilà de quoy je me vante.

En verité, luy ay-je dit, Protagoras, voilà une merveilleuſe ſcience que vous poſſédez, s'il eſt vray que vous la poſſediez, car je ne feray pas difficulté de vous dire librement ce que je penſe. Juſqu'icy j'avois crû que c'eſtoit une choſe qui ne pouvoit eſtre enſeignée ; mais puiſque vous dites que vous l'enſeignez, le moyen de ne pas vous croire ? Cependant il eſt juſte que je vous diſe les raiſons que j'ay de croire qu'elle ne peut eſtre enſeignée, & qu'il ne dépend pas des hommes de

communiquer cette ſcience aux hommes. Je ſuis perſuadé, comme tous les Grecs, que les Athéniens ſont fort ſages. * Je vois donc dans toutes nos aſſemblées que lorſque la Ville eſt obligée d'entreprendre quelques baſtimens, on appelle les Architectes pour leur demander leur avis; que quand elle veut baſtir des Navires, elle fait venir les Charpentiers qui travaillent dans ſes Arcenaux: & qu'elle en uſe de meſme ſur toutes les autres choſes qui ſont d'une nature à eſtre enſeignées & appriſes, & ſi quelque autre, qui ne ſera pas de la profeſſion ſe meſle de luy donner ſes conſeils, quelque beau, quelque riche & quelque noble qu'il puiſſe eſtre, on ne l'écoute ſeulement pas, mais on ſe moque de luy, on le ſiffle, & on fait un bruit épouvantable juſqu'à ce qu'il ſe retire ou que les Huiſſiers l'enlevent ou le traiſnent dehors par l'ordre des Senateurs. Voilà de quelle maniere la ville ſe conduit dans toutes les choſes qui dépendent des Arts.

* [illegible] de Socrate, [illegible] ſur la pratique [illegible] mes. Su[illegible] qui peuvent [illegible], ils [illegible] qu'à ce[illegible] appriſ[illegible] ils conſ[illegible] de [illegible] ils ſont [illegible]

Mais toutes les fois qu'elle délibere ſur ce qui regarde le gouvernement de la République, alors elle écoute tout le monde indifferemment. Vous voyez le Maſſon, le Serrurier, le Cordonnier, le Marchand, le Patron de Vaiſſeau, le pauvre, le riche, le noble, le roturier, ſe lever pour luy donner ſes avis, & perſonne ne s'aviſe de le trouver mauvais, on ne fait aucun bruit comme dans les autres occaſions, & l'on ne reproche à aucun d'eux qu'il s'ingere de donner des conſeils ſur des choſes qu'il n'a jamais appriſes, & ſur leſquelles il n'a point eu de maiſtre, preuve bien évidente que les Athéniens croyent tous que cela ne peut eſtre enſeigné. Et c'eſt ce qui ſe voit non ſeulement dans les affaires generales qui regardent la République, mais encore dans les affaires particulieres & dans toutes les maiſons; car les plus ſages & les plus habiles de nos Citoyens ne peuvent communiquer leur ſageſſe & leur habileté aux autres.

Sans aller plus loin, Periclés a fort bien [illegible] apprendre à ſes deux fils que voilà, [illegible] ce qui dépen[illegible] les Maiſtres, & pour [illegible] [illegible], il ne la leur ap[illegible] [illegible] voye pas chez

d'autres Maiſtres, … paſturages, …
bonds dans tous les paſturages, & qui …
animaux conſacrez à Dieu, & qui …
ſans berger, pour voir ſi d'eux-meſmes ils
ne tomberont point par bonheur ſur ces
herbes ſalutaires, qui ſont la ſageſſe & l…
vertu. Il eſt vray que le meſme Periclé…
tuteur d'Alcibiade & de Clinias, de p…
que ce dernier, comme beaucoup plus …
ne, ne fuſt corrompu par ſon frere A…
biade, prit le parti de les ſéparer & …
Clinias chez Ariphron, afin que ce…
me ſage priſt ſoin de l'élever & d…
truire. Mais qu'arriva-t-il ? Cli…
fut pas là ſix mois qu'Ariphron …
chant qu'en faire, le rendit à Pe…
Je pourrois vous en citer …

*Ce paſſage, qui eſt trés beau, n'auro…
telligible ſi je l'avois traduit à la lettr…
dit tout cecy en un [illegible] mot, [illegible] qui eſt ad…
fallu expliquer [illegible] …es anim…
te compare les [illegible] …ois a…
ciens conſacre… …our…
me ces anima…
…meſmes …

nité d'autres, qui eſtant tres-vertueux & tres-habiles n'ont pourtant jamais pû rendre ni leurs enfans, ni les enfans des autres plus gens de bien. Et quand je penſe à tous ces exemples, je vous avouë, Protagoras, que je ſuis toûjours de ce ſentiment, * que la vertu ne peut eſtre enſeignée; mais auſſi quand je vous entends parler comme vous faites, je ſuis ébranlé, & je commence à croire que vous dites vray, perſuadé que je ſuis que vous avez beaucoup d'experience, que vous avez appris beaucoup de choſes des autres, & que vous en avez pû trouver de vous-meſme pluſieurs que nous ne ſçavons pas. Si vous pouvez donc nous démontrer clairement que la vertu eſt d'une nature à eſtre enſeignée, ne nous cachez pas un ſi grand treſor, & faites-nous en part, je vous en conjure.

Je ne vous le cacheray pas non plus [illegible] a-t-il dit, mais choiſiſſez: vou[illegible], que, comme un vieillard qui [illegible] de jeunes gens, je vous faſſe cet-

[illegible] vérité inconteſtable, car qui eſt-ce [illegible] celuy que Dieu a abandonné, [illegible]: *Quis poterit adornare quem* [illegible] [Ecc]leſiaſt. chap. VII.

Puiſque cela eſt, dit-il, je c
fable ſera plus agreable.

[b] Il y a eu une fois un temps oi
eſtoient ſeuls, & où il n'y avoit
animaux ni hommes. Lorſque le
tiné à la création de ces derniers
les Dieux les formerent au de
terre, en meſlant enſemble la t
feu & les deux autres élemens q
dans la compoſition de ces deux
Mais avant que de les mener à la

[a] La fable eſtoit le fort des Sophiſtes
qui ſupplanta, ſi on oſe ainſi parler,
naturelle; & qui introduiſit à ſa place
me qui en eſt la corruption; c'eſt pour
Paul exhorte les fidelles avec tant de ſoi
fables. On ouvre neceſſairement l'ore
bles dés-qu'on la ferme à la vérité.

[b] Dans cette fable, qui eſt fort ingeni
connoiſt de grands veſtiges de la vérité.

ils ordonnerent* à Promethée & à Epimethée de les orner & de leur distribuer toutes les qualitez convenables. Epimethée pria Promethée de permettre que ce fust luy qui fist cette distribution, & de le regarder faire. Promethée y consentit.

Voilà donc Epimethée en fonction. Il distribue aux uns la force sans la vîtesse, & aux autres la vîtesse sans la force. Il donne des armes naturelles à ceux-cy, & à ceux-là il leur refuse des armes; mais il leur donne d'autres moyens de se conserver & de se garentir; à ceux à qui il donne la petitesse de corps, il leur assigne les antres & les trous des rochers pour leurs retraites, ou en leur donnant des aisles, il leur montre leur azyle dans les Cieux; à ceux à qui il donne la grandeur en partage, il leur fait entendre que cette grandeur suffit pour leur conservation. Il acheva ainsi sa distribution avec le plus

* Promethée designe icy les Anges superieurs à qui Dieu a donné le soin des hommes, mais qui ne peuvent rien que par sa permission, & qui n'agissent que par son esprit, car ils n'executent que ses ordres. Et Epimethée designe les vertus élementaires qui ne peuvent donner que ce qu'elles ont receu, & qui vont de travers quand elles ne sont pas conduites & guidées par l'esprit qui les a creées.

d'égalité qu'il luy fut poſſible, prenant bien garde qu'aucune de ces eſpeces ne puſt eſtre exterminée par les autres.

Aprés leur avoir donné tous les moyens de ſe garentir de la violence les uns des autres, il eut ſoin de les munir contre les injures de l'air & contre les rigueurs des ſaiſons. Pour cet effet il les reveſtit de poils fort épais & de peaux fort ſerrées, tres-capables de les défendre contre les gelées de l'hyver & contre les ardeurs de l'eſté, & qui, lorſqu'ils ont beſoin de dormir, leur ſervent de matelas & de couvertures. Il garnit leurs pieds d'une ſole tres-ferme ou d'un eſpece de calus fort épais & d'une peau fort dure.

Cela fait, il leur aſſigna à chacun leur nourriture : à ceux-là les herbes ; à ceux-cy les fruits des arbres ; à d'autres les racines ; & il y eut telle eſpece à qui il permit de ſe nourrir de la chair des autres animaux ; mais pour éviter que cette eſpece ne vinſt enfin à détruire les autres, il la rendit peu feconde, & accorda une grande fecondité à celles qui devoient la nourrir ; mais comme Epimethée n'eſtoit pas fort ſage & fort prudent, il ne prit pas garde qu'enfin il eut employé toutes les qualitez pour les animaux ſans raiſon,

Animaux carnaciers moins feconds que les autres, & pourquoy.

Epimethée abandonné à luy-meſme, & n'eſtant pas

& qu'il avoit encore à pourvoir l'homme; il ne ſçavoit donc de quel coſté ſe tourner, lorſque Promethée arriva pour voir le partage qu'il avoit fait. Il vit tous les animaux parfaitement bien partagez, mais il trouva l'homme * tout nud, & qui n'avoit ni armes, ni ſouliers, ni couvertures.

guidé par Promethée, ne ſçait ce qu'il fait.

Déja paroiſſoit le jour deſtiné pour tirer l'homme du ſein de la terre & pour le produire à la lumiere du Soleil. Promethée donc ne ſçavoit que faire pour donner à l'homme les moyens de ſe conſerver. Enfin voicy l'expedient dont il s'aviſa :* Il déroba à Vulcain & à Minerve leur ſageſſe, pour ce qui regarde les Arts, & il déroba auſſi le feu; car ſans le feu cette ſageſſe ne pouvoit eſtre poſſédée : elle auroit meſme eſté inutile; & il en fit preſent à l'homme. Voilà de quelle

[a] Epimethée luy avoit donné tout ce qu'il pouvoit donner; car l'homme ne doit tirer que de la raiſon tous les ſecours qui luy ſont neceſſaires.

[b] Vulcain & Minerve ſont les cauſes des Arts. Vulcain (le feu) fournit les inſtruments & l'operation, & Minerve (l'eſprit) donne le deſſein & la connoiſſance par l'imagination qui eſt comme un rayon qu'elle envoye d'en haut, car les Arts ne ſont que des imitations de l'Eſprit ou de l'Intelligence, & ils ne font que donner la forme & orner la matiere ſur laquelle ils agiſſent. *Procl.*

maniere l'homme receut [a] la sagesse suffisante pour conserver sa vie ; mais il ne receut pas la sagesse qui concerne la politique : [b] car elle estoit avec Jupiter, & Promethée n'avoit pas encore la liberté d'entrer [c] dans le sacré domicile de ce maistre des Dieux, l'entrée en estoit deffenduë

[a] Selon cette fable, la connoissance des Arts a précedé les vertus politiques & morales dans l'Ame de l'homme, & il n'y a personne qui ne reconnoisse la fausseté de cette tradition.

[b] Oüy ; mais Jupiter, le Souverain des Dieux, en avoit orné l'Ame de l'homme dés le moment de la création. Il est vray que ce premier homme la perdit bientost par sa chute & que ses descendants, eurent besoin qu'un Mercure, c'est-à-dire, un Ministre de Dieu la leur ramenast. La Sagesse politique est avec Jupiter, comme dit Proclus, parce que Dieu par les loix trés-sages qu'il a établies pour le gouvernement du monde a donné le modelle le plus parfait de la plus excellente politique.

[c] Ce domicile de Jupiter est appellé icy d'un mot qui signifie *forteresse*, & par lequel les anciens Théologiens, dit Proclus, ont entendu le haut du Ciel & le premier mobile, d'où ils ont conceu que Dieu donnoit le mouvement à toutes choses, & faisoit part de sa lumiere & de ses fecondes irradiations aux Dieux inferieurs pour la création des estres, sans estre assujetti à aucune cause. Et c'est de cette forteresse qu'Homere a voulu parler, quand il dit que Jupiter se tenoit à l'écart sur le plus haut sommet de l'Olympe.

* par des gardes terribles. Mais comme je viens de le dire, il fe gliffa furtivement dans la chambre commune où Vulcain & Minerve travailloient, & ayant volé à ce Dieu fon Art qui s'exerce par le feu, & à certe Deéffe le fien qui regarde le deffein & la conduite des ouvrages, il les donna à l'homme, qui par ce moyen fe trouva en eftat de fe fournir de toutes les chofes neceffaires à la vie. On dit que Promethée fut enfuite puni de ce vol, qu'il n'avoit fait que pour reparer la faute d'Epimethée.

Quand l'homme eut efté ainfi partagé de tous ces avantages divins, il fut le feul de tous les animaux qui, à caufe de la parenté qui le lioit avec l'eftre divin, penfa

L'homme, le feul de tous les animaux, qui connoift

* Ces gardes terribles qui deffendent l'entrée de cette forterefle de Jupiter, fervent, felon Proclus, à marquer l'immutabilité de fes decrets & fa vigilance infatigable pour le maintien de l'ordre qu'il a établi. On pourroit dire auffi que ces Gardes font pour faire entendre que tous les efprits celeftes ne peuvent entrer dans les fecrets de la Providence, qu'autant que Dieu veut les y appeller par fa bonté. C'eft-pourquoy Jupiter dit dant Homere, que les autres Dieux ne fçauroient entrer dans fes confeils, & qu'ils ne peuvent connoiftre que ce qu'il luy plaift de leur communiquer. Ces gardes peuvent auffi avoir efté imaginez fur le Cherubin que Dieu mit à l'entrée du Paradis terreftre, & qui en deffendoit l'entrée avec une épée de feu.

Dans le 1. livre de l'Iliad.

qu'il y avoit des Dieux, qui leur éleva des Autels & qui leur dressa des Statuës; il établit aussi une langue, & imposa des noms à tout: il se bastit des maisons, se fit des habits, des souliers, des lits, & tira ses alimens du sein de la terre.

Dieu, qui l'honore, & qui le sert: & cette connoissance luy est venuë de son origine.

Comme dit Moyse, & le nom qu'Adam donna à chacun des animaux estoit son véritable nom.

Avec tous ces secours, que les hommes eurent dés leur naissance, ils vivoient pourtant dispersez; car il n'y avoit pas encore de ville. Ils estoient donc miserablement devorez par les bestes, comme estant par tout beaucoup plus foibles qu'elles: les Arts, qu'ils possedoient leur estoient un secours tres-suffisant pour se nourrir, mais tres-insuffisant pour se deffendre contre des ennemis & pour leur faire la guerre; car ils n'avoient encore aucune connoissance de la politique, dont l'Art de la guerre est une partie. * Ils ne penserent donc qu'à se

* C'est un principe dont les impies ont voulu profiter, en soutenant que la societé des hommes n'avoit d'autre motif que leur conservation. Cela est trés-faux. Les hommes estoient unis long-temps avant qu'ils pensassent à bastir des villes. Dieu avoit mis dans leur cœur un germe d'amour & de charité les uns pour les autres, & ce germe estoit nourri & entretenu par la Religion; le motif de leur conservation ne fut qu'un motif plus éloigné qui suppose mesme necessairement une bienveillance precedente.

rassembler pour leur conservation, en bastissant des villes. Mais ils ne furent pas plutost ensemble, qu'ils se firent les uns aux autres plus de maux par leurs injustices, que les bestes ne leur en avoient fait par leur cruauté. Et ces injustices ne venoient que de ce qu'ils n'avoient encore aucune idée de la Politique. Ils furent donc bientost obligez de se separer ; & les voilà encore exposez à la fureur des bestes.

Jupiter touché de compassion, & craignant aussi que la race humaine ne fust bien-tost exterminée, * envoya Mercure avec ordre de mener aux hommes la Pudeur & la Justice, afin qu'elles ornassent leurs villes, & qu'elles serrassent les nœuds de leur amitié.

Mercure, ayant receu cet ordre, demanda à Jupiter comment il feroit pour donner aux hommes la Pudeur & la Justice, & s'il les distribuëroit comme Epimethée avoit distribué les Arts. Car, ajoûta-t-il, voicy comme les Arts ont esté distribuez. Par exemple, celuy à qui on a distribué l'Art

* Les anciens ont donc reconnu cette verité, que Dieu pouvoit se servir du ministere d'un Dieu ou d'un Ange, pour faire connoistre aux hommes ses volontez, pour guérir leur foiblesse, & pour leur communiquer les vertus.

de la Medecine, suffit seul pour plusieurs particuliers. Il en est de mesme de tous les autres Artisans. Suffira-t-il donc que je fasse de mesme, & que je distribuë la Pudeur & la Justice à un petit nombre de gens? ou les donneray-je à tous indifferemment? A tous, sans doute, repartit Jupiter, il faut que tous les ayent. Car si on n'en fait part qu'à un petit nombre, comme on a fait des autres Arts, il n'y aura jamais ni societez ni villes. De plus tu publieras de ma part cette Loy, que tout homme qui n'aura pas la Pudeur & la Justice, sera exterminé comme la peste des villes.

Voilà pourquoy, Socrate, lorsque les Athéniens & les autres peuples déliberent sur des affaires qui concernent les Arts, ils n'écoutent que les conseils du petit nombre, c'est-à-dire des Artisans. Et si d'autres, qui ne sont pas de la profession, se meslent de dire leur avis, ils ne le souffrent pas, comme vous l'avez fort bien dit, & comme cela est tres-raisonnable. Mais lorsqu'on traite des affaires qui regardent purement la politique, comme cette politique doit toûjours rouler sur la justice & sur la temperance, alors ils écoutent tout le monde, & avec raison, car tout le monde est obligé d'avoir ces

Ouy, il est o-

vertus, ou autrement il n'y a point de villes. C'est là l'unique raison de cette difference que vous avez fort bien relevée.

bligé de les avoir, mais aprés qu'il les a perdues, les hommes ne les redonnent point.

Et afin que vous ne pensiez pas que je vous trompe lorsque je vous dis que tous les hommes sont veritablement persuadez que chaque particulier a une connoissance suffisante de la justice & de toutes les autres vertus politiques, en voicy une preuve qui ne vous permettra pas d'en douter; c'est que dans tous les autres Arts, comme vous dites fort bien, si quelqu'un se vante d'y exceller, & qu'un homme par exemple, se donne* pour un excellent joüeur de flûte sans en sçavoir joüer, tout le monde le siffle ou s'emporte contre luy; & ses parens viennent & le font retirer comme un homme qui a perdu l'esprit. Au contraire quand on voit un homme, qui sur la Justice & sur les autres vertus politiques, dit devant tout le monde, & témoigne contre luy-mesme qu'il n'est ni juste, ni vertueux, quoyque dans toutes les autres occasions on ne trouve rien de plus loüable que de dire la verité, & que ce soit une marque de

Il l'a eu, mais il l'a perdu, & c'est ce que ce Sophiste ne connoissoit point.

* C'est un faux raisonnement du Sophiste. On voit clairement quand un homme ne sçait pas joüer de la flute : mais on ne voit pas de mesme s'il est juste, ou s'il le contrefait.

pudeur, on le prend pourtant là pour une marque de folie, & on dit pour raison, que tous les hommes sont obligez de dire qu'ils sont justes, quand mesme ils ne le seroient pas; & que celuy qui ne sçait pas au moins contrefaire le juste, est entierement fou, comme n'y ayant absolument personne qui ne soit obligé de participer à cette vertu, ou bien il faut qu'il cesse d'estre homme. Voilà pourquoy c'est avec beaucoup de raison qu'on écoute indifferemment tout le monde quand il s'agit de la politique, parce qu'on est persuadé qu'il n'y a personne qui n'en ait sa petite provision.

Or que tout le monde soit persuadé que ces vertus ne sont ni un present de la Nature ni un effet du hasard, mais le fruit des reflexions & des preceptes, c'est ce que je vais tascher presentement de vous démontrer.

utre faux * N'est-il pas vray que pour tous les def-

* Ce raisonnement est faux, quelque specieux qu'il paroisse. On ne change pas certains deffauts du corps, cela est impossible ; mais on change certains deffauts de l'Ame par le secours de la lumiere naturelle qui n'est pas entierement éteinte en nous. On ne change pas l'homme *radicalement*, s'il est permis de parler ainsi ; mais on le porte à obeïr à la raison jusqu'à certain point, ou à se contraindre en obeïssant à la loy, ce qui suffit pour la societé civile. Il y a bien loin de là à estre vertueux.

fauts & tous les vices que nous sommes persuadez qui nous sont naturels, ou qui nous viennent de la Fortune, personne ne se fasche contre nous, que personne ne nous avertit, que personne ne nous redresse; en un mot, qu'on ne nous chastie point pour nous rendre autres que nous ne sommes? au contraire on a pitié de nous. Car qui seroit assez insensé pour entreprendre de corriger un boiteux, un borgne, un laid, un nain, &c. Tout le monde n'est-il pas persuadé que les deffauts du corps, comme ses beautez, sont l'ouvrage de la Nature ou un effet de la Fortune qui change souvent ce que la Nature a fait? Il n'en est pas de mesme de toutes les autres choses qui passent certainement pour le fruit de l'application & de l'étude; quand il se trouve quelqu'un qui ne les a point, ou qui a les vices opposez à ces vertus qu'il devroit avoir, alors on se fasche tout de bon contre luy; on l'avertit; on le corrige; on le chastie. Du nombre de ces vices, sont l'injustice, l'impieté, en un mot, tout ce qui est opposé aux vertus politiques & civiles. Comme toutes ces vertus peuvent estre acquises par l'étude & par le travail, c'est ce qui fait que tout le monde s'éleve contre ceux qui ont négligé de les apprendre.

principe. la rem.

Si Dieu ne s'en mesle, & ne benit travail des hommes, el ne peuvent

tre acquises. Mais elles peuvent estre contrefaites.

Cela est si vray, Socrate, que si vous voulez prendre la peine d'examiner ce que c'est que ce seul mot, *punir les méchans*, quelle force il a, & quelle fin on se propose dans cette punition, il est seul capable de vous prouver que les hommes sont tous persuadez de cette verité que la vertu peut estre acquise. * Car personne ne punit un méchant seulement parce qu'il a esté méchant, à moins que ce ne soit quelque beste feroce qui chastie pour assouvir sa cruauté. Mais celuy qui chastie avec raison, il chastie, non pour les fautes passées, car il n'est pas possible d'empescher que ce qui a esté fait, n'ait esté fait; mais pour les fautes à venir, afin que le coupable n'y retombe pas luy-mesme,

Autre faux principe. V. la rem.

* Tout ce que Protagoras dit icy est faux. Il y a deux choses à considerer dans la punition des méchans; la peine du peché, qui est une satisfaction à la justice Divine, dont la justice des hommes n'est, si on l'ose dire, que l'Echo, & l'instruction publique. Les Juges comme dispensateurs de la puissance Divine, ostent la vie ou infligent d'autres peines aux méchans, afin que le peché soit puni. Et comme chefs de la police qui rapporte tout au bien de l'état, ils ordonnent que cette punition se fasse en public, afin que tout le monde profite de cet exemple, car le fou mesme devient le plus sage quand le méchant est puni : *Pestilente flagellato stultus sapientior erit.* Proverb. 19.25.

& que les autres profitent de sa punition. Et tout homme qui a ce but, il faut necessairement qu'il soit persuadé que la vertu peut estre enseignée. Car il ne chastie que pour l'avenir. Or il est constant que tous les hommes, qui font punir les méchants, soit en particulier, soit en public, ne les font punir que dans cette vûë; & vos Athéniens tout comme les autres. D'où il s'ensuit par une consequence trés-juste & trés-nécessaire, que vos Athéniens sont aussi persuadez que les autres peuples, que la vetu peut estre acquise & enseignée. Ainsi c'est avec beaucoup de raison que vos Athéniens écoutent dans leurs conseils un Masson, un Forgeron, un Cordonnier, & qu'ils sont persuadez qu'on peut enseigner la vertu : il me semble que cela est suffisamment prouvé.

Point il est si persua les bo peuve contrai & obi loy.

Le seul doute qui reste, c'est celuy que vous formez sur les grands hommes; car vous demandez d'où vient que ces grands personnages font bien apprendre à leurs enfans tout ce qui peut estre enseigné par des maistres, & les rendent tres-habiles dans tous ces Arts, & qu'ils negligent de leur apprendre leurs propres vertus qui sont pourtant toute leur grandeur & leur veritable caractere. Pour vous répondre à

cela, Socrate, je n'auray plus recours à la fable comme auparavant, mais je vous diray des raisons tres-simples : suivez-moy seulement.

Autre faux principe. V. la Rem-

Ne croyez-vous pas qu'il y a une chose sur tout, à laquelle tous les hommes sont également tenus, ou autrement il n'y a ni societé ni ville ? La solution de vostre difficulté dépend de ce seul point : car si cette chose unique existe, & que ce ne soit ni l'Art du Charpentier, ni celuy du Forgeron, ni celuy du Potier, mais la Justice, la Temperance, la Saincteté, en un mot tout ce qui est compris sous le nom de vertu, si cette chose-là existe &

* C'est encore un faux raisonnement de ce Sophiste. Il est certain que la vertu existe, que tous les hommes sont obligez d'y participer, & que Dieu leur a donné la vertu. Mais il est certain aussi, qu'ils l'ont perduë par le malheureux usage qu'ils ont fait de leur libre arbitre, & qu'ils ne peuvent la recouvrer que par le secours de Dieu. L'éducation, qui est un moyen pour aider la Nature, n'est d'aucune efficace, si Dieu ne la benit : elle peut bien retenir quelque temps les méchans en ralumant quelques étincelles [illegible] raison presque morte, & en les intimi[illegible], & c'est à quoy elle se termine [illegible] seule elle ne donnera jamais [illegible] plante, l'homme arrose, & [illegible] l'accroissement.

tous les hommes soient obligez d'y par-
per, de maniere que chaque particulier
voudra s'istruire, ou faire quelque autre
se, soit obligé de se conduire par ses re-
; ou de renoncer à tout ce qu'il vouloit,
tous ceux qui n'y participeront point,
nmes, femmes & enfans, soient redres-
repris & chastiez jusqu'à ce que les ins-
tions ou les punitions les corrigent;
que ceux qui ne s'amenderont point,
nt ou punis de mort ou chassez des vil-
si cela est ainsi, comme vous n'en sçau-
douter, & que malgré cela ces grands
nmes, dont vous parlez, fassent appren-
à leurs enfans toutes les autres choses,
u'ils negligent de leur apprendre cette
se unique, je veux dire la vertu, il faut
c que ce soit * par miracle que des en-
si negligez deviennent gens de bien &
s Citoyens. Je vous ay déja prouvé que
le monde est persuadé que la vertu peut
e enseignée en public & en particulier.
squ'elle peut estre enseignée, vous ima-

Oui sans doute, c'est un miracle; car nous
... sont si corrompus qu'il faut que
... redonner à l'Ame l'état
... chose

pudeur, on le prend pourtant là pour une marque de folie, & on dit pour raison, que tous les hommes sont obligez de dire qu'ils sont justes, quand mesme ils ne le seroient pas; & que celuy qui ne sçait pas au moins contrefaire le juste, est entierement fou, comme n'y ayant absolument personne qui ne soit obligé de participer à cette vertu, ou bien il faut qu'il cesse d'estre homme. Voilà pourquoy c'est avec beaucoup de raison qu'on écoute indifferemment tout le monde quand il s'agit de la politique, parce qu'on est persuadé qu'il n'y a personne qui n'en ait sa petite provision.

Or que tout le monde soit persuadé que ces vertus ne sont ni un present de la Nature ni un effet du hasard, mais le fruit des reflexions & des preceptes, c'est ce que je vais tascher presentement de vous démontrer.

Autre faux * N'est-il pas vray que pour tous les def-

* Ce raisonnement est faux, quelque specieux qu'il paroisse. On ne change pas certains deffauts du corps, cela est impossible; mais on change certains deffauts de l'Ame par le secours de la lumiere naturelle qui n'est pas entierement éteinte en nous. On ne change pas l'homme *radicalement*, s'il est permis de parler ainsi; mais on le porte à obeïr à la raison jusqu'à certain point, ou à se contraindre en obeïssant à la loy, ce qui suffit pour la societé civile. Il y a bien loin de là à estre vertueux.

action qu'ils font, ſur chaque parole qu'ils diſent, que telle choſe eſt juſte, que telle autre eſt injuſte; que cela eſt beau, que cela eſt honteux; que cecy eſt ſaint, que cela eſt impie ; qu'il faut faire cecy & éviter cela. Si les enfans obéïſſent volontairement à ces preceptes, on les recompenſe, on les louë ; & s'ils n'obéïſſent pas, on en vient aux menaces & aux chaſtimens ; on les eſtaye, on les redreſſe comme des arbres qui ſe courbent & qui deviennent tortus.

Quand on les envoye à l'école on recommande tres-fort aux Maiſtres de n'avoir pas tant d'application à leur apprendre à bien lire & à bien joüer des inſtrumens, qu'à leur enſeigner l'honneſteté & la modeſtie. Ces Maiſtres en ont donc fort grand ſoin. Quand ils ſçavent lire & qu'ils peuvent entendre ce qu'ils liſent, au lieu des preceptes de vive voix, on leur fait lire ſur les bancs les meilleurs Poëtes, & on les oblige à les apprendre par cœur. Là ils trouvent des preceptes excellens pour la vertu, & des recits qui contiennent les éloges des plus grands Hommes de l'Antiquité, afin que ces enfans enflammez d'une noble émulation, les imitent & taſchent de leur reſſembler.

Les Maiſtres de Muſique & ceux qui

Autre 'aux ... V. ... ceux.

... Car ...
punit un méchant seulemen
a esté méchant, à moins qu
quelque beste feroce qui cha
souvir sa cruauté. Mais celu
avec raison, il chastie, non p
tes passées, car il n'est pas po
pescher que ce qui a esté fa
fait; mais pour les fautes à ve
le coupable n'y retombe pas

* Tout ce que Protagoras dit icy
deux choses à considerer dans la pu
chans; la peine du peché, qui est un
la justice Divine, dont la justice des
si on l'ose dire, que l'Echo, & l'i
blique. Les Juges comme dispensat
sance Divine, ostent la vie ou inf
peines aux méchans, afin que le p
Et comme chefs de la police qui
bien de l'estat, ils ordonnent que

envoyent le plus leurs enfans chez les Maistres ce sont ceux qui en ont mieux le moyen, c'est-à-dire les plus riches, de sorte que ce sont les enfans des plus riches qui commencent de meilleure heure leurs exercices & qui les continuënt le plus long-temps, car ils y vont dés leur plus tendre jeunesse, & ils ne cessent d'y aller qu'aprés qu'ils sont hommes faits.

Par cette raison les enfans des plus riches devroient estre les plus vertueux.

Ils ne sont pas plutost sortis des mains de ces Maistres, que leur Patrie les oblige à apprendre les Loix, & à vivre selon les regles qu'elles prescrivent, afin qu'ils fassent tout par raison, & rien par caprice & par fantaisie. Et comme les Maistres à écrire donnent à leurs écoliers, qui n'ont pas encore la main faite, une regle sous leur papier, afin qu'en copiant leurs exemples, ils suivent toûjours les lignes tracées; de mesme la Patrie donne aux hommes les Loix qui ont esté inventées & établies par les anciens Legislateurs. Elle les force à gouverner & à se laisser gouverner selon leurs regles; & si quelqu'un s'en écarte, elle le punit, & cette punition s'appelle chez vous, comme en plusieurs autres endroits, d'un mot qui signifie proprement *redresser*, comme la Justice redressant ceux qui s'éloi-

Mais les Loix ne changent ni l'esprit ni les mœurs.

enſeignent à joüer des inſtrumens on
meſme ſoin, ils forment ces jeunes g
à la modeſtie, & prennent bien ga
qu'ils ne faſſent rien de honteux.

Quand ils ſçavent bien la Muſiqu
bien joüer des inſtrumens, on leur
entre les mains les Poëſies des Poëtes
riques qu'on leur fait chanter & joüer
la lyre, afin que ces nombres & cette h
monie s'inſinuënt dans leur Ame enc
tendre, & qu'eſtant rendus par là p
doux, plus traitables, plus polis, plus
licats, & pour ainſi dire plus harmoni
& mieux d'accord, ils ſoient plus en e
de bien dire & de bien faire : car tout
vie de l'homme a beſoin de * nombre
d'harmonie.

Non content de ces moyens, on les
voye encore chez les Maiſtres d'exerc
afin qu'ayant le corps ſain & robuſte,
puiſſent mieux executer les ordres d
eſprit maſle & ſain, & que la foibleſſe
leur temperament ne les force pas à
fuſer de ſervir leur Patrie ſoit à la gue
ſoit dans les autres fonctions ; & ceux

* Ouy, mais c'eſt d'un nombre & d'une har
nie que les hommes n'enſeignent point : l'har
nie qu'ils enſeignent, ne fait ſouvent que re
plus malpropre à l'autre.

envoyent le plus leurs enfans chez les Maistres ce sont ceux qui en ont mieux le moyen, c'est-à-dire les plus riches, de sorte que ce sont les enfans des plus riches qui commencent de meilleure heure leurs exercices & qui les continuënt le plus long-temps, car ils y vont dés leur plus tendre jeunesse, & ils ne cessent d'y aller qu'aprés qu'ils sont hommes faits.

Par cette raison les enfans des plus riches devroient estre les plus vertueux.

Ils ne sont pas plutost sortis des mains de ces Maistres, que leur Patrie les oblige à apprendre les Loix, & à vivre selon les regles qu'elles prescrivent, afin qu'ils fassent tout par raison, & rien par caprice & par fantaisie. Et comme les Maistres à écrire donnent à leurs écoliers, qui n'ont pas encore la main faite, une regle sous leur papier, afin qu'en copiant leurs exemples, ils suivent toûjours les lignes tracées; de mesme la Patrie donne aux hommes les Loix qui ont esté inventées & établies par les anciens Legislateurs. Elle les force à gouverner & à se laisser gouverner selon leurs regles; & si quelqu'un s'en écarte, elle le punit, & cette punition s'appelle chez vous, comme en plusieurs autres endroits, d'un mot qui signifie proprement *redresser*, comme la Justice redressant ceux qui s'éloi-

Mais les Loix ne changent ni l'esprit ni les mœurs.

rions, pensez-vous, Socrate, que l
fans des plus excellens joüeurs d
te deviendroient toûjours plus exc
dans cet Art, que les enfans des plu
habiles? Je suis persuadé que vous
croyez rien.* Les enfans qui se tr
veroient le plus heureusement nez
cet Art, seroient ceux qui y feroie
plus grands progrez & qui s'y rendr
les plus illustres, & les autres s'y fa
roient inutilement & ni acquerroie
mais aucun nom, comme nous v
tous les jours le fils d'un excellent j

* Protagoras se contredit par ce raisonne
car s'il n'y a que ceux qui sont heureusem
qui acquierent la perfection des Arts, &
hommes ne puissent changer une naissan
heureuse, il s'ensuit de ce principe, que le
mes ne peuvent pas mesme donner la perf
des Arts; & c'est une vérité constante. Co
donneroient-ils donc la vertu? car il faut est
heureusement né pour la vertu. Qu'est-ce do
estre heureusement né? c'est avoir sa raison
alterée & moins corrompuë: en cét estat l'
tion cultive les semences naturelles que
semées dans nostre ame, & Dieu par sa bene
les fait croistre & les mene à leur parfaite m
té. Ce n'est donc ni la nature seule qui do
vertu, ni le travail seul, ni les deux ensembl
Dieu seul; car c'est luy qui corrige nostre
dépravée, & qui benit nostre travail.

de flûte n'estre qu'un mediocre écolier, & au contraire, le fils d'un ignorant, devenir un fort habile homme ; mais en gros, ils sont tous assez bons,[a] si vous les comparez avec les ignorans & avec ceux qui n'ont jamais manié une flûte. Tenez pour certain qu'il en est de mesme dans le cas present; tel qui vous paroistra aujourd'huy le plus injuste de tous ceux qui sont nourris dans la connoissance des Loix & dans la societé civile, seroit un homme juste, & un homme mesme capable d'enseigner la Justice, si vous le compariez avec des gens qui n'ont ni éducation, ni Loix, ni Tribunaux, ni Juges; qui ne seroient forcez par aucune necessité à s'attacher à la vertu ; & qui, en un mot, ressembleroient [b] à ces sauvages que Pherecratés fit joüer l'année pas-

[a] On peut estre habile dans les Arts par comparaison; mais on n'est pas vertueux de mesme. Nous pouvons estre moins méchans que d'autres ; mais cela ne fait pas que nous soyons vertueux.

[b] Le Poëte Pherecrates avoit fait joüer une piece qui avoit pour titre *ἄγριοι*, *les sauvages.* & il y a de l'apparence qu'il y representoit la vie malheureuse que menoient les premiers hommes avant qu'ils fussent unis par la societé, & son but estoit de faire voir aux Grecs qu'il n'y avoit de bonheur pour eux, que d'estre bien unis, & d'executer de bonne foy le traité de paix qui venoit de terminer une longue & funeste guerre.

sée aux Festes [a] champestres de Bacchus. Croyez-moy, si vous vous trouviez avec des hommes qui fussent comme ces Misanthropes que ce Poëte introduit dans sa piece, vous vous trouveriez tres-heureux de tomber entre les mains d'un [b] Eurybatés & d'un Phrynondas, & vous soupireriez bien aprés la méchanceté de nos gens, contre laquelle vous déclamez tant aujourd'huy. Mais vostre mal ne vient que de trop aise: parce que tout le monde enseigne la vertu comme il peut, il vous plaist de crier & de dire qu'il n'ya pas un seul maistre qui l'enseigne. C'est comme si vous cherchiez en Grece un maistre qui enseignast la langue Greque, vous n'en trouveriez point; pourquoy? parce que tout le monde l'enseigne. Veritablement si vous

[a] *Aux festes champestres de Bacchus.* Il marque les festes champestres, parce qu'il y avoit d'autres festes de Bacchus qu'on celebroit dans la ville au commencement du printemps, & les champestres se celebroient aux champs à la fin de l'automne.

[b] Eurybatés & Phrinondas estoient deux scelerats insignes, qui avoient donné lieu aux proverbes, *action d'Eurybatés, faire des actions d'Euribatés, & c'est un autre Phry[illegible].* Le Sophiste se met [illegible] raison. Il est [illegible] que les hom[illegible] donner [illegible] la vertu qu'[illegible] [illegible]-là.

cherchiez quelqu'un qui pust enseigner aux fils des Artisans le métier de leurs peres avec la mesme capacité & avec la mesme suffisance que leurs peres mesmes, ou les Maistres jurez pourroient faire, j'avouë, Socrate, que ce maistre ne seroit pas aisé à trouver; mais d'en trouver qui puissent enseigner les ignorants, il n'y a rien de plus facile. Il en est de mesme de la vertu & de toutes les autres choses. Et quelque petit avantage qu'un autre homme ait sur nous pour nous pousser & nous avancer dans le chemin de la vertu, c'est toûjours une chose tres-considerable, & dont nous devons nous estimer tres-heureux. Or je suis certainement du nombre de ceux qui ont toutes les qualitez necessaires pour cela, car je sçay mieux que qui que ce soit au monde, tout ce qu'il faut faire pour devenir parfaitement honneste homme : & je puis dire, que je ne vole pas l'argent que je prends; j'en merite encore davantage, de l'aveu mesme de mes écoliers. C'est pourquoy voicy le marché que je fais d'ordinaire : Quand quelqu'un a appris de moy, s'il veut, il me paye ce qu'on a coûtume de me donner; sinon, il peut aller dans un [illegible]emple, & [illegible] avoir juré que ce que [illegible] y en[illegible] tant, déposer la

Mais la vertu n'est pas le fait des ignorans.

Voilà l'orgueil du Sophiste.

somme qu'il m'a destinée. Voilà, So
quelle est la fable, & quelles sont les r
simples, dont j'ay voulu me servir
vous prouver que la vertu peut estre
gnée, & que les Athéniens en sont to
suadez, & pour vous faire voir qu'il
pas s'estonner si les enfans des plus
hommes sont le plus souvent fort
chose, & si ceux des ignorants & d
petits réüssissent mieux, puisque
nous voyons que les fils de Polycl
sont de mesme âge que Xantippus
Paralus ne sont rien si on les compar
leur pere, & ainsi de plusieurs autres
de nos plus grands maistres. Mais
ceux que je viens de nommer, il n'
temps de les juger, il y a encore espe
& leur jeunesse est une ressource pou

Ce long & beau discours prono
vec beaucoup d'ostentation & de
Protagoras s'est teu, & moy aprés
esté long-temps interdit en homme
mé & ravi, je me suis mis à le rega
comme s'il eust deu parler encore
dire des choses que j'attendois avec
coup d'impatience: mais voyant qu'il
fini effectivement, & ayant enfin
mes esprits avec beaucoup de peine,
suis tourné du costé d'Hippocrate. E

rité, Hippocrate, luy ay-je dit, je ne ſçaurois vous exprimer toute l'obligation que je vous ay de m'avoir obligé à venir icy ; car pour rien du monde je ne voudrois n'avoir pas entendu Protagoras : juſqu'icy j'avois toûjours crû que ce n'eſtoit nullement par le ſecours & par les ſoins des hommes que nous devenions gens de bien : mais preſentement je ſuis perſuadé que c'eſt une choſe purement humaine. Il n'y a qu'une petite difficulté qui me reſte, & que Protagoras reſoudra facilement, luy qui vient de nous démontrer de ſi belles choſes. Si nous conſultions ſur ces matieres quelqu'un de nos grands Orateurs, peut-eſtre nous tiendroient-ils des diſcours tout ſemblables* & que nous croirions entendre un Periclés ou quelqu'un de ceux qui ont eſté les plus éloquens ; & aprés cela, ſi nous leur faiſions quelque objection, ils ne ſçauroient que dire ni que répondre, & ſeroient muets comme un livre. Mais pour peu qu'on les interrogeaſt ſur ce qu'ils auroient déja dit,

Il reproche à tous ces grands Orateurs, qu'ils eſtoient un peu gaſtez par le commerce qu'ils avoient avec les Sophiſtes.

* Ce paſſage eſt gliſſant quand on n'a pas les temps devant les yeux, c'eſt-à-dire, quand on ne fait point d'attention à la date de ce Dialogue. C'eſt ce qui a trompé Henri Eſtienne qui l'a traduit comme ſi Periclés eſtoit encore en vie, au lieu qu'il eſtoit mort depuis huit ou neuf ans.

ils ne finiroient point, & feroient comme les vases d'airain qui estant une fois frappez, conservent long-temps leur son si on n'y met la main & qu'on ne les arreste, car voilà justement ce que font nos Orateurs, dés qu'on les touche ils résonnent à l'infini. Il n'en est pas de mesme de Protagoras, car il est tres-capable non seulement de tenir de longs & beaux discours, comme il vient de le faire voir, mais aussi de répondre précisément & en peu de mots aux questions qu'on luy fait, & d'en faire luy-mesme dont il sçait attendre & recevoir comme il faut les réponses, ce que peu de gens sont en estat de faire. Presentement donc, Protagoras, luy ay-je dit, il ne s'en faut qu'une petite chose que je ne sois content sur tout, & je seray pleinement satisfait, quand vous aurez eu la bonté d'y répondre. Vous dites que la vertu peut estre enseignée, & s'il y a quelque homme au monde que je puisse croire sur cela, c'est vous. * Mais je vous prie de me lever le

* Socrate ne s'amuse point à répondre à tous les sophismes de Protagoras qui sont trop sensibles. Il va tout d'un coup au nœud de la question, qui consiste à connoistre la nature de la vertu, car la vertu estant bien connuë, on verra clairement qu'il n'est pas possible aux hommes de l'enseigner.

ſcrupule que vous m'avez laiſſé dans l'eſprit. Vous avez dit que Jupiter avoit envoyé aux hommes la Pudeur & la Juſtice: & dans tout voſtre diſcours vous avez parlé de la Juſtice, de la Temperance & de la Sainteté, comme ſi la vertu eſtoit une ſeule choſe qui embraſſaſt toutes ces qualitez. Expliquez-moy donc tres-exactement ſi la vertu eſt une, & ſi la Juſtice, la Temperance, la Sainteté ne ſont que ſes parties, ou ſi toutes les qualitez, que je viens de nommer, ne ſont que differents noms d'une ſeule & meſme choſe. Voilà ce que je deſire encore de vous.

Il n'eſt rien de plus aiſé, Socrate, que de vous ſatisfaire en ce point. Car la vertu eſt une, & ce ſont là ſes parties.

Le Sophiſte reconnoiſt que la vertu eſt une, mais qu'elle eſt compoſée de parties diſſemblables.

Mais, luy ay-je dit, ſont-ce là ſes parties, comme la bouche, le nez, les oreilles & les yeux ſont les parties du viſage? ou bien ſont-ce des parties, comme les parties de l'or, qui ſont toutes de meſme nature que la maſſe, & qui ne different entre elles que par la quantité?

Elles en ſont parties, ſans doute, comme la bouche & le nez ſont parties du viſage.

Mais, luy ay-je dit, les hommes acquierent-ils, les uns une partie de cette

contre laquelle vous déclam
jourd'huy. Mais voſtre mal
de trop aiſe: parce que tout le
gne la vertu comme il peut, il
crier & de dire qu'il n'ya pas
ſtre qui l'enſeigne. C'eſt com
cherchiez en Grece un maiſt
gnaſt la langue Greque, vous
riez point ; pourquoy ? parce
monde l'enſeigne. Veritabler

[a] *Aux feſtes champeſtres de Ba*
que les feſtes champeſtres, parce qu'
tres feſtes de Bacchus qu'on celebro
au commencement du printemps
peſtres ſe celebroient aux champs à
tomne.

[b] Eurybatés & Phrinondas eſtoie
rats inſignes, qui avoient donné lieu
action d'Eurybatés, faire des actions
& c'eſt un autre Phrynondas. Le S

dans les parties du visage les yeux ne sont pas comme les oreilles & ont des proprietez, des facultez differentes, & ainsi de toutes ses autres parties, elles sont toutes differentes & ne se ressemblent ni par leur forme, ni par leurs qualitez. En est-il de mesme des parties de la vertu, l'une ne ressemble-t-elle nullement à l'autre? & different-elles absolument, par elles-mesmes & par leurs facultez? Il est évident qu'elles ne se ressemblent point du tout, s'il en est d'elles comme de l'exemple dont nous nous sommes servis.

Socrate, cela est tres-certain, & l'exemple est juste.

La vertu, luy ay-je dit, n'a donc aucune autre de ses parties qui ressemble à la Science, ni à la Justice, ni à la Valeur, ni à la Temperance, ni à la Sainteté.

Non sans doute.

Venez-donc, voyons vous & moy, & examinons à fond la nature de chacune de ses parties. Commençons par la Justice: Est-ce quelque chose, ou n'est-ce rien? pour moy je trouve que c'est quelque chose, & vous?

Et moy aussi.

Si quelqu'un s'adressoit donc à vous & Socrate va

prouver que la Justice & la Sainteté ne sont qu'une mesme chose.

à moy, & qu'il nous dist, Protagoras, & Socrate, expliquez-moy, je vous prie, ce que c'est que vous venez de nommer, *La Justice*, est-ce quelque chose de juste ou d'injuste?

Je luy répondrois sans balancer, que c'est quelque chose de juste : ne répondriez-vous pas comme moy?

Asseurément.

La Justice consiste donc selon vous, nous diroit-il, à estre juste?

Nous dirions qu'oüy, n'est-ce pas?

Sans doute, Socrate.

Et s'il nous demandoit aprés cela. Ne dites-vous pas aussi qu'il y a une Sainteté? Nous luy dirions tout de mesme qu'oüy?

Asseurément.

Vous soûtenez que c'est quelque chose, continuëroit-il, Qu'est-ce donc? Est-ce d'estre saint ou d'estre prophane? Pour moy je vous avouë, Protagoras, qu'à cette question je me mettrois tout de bon en colere, & que je dirois à cet homme, parlez mieux, je vous prie, Qu'est-ce qu'il y auroit de saint si la Sainteté mesme n'estoit pas sainte? ne répondriez-vous pas comme moy?

Je vous en assure, Socrate.

Si aprés cela, continuant de nous quef-

tionner, il nous diſoit, mais qu'avez-vous dit, Il n'y a qu'un moment ? ay-je mal entendu ? il me ſemble que vous avez dit que les parties de la vertu eſtoient toutes differentes, & que l'une n'eſtoit jamais comme l'autre. Pour moy je luy répondrois, vous avez raiſon de ſoûtenir que cela a eſté dit, mais ſi vous penſez que c'eſt moy qui l'ay dit, vous avez mal entendu, car c'eſt Protagoras qui l'a avancé, je n'ay fait que l'interroger : il ne manqueroit pas ſans doute de s'adreſſer à vous. Protagoras, vous diroit-il, convenez-vous de ce que Socrate me dit ? eſt-ce vous ſeul qui aſſeurez qu'aucune des parties de la vertu n'eſt l'une comme l'autre ? eſt-ce là voſtre principe ? Que luy répondriez-vous, Protagoras ?

Force me ſeroit de l'avoüer, Socrate.

Et aprés cet aveu, que pourrions-nous luy répondre, s'il continuoit ſes queſtions, & qu'il nous diſt, ſelon vous donc, ni la Sainteté n'eſt une choſe juſte, ni la Juſtice une choſe ſainte, mais la Juſtice eſt prophane, & la Sainteté eſt injuſte. Le juſte eſt donc prophane & impie ? Que luy répondrions-nous, Protagoras ? je vous avouë que pour ma part je

Car cela devroit eſtre neceſſairement, ſi les parties de la vertu eſtoient diſſemblables.

luy répondrois que je tiens la Justice sainte, & la Sainteté juste, & si vous ne m'en empeschiez mesme, j'asseurerois pour vous que vous estes persuadé que la Justice est la mesme chose que la Sainteté, ou du moins une chose tres-semblable, & que la Sainteté est la mesme chose que la Justice, ou comme la Justice. Voyez donc si vous m'empescheriez de répondre cela pour vous, ou si vous m'en avoüeriez.

Je ne vous en avouërois point, Socrate, car cela ne me paroist pas vray au fond, & nous ne devons pas accorder si legerement que la Justice soit sainte, & que la Sainteté soit juste. Il y a quelque difference entre elles; mais qu'est-ce que cela fait? si vous voulez je consens que la Justice soit sainte & que la Sainteté soit juste.

Comment *si je veux*, luy ay-je dit, je n'ay que faire de cela, ce n'est point un *si je veux* qu'il est question de refuter icy, c'est vous ou moy, c'est nostre persuasion & nostre pincipe, & pour nous refuter il faut oster ce *si*, qui ne fait qu'obscurcir la verité & rendre inutiles les preuves.

Car c'est combatre une chimere que de combatre des suppositions.

On peut dire pourtant, a-t-il répon-

du, que la Justice ressemble en quelque chose à la la Saincteté ; car une chose ressemble toûjours à une autre en quelque façon. Le blanc mesme ressemble en quelque sorte au noir, le dur au mou, & ainsi de toutes les autres choses qui paroissent les plus contraires entre elles. Ces parties mesme, dont nous sommes convenus qu'elles ont chacune des proprietez, des facultez differentes, & que l'une n'est pas comme l'autre, je veux dire les parties du visage, si vous y prenez bien garde, vous trouverez qu'elles se ressemblent un tant soit peu, & qu'elles sont en quelque façon l'une comme l'autre: & de cette maniere vous pourrez fort bien prouver, si vous voulez, que toutes choses sont semblables entre elles, mais il n'est pourtant pas juste d'appeller semblables des choses qui n'ont entr elles qu'une petite ressemblance, comme il n'est pas juste non plus d'appeller dissemblables celles qui ne different que fort peu. Comme une legere ressemblance ne rend pas les choses semblables, à proprement parler, une petite difference ne les rend pas non plus dissemblables.

Méchante faite du So phiste qui v establir en les parties la vertu, ressemblan éloignée e presque in sible pour s'empesche reconnoist celle qui e trés-proch ne, trés-na relle & tr sensible.

Estonné du discours de ce Sophiste, je luy demande, le Juste & le Saint vous paroissent-ils donc n'avoir entre eux qu'une

legere ressemblance ?

Cette ressemblance, Socrate, n'est pas si legere que je l'ay dit, mais aussi n'est-elle pas si grande que vous le dites.

Eh bien, luy ay-je dit, puisque vous me paroissez de si mauvaise humeur contre cette Sainteté & contre cette Justice, laissons les là & prenons-en d'autres.*Que pensez-vous de la folie, n'est-ce pas une chose entierement contraire à la sagesse ?

Il me le semble.

Quand les hommes se conduisent bien & utilement, ne vous paroissent-ils pas plus temperants & plus moderez que quand ils font tout le contraire ?

Sans contredit.

Il sont donc moderez par la moderation ?

Cela ne se peut autrement.

Et ceux qui ne se conduisent pas bien, agissent follement & ne sont nullement moderez dans leur conduite ?

J'en tombe d'accord.

* Socrate va prouver que la temperance & la moderation sont la mesme chose que la sagesse, puisqu'elles sont contraires à la folie ; car un contraire ne peut avoir qu'un contraire. Et ainsi la temperance, la moderation & la sagesse sont des parties similaires de la vertu. Et par consequent, &c.

Agir follement est donc opposé à agir moderément ?

Il en est convenu.

Ce qui est fait follement vient de la folie, & ce qui est fait moderément vient de la moderation ?

Cela est vray.

Ce qui part de la force est fort, & ce qui part de la foiblesse est foible.

Asseurément.

C'est par la vîtesse qu'une chose est vîte, & elle est lente par la lenteur ?

Sans doute.

Et tout ce qui se fait de mesme, se fait par le mesme, comme le contraire se fait par le contraire ?

Sans difficulté.

Oh ! voyons-donc, ay-je dit, n'y a-t-il pas quelque chose qu'on appelle beau ?

Oüy.

Ce beau a-t-il un autre contraire que le laid ?

Non.

N'y a-t-il pas quelque chose qu'on appelle bon ?

Oüy.

Ce bon a-t-il un autre contraire que le mauvais ?

Non il n'en a point d'autre.

Dans la voix n'y a-t-il pas un to
qu'on appelle aigu ?

Oüy.

Et cet aigu a-t-il d'autre contraire qu
le grave ?

Non.

Chaque contraire n'a donc qu'un se
contraire, & il n'en a pas plusieurs ?
Je l'avouë.

Voyons donc, faisons une recapitul
tion des choses dont nous sommes conv
nus. Nous sommes convenus,

1. Que chaque contraire n'a qu'un se
contraire.

2. Que les contraires se font par l
contraires.

3. Que ce qui est fait follement se fa
d'une maniere toute contraire à ce qui e
fait moderément.

4. Que ce qui est fait moderéme
vient de la moderation, & ce qui est fa
follement vient de la folie.

Il en est tombé d'accord.

Car les contraires produisent toujours les contraires, comme les mesmes produisent les mesmes.

Ce q[illegible] donc d'u[illegible] maniere co
traire [illegible] fait p[illegible] C
qui se [illegible] me[illegible] mo
deratio[illegible]
par la f[illegible]
toûjour[illegible]

Aſſeurément.

La moderation eſt donc contraire à la folie ?

Il me le ſemble.

Vous vous ſouvenez pourtant que vous eſtes convenu tantoſt que la ſageſſe eſtoit contraire à la folie.

Je l'avouë.

Et qu'un contraire n'avoit qu'un contraire.

Cela eſt vray.

Duquel donc de ces deux principes nous départirons-nous, mon cher Protagoras ? ſera-ce de celuy-cy, qu'un contraire n'a qu'un contraire ? ou de celuy que nous aſſeurions tantoſt que la ſageſſe eſt autre choſe que la temperance ou la modeſtie, qu'elles ſont chacune des parties de la vertu, & qu'avec ce qu'elles ſont differentes, elles ſont auſſi diſſemblables, & par leur nature & par leurs effets, comme les parties du viſage ? A quel de ces deux principes renoncerons-nous ? car ils ne ſont pas bien d'accord & ils font [illegible] horrible diſſonance. Eh comment [illegible]roient-ils s'ac[illegible]der, s'il faut ne[illegible] [illegible] qu'u[illegible] [illegible]re n'ait qu'un [illegible] [illegible]voir plu[illegible] [illegible] que la

Dans la voix n'y a-t-il pas un ton qu'on appelle aigu ?

Oüy.

Et cet aigu a-t-il d'autre contraire que le grave ?

Non.

Chaque contraire n'a donc qu'un seul contraire, & il n'en a pas plusieurs ?

Je l'avouë.

Voyons donc, faisons une recapitulation des choses dont nous sommes convenus. Nous sommes convenus,

1. Que chaque contraire n'a qu'un seul contraire.

2. Que les contraires se font par les contraires.

3. Que ce qui est fait follement se fait d'une maniere toute contraire à ce qui est fait moderément.

Asseurément.

La moderation est donc contraire à la folie ?

Il me le semble.

Vous vous souvenez pourtant que vous estes convenu tantost que la sagesse estoit contraire à la folie.

Je l'avouë.

Et qu'un contraire n'avoit qu'un contraire.

Cela est vray.

Duquel donc de ces deux principes nous départirons-nous, mon cher Protagoras ? sera-ce de celuy-cy, qu'un contraire n'a qu'un contraire ? ou de celuy que nous asseurions tantost que la sagesse est autre chose que la temperance ou la modestie, qu'elles sont chacune des parties de la vertu, & qu'avec ce qu'elles sont differentes, elles sont aussi dissemblables, & par leur nature & par leurs effets, comme les parties du visage ? A quel de ces deux principes renoncerons-nous ? car ils ne sont pas bien d'accord & ils font une horrible dissonance. Eh comment pourroient-ils s'accorder, s'il faut necessairement qu'un contraire n'ait qu'un seul contraire, & n'en puisse avoir plusieurs, & qu'il se trouve cependant que la

[illegible] mauvaise
[illegible] & contr[illegible]
[illegible] & prenons-[illegible]
[illegible] la toile, [illegible]
[illegible] contrai[illegible]
[illegible] tomber.

Quand les hommes [illegible]
& [illegible], ne vous par[illegible]
[illegible] & plus
[illegible] le contr[illegible]
[illegible]

[illegible] moderez pa[illegible]
[illegible]

[illegible] autrement
[illegible] conduit[illegible]
[illegible] & ne [illegible]
[illegible] conduite [illegible]
[illegible] accord.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

Agir follement est donc opposé à agir moderément ?

Il en est convenu.

Ce qui est fait follement vient de la folie, & ce qui est fait moderément vient de la moderation ?

Cela est vray.

Ce qui part de la force est fort, & ce qui part de la foiblesse est foible.

Asseurément.

C'est par la vîtesse qu'une chose est vîte, & elle est lente par la lenteur ?

Sans doute.

Et tout ce qui se fait de mesme, se fait par le mesme, comme le contraire se fait par le contraire ?

Sans difficulté.

Oh ! voyons-donc, ay-je dit, n'y a-t-il pas quelque chose qu'on appelle beau ?

Oüy.

Ce beau a-t-il un autre contraire que le laid ?

Non.

N'y a-t-il pas quelque chose qu'on appelle bon ?

Oüy.

Ce bon a-t-il un au[illegible] mauvais ?

Non il n'en a poi[illegible]

Dans la voix n'y a-t-il pas un ton qu'on appelle aigu ?

Oüy.

Et cet aigu a-t-il d'autre contraire que le grave ?

Non.

Chaque contraire n'a donc qu'un seul contraire, & il n'en a pas plusieurs?

Je l'avouë.

Voyons donc, faisons une recapitulation des choses dont nous sommes convenus. Nous sommes convenus,

1. Que chaque contraire n'a qu'un seul contraire.

2. Que les contraires se font par les contraires.

3. Que ce qui est fait follement se fait d'une maniere toute contraire à ce qui est fait moderément.

4. Que ce qui est fait moderément vient de la moderation, & ce qui est fait follement vient de la folie.

Il en est tombé d'accord.

Car les contraires produisent toujours les contraires, comme les mesmes produisent les mesmes.

Ce qui se fait donc d'une maniere contraire, doit estre fait par le contraire. Ce qui se fait moderément se fait par la moderation, & ce qui se fait follement se fait par la folie, d'une maniere contraire & toûjours par les contraires.

quoy les Medecins deffendent absolument aux malades d'en manger ; ou ne leur en donnent que tres-peu, & seulement pour corriger la mauvaise odeur de certaines choses qu'ils leur font prendre ?

Protagoras ayant ainsi parlé, tous les assistans ont battu des mains, comme s'il avoit dit des merveilles. Et moy, prenant la parole, Protagoras, luy ay-je dit, je suis un homme fort oublieux de mon naturel, & lorsque quelqu'un me fait de longs discours, tout aussi-tost je ne me souviens plus du sujet de la dispute. Comme donc si j'avois l'oreille un peu dure, & que vous voulussiez vous entretenir avec moy, vous vous resoudriez à me parler un peu plus haut que vous ne parlez aux autres, accommodez-vous de mesme au deffaut que j'ay. Et puisque vous avez affaire à un homme qui a la memoire fort courte, abregez vos réponses si vous voulez que je vous suive.

Comment voulez-vous que j'abrege mes réponses ? voulez-vous que je les fasse plus courtes qu'il ne faut ?

Non, luy ay-je dit.

C'est donc aussi courtes qu'il faut ?

C'est cela mesme.

Mais qui en sera le juge, & à quelle

folie ait deux contraires, qui sont la sa-
gesse & la temperance. Cela ne vous pa-
roist-il pas ainsi, Protagoras ? Il en est
tombé d'accord malgré luy.

Il faut donc de toute necessité que la
sagesse & la temperance ne soient qu'une
seule & mesme chose ; comme nous avons
trouvé tantost que la Justice & la Sainteté
l'estoient à peu prés. Mais ne nous lassons
point mon cher Protagoras, & exami-
nons le reste. Je vous demande, un hom-
me qui fait une injustice, est-il prudent
en ce qu'il est injuste ?

Pour moy, Socrate, m'a-t-il dit, j'au-
rois honte de l'avoüer. Cependant c'est
l'opinion du peuple.

Car le peuple croit qu'il y a bien des injustices prudentes, lorsqu'elles sont utiles.

Eh bien, voulez-vous que je m'adresse
au peuple, ou que je parle à vous ?

Je vous en prie, m'a-t-il dit, ne vous
adressez qu'au peuple.

Cela m'est égal, ay-je dit, pourveu
que ce soit vous qui répondiez. Car il ne
m'importe que vous pensiez cela ou celà,
je n'examine que l'opinion : mais il peut
bien se faire qu'en examinant l'opinion
c'est moy-mesme que j'examine, & quel-
quefois aussi celuy qui me répond.

Sur cela Protagoras a fait un peu le dif-
ficile, dédaignant d'estre ainsi question-

ire. Voyant donc que je ne pouvois plus
tre de cette conversation, Protagoras,
y ay-je dit, je ne vous presse point de
ous entretenir avec moy malgré vous,
de prendre une methode qui vous est
sagreable; mais si vous voulez me par-
r, c'est à vous de vous proportionner à
oy, & de parler de maniere que je puisse
ous suivre; car, à ce que tout le monde
t, & comme vous le dites vous mesme,
vous est tout égal de faire des discours
ngs ou courts; vous estes tres-habile, il
y a rien à dire. Pour moy il m'est im-
ossible de suivre ces discours si diffus. Je
udrois bien en estre capable, mais on
se fait pas soy-mesme. Et puisque cela
ous est indifferent, c'estoit à vous d'avoir
ur moy cette complaisance afin que nos-
e conversation pust continuer. Presen-
ment, puisque vous ne voulez pas l'a-
ir, & que je n'ay pas le temps de vous
tendre si longuement, car il faut que je
en aille, adieu, je m'en vais, quelque
aisir que m'eussent fait sans doute vos
ssertations curieuses. En mesme temps
me suis levé comme pour me retirer;
ais Callias me prenant d'une main par
bras, & de l'autre me retenant par le
anteau, nous ne vous laisserons point

aller, Socrate, m'a-t-il dit. Car f
sortez voilà qui est fini, il n'y a p
conversation. Je vous conjure do
nom de Dieu de demeurer, car
a rien que je sois si aise d'entendr
vostre dispute : je vous le dem
faites-nous ce plaisir.

Je luy ay répondu tout levé c
j'estois pour sortir, Fils d'Hippo
j'ay toûjours admiré l'amour que
avez pour les sciences, je l'admire
aujourd'huy, & je vous en louë.
rément je vous ferois de tout mon
le plaisir que vous me demandez si
me demandiez une chose possible.
comme si vous me commandiez de
à la course un Crison d'Himere ou
qu'un de ceux qui franchissent des fi
de suite le stade, ou quelque courr
vous dirois, Callias, je ne deman
pas mieux que d'avoir toute la le
necessaire, je le souhaiterois plu
vous; mais cela est impossible : si
voulez nous voir courir Crison &
obtenez de luy qu'il se proportio
ma foiblesse, car je ne sçaurois alle
vîte, & il dépend de luy d'aller l
ment. Je vous dis de mesme en
occasion, si vous voulez nous ente

Ce Crison d'Himere avoit remporté avoit fait de suite le prix de la course du Stade.

Protagoras & moy, priez-le de me répondre en peu de mots, comme il avoit déja commencé ; car autrement quelle ſorte de converſation ſera-ce donc ? juſqu'icy j'ay toûjours oüi dire & toûjours crû que s'entretenir avec ſes amis, & haranguer, eſtoient deux choſes tres-differentes.

Cependant, Socrate, m'a dit Callias, il me ſemble que Protagoras demande une choſe fort juſte, lorſqu'il demande qu'il luy ſoit permis de parler tant qu'il luy plaira, comme à vous de dire tout ce que vous voudrez ; la condition eſt égale.

Callias ſe ſent un peu du commerce qu'il a eu avec les Sophiſtes qu'il logeoit chez luy. Il aime les longs diſcours.

Vous vous trompez, Callias, a dit Alcibiade, cela n'eſt point du tout égal. Car Socrate confeſſe qu'il n'a point cette abondance, cette affluence de paroles, & il cede cet avantage à Protagoras. Mais pour ce qui eſt de l'Art de la diſpute, & de ſçavoir bien interroger & bien répondre, oh pour cela, je ſeray bien ſurpris s'il le cede ni à Protagoras, ni à qui que ce ſoit. Que Protagoras confeſſe donc à ſon tour avec la meſme ingenuité, qu'il eſt en ce point plus foible que Socrate, voilà qui ſuffit : mais s'il ſe vante de luy tenir teſte, qu'il entre donc en lice à armes égales, c'eſt-à-dire interrogeant & eſtant interrogé, ſans s'étendre à l'infini & ſans

Voila juſtement le caractere d'Alcibiade, il s'imagine que Socrate ne diſpute que par vanité, & que pourveu que Pro-

eſt oublieux. Ainſi il me ſembl
mande eſt la plus raiſonnable,
diſpute, il faut que chacun p
ſon ſentiment.

A ces mots d'Alcibiade, C
nant la parole & s'adreſſant
& à Hippias, il me ſemble,
leur a-t-il dit, que Callias s'
ouvertement pour Protagoras
cibiade eſt un opiniaſtre qui
qu'à diſputer & qu'à aigrir
Pour nous, ne nous broüillon
prenant parti, les uns pour Pro
les autres pour Socrate: joigno
nos prieres pour obtenir d'eux
quittent pas en ſi beau chemin
continuënt une converſation ſi

Devoir de ceux qui aſſiſ-

Vous parlez parfaitement bie
a dit Prodic ceux qui

aller, Socrate, m'a-t-il dit. Car si vous sortez voilà qui est fini, il n'y a plus de conversation. Je vous conjure donc au nom de Dieu de demeurer, car il n'y a rien que je sois si aise d'entendre que vostre dispute : je vous le demande, faites-nous ce plaisir.

Je luy ay répondu tout levé comme j'estois pour sortir, Fils d'Hipponicus, j'ay toûjours admiré l'amour que vous avez pour les sciences, je l'admire encore aujourd'huy, & je vous en louë. Asseurément je vous ferois de tout mon cœur le plaisir que vous me demandez si vous me demandiez une chose possible. Mais comme si vous me commandiez de suivre à la course un Crison d'Himere ou quelqu'un de ceux qui franchissent des six fois de suite le stade, ou quelque courrier, je vous dirois, Callias, je ne demanderois pas mieux que d'avoir toute la legereté necessaire, je le souhaiterois plus que vous; mais cela est impossible : si vous voulez nous voir courir Crison & moy, obtenez de luy qu'il se proportionne à ma foiblesse, car je ne sçaurois aller fort vîte, & il dépend de luy d'aller lentement. Je vous dis de mesme en cette occasion, si vous voulez nous entendre,

Ce Crison d'Himere avoit remporté trois fois de suite le prix de la course du Stade.

Protagoras & moy, priez-le de me répondre en peu de mots, comme il avoit déja commencé; car autrement quelle sorte de conversation sera-ce donc? jusqu'icy j'ay toûjours oüi dire & toûjours crû que s'entretenir avec ses amis, & haranguer, estoient deux choses tres-differentes.

Cependant, Socrate, m'a dit Callias, il me semble que Protagoras demande une chose fort juste, lorsqu'il demande qu'il luy soit permis de parler tant qu'il luy plaira, comme à vous de dire tout ce que vous voudrez; la condition est égale.

Callias se sent un peu du commerce qu'il a eu avec le Sophiste qu'il logeoit chez luy. Il aime les longs discours.

Vous vous trompez, Callias, a dit Alcibiade, cela n'est point du tout égal. Car Socrate confesse qu'il n'a point cette abondance, cette affluence de paroles, & il cede cet avantage à Protagoras. Mais pour ce qui est de l'Art de la dispute, & de sçavoir bien interroger & bien répondre, oh pour cela, je seray bien surpris s'il le cede ni à Protagoras, ni à qui que ce soit. Que Protagoras confesse donc à son tour avec la mesme ingenuité, qu'il est en ce point plus foible que Socrate, voilà qui suffit: mais s'il se vante de luy tenir teste, qu'il entre donc en lice à armes égales, c'est-à-dire interrogeant & estant interrogé, sans s'étendre à l'infini & sans

Voila justement le caractere d'Alcibiade, il s'imagine que Socrate ne dispute que par vanité & que pour veu qu'il

de nos diſcours. Car, ay-je dit, celuy que nous choiſirons ſera, ou noſtre inferieur ou noſtre égal. S'il eſt noſtre inferieur, il n'eſt pas juſte que le plus malhabile faſſe la loy au plus ſçavant : & s'il eſt noſtre égal, il penſera comme nous, & ce choix deviendra tout à fait inutile. Mais, dira-t-on, vous nommerez un plus habile homme que vous ; cela eſt aiſé à dire, mais dans la verité je ne penſe pas qu'il ſoit poſſible de trouver un plus habile homme que Protagoras, & ſi vous en choiſiſſez un qui ne vaille pas mieux que luy, & que vous prétendiez pourtant meilleur, vous voyez vous-meſme quel dégouſt vous donnez à un homme de ce merite en le ſoumettant à un tel moderateur. Car pour moy, cela ne m'importe en aucune maniere, ce n'eſt pas mon intereſt qui me fait parler, je ſuis tout preſt à renoüer noſtre converſation pour vous ſatisfaire. Que ſi Protagoras ne veut pas répondre, qu'il interroge, je répondray, & en meſme temps je taſcheray de luy montrer la maniere dont je crois que doit répondre tout homme qui eſt interrogé. Quand j'auray répondu autant de temps qu'il luy aura plû de me queſtionner, il me permettra de l'interroger à mon tour, & il me ré-

pondra de la meſme maniere. Que s'il fait quelque difficulté de me répondre, alors nous nous joindrons vous & moy pour luy demander la grace que vous me demandez preſentement, qui eſt de ne pas rompre la converſation, & il n'eſt pas neceſſaire de nommer pour cela un moderateur; au lieu d'un, nous en aurons pluſieurs, car vous le ſerez tous.

Tout le monde a trouvé que c'eſtoit ce qu'il falloit faire. Protagoras n'en eſtoit pas trop d'humeur : mais enfin il a eſté obligé de ſe rendre, & de promettre qu'il interrogeroit le premier, & que quand il ſeroit las d'interroger, il me renvoyeroit la bale & répondroit à ſon tour d'une maniere préciſe & ſans s'écarter.

Il a donc commencé de cette maniere.

* Il me ſemble, Socrate, que la meilleure partie de l'erudition conſiſte à eſtre extrêmement verſé dans la lecture des Poëtes. C'eſt-à-dire à entendre ſi bien tout ce qu'ils diſent, qu'on ſoit en eſtat de diſcerner ce qui eſt bien dit d'avec ce qui eſt mal dit, d'en rendre raiſon & de le faire ſen-

* Les Sophiſtes ſe piquoient d'entendre parfaitement les Poëtes, & on va voir la difference qu'il y a ſur cela entre un Sophiſte & un homme veritablement ſçavant

de nos discours. Car, ay-je dit, celuy que nous choisirons sera, ou nostre inferieur ou nostre égal. S'il est nostre inferieur, il n'est pas juste que le plus malhabile fasse la loy au plus sçavant : & s'il est nostre égal, il pensera comme nous, & ce choix deviendra tout à fait inutile. Mais, dira-t-on, vous nommerez un plus habile homme que vous ; cela est aisé à dire, mais dans la verité je ne pense pas qu'il soit possible de trouver un plus habile homme que Protagoras, & si vous en choisissez un qui ne vaille pas mieux que luy, & que vous prétendiez pourtant meilleur, vous voyez vous-mesme quel dégoust vous donnez à un homme de ce merite en le soumettant à un tel moderateur. Car pour moy, cela ne m'importe en aucune maniere, ce n'est pas mon interest qui me fait parler, je suis tout prest à renoüer nostre conversation pour vous satisfaire. Que si Protagoras ne veut pas répondre, qu'il interroge, je répondray, & en mesme temps je tascheray de luy montrer la maniere dont je crois que doit répondre tout homme qui est interrogé. Quand j'auray répondu autant de temps qu'il luy aura plû de me questionner, il me permettra de l'interroger à mon tour, & il me ré-

pondra de la mesme maniere. Que s'il fait quelque difficulté de me répondre, alors nous nous joindrons vous & moy pour luy demander la grace que vous me demandez presentement, qui est de ne pas rompre la conversation, & il n'est pas necessaire de nommer pour cela un moderateur; au lieu d'un, nous en aurons plusieurs, car vous le serez tous.

Tout le monde a trouvé que c'estoit ce qu'il falloit faire. Protagoras n'en estoit pas trop d'humeur : mais enfin il a esté obligé de se rendre, & de promettre qu'il interrogeroit le premier, & que quand il seroit las d'interroger, il me renvoyeroit la bale & répondroit à son tour d'une maniere précise & sans s'écarter.

Il a donc commencé de cette maniere.

* Il me semble, Socrate, que la meilleure partie de l'erudition consiste à estre extrêmement versé dans la lecture des Poëtes. C'est-à-dire à entendre si bien tout ce qu'ils disent, qu'on soit en estat de discerner ce qui est bien dit d'avec ce qui est mal dit, d'en rendre raison & de le faire sen-

* Les Sophistes se piquoient d'entendre parfaitement les Poëtes, & on va voir la difference qu'il y a sur cela entre un Sophiste & un homme veritablement sçavant

tir à tout le monde. Ne craignez pas que je m'éloigne du ſujet de noſtre diſpute ; ma queſtion roulera toûjours ſur la vertu. Toute la difference qu'il y aura, c'eſt que je vous tranſporteray dans le pays de la Poëſie. Simonide dit en quelque endroit en s'adreſſant à Scopas fils de Creon le Theſſalien : *Il eſt bien difficile de devenir vertueux veritablement, & d'eſtre dans la vertu comme un cube, c'eſt-à-dire, que ni nos démarches, ni nos actions, ni nos penſées ne nous ébranlent, ne nous tirent jamais de cette aſſiette, & qu'elles ne meritent ni le moindre reproche, ni le moindre blaſme.* Vous ſouvenez-vous de cette piece, ou voulez-vous que je vous la diſe ?

Cela n'eſt pas neceſſaire, luy ay-je dit, je m'en ſouviens & je l'ay étudiée avec grand ſoin.

Vous avez raiſon ; mais cette piece

dra de la mesme maniere. Que s'il fait
que difficulté de me répondre, alors
s nous joindrons vous & moy pour
demander la grace que vous me de-
ıdez presentement, qui est de ne pas
pre la conversation, & il n'est pas
ssaire de nommer pour cela un mo-
teur; au lieu d'un, nous en aurons
ieurs, car vous le serez tous.

Tout le monde a trouvé que c'estoit ce
l falloit faire. Protagoras n'en estoit
trop d'humeur: mais enfin il a esté
gé de se rendre, & de promettre qu'il
rrogeroit le premier, & que quand il
it las d'interroger, il me renvoyeroit
ale & répondroit à son tour d'une
iere précise & sans s'écarter.

l a donc commencé de cette maniere.
l me semble, Socrate, que la meilleu-
ırtie de l'erudition consiste à estre ex-
ıement versé dans la lecture des Poë-
C'est-à-dire à entendre si bien tout ce
ls disent, qu'on soit en estat de [illegible]
ce qui est bien dit d'avec ce qui [illegible]
d'en rendre raison & de le [illegible]

Les Sophistes se piquoient d'[illegible]
nent les Poëtes, [illegible]
y a sur cela [illegible]
ıblement sçavan[illegible]

icy.

Il n'a pas eu plutoſt parlé qu
vé un grand bruit, & que tou
teurs ſe ſont mis à le loüer. Et r
voue, comme un Athlete qui
ceu un grand coup, j'ay eſté ſi
je n'ay ni vû ni entendu, & q
m'a tourné, tant du bruit qu'or
de ce que je luy ay entendu di
car il faut vous dire la verité,
le temps d'approfondir le ſens
je me ſuis tourné du coſté de
& luy adreſſant la parole, Pr
ay-je dit, Simonide eſt voſtre
te, il eſt donc juſte que vous v
ſecours, & je vous y appelle, c
mere feint que le Scamandre
preſſé par Achile, appelle à
le Simoïs, en luy diſant :

Car Prodicus eſtoit de Ceos comme Simonide.

Pour celle-là, mon cher Protagoras, luy ay-je répondu, je crois l'avoir suffisamment examinée.

Puisque vous l'avez si bien examinée, vous sçavez donc qu'il dit dans la suite: *Le mot de Pittacus ne me plaist point du tout, quoyque Pittacus soit un des Sages. Car il dit qu'il est difficile d'estre vertueux.* Comprenez-vous que le mesme homme dise cela, aprés ce qu'il a dit plus haut ?

Oüy je le comprends.

Et vous trouvez que ces deux passages s'accordent ?

Oüy, Protagoras, luy ay-je dit ; & en mesme temps, de peur qu'il ne passast à d'autres choses, je luy ay demandé, & vous est-ce que vous ne trouvez pas qu'ils s'accordent ?

Comment pourrois-je trouver qu'un homme s'accorde avec luy-mesme, quand il souffle le froid & le chaud ? D'abord il a établi ce principe, *qu'il est difficile de devenir vertueux.* Et un moment aprés, il oublie ce beau principe, & en rappor-tant le mesme mot, dit dans son [illegible] Pittacus, *qu'il est bien difficile* [illegible] *vertueux*, il le blâme, & il [illegible] termes, que ce sentiment ne luy [illegible]

[illegible] qu
[illegible]
[illegible] , di
[illegible] - di
[illegible] . *Car les Dieu*
[illegible]

... entendu p[illegible]
é, [illegible] Mai
[illegible], vostre
[illegible], Socrate, [illegible]-il dit, e[illegible]
plus [illegible] que le texte, & l[illegible]
pis que le mal.

J'ay donc [illegible]
pte, Proc[illegible]
[illegible]

C'eſt dit-il, que le Poëte ſeroit un impertinent & un ignorant, s'il avoit dit de la vertu comme d'une choſe vile, mépriſable ou mauvaiſe,*qu'il eſt aiſé de la poſſeder, car tout le monde convient que cela eſt tres-difficile.

Eſtonné de cette chicane, en verité, dis-je, Protagoras, nous ſommes bien heureux que Prodicus ſoit preſent à noſtre diſpute. Car je m'imagine que vous eſtes bien perſuadé que la ſcience de Prodicus eſt une de ces ſciences divines, que vous appellez de l'ancien temps, & qui n'eſt pas ſeulement du ſiecle de Simonide, mais beaucoup plus ancienne encore. Vous eſtes aſſeurément tres-habile dans beaucoup d'autres ſciences, mais pour celle-là, vous m'en paroiſſez peu inſtruit. Pour moy, je puis dire que j'en ay quelque teinture, parce que je ſuis diſciple de Prodi-

Cela eſt fondé ſur ce que Protagoras a dit au commencement, en parlant de l'ancienneté de l'Art des Sophiſtes.

* Protagoras prend icy le change ſelon la bonne couſtume des Sophiſtes, & au lieu de démontrer la pretenduë contradiction de Simonide, il ſe jette ſur Heſiode qui dit qu'il eſt aiſé de poſſeder la vertu, & il luy fait ſur cela une chicane trés-ridicule. Voilà le caractere des Sophiſtes. ils eſtoient au [illegible] tres-ignorants, mais avec quelque lecture qui [illegible] & qu'ils ſouſtenoient par [illegible] admirer

cus. [a] Il me ſemble que vous ne comprenez pas que Simonide n'a pas donné au mot *difficile*, le ſens que vous luy donnez. Il en eſt peut-eſtre de ce mot, [b] comme de celuy de *redoutable*, de *terrible*. Toutes les fois que je l'employe

[a] Toutes les fois qu'un mot ſemble ſignifier quelque choſe de contraire au deſſein d'un Poëte, il faut examiner toutes les differentes ſignifications que ce mot peut avoir dans le paſſage en queſtion. Cette maxime eſt trés-bonne & d'un trés grand uſage dans la critique, comme Ariſtote l'a fort bien remarqué. Socrate s'en ſert icy en apparence pour deffendre Simonide, & en effet pour faire tomber ces Sophiſtes dans un ridicule parfait.

[b] Socrate fait ſentir finement icy l'impertinence de ces Sophiſtes dans la critique qu'ils faiſoient des mots: Par exemple, ſur le mot δεινός, ils ne vouloient pas qu'on s'en ſerviſt en bonne part, parce qu'on ne l'employoit jamais qu'en parlant de choſes qui ſont mauvaiſes, comme la pauvreté, la priſon, la maladie. Mais ces Sophiſtes devoient faire cette difference, que ce mot eſt veritablement toûjours pris en mauvaiſe part, quand on l'applique aux choſes inanimées, mais qu'il peut eſtre pris en bonne part quand on l'applique aux perſonnes. Homere, qui ſçavoit & qui écrivoit mieux ſa langue que tous ces Sophiſtes, a joint plus d'une fois δεινὸς avec αἰδοῖος, *venerable*. Comme au commencement du VIII. liv. de l'Odyſſée, en parlant d'Ulyſſe: car δεινὸς, comme noſtre mot *terrible*, ſignifie ſouvent eſtonnant, extraordinaire, qui s'attire la conſideration, le reſpect.

en bonne part, & que je dis, par exemple pour vous loüer, *Protagoras est un terrible homme*, Prodicus m'en gronde jours, & il me demande si je n'ay pas de honte d'appeller terrible ce qui est loüable, car, dit-il, ce mot se prend toûjours en mavaise part. Cela est si vray, que vous ne trouverez personne qui dise *les richesses terribles : la paix terrible : la santé terrible.* Mais tout le monde dit, *une maladie terrible : une terrible guerre : une terrible pauvreté*, ce mot marquant toûjours un mal, & non pas un bien. Que sçavez-vous, * Peut-estre que par cette

* Le piege que Socrate tend icy à ces Sophistes seroit trop grossier si ce mot χαλεπὸς *difficile*, ne signifioit jamais *mauvais, fâcheux*, mais il est pris dans ce dernier sens par tous les Poëtes. Homere mesme l'y a employé, & on sçait le commencement de cette belle Ode d'Anacreon χαλεπὸν τὸ μὴ φιλῆσαι. *Il est facheux de n'aimer point.* & c'est ce qui trompe Prodicus, dont Socrate fait paroistre l'ignorance, en luy voulant persuader que c'estoient peut-estre les habitans de l'Isle de Céos qui employoient ce mot dans ce sens-là. Prodicus trompé veut encherir sur cette remarque, & faisant le grand critique, il dit que Simonide reproche à Pittacus de s'estre servi grossierement de ce mot en homme de Lesbos dont le langage estoit grossier & barbare. Protagoras est un peu plus fin.

epithete *difficile*, Simonide & tous les h
bitans de l'isle de Céos, veulent exp
mer quelque chose de mauvais, de f
cheux, ou autre chose que nous n'ente
dons point. Demandons-le à Prodic
Car il est juste de luy demander l'exp
cation des termes dont s'est servi Sim
nide. Dites-nous donc, Prodicus, q
voulu dire Simonide par ce mot *dif*
cile?

Prodicus ne manque pas de donner dans le panneau.

Il a voulu dire *mauvais*.

Voilà-donc pourquoy, dis-je, m
cher Prodicus, Simonide blasme si f
Pittacus d'avoir dit qu'il est *difficile d'*
tre vertueux, s'imaginant, sans dou
qu'il vouloit dire par là que c'est une m
vaise chose d'avoir la vertu.

Pensez-vous, Socrate, m'a répon
Prodicus, que Simonide ait voulu d
autre chose, & que son but n'ait pas é
de reprocher à Pittacus qu'il ne conno
soit ni la force ni la difference des t
mes,* & qu'il parloit grossierement co
me un homme né à Lesbos, & accoû
mé à un langage barbare.

Protagoras, entendez-vous ce que

* Langage des Lesbiens barbare. La gross
reté du langage accompagne d'ordinaire la g
sierété des mœurs.

Pr

Prodicus, & avez-vous quelque chose à répondre ?

Je suis bien éloigné de vostre sentiment, Prodicus, a dit Protagoras, & je tiens pour constant que Simonide n'a entendu par ce mot *dificile*, que ce que nous entendons tous, & qu'il n'a pas voulu dire que cela est mauvais, mais que cela n'est pas facile, & qu'il faut l'acquerir par beaucoup de peines & de travaux.

Pour vous dire la verité, Protagoras, luy ay-je dit, je ne doute nullement que Prodicus ne sçache fort bien que c'est le sentiment de Simonide. Mais il se jouë un peu de vous & il vous tend des pieges pour voir si vous donnerez dedans, ou si vous aurez l'adresse de les éviter & de soûtenir vostre pensée. Car que Simonide n'appelle pas *difficile* ce qui est mauvais, en voicy une preuve incontestable : c'est qu'il ajoûte immediatement aprés,

Et Dieu possede seul ce precieux tresor.

Car s'il avoit voulu dire que c'est une mauvaise chose d'estre vertueux, jamais il n'auroit ajoûté, que Dieu possede seul la vertu, & il se seroit bien donné de garde de faire un si mauvais present à la Divinité seule. S'il l'avoit fait, Prodicus ne manqueroit pas d'appeller Simonide un

monide; & si vous aimez mi
pliquer, je vous écouteray v
Protagoras m'entendant p

a Il y a icy une faute trés-legere
laisse pas de corrompre extrémeme
d'en alterer tout le sens. A suivre l
roit fallu, *bien loin de l'appeller*
Ceos; car le Grec dit *καὶ οὐδαμῶς κ*
ment un homme de Ceos. mais il n'y
ne convienne qu'il faut lire *καὶ οὐδ*
nullement un homme Divin, car c
appelloit Simonide. Que voudroit d
Ceos, par opposition à blasphemate
Cela est inoüi. Mais dira-t-on, la
mes de Céos pouvoit estre si recor
si celebre, qu'on disoit peut-estre
Céos, pour un homme pieux. C'est
traire. Les habitans de l'Isle de C
peuple d'impies, témoin la loy
établie de faire mourir tous les v

n'a pas manqué de me prendre au mot, & Prodicus & Hippias avec tous les autres, m'ont conjuré de ne pas differer de leur faire ce plaiſir.

Je m'en vais taſcher, leur ay-je dit, de vous expliquer ce que je penſe de cette piece de Simonide. Vous ſçaurez-donc que la Philoſophie eſt tres-ancienne parmi les Grecs,*ſur tout en Crete & à Lacédémone. Il y a là plus de Sophiſtes que par tout ailleurs, mais ils ſe cachent & ſont ſemblant d'eſtre des gens ſimples & ignorans, juſtement comme les Sophiſtes dont vous avez parlé, afin qu'on ne découvre pas qu'ils ſurpaſſent tous les Grecs en habileté & en ſcience, & qu'on ne les regarde que comme des braves qui ſont au deſſus des autres par leur courage & par le mépris qu'ils ont pour la mort.* Car ils

[a] Il met Créte avec Lacédémone, parce que Lycurgue avoit rapporté de Créte à Lacédémone beaucoup de Loix de Minos, & qu'il avoit tiré de là l'idée du gouvernement qu'il établit. On peut voir ce qui a eſté remarqué dans Plutarque ſur la Vie de Lycurge, tom. 1. p. 199.

[b] Ce paſſage favoriſe & appuye ce que Thucydide écrit, que Lycurgue chaſſa les étrangers de [illegible] qu'ils [illegible] la police, & qu'ils n'ap-[illegible] & c'eſt dequoy Plutar-[illegible] *V. la Vie de Lycur.*

ſont perſuadez que s'ils eſtoient c
pour ce qu'ils ſont, tout le monde s'
queroit à cette étude & que le méti
vaudroit plus rien. Ainſi en cachan
habileté, ils trompent dans toutes l
les de Grece ceux qui ſe piquent de
la maniere de vivre des Lacédémoni
pluſpart en les imitant, ſe coupent
reilles, n'ont que des cordes pour cei
font les exercices les plus durs, & p
des veſtes ſi courtes, qu'elles ne leur
vrent pas la moitié du corps. Car ils
ſuadent que c'eſt par toutes ces auſt
que les Lacédémoniens ſe ſont rendu
tres de la Grece : & les Lacédém
ſont ſi jaloux de la ſcience de leurs S
tes, que lorſqu'ils veulent s'entreteni
eux en toute liberté, & qu'ils ſont
ne les voir qu'en ſecret & à la dérol
ils chaſſent tous ces ſinges qui les c
font, c'eſt-à-dire tous les étrangers
trouvent dans leurs Villes, & s'entr
nent avec ces Sophiſtes, ſans admett
converſations aucun étranger. Ils n

Ridicule de la pluſpart des villes Grecques qui ſe piquoient d'imiter la vie auſtere des Lacedemoniens.

* Lycurgue avoit deffendu l'entrée de S
tous les étrangers qui n'y alloient pour rie
le ni de profitable, & que la curioſité ſeul
re ; il avoit auſſi deffendu les voyages. Plu
en rapporte de belles raiſons, p. 248.

n'a pas manqué de me prendre au mot, & Prodicus & Hippias avec tous les autres, m'ont conjuré de ne pas differer de leur faire ce plaisir.

Je m'en vais tascher, leur ay-je dit, de vous expliquer ce que je pense de cette piece de Simonide. Vous sçaurez-donc que la Philosophie est tres-ancienne parmi les Grecs,* sur tout en Crete & à Lacédémone. Il y a là plus de Sophistes que par tout ailleurs, mais ils se cachent & font semblant d'estre des gens simples & ignorans, justement comme les Sophistes dont vous avez parlé, afin qu'on ne découvre pas qu'ils surpassent tous les Grecs en habileté & en science, & qu'on ne les regarde que comme des braves qui sont au dessus des autres par leur courage & par le mépris qu'ils ont pour la mort.* Car ils

[a] Il met Créte avec Lacédémone, parce que Lycurgue avoit rapporté de Créte à Lacédémone beaucoup de Loix de Minos, & qu'il avoit tiré de là l'idée du gouvernement qu'il établit. On peut voir ce qui a esté remarqué dans Plutarque sur la vie de Lycurge, tom. 1. p. 199.

font perſuadez que s'ils eſtoient conn
pour ce qu'ils ſont, tout le monde s'app
queroit à cette étude & que le métier
vaudroit plus rien. Ainſi en cachant le
habileté, ils trompent dans toutes les vi
les de Grece ceux qui ſe piquent de ſuiv
la maniere de vivre des Lacédémoniens:
pluſpart en les imitant, ſe coupent les
reilles, n'ont que des cordes pour ceintu
font les exercices les plus durs, & porte
des veſtes ſi courtes, qu'elles ne leur co
vrent pas la moitié du corps. Car ils ſe p
ſuadent que c'eſt par toutes ces auſterit
que les Lacédémoniens ſe ſont rendu ma
tres de la Grece : & les Lacédémonie
ſont ſi jaloux de la ſcience de leurs Soph
tes, que lorſqu'ils veulent s'entretenir av
eux en toute liberté, & qu'ils ſont las
ne les voir qu'en ſecret & à la dérobée,
ils chaſſent tous ces ſinges qui les contr
font, c'eſt-à-dire tous les étrangers qui
trouvent dans leurs Villes, & s'entretie
nent avec ces Sophiſtes, ſans admettre à c
converſations aucun étranger. Ils ne ſo

Ridicule de la pluſpart des villes Grecques qui ſe piquoient d'imiter la vie auſtere des Lacedemoniens.

* Lycurgue avoit deffendu l'entrée de Spart
tous les étrangers qui n'y alloient pour rien d'u
le ni de profitable, & que la curioſité ſeule y a
re ; il avoit auſſi deffendu les voyages. Plutarq
en rapporte de belles raiſons, p. 148.

nt pas non plus que les jeunes gens
vagent dans les autres Villes, de peur
ils ne desapprennent ce qu'ils ont ap-
s : & la mesme chose se pratique en
ete. Parmi ces grands Docteurs, il y a
n seulement des hommes, mais aussi
femmes : & une marque seure que je
ıs dis vray, & que les Lacédémoniens
t parfaitement instruits de la Philoso-
e & des belles Lettres, c'est que si quel-
un veut s'entretenir avec le plus chetif
Lacédémoniens, d'abord il le prendra
ır un idiot ; mais dans la suite de la
ıversation, cet idiot trouvera moyen
placer à propos un mot court, vif,
plein de sens & de force, qu'il déco-
ra comme un trait. De sorte que celuy
en avoit si mauvaise opinion, ne se
uvera luy-mesme qu'un enfant auprés.
ssi beaucoup de gens de nostre temps
plusieurs des siecles passez, ont com-
s que *laconiser*, c'est beaucoup plus
losopher que s'exercer ; tres-persua-
, & avec justice, qu'il n'appartient
à un homme bien instruit & bien éle-
, de dire de ces bons mots. De ce nom-
ont esté Thalés de Milet, Pittacus de
itylene, Bias de Priene, nostre Solon,
eobule de Lynde, Myson de Chen ville

Car les femmes estoient élevées comme les hommes.

On accoustumoit les enfans à avoir la repartie vive & aigue, & à renfermer en peu de paroles beaucoup de sens.

S'estant trouvez un jour tous
ils consacrerent à Apollon
pour prémices de leur sagesse,
sentences, qui sont dans la bouc
le monde, & les firent écri
tres d'or sur la porte du Templ
phes : *Connois-toy toy-mesme,*
trop.

Pourquoy est-ce que je vous
ces antiquailles ? c'est pour vous
que la maniere & le caractere
losophie des anciens, estoit un
brieveté Laconique. Or un des
mots qu'on ait attribué à Pittac
les Sages ont le plus vanté,
ment celuy-cy, *Il est diffic*
vertueux. Simonide donc, com
de Pittacus dans cette carrier
gesse, comprit que s'il pouvoi

ſ'eſt dans le deſſein de le détruire, qu'il a compoſé tout ce poëme, au moins je le crois ainſi ; examinons-le enſemble pour voir ſi j'ay raiſon.

Premierement le début de ce Poëme ſeroit inſenſé ſi pour dire ſeulement *qu'il eſt difficile de devenir vertueux*, le Poëte diſoit, *Il eſt difficile, je l'avouë, de devenir vertueux* ; car ce mot *je l'avouë*, eſt mis ſans aucune ſorte de raiſon, ſi on ne ſuppoſe que Simonide a eu égard au mot de Pittacus pour le combattre. Pittacus ayant dit *qu'il eſt difficile d'eſtre vertueux*. Simonide s'y oppoſe & corrige ce principe en diſant *qu'il eſt difficile de devenir vertueux, & que celà eſt veritablement difficile.* Car remarquez bien qu'il ne dit pas, qu'il eſt difficile de devenir *vertueux veritablement*, comme ſi parmi les vertueux il pouvoit y en avoir qui fuſſent vertueux veritablement, & d'autres qui le fuſſent ſans l'eſtre veritablement ; ce ſeroit-là le diſcours d'un extravagant, non pas celuy d'un homme ſage comme Simonide. Il faut donc qu'il y ait dans ce Vers une hyperbate ou tranſpoſition, & que le mot *veritablement* ſoit tranſpoſé & mis hors de ſa place pour répondre à Pittacus. Car c'eſt comme s'il y avoit là une

vertueux, c'est pis encore. M
cile, je l'avoue, de devenir
maniere qu'on ne puisse estre
l'on soit ferme dans la vertu
be sur sa base, & que ni nos
nos pensées, ni nos actions ne
attirer le moindre reproche
blasme; voilà ce qui est diffic
ment. De cette maniere on
mot, je *l'avouë*, est mis là av
que le mot *veritablement*, e
la fin. Toute la suite mesm
prouve que c'est là le veritab
seroit aisé de faire voir que to
ties s'accordent, qu'elles so
ment bien composées, & qu
toute la grace & toute l'éleg
avec beaucoup de force & d
cela nous meneroit trop loin

Cela eſt ſi vray, qu'un peu aprés, comme pour rendre raiſon de ce qu'il a dit, que de devenir vertueux c'eſt une choſe veritablement difficile, il ajoûte, *Cela eſt pourtant poſſible pour quelque temps, mais aprés qu'on l'eſt devenu, de perſiſter dans cet eſtat & d'eſtre vertueux, comme vous dites Pittacus, cela eſt impoſſible & au deſſus des forces de l'homme ; cet heureux privilege n'eſt que pour Dieu ſeul : & il n'eſt pas humainement poſſible qu'un homme ne devienne méchant quand une calamité inſurmontable fond ſur ſa teſte.*

Il eſt impoſſible à l'homme de perſiſter dans la vertu.

Mais quelle ſorte de gens eſt-ce, que des calamitez inſurmontables abbattent de maniere qu'ils ne ſont plus eux-meſmes ? Par exemple parmi ceux qui manient le timon d'un vaiſſeau ? Il eſt évident que ce ne ſont pas les ignorants, les idiots; car les ignorants ſont abbattus meſme dans la bonace. Comme on ne jette point par terre un homme couché, mais un homme debout, tout de meſme les calamitez n'abbattent & ne changent qu'un habile homme, & ne changent jamais un ignorant. Une horrible tempeſte, qui bouleverſe tout d'un coup la mer, eſtonne, & ſurmonte un pilote ; des ſaiſons dereglées

Il va prouver qu'en toutes choſes le vice ſuppoſe un état de vertu qui a precedé. Verité tres remarquable.

& pleines d'orages, étonnent & surmo
tent l'experimenté Laboureur; un s
Medecin est confondu par des accid
qu'il n'a pû prévoir avec tout l'Art de
Medecine; en un mot, c'est aux bo
qu'il arrive d'estre méchans, comme
témoigne mesme un autre Poëte dans
Vers,

Le bon est par fois bon, & par fois méchant.

Mais au méchant il ne luy arrive jam
d'estre méchant, il l'est toûjours. Ce n'
qu'à l'habile, au bon, au sage qu'il arr
d'estre méchant, lorsqu'une affreuse
soudaine calamité le terrasse. Et il est h
mainement impossible que cela soit autr
ment. Et vous, Pittacus, vous dites qu
est difficile d'estre bon. Dites plutost q
est *difficile de le devenir*, & que cela
pourtant possible; mais que de persi
dans cet estat, voilà ce qui est impo
ble; car il faut que vous conveniez q
tout homme qui fait bien, est bon, & q
tout homme qui fait mal, est méch
Qu'est-ce donc que bien faire, par exe
ple, dans les belles Lettres, & quel
l'homme que vous appellez bon en ce
n'est-ce pas celuy qui a la science, & q
est sçavant? Qu'est-ce qui fait le bon

decin ? n'est-ce pas la science de guerir ou de soulager les malades ; comme ce qui fait le mauvais Medecin, c'est de ne les pas guerir ? Qui appellerons-nous donc méchant Medecin ? N'est-il pas évident que pour pouvoir donner ce nom à un homme, il faut premierement qu'il soit Medecin, & en second lieu, qu'il soit bon Medecin, car c'est le seul qui soit capable de devenir méchant Medecin ? En effet, nous autres, qui sommes ignorants dans la Medecine, nous aurions beau faire des fautes dans cet Art, jamais nous ne deviendrions méchants Medecins, puisque nous ne serions pas mesme Medecins. Un homme, qui ne sçait ce que c'est qu'Architecture, ne sera jamais proprement ce qu'on appelle un méchant Architecte, car il n'est pas mesme Architecte : & ainsi dans tous les autres Arts. Tout homme donc, qui n'est pas Medecin, quelque faute qu'il fasse en fait de Medecine, n'est pourtant pas à la rigueur méchant Medecin. Il en est de mesme de l'homme vertueux ; il peut devenir vicieux sans contredit, soit par l'âge, soit par le travail, soit par les maladies, ou par quelque autre accident ; mais il ne peut devenir vicieux, qu'il n'ait esté vertueux auparavant. L'u-

nique but du Poëte dans cet ouvrage
donc de faire voir qu'il n'est pas pos
d'estre vertueux & de perseverer toû
dans cet estat; mais qu'il est possibl
devenir vertueux, comme il est pos
de devenir vicieux. Les vertueux ab
ment sont ceux que les Dieux aime
favorisent. Or que tout cela soit dit
tre Pittacus, c'est ce que la suite du
me fait voir encore plus clairement.
il ajoûte : *C'est pourquoy je ne me*
gueray point à chercher ce qu'il est
possible de trouver, & je ne consum
point ma vie en me flattant de l'im
esperance de voir un homme sans re
che & entierement innocent parmi
autres mortels qui vivons des presen
la terre. Si j'estois assez heureux
le trouver, je vous le dirois bien
Et dans tout son Poëme il en veut si
à cette sentence de Pittacus, qu'il dit
suite, *Pour moy, tout homme qui ne*
met point d'action honteuse, volonta
ment je le loüe, je l'aime. Je ne p
point de la necessité, elle est plus
que les Dieux mesmes, tout cela est
core dit contre Pittacus. En effet Si
nide n'estoit pas assez mal instruit p
rapporter ce *volontairement* à celuy

Ce principe de Socrate mene naturellement à cette verité que tous les hommes naissant corrompus, ont esté vertueux dans leur origine.

Il ne faut pas esperer de trouver sur la terre un homme innocent & sans peché! Non est homo justus in terra. *Eccles.* 7. 21.

fait des actions honteuſes, comme s'il y avoit des gens qui fiſſent le mal volontairement. Car je ſuis perſuadé que de tous les Philoſophes, on n'en trouvera pas un qui diſe qu'il y a des hommes qui pechent volontairement : ils ſçavent tous que ceux qui font des crimes, les font malgré eux. Simonide donc ne dit point qu'il loüera celuy qui ne commet point le mal volontairement. Mais il rapporte ce *volontairement* à luy-meſme. Il dit qu'il le loüera volontairement & de tout ſon cœur : car il eſtoit perſuadé qu'il arrive ſouvent qu'un honneſte homme, un homme de bien eſt forcé d'aimer & de loüer certaines gens. Par exemple un homme a un pere & une mere fort déraiſonnables, une patrie injuſte & cruelle, ou quelque autre choſe ſemblable. Si c'eſt un méchant homme à qui cela arrive, que fait-il ? Premierement il eſt tres-aiſe que cela ſoit, & enſuite ſon premier ſoin, c'eſt de ſe plaindre publiquement & de faire connoiſtre par tout la mauvaiſe humeur de ſon pere & de ſa mere, ou l'injuſtice de ſa patrie, afin de ſe mettre à couvert par là du juſte reproche qu'on pourroit luy faire du peu de ſoin qu'il a d'eux & de l'abandon où il les laiſſe. Dans cette veuë meſme il

Il n'y a jamais eu de Philoſophe qui ait oſé avancer que les hommes péchent volontairement.

Il y a certaines gens qu'on doit toûjours aimer & loüer quelques maux qu'ils nous faſſent. Tout ce que Socrate dit icy eſt merveilleux.

grossit ses sujets de plainte & ajoûte u
haine volontaire à cette inimitié forc
La conduite d'un honneste homme
bien differente dans ces occasions : il
travaille qu'à cacher, qu'à couvrir les d
fauts de son pere & de sa patrie ; b
loin de se plaindre d'eux, il a assez de p
voir sur luy-mesme pour en dire toûjo
du bien. Que si quelque injustice cri
l'a forcé de se fascher contre eux, il est l
mesme leur mediateur auprés de luy-n
me, il se dit toutes leurs raisons qui p
vent l'appaiser & le ramener ; & il n
donne ni paix ni treve, jusqu'à ce
maistre de son ressentiment, il leur
redonné toute sa tendresse, & les ait lo
commme auparavant. Je suis persu
que Simonide luy-mesme * s'est sou
trouvé dans la necessité de loüer un Ty
ou quelqu'autre personnage considera
Il l'a fait*, mais il l'a fait malgré luy. V
cy donc le langage qu'il tient à Pitta
Quand je vous blasme, Pittacus, ce

[a] Il parle ainsi, parce que Simonide avoit
fort bien avec Pausanias Roy de Lacedemone
gagna la bataille de Platées, & avec Hiero
plus sage de tous les anciens Tyrans.

[b] C'est-à-dire, qu'il l'a fait pour obeïr à la
naturelle, confirmée par la Loy écrite, & qu'
appellée du nom de necessité.

pas que je ſois naturellement porté à blaſmer, au contraire, il me ſuffit qu'un homme ne ſoit pas méchant & inutile à tout bien, & jamais on ne me verra attaquer qui que ce ſoit qui pourra eſtre de quelque utilité à ſa patrie. Je n'aime point à blaſmer, car la race des fous eſt ſi nombreuſe, que ſi on vouloit s'amuſer à les reprendre, on n'auroît jamais fini. Il faut prendre pour bon & pour beau tout ce où l'on ne trouve aucun mélange honteux, aucune tache honteuſe. Quand il dit *qu'il faut prendre pour bon &c.* Ce n'eſt pas comme s'il diſoit, *Il faut prendre pour blanc tout ce où l'on ne trouve aucun mélange de noir*, car cela ſeroit entierement ridicule. Mais il veut faire entendre qu'il ſe contente luy-meſme de mediocrité, & qu'il ne reprend, & ne blaſme rien où cette mediocrité ſe trouve. Car il ne faut pas eſperer de rencontrer la perfection dans ce monde. *C'eſt pourquoy* dit-il, *je ne cherche pas un homme qui ſoit entierement innocent parmi tous ceux qui ſe nourriſſent des dons de la terre. Si j'eſtois aſſez heureux pour le trouver, je ne vous le celerois point, & je vous le montrerois bien vîte. Juſques-là, je ne loueray perſonne d'eſtre parfait, il*

me suffit qu'un homme soit dans cette m[...] diocrité loüable, & qu'il ne fasse poi[...] de mal. Voilà les gens que j'aime & q[...] je loüe. Et comme il parle à Pittacus q[...] est de Mitylène, il parle le langage d[...] Mityleniens, *Volontairement je les lo[...] & je les aime.* Ce mot *volontairem[...]* ne se rapporte pas à ce qui precede, m[...] à ce qui suit. Il veut dire qu'il loüe c[...] gens-là de son propre mouvement, au li[...] qu'il y en a d'autres qu'il loüe par nec[...] sité. *Ainsi donc Pittacus*, continuë-t-[...] *Si vous vous estiez tenu dans cette m[...] diocrité, & que vous nous eussiez dit d[...] choses vraysemblables, jamais je ne vo[...] aurois repris; mais au lieu de cela vo[...] nous débitez, comme vrays, des princip[...] manifestement faux: & qui pis est, [...] des choses tres-essentielles: c'est pourqu[...] je vous contredis.* Voilà, mon cher P[...] dicus & mon cher Protagoras, quel est, [...] mon avis, le [...] & le but de ce Poë[...] de Simonide.

Hippias p[...] la parole, [...] rité, Socrat[...] dit, vous n[...] vez parfaitem[...] la finesse [...] Poëme: mai[...] si quelqu[...] discours à vo[...] onfirme[...] tre expli[...] dez je [...]

vais vous faire part de mes découvertes.

Cela est fort bien, dit Alcibiade en l'interrompant, mais ce sera pour une autre fois. Presentement il est juste que Protagoras & Socrate achevent leur dispute, & qu'ils tiennent le traité qu'ils ont fait. Si Protagoras veut encore interroger, il faut que Socrate réponde; & s'il veut répondre à son tour, il faut que Socrate interroge. J'en donne le choix à Protagoras, ay-je dit, il n'a qu'à voir ce qui luy est le plus agreable. Mais s'il m'en croyoit nous laisserions-là les Poëtes & la Poësie. Je vous avouë, Protagoras, que je prendrois un merveilleux plaisir à approfondir avec vous la premiere question que je vous ay faite, car en nous entretenant ainsi de Poësie, nous faisons comme les ignorants & les gens du commun; lorsqu'ils se donnent à manger les uns aux autres, * comme ils ne sont pas capables de parler entr'eux de belles choses, & de fournir à la conversation, ils gardent le silence,

* Les Musiciens & les joüeurs d'instruments introduits aux festins par des gens grossiers qui estoient incapables de s'entretenir eux-mesmes: la passion outrée qu'on a aujourd'huy pour la Musique, ne viendroit-elle point du mesme defaut? Nous ne chantons peut-estre que parce que nous ne sçaurions parler.

mangent ensemble, on ne voi
ils fassent venir ni chanteuse
ses, ni joüeuses de flûte, ils
embarrassez à s'entretenir
sans toutes ces niaiseries & ces
semens, qui ne sont pardonna
enfans : mais ils se parlent &
reciproquement avec décence
lors mesme qu'ils s'excitent le
re, & ils préferent à toutes l
toutes les flûtes, l'harmonie
cours. Il en doit estre de m

Bonne conversation tresferable à la plus excellente musique.

sortes de conversations, sur
elles se passent entre gens tels
part de ceux qui sont icy se piqu
ils n'ont point besoin de voix
ni de Poëtes, à qui on ne sçaur
der raison de ce qu'ils disent,

Poëtes, & de s'entretenir ensemble
se sondant & s'examinant les uns les
res par leurs discours pour faire preu-
du progrés qu'ils ont fait dans l'étude
la sagesse. Voilà l'exemple qu'il me
nble que nous devons plutost suivre
us & moy. Laissant donc-là les Poëtes,
lons icy entre nous, & pour ainsi
e, escrimons-nous ensemble pour voir
nous en sommes de la verité. Si vous
ılez encore m'interroger, je me livre à
ıs, & je suis tout prest à vous répondre;
on, permettez que j'interroge & tas-
ons de mener à une heureuse fin, la re-
erche que nous avons interrompuë.

Quand j'ay eu ainsi parlé, Protagoras
sçavoit quel parti il devoit prendre, &
se déclaroit point. Alcibiade se tour-
ıt du costé de Callias, trouvez-vous,
llias, luy a-t-il dit, que Protagoras
le bien de ne pas nous déclarer ce qu'il
ıt faire, s'il veut répondre ou inter-
ger ?

Non sans doute, a dit Callias; qu'il
tre donc en lice, ou bien qu'il dise pour-
oy, afin que nous sçachions ses [illegible]
que sur cela Socrate comb[illegible]
elque autre, ou que quelqu'[illegible]
npagnie dispute avec le pr[illegible]
[illegible] s'offrir.

Alors Protagoras tout honteux, comme il me l'a ſemblé, d'entendre dire cela à Alcibiade & de ſe voir prier par Callias, & preſque par tous ceux qui eſtoient preſens, s'eſt enfin reſolu avec bien de la peine à entrer en diſpute, & m'a prié de l'interroger.

D'abord j'ay commencé à luy dire, Protagoras, ne vous imaginez pas que je veüille m'entretenir avec vous à autre deſſein que d'approfondir des matieres ſur leſquelles je doute encore tous les jours; car je ſuis perſuadé qu'Homere a parfaitement bien dit: *Deux hommes qui vont enſemble voyent mieux les choſes, l'un voit ce que l'autre ne voit pas.* En effet, nous autres pauvres mortels tous tant que nous ſommes, quand nous ſommes enſemble, nous avons plus de facilité pour tout ce que nous voulons faire, dire ou penſer: au lieu qu'un homme ſeul, quelque habileté, quelque eſprit qu'il ait, cherche toûjours quelqu'un pour luy communiquer ſes penſées & pour ſe fortifier juſqu'à ce qu'il ait trouvé ce qu'il cherchoit. Voilà pourquoy auſſi je m'entretiens plus volontiers avec vous qu'avec un autre, tres perſuadé que vous avez mieux examiné qu'un autre toutes les matieres

Dans le x. liv. de l'Il.

qu'il est du devoir d'un honneste homme d'approfondir, & particulierment tout ce qui regarde la vertu. Eh à qui s'adresseroit-on plutost qu'à vous ? Premierement, vous vous piquez d'estre un tres-honneste homme, & avec cela, vous avez un avantage que la pluspart des plus honnestes gens n'ont pas, c'est qu'estant vertueux, vous pouvez rendre vertueux aussi ceux qui vous frequentent : vous estes mesme si séur de vostre fait, & vous avez tant de confiance en vostre sagesse, qu'au lieu que tous les autres Sophistes cachent & déguisent leur Art, vous en faites profession publique, en affichant, pour ainsi dire, dans toutes les Villes de Grece, que vous estes Sophiste ; vous vous débitez publiquement comme un maistre dans les sciences & dans la vertu, & vous estes le premier qui vous soyez taxé & qui ayez mis un prix à vos preceptes. Comment ne vous appelleroit-on point à l'examen des choses qu'on cherche & que vous sçavez si bien ? comment n'auroit pas de l'impatience de vous faire des questions & de vous communiquer ses doutes ? Pour moy je ne sçaurois m'en empescher, & je meurs d'envie que vous me fassiez ressouvenir des choses que je vous ay déja

demandées, & que vous m'expliquiez celles que j'ay encore à vous demander.

La premiere question que je vous ay faite, si je m'en souviens bien, c'est si la Science, la Temperance, la Valeur, la Justice & la Sainteté, si ces cinq noms, dis-je, s'appliquent à un seul & mesme sujet, ou si chacun de ces noms designe une essence particuliere, une chose qui ait ses proprietez distinctes, & qui soit differente des quatre autres. Vous m'avez répondu que ces noms ne s'appliquoient point à un seul & mesme sujet, mais que chacun servoit à marquer une chose separée & distincte, & qu'ils estoient tous des parties de la vertu, non parties semblables, comme les parties de l'or, qui ressemblent toutes au tout dont elles sont parties, mais parties dissemblables, comme les parties du visage, qui toutes en sont des parties, sans qu'elles se ressemblent entre elles, & sans qu'elles ressemblent au tout dont elles sont parties, & qui ont chacune leurs proprietez & leurs emplois differents. Dites-moy donc si vous estes encore dans cette opinion; & si vous en avez changé, expliquez-moy vostre pensée; car si vous avez changé d'avis, je ne veux pas vous prendre à la rigueur, & je vous laisse une en-

tiere liberté de vous dédire. Je ne seray pas mesme surpris que vous m'ayez lasché d'abord ces principes, comme pour me tenter.

Mais je vous dis tres-serieusement, Socrate, me répond Protagoras, que ces cinq qualitez que vous avez nommées, sont des parties de la vertu; il y en a veritablement quatre qui ont quelque rapport entre elles : mais la Valeur est fort differente de toutes les autres; & voicy par ou vous connoistrez aisément que je vous dis vray; c'est que vous trouverez une infinité de gens qui sont tres-injustes, tres-impies, tres-débauchez & tres-ignorants, & qui cependant ont une valeur étonnante.

Je vous arreste-là, luy ay-je dit, car il faut examiner ce que vous avancez. Appellez-vous vaillants ceux qui ont de l'audace ? Est-ce cela ?

Socrate va prouver que la valeur ne peut estre sa[ns] la science, & que par consequent, par to[ut] où il y a de l'imprudence de l'ignorance il n'y a point de valeur.

Oüy, & ceux qui vont teste baissée où les autres craignent d'aller.

Voyons-donc, mon cher Protagoras, n'appellez-vous pas la vertu une belle chose ? & ne vous piquez-vous pas de l'enseigner comme quelque chose de beau ?

Oüy, & comme quelque chose de tres-beau, ou bien il faut que j'aye perdu l'esprit.

Oüy, nos plongeurs.

Font-ils cela parce que c[…]
qu'ils sçavent, ou par quelq[…]
son ?

Parce que c'est un métier q[…]

Qui sont ceux qui comb[…]
cheval ? Sont-ce ceux qui s[…]
vir d'un cheval, ou ceux q[…]
pas s'en servir ?

Ceux qui sçavent s'en serv[…]

N'en est-il pas de mesm[…]
combattent avec le bouclier[…]

Oüy asseurément, & da[…]
autres choses de mesme, ceu[…]
vent sont plus fermes & pl[…]
que ceux qui ne le sçavent pa[…]
mes troupes, aprés qu'elles[…]
disciplinées & bien aguerri[…]
differentes de ce qu'elles estoi[…]

& tres-courageux dans toutes les occasions?

Oüy asseurément, j'en ay vû & de tres-fermes.

N'appellez-vous pas ces gens si fermes & si audacieux, de vaillants hommes?

Vous n'y pensez pas, Socrate; la valeur seroit donc une chose laide & honteuse, car ce sont des fous.

Mais, dis-je, n'avez vous-pas appelé les vaillants hommes, des hommes audacieux?

Oüy jusques-là.

Et cependant icy ces hommes audacieux vous paroissent fous & non pas vaillants; & tantost tout au contraire, les plus instruits & les plus sages, vous ont paru les plus audacieux. S'ils sont les plus audacieux, ils sont donc les plus vaillants selon vos principes: & par consequent la science est la mesme chose que la valeur.

Vous ne vous ressouvenez pas bien, Socrate, de ce que je vous ay répondu; sur ce que vous m'avez demandé, si les vaillants hommes estoient audacieux, je vous ay dit qu'oüy. Mais vous ne m'avez nullement demandé si les audacieux estoient vaillants; car si vous me l'eussiez demandé, j'aurois apporté quelque distinction, & je vous aurois dit qu'ils ne le sont pas tous. Jusqu'icy mon principe, que les vaillants sont auda-

C'est une discours du Sophiste tirée de la regle des propositions universelles

affirmatives qui ne peuvent se convertir qu'en adjoûtant quelque restriction à l'attribut devenu sujet.

cieux, subsiste dans toute sa force, &
n'avez pû le convaincre de faux. Vou
tes bien voir que les mesmes gens son
audacieux quand ils sont instruits &
dressez, qu'avant qu'ils ayent rien ap
& que des troupes disciplinées ont
d'audace que celles qui ne le sont pa
de là il vous plaist de conclurre que l
leur & la science ne sont qu'une seu
mesme chose. A suivre ce beau rais
ment, vous trouveriez aussi que la fo
la science ne sont qu'un. Car prem
ment vous me demanderiez selon v
gradation ordinaire, * Les forts so
puissants ? Je vous répondrois qu
Vous ajoûteriez ensuite, ceux qui on
pris à lutter sont-ils plus puissants que
qui n'ont pas appris ? & le mesme lu

C. le est vray aussi, & Socrate le fera bien voir dans la suite.

* Pour entrer dans le raisonnement de Pr
ras, il faut sçavoir que par la *force* il entend
position naturelle d'un corps robuste ; & que
puissance il entend la vigueur surnaturelle, c
celle d'un phrenetique, qui dans ses accés
des chaînes, & il entend aussi la vigueur acc
comme celle d'un Athlete. Voilà pourquoy
corde que les forts sont puissants, & il nie q
puissants soient forts, car la force vient de la
re, & la puissance naist de l'habitude ou du m
ment des esprits. Mais au fond ce n'est qu'un
chicane dans laquelle mesme le Sophiste se c
dit, comme on le verra tout à l'heure.

n'eſt-il pas plus puiſſant apres avoir appris, qu'il ne l'eſtoit avant que de connoiſtre cet exercice ? Je répondrois encore qu'oüy. Et de ces deux choſes, que je vous aurois accordées, vous croiriez qu'en vous ſervant des meſmes preuves, il vous ſeroit permis de tirer cette conſequence, que de mon propre aveu, la ſcience eſt la force. Tout beau, je vous prie; je n'ay accordé ni n'accorde que les puiſſants ſoient forts, je dis ſeulement que les forts ſont puiſſants; car il s'en faut bien que la puiſſance & la force ne ſoient la meſme choſe. La puiſſance vient de la ſcience, & quelquefois de la colere & de la fureur : au lieu que la force vient toûjours de la nature & de la bonne nourriture qu'on donne au corps. C'eſt ainſi que j'ay dit que l'audace & la valeur n'eſtoient pas la meſme choſe, & qu'il y avoit des occaſions où les vaillants eſtoient audacieux, mais qu'on ne pouvoit pas inferer de là que tous les audacieux fuſſent vaillants. * Car l'au-

* Il veut dire que les hommes ſont plus audacieux à meſure qu'ils ſont plus exercez, plus aguerris, ou plus emportez. Il compare l'audace à la puiſſance, & la valeur à la force. Mais il ne voit pas qu'en avoüant que la valeur vient de la bonne nourriture qu'on donne à l'ame, il retombe dans le principe de Socrate, que la valeur n'eſt que la ſcience. Socrate va le mener par un autre chemin.

dace vient aux hommes de l'étude & de l'Art, & quelquefois de la colere & de la fureur, tout comme la puissance. Mais pour la valeur elle vient de la nature & de la bonne nourriture qu'on donne à l'Ame.

* Mais ne dites-vous pas, mon cher Protagoras, que certaines gens vivent bien, c'est-à-dire agreablement, & que d'autres vivent mal, c'est-à-dire desagreablement?

Sans doute.

Et dites-vous qu'un homme vit bien quand il passe sa vie dans les douleurs & dans les angoisses?

Non asseurément.

Mais quand un homme meurt aprés avoir passé agreablement sa vie, ne trouvez-vous pas qu'il a bien vêcu?

[a] C'est selon qu'on se plaist à ce qui est beau & honneste, dit-il.

Quoy, Protagoras, dis-je, seriez-vous de l'opinion du peuple, [b] & appelleriez-vous, comme luy, certaines choses agreables, mauvaises, & certaines autres, qui sont desagreables, les appelleriez-vous bonnes ?

Asseurément.

Comment dites-vous? ces choses agreables sont-elles mauvaises par le mesme endroit qui les rend agreables, independamment de tout ce qui peut arriver? & les choses desagreables sont-elles bonnes de la mesme maniere indépendamment des suites?

[a] Protagoras a honte de ce qu'il vient d'avoüer, car il en voit la consequence; c'est pourquoy il se dédit tout d'un coup, & il reconnoist qu'un homme qui passe sa vie dans des choses honnestes & qui s'y plaist, quoy qu'elles soient douloureuses, vit agréablement. Socrate profite de cet aveu, & va pousser ce principe qui terrassera le Sophiste dans un moment.

[b] Car le peuple est persuadé qu'il y a des choses agréables qui sont mauvaises, & des choses desagreables qui sont bonnes. Mais il ne les trouve bonnes ou mauvaises, que par les suites qu'elles ont; car à les considerer en elles-mesmes, il trouve les agréables, bonnes; & les desagréables, mauvaises.

[a] Oüy c'eſt comme cela.

[b] Elles ne ſont donc pas mauvaiſes en tant que deſagreables ?

En verité, Socrate, m'a-t-il dit, je ne ſçay pas ſi je dois faire mes réponſes auſſi ſimples & auſſi generales que vos demandes, & aſſeurer abſolument que toutes les choſes agreables ſont bonnes, & que toutes les choſes deſagreables ſont mauvaiſes. Il me ſemble que non ſeulement pour cette diſpute, mais encore pour toutes les autres que je pourray avoir dans toute ma vie, il eſt plus ſeur de répondre qu'il y a certaines choſes agreables qui ne ſont pas bonnes ; que parmi les deſagreables il y en a certaines qui ne ſont pas mauvaiſes ; & qu'il y a une troiſiéme eſpece qui tiennent le milieu & qui ne ſont ni bonnes ni mauvaiſes.

choses qui sont jointes avec le plaisir & qui font plaisir ?

Trés-asseurément.

Je vous demande donc si elles ne sont pas bonnes entant qu'elles sont agreables, c'est-à-dire si le plaisir, quelles causent, n'est pas quelque chose de bon ?

A cela, Socrate, m'a-t-il dit, je vous réponds ce que vous répondez tous les jours aux autres, c'est ce qu'il faut examiner, & si cela s'accorde avec la raison & qu'il se trouve que l'agreable & le bon ne soient qu'une mesme chose, il faut en tomber d'accord. Sinon voilà le champ ouvert à la dispute.

Qu'aimez-vous donc mieux, Protagoras, luy ay-je dit, voulez-vous me guider dans cette recherche, ou voulez-vous que je vous guide ?

Il est plus juste que vous me conduisiez, car c'est vous qui avez commencé.

Je le veux, dis-je, & voicy peut-estre un moyen qui mettra la chose dans son jour. Comme un Maistre d'exercice, ou un Medecin, voyant un homme, dont il veut connoistre la constitution pour juger de sa santé, ou de la force & de la bonne disposition de son corps, ne se contente pas de regarder ses mains & son visage, mais il luy dit deshabillez-

Car c'est de la science que dépend uniquement la connoissance des choses agréables ou desagréables.

Jugement que le peuple fait de la science.

vous dise encore, comme c
Palestre, mon cher Protag
vrez-vous davantage, & d
que vous pensez sur la scie
vous sur cela comme le peu
vous d'un autre sentiment ?
jugement que le peuple fait d
il trouve que c'est une chos
forte ni capable de condui
de commander : il ne peut s'i
elle ait aucune de ces quali
persuade que lorsque la scien
tre dans un homme, ce n'est
le mene & qui le conduit, n
tre chose ; que tantost c'est l
tost la volupté, quelquefois
d'autres fois l'amour, & le pl
crainte. En un mot, le peu

ſcience eſt une belle choſe, qu'elle eſt capable de commander à l'homme, & qu'elle peut le mettre en eſtat qu'il ne ſera jamais vaincu par aucune paſſion, & que toutes les puiſſances de la terre ne ſçauroient le forcer à faire que ce que la ſcience luy commandera, car elle ſuffit ſeule pour le délivrer ?

Beau p... de la ſci... dont le... eſtre a... tiqué d... l'argum...

* Non ſeulement je penſe de la ſcience tout ce que vous en dites, Socrate, m'a répondu Protagoras, mais j'ajoûte qu'il me ſieroit plus mal qu'à un autre de ne pas ſoûtenir qu'elle eſt plus forte que toutes les choſes humaines.

Vanité... phiſte.

Vous avez raiſon, Protagoras, cela eſt vray. Vous ſçavez pourtant bien que le peuple ne nous en croit pas ſur cette matiere, & qu'il nous ſoûtient que la pluſpart des hommes ont beau connoiſtre ce qui eſt le plus juſte & le meilleur, ils n'en font rien, quoyque cela dépendiſt d'eux & qu'ils font ſouvent tout le contraire.

* Oüy, mais Socrate parle d'une ſcience bien differente de celle qu'entend le Sophiſte, & dont il ſe pique, car il parle de la ſcience de Dieu, de la connoiſſance de la vérité, qui ſeule peut délivrer l'homme; au lieu que le Sophiſte parle de la ſcience humaine, plus capable de perdre l'homme, que de ſauver.

vous, je vous prie, & découvrez-moy voſtre poitrine & voſtre dos, afin que je puiſſe juger de voſtre état avec plus de certitude ; j'ay envie de tenir avec vous la meſme conduite pour noſtre recherche ; aprés avoir connu vos ſentimens ſur le bon & ſur l'agreable, il faut que je vous diſe encore, comme ce Maiſtre de Paleſtre, mon cher Protagoras, découvrez-vous davantage, & dites-moy ce que vous penſez ſur la ſcience. Penſez-vous ſur cela comme le peuple, ou eſtes-vous d'un autre ſentiment ? Car voicy le jugement que le peuple fait de la ſcience : il trouve que c'eſt une choſe qui n'eſt ni forte ni capable de conduire, ni digne de commander : il ne peut s'imaginer qu'elle ait aucune de ces qualitez, & il ſe perſuade que lorſque la ſcience ſe rencontre dans un homme, ce n'eſt pas elle qui le mene & qui le conduit, mais tout autre choſe ; que tantoſt c'eſt la colere, tantoſt la volupté, quelquefois la triſteſſe, d'autres fois l'amour, & le plus ſouvent la crainte. En un mot, le peuple prend la ſcience pour une vile eſclave, toûjours gourmandée, maiſtriſée & entraiſnée par les autres paſſions. En jugez-vous comme luy ? ou penſez-vous au contraire, quel

Car c'eſt de la ſcience que dépend uniquement la connoiſſance des choſes agréables ou deſagréables.

Jugement que le peuple fait de la ſcience.

vous pesez les agreables avec les desagreables, & que les dernieres soient surmontées par les premieres, * soit que les presentes soient surmontées par les absentes, ou les absentes par les presentes, il faut toûjours choisir le plus grand nombre, c'est-à-dire les premieres, les agreables : & si les dernieres, je veux dire les desagreables, emportent la balance, il faut bien se garder de faire un si mauvais choix : n'est-ce pas-là toute la finesse ? Oüy sans doute, me diroient-ils. Protagoras en est aussi convenu.

Puisque cela est ainsi, dirois-je, répondez-moy, je vous prie : Un objet ne vous paroist-il pas plus grand de prés que de loin, & plus gros de mesme ? une voix ne se fait-elle pas mieux entendre quand elle est prés de vous, que quand elle en est éloignée ?

Sans contredit.

Si nostre bonheur consistoit donc à choisir & à faire toûjours ce qui est plus grand, & à rejetter ce qui est plus petit, que ferions-

Si nostre ... heur dép... de la gra... des suje...

* C'est-à-dire, soit que les douleurs presentes soient en moins grand nombre que les voluptez qu'on attend, ou que les douleurs qu'on attend soient moins nombreuses que les voluptez presentes, il faut toûjours choisir le plus grand nombre ; en un mot il faut courir au bien lorsqu'il est plus grand que le mal, soit que ce mal soit present ou absent. Grand principe.

ne manqueroient pas de répondre que ce n'eſt que cela. Nous leur demanderions enſuite, pourquoy dites-vous que ces plaiſirs ſont mauvais? eſt-ce parce qu'ils vous cauſent une ſorte de volupté dans le moment que vous en joüiſſez, & qu'ils ſont tous deux agréables? ou eſt-ce parce que dans la ſuite ils engendrent des maladies, qu'ils précipitent dans la pauvreté, & qu'ils attirent mille & mille malheurs auſſi funeſtes? ou quand meſme ils ne ſeroient ſuivis d'aucun de ces maux, les appelleriez-vous toûjours mauvais, * parce qu'ils font qu'on ſe réjoüit, & que de ſe réjoüir dans le vice, c'eſt de tous les états le plus déplorable & la peine du peché? Penſons-nous, Protagoras, qu'ils nous répondiſſent autre choſe, ſinon qu'ils ne ſont pas mauvais par la volupté qu'ils cauſent ſur l'heure, mais par les maladies & par les autres accidens qu'ils traiſnent aprés eux?

* Car voilà ce qu'il faudroit dire pour avoüer, comme a déja fait Protagoras, que les choſes agréables ſont mauvaiſes independamment des ſuites. C'eſt icy un principe tout divin, Socrate ne s'y arreſte pas, parce qu'il le trouve trop ſublime pour le peuple; & qu'il ſçait bien que ce n'eſt pas ſon ſentiment.

nous faire trouver le rapport que la valeur peut avoir avec les autres parties de la vertu. Si vous voulez-donc vous tenir à ce que vous avez d'abord accepté, qui est que je vous menerois par le chemin qui me paroistroit le meilleur & le plus court, suivez-moy, sinon, tout comme, il vous plaira, je m'en desiste.

Au contraire, m'a-t-il dit, Socrate, je vous prie, de continuer comme vous avez commencé.

Reprenant donc la parole, si ces mesmes gens, dis-je, mon cher Protagoras, s'opiniastroient à nous demander, comment appellez-vous cet état que nous appellons nous autres estre vaincu par les voluptez ? que répondrions-nous ? Pour moy voicy comme je me prendrois à leur répondre. Je leur dirois d'abord, mes amis, écoutez je vous prie, car Protagoras & moy, nous allons tascher de satisfaire à vostre question. Prétendez-vous qu'il vous arrive alors autre chose que ce qui vous arrive, toutes les fois qu'attirez par le plaisir de la table, ou par celuy de l'amour, qui vous paroissent fort agréables, vous succombez à la tentation, quoyque vous sçachiez fort bien que ces plaisirs sont fort mauvais & fort dangereux ? Ils

tendez-vous ? voulez-vous parler par exemple, des exercices du corps, de la guerre & des cures que les Medecins font par le fer, par les purgations & par la plus exacte diéte ? dites-vous que ces choses-là sont bonnes, mais qu'elles sont desagréables ? Ils en conviendroient.

Sans difficulté.

Pourquoy les appellez-vous bonnes ? Est-ce parce que sur l'heure mesme elles causent les dernieres douleurs & des peines infinies ? ou parce que dans la suite elles operent la santé & la bonne habitude du corps, qu'elles sont le salut des villes, & qu'elles élevent à l'Empire, & comblent de gloire & de richesses certains Estats ? Ils ne balanceroient pas sans doute à prendre le dernier parti : & Protagoras en est tombé d'acord.

Mais toutes ces choses, que je viens de nommer, continuërois-je, sont-elles bonnes par d'autres raisons, que parce qu'elles se terminent par la volupté, & qu'elles chassent & éloignent les chagrins & la tristesse ? Car auriez-vous quelque autre fin qui vous obligeast à appeller ces choses-là bonnes, que l'éloignement des chagrins & l'attente des voluptez ? je ne sçaurois le croire.

Ni moy non plus, a dit Protagoras.

Vous cherchez donc la volupté comme un bien, & vous fuyez le chagrin comme un mal?

Sans contredit.

Et par consequent vous prenez le chagrin pour un mal, & la volupté pour un bien? le plaisir mesme vous l'appellez un mal lorsqu'il vous prive de certains plaisirs plus grands que celuy qu'il vous procure, ou qu'il vous cause des chagrins plus sensibles que toutes ses voluptez. Car si vous aviez quelque autre raison d'appeller le plaisir un mal, & que vous trouvassiez qu'il eust quelque autre fin, vous ne feriez pas difficulté de nous le dire. mais je suis seur que vous ne le trouverez point.

Je suis seur aussi qu'ils ne le sçauroient trouver, a dit Protagoras.

N'en est-il pas de mesme de la douleur? n'appellez-vous pas la douleur un bien lors qu'elle vous delivre de certains chagrins plus grands que ceux qu'elle cause, ou qu'elle vous procure des voluptez plus piquantes que ses chagrins: car si vous appellez ainsi la douleur un bien, vous vous proposiez d'autre fin que celle que je dis, vous nous le diriez sans doute, mais vous n'en avez point.

tendez-vous ? voulez-vous parler par exemple, des exercices du corps, de la guerre & des cures que les Medecins font par le fer, par les purgations & par la plus exacte diéte ? dites-vous que ces choses-là sont bonnes, mais qu'elles sont desagréables ? Ils en conviendroient.

Sans difficulté.

Pourquoy les appellez-vous bonnes ? Est-ce parce que sur l'heure mesme elles causent les dernieres douleurs & des peines infinies ? ou parce que dans la suite elles operent la santé & la bonne habitude du corps, qu'elles sont le salut des villes, & qu'elles élevent à l'Empire, & comblent de gloire & de richesses certains Estats ? Ils ne balanceroient pas sans doute à prendre le dernier parti : & Protagoras en est tombé d'acord.

Mais toutes ces choses, que je viens de nommer, continuërois-je, sont-elles bonnes par d'autres raisons, que parce qu'elles se terminent par la volupté, & qu'elles chassent & éloignent les chagrins & la tristesse ? Car auriez-vous quelque autre fin qui vous obligeast à appeller ces choses-là bonnes, que l'éloignement des chagrins & l'attente des voluptez ? je ne sçaurois le croire.

Ni moy non plus, a dit Protagoras.

Vous cherchez-donc la volupté comme un bien, & vous fuyez le chagrin comme un mal ?

Sans contredit.

Et par conſequent vous prenez le chagrin pour un mal, & la volupté pour un bien ? le plaiſir meſme vous l'appellez un mal lorſqu'il vous prive de certains plaiſirs plus grands que celuy qu'il vous procure, ou qu'il vous cauſe des chagrins plus ſenſibles que toutes ſes voluptez. Car ſi vous aviez quelque autre raiſon d'appeller le plaiſir un mal, & que vous trouvaſſiez qu'il euſt quelque autre fin, vous ne feriez pas difficulté de nous le dire ; mais je ſuis ſeur que vous ne le trouverez point.

Je ſuis ſeur auſſi qu'ils ne le ſçauroient trouver, a dit Protagoras.

N'en eſt-il pas de meſme de la douleur? n'appellez-vous pas la douleur un bien lors qu'elle vous délivre de certains chagrins plus grands que ceux qu'elle cauſe, ou qu'elle vous procure des voluptez plus piquantes que ſes chagrins ? car ſi pour appeller ainſi la douleur un bien, vous vous propoſiez d'autre fin que celle que je dis, vous nous le diriez ſans doute, mais vous n'en avez point.

Cela est tres-vray, Socrate, a dit Protagoras.

Que si vous me demandiez à vostre tour, continuërois-je, pourquoy je tourne la chose en tant de façons ? je vous dirois, mes amis, pardonnez-moy ces longueurs, c'est ma maniere de taster ainsi les sujets par tous les costez. Car premierement, il n'est pas facile de vous démontrer ce que c'est que vous appellez *estre vaincu par les voluptez*. Et d'ailleurs il n'y a pas d'autre moyen de faire des démonstrations certaines & sensibles. Mais il est encore temps pour vous de nous déclarer si vous trouvez que le bien soit autre chose que la volupté, & le mal autre chose que la douleur & la tristesse. Dites-moy, ne seriez-vous pas tres-contens de passer vostre vie agréablement & sans chagrin ? si vous en estes contens, & que vous ne puissiez trouver que le bien & le mal soient autre chose que ce que je dis, écoutez la suite.

Le seul moyen de faire des demonstrations seures, c'est de taster les sujets par tous leurs costez.

Cela posé, je vous soûtiens qu'il n'y a rien de plus ridicule que de dire, comme vous faites, qu'un homme connoissant le mal pour mal, & pouvant s'empescher de s'y abandonner, ne laisse pas de le commettre, parce qu'il est entraisné par les

voluptez, & qu'il n'est pas moins absurde d'avancer aussi, comme vous faites d'un autre costé, qu'un homme connoissant le bien, refuse pourtant de le faire, à cause de quelque volupté presente qui l'en éloigne. Le ridicule que je trouve dans ces deux propositions vous paroistra visiblement, si nous ne nous servons pas de plusieurs noms, qui ne font, que nous embroüiller, *l'agreable, le desagreable, le bien, le mal.* Puisque nous ne parlons que de deux choses, ne nous servons que de deux noms: appellons-les d'abord *le bien* & *le mal*, nous les appellerons aprés *l'agreable* & *le desagreable*. Cela estant accordé, disons qu'*un homme connoissant le mal, & sçachant que c'est un mal, ne laisse pas de le commettre.* On ne manquera pas de nous demander *pourquoy il le commet?* nous répondrons *parce qu'il est vaincu.* Et *par quoy est-il vaincu,* dira-t-on? nous ne pouvons plus répondre que c'est *par l'agreable,* c'est-à-dire, *par la volupté*, car c'est un mot qu'on a banni, & au lieu de celuy-là, nous sommes convenus que nous nous servirions du mot de *bien*. Il faut donc que nous nous servions de ce seul terme, & que nous répondions *que cet homme commet le mal*

vaincu & surmonté. Par quoy? Il faut trancher le mot, *vaincu & surmonté par le bien.* Pour peu que nostre questionneur ait de penchant à la raillerie & qu'il soit homme à nous pousser, vous voyez le beau champ que nous luy ouvrons. D'abord il rira de toute sa force, & nous dira, en verité, voilà une chose fort plaisante, qu'un homme connoissant le mal, sçachant que c'est un mal & pouvant s'empescher de le faire, ne laisse pas de le commettre, parce qu'il est vaincu par le bien. Parmi vous, continuëra-t-il, le bien est-il incapable de surmonter le mal? ou en est-il capable? nous répondrons sans doute qu'il en est incapable, car autrement celuy que nous disons estre vaincu par la volupté, n'auroit pas peché. Mais par quelle raison les biens sont-ils incapables de surmonter les maux? ou pourquoy les maux ont ils la force de surmonter les biens? n'est-ce pas parce que les uns sont plus grands & les autres plus petits? ou que les uns sont en plus grand nombre & les autres en plus petit nombre? car nous n'aurons que ces raisons à leur alleguer.

Car si le bien avoit esté capable de surmonter le mal, il l'auroit fait, & par consequent le mal n'auroit pas esté commis.

Il est donc évident par là, ajoûteroit-il, que selon vous, *estre vaincu par le bien*, c'est *choisir les plus grands maux*

tres,* les braves & les poltrons, ſe portent aux choſes qui paroiſſent ſeures & ſans peril, & par là les poltrons entreprennent les meſmes choſes que les braves.

Il y a bien de la difference, Socrate ; les poltrons font tout le contraire des braves ; ſans aller plus loin, les uns cherchent la guerre & les autres la fuyent.

Mais trouvent-ils que ce ſoit une belle choſe d'aller à la guerre ?

Oüy, tres-belle aſſeurément.

Si elle eſt belle, elle eſt bonne auſſi, car nous ſommes convenus que toutes les actions qui ſont belles, ſont bonnes.

Cela eſt tres-vray, m'a-t-il dit, & j'ay toûjours eſté de ce ſentiment.

* C'eſt une ſuite néceſſaire de ce que Protagoras vient d'avoüer, que les braves ne ſe portent point aux choſes terribles, parce que c'eſt un mal. Ils ſe portent donc aux choſes qui ſont ſeures & qui paroiſſent ſans peril, & par conſequent ils font la meſme choſe que les poltrons, & tendent au meſme but. Cela eſt certain: mais voicy la difference qu'il y a entre les poltrons & les braves, c'eſt que les braves agiſſant toûjours par ſcience ne ſe trompent jamais dans le parti qu'ils choiſiſſent, car ils connoiſſent certainement ce qui eſt terrible & ce qui ne l'eſt pas. Au lieu que les poltrons agiſſant par ignorance, & mettant la ſeureté où eſt le danger, & le danger où eſt la ſeureté, ſe trompent toûjours. Combien de grandes véritez éclaircies par ce principe !

J'en suis bien aise. Mais lesquels sont-ce donc qui ne veulent pas aller à la guerre, qu'ils trouvent si belle & si bonne?

Ce sont les poltrons, m'a-t-il dit.

Cependant, ay-je dit, d'aller à la guerre c'est une belle & bonne chose: n'est-elle pas agreable aussi?

C'est une suite des principes que nous avons receus.

Ils ne le connoissent point, ils sont donc dans l'ignorance.

Les poltrons refusent-ils d'aller à ce qui est plus beau, meilleur & plus agréable, quoyqu'ils le connoissent pour tel qu'il est?

Mais, Socrate, si nous avoüions cela, nous renversons tous nos premiers principes.

Comment, dis-je, le brave ne se porte-t-il pas à tout ce qui luy paroist le plus beau, le meilleur & le plus agréable?

On ne sçauroit en disconvenir.

Les braves craignent où il faut craindre, & ne craignent pas où il ne le faut pas.

Il est donc constant que les braves n'ont point une crainte honteuse quand ils craignent, ni une asseurance honteuse quand ils sont fermes & asseurez?

C'est la verité.

Si elles ne sont pas honteuses, elles sont donc belles & honnestes, n'est-ce pas? & si elles sont honnestes, elles sont bonnes?

vous pesez les agreables avec les desagreables, & que les dernieres soient surmontées par les premieres, * soit que les presentes soient surmontées par les absentes, ou les absentes par les presentes, il faut toûjours choisir le plus grand nombre, c'est-à-dire les premieres, les agreables : & si les dernieres, je veux dire les desagreables, emportent la balance, il faut bien se garder de faire un si mauvais choix : n'est-ce pas-là toute la finesse ? Oüy sans doute, me diroient-ils. Protagoras en est aussi convenu.

Puisque cela est ainsi, dirois-je, répondez-moy, je vous prie : Un objet ne vous paroist-il pas plus grand de prés que de loin, & plus gros de mesme ? une voix ne se fait-elle pas mieux entendre quand elle est prés de vous, que quand elle en est éloignée ?

Sans contredit.

Si nostre bonheur consistoit donc à choisir & à faire toûjours ce qui est plus grand, & à rejetter ce qui est plus petit, que serions-

Si nostre bonheur [illegible]

* C'est-à-dire, soit que les douleurs presentes soient en moins grand nombre que les voluptez qu'on attend, ou que les douleurs qu'on attend soient moins nombreuses que les voluptez presentes, il faut toûjours choisir le plus grand nombre ; en un mot il faut courir au bien lorsqu'il est plus grand que le mal, soit que ce mal soit present ou absent. Grand principe.

n'y a personne qui ne mesurast avec toute l'exactitude possible.

nous, & à quoy aurions-nous recou
nous asseurer la felicité de toute no
aurions-nous recours à l'Art de m
ou nous contenterions-nous des a
ces & du simple coup d'œil ? mais n
vons que la veuë nous a souvent tr
& que lorsque nous avons jugé sur
port, elle nous a fait souvent reco
cer la mesme chose, & nous a o
changer d'avis lorsqu'il a esté ques
mettre la main à l'œuvre, & de ch
tre les differentes grandeurs : au
l'Art de mesurer a toûjours fait é
ces fausses apparences, & qu'en fai
roistre la verité il a rendu la tranq
l'Ame, qui s'est reposée sur ce vray
asseuré le bonheur de nostre vie. C
roient à cela nos raisonneurs ? Diro
que nostre salut dépend de l'Art de
rer, ou de quelque autre Art ?

De l'Art de mesurer sans doute.

Si nostre salut dépendoit des nombres, il n'y a personne qui n'apprist à compter.

Et si nostre salut dépendoit du
du pair & de l'impair, toutes les fo
faudroit choisir le plus ou le moi
comparer le plus avec le plus, le
avec le moins, & l'un avec l'autre
qu'ils fussent prés ou loin, de qu
est-ce que dépendroit nostre salut ?
ce pas de l'Art de l'Arithmetique ?

ne s'agiroit plus de l'Art de mesurer, qui ne fait connoistre que les grandeurs; il faudroit connoistre le pair & l'impair, & il n'y a que la science de l'Arithmetique qui puisse le faire connoistre. N'est-il pas vray que nos gens en tomberoient d'accord?

Asseurément, dit Protagoras.

[a]Voilà qui est donc bien, mes amis. Mais puisqu'il nous a paru que nostre salut dépendoit du bon choix que nous ferions entre la volupté & la douleur, c'est-à-dire entre ce qui dans ces deux genres est plus grand ou plus petit; plus nombreux, ou moins nombreux; plus pres ou plus loin; n'est-il pas vray que l'Art de mesurer est l'Art d'examiner les grandeurs, & de comparer leurs differents rapports?

Cela ne se peut autrement.

Il faut donc que l'Art de mesurer soit [b] un Art & une Science; ils ne sçauroient

[a] Nostre salut depend du bon choix entre la volupté & la douleur. On n'est malheureux que parce qu'on se trompe dans ce choix. Nos malheurs ne viennent donc que de nostre ignorance, car personne ne veut estre malheureux.

[b] Il est Art, parce qu'il a des regles & une methode; & il est Science, parce qu'il a pour objet des choses nécessaires & immuables, & qu'il fait ses démonstrations par des argumens infaillibles fondez sur des principes necessaires, immuables & trés-certains.

vous faire Protagoras & m
tion que vous nous avez f
le moment que nous con
deux qu'il n'y avoit rien
la ſcience, & que par t
trouve elle eſt toûjours vi
volupté & de toutes les a
vous nous avez contredits
ſcurant que la volupté eſ
ctorieuſe, & qu'elle triom
me, lors meſme qu'il en c
ſon; & comme nous ne ſon
venus de voſtre principe,
vous en ſouvenez, vous n
mandé, Protagoras & vou
ce n'eſt pas là eſtre vaincu
pté, dites-nous donc ce
comment vous appellez ce
nous entraiſne. Si nous vou

ıesmes. Car vous-mesmes vous avez
que ceux qui se trompent dans le
des voluptez & des douleurs, c'est-
des biens & des maux, ne se trom-
ue faute de science; & ensuite vous
ncore convenus que ce n'est pas seu-
t faute de science, mais faute de cette
e qui enseigne à mesurer. Or toute
ı où l'on se trompe par le deffaut de
e, vous sçavez bien vous-mesmes que
une ignorance; & par consequent
ne tres-grande ignorance, que d'estre
u par la volupté. Protagoras, Prodi-
: Hippias se vantent de guerir cette
ance, & vous, parce que vous estes
adez que ce malheureux penchant est
ıutre chose que l'ignorance, vous ne
adressez point, & vous n'envoyez
: vos enfans à ces Sophistes qui sont
excellens Maistres, comme tenant
certain que la vertu ne peut estre en-
ée, & vous épargnez l'argent qu'il
roit leur donner. Et c'est cette belle
ion qui cause tous les malheurs de la
ublique & ceux des particuliers.
'oilà ce que nous répondrions à ces
ıestes gens là. Mais je m'adresse pre-
ment à vous, Prodicus & Hippias,
: vous demande aussi-bien qu'à Pro-

tagoras, si ce que je viens de dir
paroist vray ou faux ?

Ils sont tombez tous d'accord q
toient des veritez tres-sensibles.

Vous convenez donc, leur ay
que l'agreable est ce qu'on appell
& le desagreable ce qu'on appel
Car pour cette distinction de no
Prodicus a voulu introduire, je l
les mains. En effet, Prodicus, app
bon, agreable, délectable, delicieu
mant, & inventez encore d'autre
si cela vous fait plaisir, cela m'e
Répondez seulement à ce que je v
mande.

Prodicus en est convenu, en f
& les autres de mesme.

Toute action qui tend à nous faire vi-

Que pensez-vous donc de cecy,
mis, leur ay-je dit, toutes les actio

s mauvaiſes & laiſſe-là les bonnes.
'aincu par les voluptez, ce n'eſt donc
:hoſe qu'eſtre dans l'ignorance ; &
e les voluptez, ce n'eſt autre choſe
›ir la ſcience.
en ſont demeurez d'accord.
is, leur ay-je dit, qu'appellez-vous
ans l'ignorance ? N'eſt-ce pas avoir
.uſſe opinion, & ſe tromper dans
oſes tres-eſſentielles & tres-impor-
?

Ce que c'eſt qu'eſtre dans l'ignorance.

s contredit.
'enſuit donc de ce principe, que
ne ne ſe porte volontairement au
i à ce qu'il prend pour un mal. * Et
: point du tout dans la nature de
ne de courir au mal, comme mal,
de courir au bien. Et quand on eſt
de choiſir entre deux maux, vous
ıverez perſonne qui choiſiſſe le plus
s'il dépend de luy de prendre le
re.
ı nous a paru à tous une verité
ıte.
appellez-vous donc la terreur & la

: c'eſt une vérité conſtante, noſtre volon-
›orte jamais qu'à ce qui luy plaiſt le plus,
a que le bien qui luy plaiſe ou ce qu'elle
›ur bien.

ſont audacieux, eſt-ce dans l
qu'entreprennent les timides?

Non ſans doute.

Dans les autres? dans celles
prennent les braves?

Aſſeurément.

Les poltrons ne ſe portent-il
choſes qui paroiſſent ſeures; &
lants à celles qui paroiſſent terr

C'eſt ainſi que les hommes
Socrate, m'a répondu Protago

Vous dites vray, Protagora
n'eſt pas là ce que je vous dema
voſtre ſentiment que je veux ſç
quoy dites-vous que les vaillan
dacieux? Eſt-ce dans les choſe
terribles & qu'ils trouvent e
terribles?

Car il a fait Ne vous ſouvenez-vous pas

tres,* les braves & les poltrons, se portent aux choses qui paroissent seures & sans peril, & par là les poltrons entreprennent les mesmes choses que les braves.

Il y a bien de la difference, Socrate ; les poltrons font tout le contraire des braves ; sans aller plus loin, les uns cherchent la guerre & les autres la fuyent.

Mais trouvent-ils que ce soit une belle chose d'aller à la guerre ?

Oüy, tres-belle asseurément.

Si elle est belle, elle est bonne aussi, car nous sommes convenus que toutes les actions qui sont belles, sont bonnes.

Cela est tres-vray, m'a-t-il dit, & j'ay toûjours esté de ce sentiment.

* C'est une suite nécessaire de ce que Protagoras vient d'avoüer, que les braves ne se portent point aux choses terribles, parce que c'est un mal. Ils se portent donc aux choses qui sont seures & qui paroissent sans peril, & par consequent ils font la mesme chose que les poltrons, & tendent au mesme but. Cela est certain: mais voicy la difference qu'il y a entre les poltrons & les braves, c'est que les braves agissant toûjours par science ne se trompent jamais dans le parti qu'ils choisissent, car ils connoissent certainement ce qui est terrible & ce qui ne l'est pas. Au lieu que les poltrons agissant par ignorance, & mettant la seureté où est le danger, & le danger où est la seureté, se trompent toûjours. Combien de grandes véritez éclaircies par ce principe !

J'en ſuis bien aiſe. Mais leſquels
ce donc qui ne veulent pas aller à la
re, qu'ils trouvent ſi belle & ſi bon

Ce ſont les poltrons, m'a-t-il dit

Cependant, ay-je dit, d'aller à la
re c'eſt une belle & bonne choſe : n
le pas agreable auſſi ?

C'eſt une ſuite des principes qu
avons receus.

Ils ne le connoiſſent point, ils ſont donc dans l'ignorance.

Les poltrons refuſent-ils d'all
qui eſt plus beau, meilleur & plus
ble, quoyqu'ils le connoiſſent p
qu'il eſt ?

Mais, Socrate, ſi nous avoüon
nous renverſons tous nos premier
cipes.

Comment, dis-je, le brave ne ſe
t-il pas à tout ce qui luy paroiſt
beau, le meilleur & le plus agréab

On ne ſçauroit en diſconvenir

LES RIVAUX.

SOCRATE.

J'ENTRAY l'autre jour dans l'Escole de Denis qui enseigne les belles Lettres. J'y trouvay quelques jeunes gens des mieux faits & des meilleures familles de la ville avec leurs amans. J'y en remarquay sur tout, deux qui disputoient ensemble, mais je ne pus entendre le sujet de leur dispute; il me parut que c'estoit sur quelques points de la doctrine d'Anaxagore ou d'Oenopidas, car ils traçoient des cercles, & tout penchez ils imitoient certaines conversions, certains mouvemens des cieux avec une attention merveilleuse. Curieux de sçavoir ce que c'estoit, je m'adressay à un jeune homme auprés de qui j'estois assis: & il se trouva justement que c'estoit l'amant de l'un de ceux qui disputoient ensemble. Je luy demanday donc, en le poussant un peu du coude, d'où vient cette grande attention? le sujet de la dispute est-il si grand & si beau, qu'il demande une application si serieuse?

Socrate marque toûjours la corruption qui regnoit à Athénes.

Cet Auteur m'est inconnu.

Il a passé celuy-là ave
Et la science des chos
celles qui ne le sont po
puisqu'elle est contraire
ces mesmes choses ?

Oh, sur cela plus de
seul mot.

Et moy, comment, di
vous ne voulez ni accord
demande, ni le nier ?

Achevez seulement, r

Je ne vous fais plus q
question. Je vous deman
vez encore, comme vous
tost, qu'il y ait des homm
& cependant tres-braves

Il a fait voir que cela est impossible.

Puisque vous estes si
dit, & que vous voulez à t

je voulois, ce que j'ay demandé d'abord, luy dis-je, je vous l'ay demandé en commun. Et si vous vous sentez en estat de me répondre mieux que luy, je ne m'adresse qu'à vous. Répondez-moy, croyez-vous que ce soit une belle chose de philosopher ? ou croyez-vous le contraire ? Les deux tenants de la dispute, qui nous avoient entendus, cesserent de disputer, & s'approchant, ils se mirent à nous écouter avec un profond silence. Je ne sçay pas ce que cette approche fit à nos deux rivaux, pour moy j'en fus étonné, car c'est mon ordinaire, je ne sçaurois voir de jeunes gens bien faits,* sans estre dans l'admiration.

Celuy à qui je parlois ne me parut pas moins touché que moy, cependant il ne laissa pas de me répondre avec quelque sorte de confiance & d'amour propre : pour moy, Socrate, si je pensois que ce fust une honte de philosopher, je ne me croirois pas un homme : & quiconque a cette pensée, j'en ay tout aussi mauvaise opinion. Par là il donnoit sur son rival ;

* C'estoit une admiration qui produisoit en luy le desir de pouvoir contribuer à les rendre aussi vertueux qu'ils estoient bien faits. On peut voir ce que Maxime de Tyr a dit sur ce passage.

mais sur tout je suis tre
de l'envie, homme au
peu porté que moy: & s
dit à qui a voulu m'ente
ceux que je frequente, v
j'admire le plus, & que
de vostre âge il n'y en a
mette infiniment au des
j'ajoûte que je ne seray
qu'on vous voye un jou
ces grands personnages
celebres par la sagesse :
rons une autre fois de c
sera toutes les fois qu'il
sentement l'heure me pr
pour quelque autre affai
Il faut donc remettre
goras, luy ay-je dit, pu
lez : aussi bien il y a l

ARGUMENT

DES RIVAUX.

CE *Dialogue n'est qu'un recit d'un entretien que Platon feint que Socrate avoit eu avec quelques jeunes gens dans l'Escole d'un Grammairien ; ou peut-estre mesme que Platon nous l'a conservé tel que Socrate l'avoit eu en effet & tel qu'il l'avoit conté à ses Disciples. Il a pour titre,* Les Rivaux. *Car c'est ainsi qu'il est cité par les Anciens: Il est moral, & il traite de la Philosophie. Socrate y combat deux erreurs dont les jeunes gens de son temps estoient entestez ; les uns, sur un passage de Solon mal entendu, s'imaginoient que la Philosophie consistoit à sçavoir toutes les Sciences ; & les autres croyoient que pour meriter le nom de Philosophe, il suffisoit d'avoir une simple teinture des Sciences & des Arts, seulement pour*

se le dernier, en fa
n'y a rien de plus
s'imaginer le Philo
homme superficiel, i
aux Maistres dans
& par consequent in
il refute le premier
comme la trop grand
ments nuit au corps
trop grand amas, d
connoissances nuit à
santé, comme celle
de la juste mesure de
luy donne. Le plus
celuy qui sçait le p
qui sçait bien les ch

seroit aussi ignorant que beaucoup d'autres s'il avoit lû autant qu'eux.

Il y a un million de choses inutiles pour conduire à la veritable Philosophie, & qui nous retardent au lieu de nous avancer. La Philosophie est quelque chose de plus grand que les Arts, & de plus admirable que ce qu'on appelle ordinairement les sciences, car elle n'est autre chose que la connoissance des choses divines & humaines, qui nous dispose à nous soumettre aux premieres, & à conduire & gouverner les autres dans les regles de la prudence & de la justice ; de maniere que nous soyons utiles à nostre prochain & à nous-mesmes, en combattant le vice, & en faisant croistre & fleurir la vertu. C'est par elle qu'un ami donne de bons conseils à son ami ; Par elle un Magistrat rend bien la Justice; Par elle un pere de famille conduit sa maison ; & par elle enfin, un Roy

gouverne ses peuples. Voilà le tez que Socrate enseigne dan petite conversation qui est tr cieuse. On diroit qu'il est a de Salomon, & qu'il avoit e ce que la Sagesse dit par sa b A moy appartiennent le co l'équité, la prudence & la f c'est par moy que les Ro gnent, & que les Legislateu blissent des Loix. C'est par que les Princes commande que les Puissants de la terre d nent la Justice.

Une verité encore tres-impo que Socrate enseigne icy, c'e les plus sçavans ne sont pas to

LES RIVAUX.

SOCRATE.

J'ENTRAY l'autre jour dans l'Eſcole de Denis qui enſeigne les belles Lettres. J'y trouvay quelques jeunes gens les mieux faits & des meilleures familles le la ville avec leurs amans. J'y en remarquay ſur tout, deux qui diſputoient enſemble, mais je ne pus entendre le ſujet le leur diſpute; il me parut que c'eſtoit ſur quelques points de la doctrine d'Anaxagore ou d'Oenopidas, car ils traçoient les cercles, & tout penchez ils imitoient certaines converſions, certains mouvemens des cieux avec une attention merveilleuſe. Curieux de ſçavoir ce que c'eſtoit, je m'adreſſay à un jeune homme auprés de qui j'eſtois aſſis: & il ſe trouva juſtement que c'eſtoit l'amant de l'un de ceux qui diſputoient enſemble. Je luy demanday donc, en le pouſſant un peu du coude, d'où vient cette grande attention? le ſujet de la diſpute eſt-il ſi grand & ſi beau, qu'il demande une application ſi ſerieuſe?

Socrate marque toûjours la corruption qui regnoit à Athenes.

Cet Auteur m'eſt inconnu.

c'eſt pourquoy il hauſſa la voix pour eſtre entendu de celuy qu'il aimoit.

C'eſt donc une belle choſe de philoſopher, répondis-je. Oüy aſſeurément, dit-il. Mais, repris-je, vous paroiſt-il poſſible de décider ſi une choſe eſt belle ou laide, ſi on ne la connoiſt auparavant? ſçavez-vous ce que c'eſt que philoſopher? ſans doute, me dit-il, je le ſçay. Qu'eſt-ce donc, luy demanday je?

Ce n'eſt autre choſe, me répondit-il, que ce que Solon a dit: *En me faiſant vieux, j'apprens une infinité de choſes.* Car il me ſemble que celuy qui veut eſtre philoſophe, doit apprendre tous les jours de ſa vie quelque choſe, & dans ſa jeuneſſe & dans ſa vieilleſſe, afin qu'il ſçache tout ce qu'on peut ſçavoir.

D'abord, il me parut dire quelque choſe. Mais aprés y avoir un peu penſé,

ſophie, repris-je, ou trouvez-vous la meſme choſe des autres Arts ? Par exemple, l'amour des exercices vous paroiſt-il auſſi bon que beau ? ou ne le trouvez-vous ni beau ni bon ? C'eſt ſelon, me répondit-il, en plaiſantant, pour vous, cet amour eſt fort beau & fort bon, & pour luy, il parloit de ſon rival, il n'eſt ni l'un ni l'autre. Et croyez-vous, dis-je, que l'amour des exercices conſiſte à vouloir faire tous les exercices ? Sans doute, me répondit-il, comme *l'amour de la Sageſſe*, c'eſt-à-dire la Philoſophie, conſiſte à vouloir tout ſçavoir. Mais luy demanday-je, penſez-vous que ceux qui s'appliquent aux exercices, ayent d'autre but que de ſe bien porter ? non ſans doute, me dit-il, ils ne ſe propoſent d'autre fin. Et par conſequent, luy dis-je, c'eſt le grand nombre d'exercices qui fait qu'on ſe porte bien ?

Seroit-il poſſible, me répondit-il, qu'on ſe portaſt bien en ne s'appliquant qu'à un petit nombre d'exercices ?

Sur cela, je trouvay à propos de pouſſer un peu mon Athlete, afin qu'avec l'experience qu'il avoit dans la Gymnaſtique, il vint à mon ſecours : luy adreſſant donc la parole, pourquoy vous taiſez-vous, luy dis-je, mon cher, pendant que vous enten-

dez vostre rival parler de vostre métier: croyez-vous aussi comme luy, que ce soit le grand nombre d'exercices qui fasse bien porter? ou au contraire, croyez-vous que ce soit d'en user avec choix, & de n'en faire ni trop ni trop peu?

Pour moy, Socrate, me répondit-il, je suis encore persuadé, comme je l'ay toûjours esté, qu'il n'y a rien de plus vray que ce qu'on dit en commun proverbe, que les exercices moderez font la bonne santé, n'en voilà-t-il pas une belle preuve? Ce pauvre homme avec son application à l'étude, & son envie de tout sçavoir, voyez comme il est: il en a perdu le boire & le manger & ne dort point: il est roide comme un pieu, & sec comme une alumette.

A ces paroles, les deux jeunes hommes se prirent à rire, & le Philosophe rougit.

Voyant son embarras, je me tournay de son costé, Que prétendez-vous donc luy dis-je? n'avoüez-vous pas presentement que ce n'est ni le grand, ni le petit nombre d'exercices qui font qu'on se porte bien? mais les exercices moderez & d'y garder un juste milieu. Voulez-vous resister à deux?

S'il n'y avoit que luy, me dit-il, je luy tiendrois

car il est [illegible]
dans l'[illegible]
& ne [illegible]
au lieu qu'[illegible]
tres [illegible]
luy. Voilà [illegible]
tendre que [illegible]
ceux qui [illegible]
[illegible]
la [illegible]
aussi [illegible]
tres [illegible]
De [illegible]
[illegible]
qui [illegible]
M[illegible]
l'[illegible]
sophie.

Par [illegible]
[illegible]
& il n'y a [illegible]
compa[illegible]
table[illegible]
en [illegible]
que [illegible]
étion, [illegible]

haittois de ſçavoir encore plus clairement ce qu'il vouloit dire, je luy demanday s'il croyoit que les gens habiles fuſſent utiles ou inutiles ?

Je les croy fort utiles, Socrate, me répondit il.

Si les habiles ſont fort utiles, repris-je, les malhabiles ſont fort inutiles ?

Il en tomba d'accord.

Mais les Philoſophes, luy dis-je, ſont-ils utiles ou ne le ſont-ils pas ?

Ils ſont, non ſeulement utiles, me répondit-il, mais tres-utiles.

Voyons-donc ſi vous dites vray, repris-je, & examinons comment il ſe peut faire que ces Philoſophes ſoient ſi utiles, eux qui ne tiennent en quoy que ce ſoit que le ſecond rang ; car, par ce que vous venez de dire, il eſt clair comme le jour que le Philoſophe eſt inferieur aux Artiſans dans tous les Arts qu'ils profeſſent.

Il en convint.

Oh voyons, repris-je, dites-moy, ſi vous eſtiez malade, ou que vous euſſiez quelque amy qui le fuſt & dont vous fuſſiez fort en peine, pour rétablir voſtre ſanté ou celle de voſtre amy, appelleriez-vous le Philoſophe, cet homme inferieur, ou feriez-vous venir le Medecin ?

Pour moy je les ferois venir tous deux, me répondit-il.

Ah ! ne me dites pas cela, repris-je, il faut opter, lequel appelleriez-vous le plutost ?

Si vous le prenez par là, me dit-il, il n'y a personne qui balançast, je pense, & qui ne fist beaucoup plutost venir le Medecin.

Et si vous estiez au milieu de la mer, battu d'une furieuse tempeste, à qui abandonneriez-vous la conduite de vostre Vaisseau au Philosophe, ou au Pilote ?

Au Pilote sans doute, me dit-il.

Ainsi donc & dans la tempeste & dans la maladie, & dans toutes les autres choses, pendant qu'on aura l'Artisan, le Maistre que chacune de ces choses regarde, le Philosophe ne demeurera-t-il pas fort inutile ? ne sera-ce pas un personnage muet ?

Il me le semble, répondit-il.

Et par consequent, repris-je, le Philosophe est un homme tres-inutile : car dans chaque chose nous avons des Artisans, & nous sommes tombez d'accord qu'il n'y a que les habiles qui soient utiles

qu'il faut qu'un Philosophe
Arts aussi parfaitement que le
qui les pratiquent, il suffit qu'i
en honneste homme, en galan
pour entendre mieux que le co
hommes ce que disent ces M
aussi pour pouvoir dire son avi
sur tout ce qui se dit, ou qui se
pos de ces Arts, il fasse paroi
un goust tres-fin & tres-delicat

Et moy, comme doutant en
qu'il vouloit dire, voyez, je
luy dis-je, si j'entre bien dans
vous avez du Philosophe; vous
que le Philosophe soit auprés de
* ce qu'un Pentathle, un Athl
cinq sortes d'exercices, est dan
tre auprés d'un coureur ou d'u

* Ce passage est parfaitement be

bé comme un esclave. Ce n'est pas non plus apprendre beaucoup de choses. Sur ma parole, c'est quelque chose de plus sublime & de plus grand. Car cette application, c'est une honte, & ceux qui s'en meslent, ne sont appellez que des ouvriers méchaniques, de vils artisans. Pour mieux connoistre si je dis vray, répondez-moy encore, je vous en prie. Qui sont ceux qui sçavent bien dresser les chevaux? ne sont-ce pas ceux qui les rendent meilleurs?

Oüy.

Et les chiens, de mesme?

Oüy.

Ainsi un mesme Art les dresse & les rend meilleurs.

Oüy.

Mais cet Art qui les dresse & les rend meilleurs, est-ce le mesme qui connoist ceux qui sont bons & ceux qui sont méchants? ou en est-ce un autre?

Non, me dit-il, c'est le mesme.

Direz-vous la mesme chose des hommes, tenris-iez l'Art ...

L'Art qui juge de plusieurs, juge aussi d'un, & celuy qui juge d'un, juge aussi de plusieurs?

Oüy.

Il en est de mesme dis-je, des chevaux & de tous les autres animaux? il en convint. Mais repris-je, comment appellez vous la science ou l'Art qui chastie & reduit les mauvais garnements qui se trouvent dans les villes & qui violent les Loix? n'est-ce pas la Judicature? & cet Art de la Judicature, n'est-ce pas ce que vous appellez la justice?

Sans doute, me répondit-il.

Ainsi luy dis-je, cet Art, qui sert aux Juges à reprimer les méchants, leur sert aussi à leur faire connoistre ceux qui sont méchants & ceux qui sont bons?

Asseurément.

Et le juge qui en connoist un, en pourra connoistre plusieurs: & celuy qui n'en pourra pas connoistre plusieurs, n'en pourra pas non plus connoistre un? n'est-ce pas?

Je l'avouë, dit-il.

N'est-il pas vray aussi, luy dis-je, qu'un cheval qui ne connoist pas les chevaux qui sont bons ou mauvais, ne connoist pas non plus ce qu'il est luy-mesme? j'en

Ils autant de tous les autres animaux.

Il en tomba d'accord.

Quoy donc, ajoûtay-je, un homme qui ne connoist pas les hommes & qui ne sçait s'ils sont bons ou mechants, n'ignore-t-il pas ce qu'il est luy-mesme quoyqu'il soit homme ?

Cela est tres-vray, me dit-il.

Ne se pas connoistre soy-mesme, est-ce estre sage ou estre fou ?

C'est estre fou.

Et par consequent, continuay-je, se connoistre soy-mesme, c'est estre sage. Ainsi le Precepte qui est écrit à la porte du Temple de Delphes, nous exhorte à nous appliquer à la Sagesse & à la Justice. C'est ce mesme Art qui nous apprend à chastier & à punir les méchants, par les regles de la Justice nous sçavons les punir, & par les regles de la Sagesse, nous sçavons les connoistre, & nous connoistre aussi nous-mesmes.

Cela me paroist tres-vray, me dit-il.

Et par consequent, dis-je, la Justice & la Sagesse ne sont que la mesme chose.

& n'y aura-t-il point de la grossiereté & de l'impolitesse à vous faire tant de questions ?

Demandez-moy tout ce qu'il vous plaira, me répondit-il.

Je ne cherche autre chose qu'à convenir de nouveau de tout ce que nous avons dit. Il me semble que nous sommes convenus d'un costé que la Philosophie est une belle chose ; qu'il y a des Philosophes ; que les Philosophes sont habiles ; que les gens habiles sont utiles ; & que les malhabiles sont inutiles ; & que de l'autre costé, nous sommes tombez d'accord que les Philosophes sont inutiles pendant qu'on a des gens de chaque profession, & l'on en a toûjours. N'est-ce pas cela dont nous sommes convenus ?

C'est cela mesme, me répondit-il.

Et par consequent, dis-je, puisque la Philosophie n'est selon vous que la science de tous les Arts, pendant que les Arts fleuriront parmy les hommes, les Philosophes n'y brilleront pas, & y seront assez inutiles. Mais croyez-moy, les Philosophes ne sont pas ce que nous nous imaginons, & philosopher n'est point se mesler de tous les Arts & passer sa vie dans toutes les boutiques à travailler tout cour-

bé comme un esclave. Ce n'est pas non plus apprendre beaucoup de choses. Sur ma parole, c'est quelque chose de plus sublime & de plus grand. Car cette application, c'est une honte, & ceux qui s'en meslent, ne sont appellez que des ouvriers méchaniques, de vils artisans. Pour mieux connoistre si je dis vray, répondez-moy encore, je vous en prie. Qui sont ceux qui sçavent bien dresser les chevaux? ne sont-ce pas ceux qui les rendent meilleurs ?

Oüy.

Et les chiens, de mesme ?

Oüy.

Ainsi un mesme Art les dresse & les rend meilleurs.

Oüy.

Mais cet Art qui les dresse & les rend meilleurs, est-ce le mesme qui connoist ceux qui sont bons & ceux qui sont méchants ? ou en est-ce un autre ?

Non, me dit-il, c'est le mesme.

Direz-vous la mesme chose des hommes, repris-je ? l'Art qui les rend meilleurs est-il le mesme que celuy qui les reduit, & qui connoist ceux qui sont méchants & ceux qui sont bons ?

C'est le mesme, dit-il.

Enfin, luy dis-je, ſi ſes amis s'aba
donnent à ſa conduite,ou que ſa Ville l'a
pelle aux charges de Magiſtrature, o
qu'elle luy ordonne d'eſtre arbitre ſur d
affaires publiques ou particulieres, ne ſ
ra-ce pas une honte pour luy de ne te
que le ſecond ou le troiſiéme rang,
lieu d'eſtre à la teſte?

Il me le ſemble, dit-il.

Il s'en faut donc beaucoup, mon ch
que la Philoſophie ne ſoit l'amour
toutes les ſciences ou l'application à t
les Arts. A ces mots, le ſçavant tout co
fus, ne ſceut que répondre, & l'ignor
aſſeura que j'avois raiſon. Tous les au
ſe rendirent de meſme à ces preuves.

Fin du ſecond Volume.

Extrait du ...

Par Lettres Patentes ...
le 16. de May ...
du grand ...
André ...
Les ...
des Romains ...
années ...
qu'il ... imprimer ...

le dit Sieur ...

Registré sur le Livre de la Communauté ...
Signé ... AUBOUYN ...

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le ... May 1659.

lieu d'estre à la reste ?

Il me le semble, dit-il.

Il s'en faut donc beaucou
que la Philosophie ne soit
toutes les sciences ou l'appli
les Arts. A ces mots, le sçav
fus, ne sceut que répondre,
asseura que j'avois raison. T
se rendirent de mesme à ces

Fin du second Vol